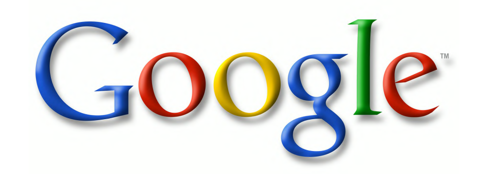
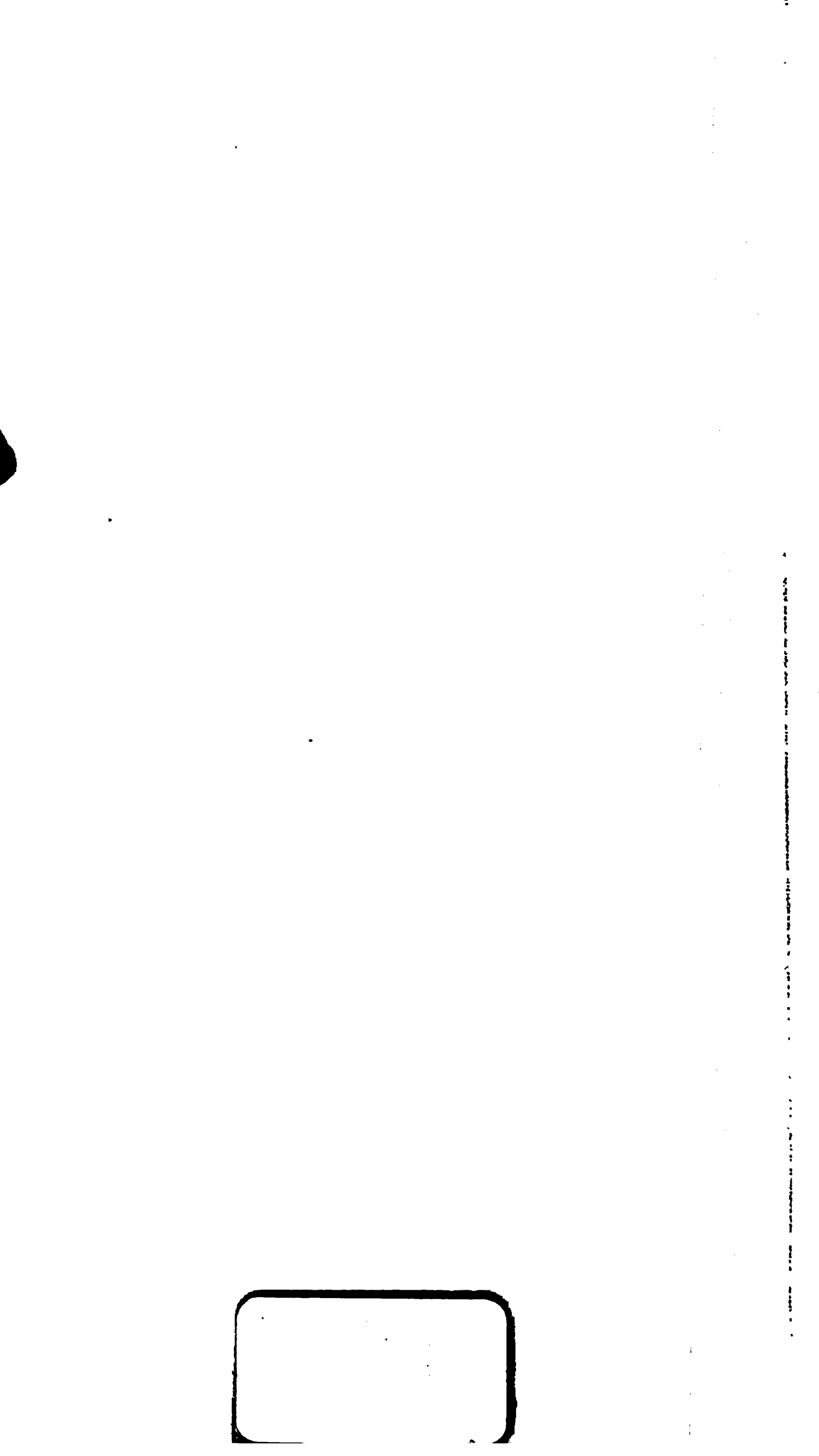



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07586411 0





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE THOMAS.

TOME VI.

Se trouve aussi chez

LADRANGE, quai des Augustins, n° 19.
GUIBERT, rue Gît-le-Cœur, n° 10.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE THOMAS,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE L'AUTEUR,

PAR M. SAINT-SURIN.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,
CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

M DCCC XXV.

ÉPITRES.

ÉPITRE AU PEUPLE.

Toi, qu'un injuste orgueil condamne à la bassesse;
Toi qui, né sans aïeux et vivant sans mollesse,
Portes seul, dans l'État, le fardeau de la loi,
Et sers, par tes travaux, ta patrie et ton roi;
D'utiles citoyens, respectable assemblage,
Que dédaignent les cours, mais qu'estime le sage,
Peuple, j'ose braver cet insolent mépris :
D'autres flattent les grands; c'est à toi que j'écris.

A l'aspect de ces grands, dont l'éclat t'importune,
Je t'entends, de tes cris, fatiguer la fortune,
Accuser ta misère, envier leur splendeur;
Apprends à t'estimer, et connais ta grandeur.

C'est toi qui, des États soutenant la puissance,
Répands sur ces grands corps la gloire et l'abondance.
En tous lieux, en tout temps, soit qu'un monarque heureux
Gouverne par l'honneur un peuple belliqueux;
Soit que le citoyen, libre et digne de l'être,
Vive soumis aux lois, sans esclave et sans maître;
Soit que le despotisme, entouré de bourreaux,
Sous les pieds d'un seul homme enchaîne ses égaux;
Tes bras, tes mouvements, ta féconde industrie,

Multipliant partout les germes de la vie,
Par des travaux actifs animent l'univers:
Cent rois, aux nations n'ont donné que des fers.

Le conquérant détruit; tu conserves le monde:
Il ravage la terre, et tu la rends féconde.
La triste humanité ne doit qu'à tes secours
Ces puissants végétaux, les soutiens de nos jours.
Cet art, dit-on, est vil; oserait-on le croire?
Bienfaiteur des humains, quel titre pour la gloire!
Ta bêche et ta charrue, utiles instruments,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornements,
Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monuments des grandeurs, semés autour des trônes.
Cet art est le premier, il nourrit les mortels;
Dans l'enfance du monde, il obtint des autels.

De ces champs fortunés, que ta main rend fertiles,
Pour t'admirer encor, je passe dans les villes.
La terre, avec orgueil, les porte sur son sein;
Là, dans tout son éclat, brille le genre humain:
Là, tous les arts unis, et ceux que nos misères
A l'humaine faiblesse ont rendus nécessaires,
Et ceux qu'un luxe utile, enfant des doux loisirs,
Fit naître pour charmer le besoin des plaisirs,
Aux règles du génie asservissant l'adresse,
Font, par mille canaux, circuler la richesse.
Ces arts sont ton ouvrage, et, reproduits cent fois,
Pour le bonheur du monde, ils naissent à ta voix.
Dompté sous tes marteaux, le fer devient docile.

Tu façonnes le bois, et tu pétris l'argile;
Par tes savantes mains, la toison des brebis,
Le lin, la soie et l'or sont tissus en habits.
La fange des métaux, sous tes doigts épurée,
Brille, aux besoins publics noblement consacrée;
Et le marbre poli s'élève jusqu'aux cieux,
Pour les palais des rois, ou les temples des dieux.

Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie.
Le monde entier jouit de ta noble industrie.
Par les nœuds du commerce, embrassant l'univers,
Tes mains forment un pont sur l'abyme des mers.

Si les princes armés se disputent la terre,
Tu fais, par ta valeur, les destins de la guerre.
Tes corps sont les remparts des États désolés;
C'est toi qui raffermis les trônes ébranlés.

Que je méprise un grand qui, fier de sa noblesse,
Dort inutile au monde, au sein de la mollesse;
Un stupide Crassus, énervé de langueur,
Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur!
Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes!
Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.
En vain les préjugés ont osé t'avilir,
Peuple, pour ton pays, tu sais vivre et mourir.

Il est, il est encore un plus rare avantage:
La tranquille innocence est ton heureux partage.
Les rois ont des États, les grands ont des honneurs,

Le riche a des trésors, et le peuple a des mœurs.
Ce siècle malheureux foule aux pieds la nature;
Les noms de fils, d'époux, seraient-ils une injure?
La dignité barbare, au cœur dur, à l'œil fier,
En prononçant ces noms, croirait s'humilier!
C'est vous qui, de vos cœurs, leur prêtez la bassesse,
Ingrats, et la nature a toujours sa noblesse.
Peuple, ces noms, pour toi, n'ont rien que de sacré;
Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé.

Fatigués de plaisirs, idolâtres d'eux-mêmes,
Les courtisans altiers, dans leurs grandeurs suprêmes,
D'un œil indifférent verront des malheureux.
Le pauvre est né sensible, il s'attendrit sur eux,
Il soulage leurs maux, il ressent leurs alarmes,
Il goûte le plaisir de répandre des larmes.

Il n'a point cette grace et ces dehors flatteurs,
Des marquis de nos jours avantages trompeurs;
Et jamais son esprit, façonné par l'usage,
N'a d'un brillant vernis coloré son langage.
D'un masque séduisant il n'est pas revêtu:
Ce masque est la décence, et non pas la vertu.
L'élégance des mœurs annonce leur ruine.
Ces courtisans polis, que l'intérêt domine,
En plongeant un poignard, vantent l'humanité:
S'ils ont l'éclat du marbre, ils ont sa dureté.

Oh! que j'aime bien mieux la rustique droiture
Du laboureur conduit par la simple nature!

Sous des dehors grossiers, son cœur est généreux :
C'est l'or enseveli sous un terrain fangeux.

Que des coupables mains, s'élevant jusqu'aux trônes,
Sur les têtes des rois ébranlent les couronnes ;
Peuple, tu ne sais point, par de grands attentats,
Épouvanter la terre, et changer les États :
Ou, des complots fameux instrument et victime,
Si ta main quelquefois a secondé le crime,
C'est le souffle des grands qui pousse tes vaisseaux
Dans la nuit de l'orage, égarés par les eaux.
Les tigres, les lions, ardents à se détruire,
Pour régner dans les bois, désolent leur empire :
Dans ces bois teints de sang, contente de son grain,
La fourmi creuse en paix son séjour souterrain.

Je te rends grace, ô ciel! dont la bonté propice
M'écarta de ces rangs qui sont un précipice!
Je n'ai point, en naissant, reçu de mes aïeux
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux.
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue et l'esclavage,
Si mon cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et si l'horreur du vice et m'anime, et m'enflamme,
Mon sort est trop heureux : j'ai la grandeur de l'ame.

Croit-on que le bonheur habite les palais,
Soit traîné dans un char, ou porté sous le dais ?
Ces biens, ces dignités et ces superbes tables

Ne font que trop souvent d'illustres misérables.
Le germe des douleurs infecte leurs repas,
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poison plus flatteur et plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours, obscurcis dès l'aurore.
Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelants;
Et sur un front jauni, qu'a ridé la mollesse,
Étaler, à trente ans, leur précoce vieillesse:
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau,
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
Le chagrin les poursuit; le démon de l'intrigue,
De ses soins éternels, les trouble et les fatigue.
Pour eux, l'ambition a des feux dévorants,
La haine a des poignards, l'envie a des serpents;
Sous l'or et sous la pourpre, ils sont chargés d'entraves.
On les adore en dieux, ils souffrent en esclaves.

Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur.
Le travail entretient ta robuste vigueur.
Hélas! sans la santé, que m'importe un royaume!
On veille dans les cours, et tu dors sous le chaume.
Tu conserves des sens: chez toi le doux plaisir
S'aiguise par la peine, et vit par le désir;
Le souris d'une épouse, un fils qui te caresse,
Des fêtes du hameau la rustique allégresse,
Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur du matin,
Te font bénir le ciel, et charment ton destin.
Tes plaisirs sont puisés dans une source pure;
Ce n'est plus que pour toi, qu'existe la nature.

Qui vécut sans remords, doit mourir sans tourment.
Tu ne regrettes rien dans cet affreux moment.
Plus on fut élevé, plus la mort est terrible;
Et du trône au cercueil le passage est horrible.
Sur l'univers entier la mort étend ses droits;
Tout périt, les héros, les ministres, les rois.
Rien ne surnagera sur l'abyme des âges.
Ce globe est une mer couverte de naufrages.
Qu'importe, lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le sceptre, ou traîné le râteau?
On n'y distingue point l'orgueil du diadême;
De l'esclave et du roi la poussière est la même.
Peuple, d'un œil serein envisage ton sort,
N'accuse point la vie, et méprise la mort.
La vie est un éclair, la mort est un asyle;
Ton sort est d'être heureux, ta gloire est d'être utile.
Le vice seul est bas, la vertu fait le rang;
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

ÉPITRE A MADAME ***,

AU VILLAGE DE ***.

J'AIMERAIS fort une beauté touchante,
Au doux sourire, au modeste regard,
Qui ne dût rien au manége de l'art,
Et dont la grace ingénue et touchante
Sût enchanter, sans savoir qu'elle enchante.

J'aimerais fort un esprit délicat,
Profond et fin, juste avec étendue,
Qui, pour ne pas trop éblouir ma vue,
D'un voile doux sût couvrir son éclat;
Qui sût pourtant tout voir et tout connaître,
Sût, avec Locke, analyser son être,
Avec Montaigne, épurer sa raison,
Et, se trouvant toujours ce qu'il doit être,
Pût, au besoin, goûter une chanson.

Mieux vaut encor de penser que de lire:
Qui vit d'emprunt, bientôt s'appauvrira;
On s'instruit mal, à force de s'instruire:
L'esprit d'autrui gâte l'esprit qu'on a.

Je voudrais donc que la beauté que j'aime,
Jugeât, sentît, pensât par elle-même,
Et n'allât point, sous clef, dans un boudoir,
Lire, au matin, son esprit pour le soir.

Qu'elle ait encor, qu'elle ait, pour plus de charmes,
Cette pitié que l'on doit aux malheurs;
Qu'elle n'ait vu jamais couler des larmes,
Que son bel œil n'y mêlât quelques pleurs.

Ces dons heureux, par la nature avare,
Chez les humains, partout sont dispersés;
Ces dons heureux, dont l'accord est si rare,
Belle Chloé! vous les réunissez.

Que n'étiez-vous cette jeune Pandore,
Dont un dieu même avait formé les traits!
On vous dota, comme elle, à votre aurore;
Vous possédez ses dons et ses attraits.
Mais, on le sait, d'un vain désir éprise,
Elle causa nos maux et nos regrets:
Vous réparez sa fatale méprise,
En ne versant partout que des bienfaits.

Témoins ces lieux et ces antres sauvages,
Triste désert qu'habite la douleur,
Lieux où le temps imprima ses ravages,
Pour y former le séjour du malheur.
Dieu! quel aspect! cette sombre verdure,
D'un deuil affreux attristant la nature,

Ces noirs rochers, suspendus dans les airs,
Ces troncs hideux, blanchis par cent hivers,
Ces longs débris de roches fracassées,
Confusément sur la terre entassées;
Trente torrents qui, du sommet des monts,
Avec fracas, précipitant leur onde,
Sur les rochers tombent à gros bouillons,
Et dans l'abyme ouvert à longs sillons,
Pressent, au loin, leur course vagabonde;
Ces bois, ces rocs et leur difformité,
Des monts altiers l'horrible majesté,
Tout ce chaos, à l'œil épouvanté,
Paraît offrir les ruines du monde:
Ce monde, hélas! est encore habité.
Dans le vallon j'aperçois cent chaumières.
Sont-ce des toits, sont-ce d'affreux repaires?
La pauvreté, couverte de lambeaux,
Semble y gémir, comme au fond des tombeaux.
Dieu! quel malheur, en ces lieux, d'être mère!
Là, des enfants pêle-mêle entassés,
Pendant l'hiver, demi-nus et glacés,
Les traits déja flétris par la misère,
Le jour sans pain, la nuit sur la poussière,
Et ne pouvant ni vivre, ni mourir,
En respirant, apprennent à souffrir.
Par le besoin, livrée à la tristesse,
La fille, en pleurs, consume ses beaux jours;
Elle languit; et l'aride vieillesse,
De son printemps interrompant le cours,
Ride, à vingt ans, le front de la jeunesse.

Ces malheureux, dans leurs stériles champs,
Pour se nourrir, s'en vont à l'aventure;
Vont sur les prés, aux bords de leurs torrents,
Disputer l'herbe aux animaux errants,
De la génisse enlèvent la pâture....
Quel sort, ô ciel! et le temps des frimas
Les prive encor de cet affreux repas!
C'est vous, c'est vous, ame sublime et pure,
Qui réparez, dans ces tristes climats,
Les torts de l'homme, et ceux de la nature.

Je vous ai vue, ô spectacle touchant!
Porter vos pas de chaumière en chaumière,
Interroger la plaintive misère,
La rassurer d'un air attendrissant.
Le bon vieillard, sous sa hutte grossière,
Par vos bienfaits, je l'ai vu ranimé,
J'ai vu l'enfant, de besoin consumé,
Ouvrant à peine une faible paupière,
Et sur le sein de sa mourante mère,
Suçant la vie, ou plutôt le trépas,
Par vos bienfaits renaître à la lumière,
Et vous sourire en vous tendant les bras.

Ah! pardonnez: je vous trahis peut-être,
De vos vertus je trahis le secret.
Mais quoi! peut-on se taire et vous connaître?
Non; je suis juste, et non pas indiscret.
Quoi! dans des vers, dictés par la mollesse,
On pourra donc célébrer les amours!

En madrigaux on pourra tous les jours
Parer de fleurs le front de sa maîtresse,
D'un vil encens fatiguer la richesse,
Et par des tons mille fois rebattus,
A la grandeur prodiguer la bassesse,
Et je ne puis célébrer les vertus!
Non; je dirai que votre bienfaisance,
Du malheureux partout entend les cris;
Je redirai que, même dans Paris,
Dans ce Paris tumultueux, immense,
Où le temps fuit et manque à l'amitié,
Où le fracas étourdit la pitié,
Où le vain faste appauvrit l'opulence,
Vous conservez un cœur compatissant.
Vous pénétrez dans la retraite sombre
Où le besoin honteux et gémissant
Va, par honneur, s'ensevelir dans l'ombre;
Et de l'orgueil fuit l'œil avilissant.
Vous soutenez la timide innocence,
Que, l'or en main, poursuit la volupté;
En conservant des mœurs à l'indigence,
Vous conservez son charme à la beauté.

Dans un salon, temple de la richesse,
Souvent Narcisse, ou Séjan, ou Crassus,
Sur des coussins où s'endort la mollesse,
Dit froidement : « Le pauvre est sans vertus,
Le pauvre est dur.... » Il l'est pour vous, barbare,
Vous dont l'orgueil, vous dont le luxe avare
Insulte en paix aux cris de ses douleurs.

Ah! laissez-lui sa honte et ses malheurs;
Laissez-le vivre et mourir dans les pleurs;
Mais aux refus n'ajoutez pas l'outrage.
Le pauvre est dur! son crime est votre ouvrage.
Faut-il, chargé de mépris et de maux,
Qu'il aille encor caresser ses bourreaux?
Changez pour lui : de votre ame inflexible
Adoucissez, s'il se peut, la rigueur;
Par des bienfaits, allez jusqu'à son cœur :
Vous trouverez alors son cœur sensible.
Belle Chloé, vous l'avez éprouvé.
J'ai vu ce jour, ce jour de votre gloire;
Ah! dans mon cœur il restera gravé,
Et que le vôtre en garde la mémoire.

Lorsque le ciel, pour la seconde fois,
Vous amenait vers ces rustiques toits;
Lorsqu'à travers les rocs et la bruyère,
Vos deux chevaux, gravissant dans les monts,
A pas tardifs, traînaient votre litière,
Et descendaient dans ces affreux vallons;
Au premier bruit semé dans le village,
Vous avez vu tout ce peuple attendri,
Par vos bienfaits tout ce peuple nourri,
Courir, voler sur votre heureux passage;
Femmes, enfants, sortis de leurs foyers,
Border de loin la cime des rochers;
Et, suspendus au bord du précipice,
De toute part l'œil attaché sur vous,
Levant les mains, tombant à deux genoux,

Se prosterner devant leur bienfaitrice :
Princes et rois, ah ! soyez-en jaloux !
En vous voyant si touchante et si belle,
Tout ce bon peuple, errant autour de vous,
Disait : « Quoi donc ! n'est-ce qu'une mortelle ?
Un ange, un ange est venu parmi nous. »
Ils disent vrai.... J'en appelle à vous-même,
Qui partagez, dans le nœud le plus doux,
Son cœur, sa main, et les vertus qu'elle aime,
Vous, tendre amant, sous le titre d'époux.

O temps heureux ! temps d'une aimable ivresse,
Où la beauté faisait une déesse,
Où les bienfaits faisaient les immortels !
L'esprit, alors, et la douce sagesse
Avaient aussi le culte des mortels.
Belle Chloé ! dans cette heureuse Grèce,
Vous aviez droit à de triples autels.



ÉPITRE

A M. LANGLOIS DE BOUCHET.

O vous, dont l'esprit enchanteur,
Cultivé par la main des Grâces,
Brille d'un charme séducteur;
Vous, qui conduisez sur vos traces
Le goût, les arts et l'enjoûment,
Dont la raison brillante et sage,
Pleine de force et d'agrément,
Joint l'éloquence au badinage,
Et la saillie au sentiment:
Anacréon sur le Parnasse,
Nouveau Socrate sur les lis,
Vous portez la lyre d'Horace,
Et la balance de Thémis.
J'admire en vous le double titre
Du bel esprit, du magistrat
Aussi juste que délicat;
Du goût et des procès arbitre,
Daignez accepter cette épître
D'un homme obscur et sans éclat.

D'un triste et long panégyrique
Ne redoutez point la fadeur;
De ce nectar soporifique
Je sais que la froide vapeur,
Sur les vers, avec pesanteur,
Distille un ennui léthargique,
Et porte avec soi la langueur.
Non, la seule reconnaissance
A droit d'allumer mon encens :
Elle préside à mes accents;
Sa vertu fait mon éloquence,
Et me dicte mes sentiments.
Ce monstre, qu'on nomme *Chicane*,
Des biens ardent persécuteur,
Des lois infame corrupteur,
Impur et détestable organe
Du mensonge et de la noirceur;
Lui, qui, de sa bouche profane,
Répand un souffle destructeur,
Et de Thémis, qui le condamne,
Cherche à surprendre la faveur;
Sur nous épuisant sa fureur,
A nos yeux frappés de terreur,
Déja faisait voir la ruine,
Que suivait la triste famine.
Sensible à nos justes douleurs,
De ma famille désolée
Vos mains ont essuyé les pleurs;
Et loin de mon ame troublée,
Chassant les chagrins dévorants,

De ma maison presque ébranlée
Ont raffermi les fondements.
C'est vous, ô mortel adorable,
C'est vous, dont les soins généreux,
Dont la main propre et secourable
A daigné combler tous nos vœux.
Secondant l'ardeur qui m'enflamme,
Que, par d'ineffaçables traits,
Un dieu grave au fond de mon ame
Et votre nom et vos bienfaits.
Non, non, sur son aile légère,
Le Temps n'emportera jamais
Une image qui m'est si chère.
Ah! poursuivez une carrière,
Où vos vertus et vos talents
Vous ont rendu si nécessaire.
Que toujours votre voix sévère,
Par des oracles foudroyants,
Dompte l'audace téméraire
Du coupable fier et puissant.
Que de l'orphelin gémissant
Vos mains soulagent la misère :
Aux malheureux servez de père,
De protecteur, à l'innocent.
Qu'ainsi vos nobles destinées,
Dans leur cours paisible et brillant,
Toujours de gloire environnées,
Et par les plaisirs couronnées,
D'aucun sinistre évènement
Ne soient jamais empoisonnées;

Et que le dieu de l'agrément
Remplisse toutes vos journées
Des traits heureux de l'enjoûment.
Que pour vous, levé sans nuage
Chaque soleil, pur et serein,
Fournisse son cours sans orage,
Et joigne aux roses du matin
Les fruits heureux du dernier âge.
Exempt d'ennuis et de chagrin,
Que jamais la cruelle Envie,
Sur vous distillant son venin,
N'ose, de sa rage ennemie,
Troubler la paix de votre vie.
Qu'agitant ses serpents affreux,
Jamais l'infame Calomnie,
De ses ministres ténébreux
Contre vous n'arme la furie :
Ou si, contre votre repos,
Jamais ces deux monstres horribles,
Des vertus tyrans inflexibles,
Tramaient de perfides complots;
Soudain, pour les réduire en poudre,
Que Thémis vous prête sa foudre,
Que leurs projets soient confondus;
De leurs cabales frémissantes
Bravez les fureurs impuissantes;
Et que, sous vos pieds abattus,
Leurs bouches, de rage écumantes,
Rendent hommage à vos vertus.

ÉPITRE

A M. JANIN DE COMBE-BLANCHE,

POUR LE JOUR DE LA SAINT-JEAN, SA FÊTE.

Votre illustre patron, par vous est imité :
Mais vous différez l'un de l'autre;
De la morale il fut l'apôtre,
Et vous l'êtes de la santé.
Sa voix, dans le désert, souvent s'était perdue :
La voix de vos savants écrits,
Dans l'Europe fut entendue,
De Londres à Milan, et de Vienne à Paris.
Avant-coureur d'un grand mystère,
Saint-Jean le révélait aux peuples étonnés :
Par un prodige salutaire,
Vous révélez le monde à des aveugles-nés.
Prophète, il prédit la lumière :
Vous faites plus, vous la donnez.
Hérode au saint patron rendit peu de justice :
La fille des Césars, l'auguste impératrice
Thérèse, par des dons brillants,
Rendit hommage à vos talents.
Mais jamais l'homme (ouvrez l'histoire)

N'obtint impunément les vertus et la gloire.
Il faut toujours qu'au bien se mêle un peu de mal.
Pour amuser une princesse
Après les fatigues du bal,
(Quoi donc! la cruauté s'allie à la mollesse!)
Le patron fut décapité.
Vous, quand des ennemis vous ont persécuté,
Plus heureux que le saint dont nous chômons la fête,
De traits victorieux armant la vérité,
Vous n'avez point *perdu la tête;*
Enfin, il fut martyr, et vous ne l'êtes pas.
Je vous vois, dans le sein d'un tranquille ermitage,
D'où ranimant votre courage,
Vous livrez à l'erreur de glorieux combats.
En vous on chérit l'homme, on respecte le sage;
Sur vos riants gazons l'amitié suit vos pas.
Au Shakespear français, échappé du trépas,
Qui sut, par des accents si doux et si terribles,
Intéresser les cœurs sensibles,
De votre art bienfaisant vous prodiguez les soins.
Déserts de Chambéry, vous en fûtes témoins!
Sophocle eut, dans vos jours, le destin d'Hippolyte.
Sur des monts escarpés, dont l'effroyable site
Du voyageur glace les sens,
Ses yeux ont vu ses coursiers frémissants,
Et qu'un aveugle instinct irrite,
De rage et de peur bondissants,
Braver du conducteur les efforts impuissants;
Et, rebelles au mors, précipiter leur fuite
Sur les rochers retentissants:

Ses yeux ont vu son char suspendu sur la cime
Des précipices menaçants,
Prêt à rouler dans leur abyme.
Lui-même, d'horreur palpitant,
Entre la mort et lui, ne voit plus qu'un instant.
Déja l'abyme se découvre
A son regard épouvanté,
Quand, par un choc affreux de son char qui s'entr'ouvre,
Sur la pointe des rocs il roule ensanglanté.
Son œil se ferme à la clarté;
Et, dans ses canaux arrêté,
Le sang, qui dans un corps agile,
D'un battement égal mesurait la santé,
Déja ne frappe plus son artère immobile.
Sans couleur et sans vie, il demeure étendu.
Une femme éplorée, un vieillard éperdu,
Vers lui pressant leur pas débile,
Et penchés sur ce corps pâle et défiguré,
Ont cru ses yeux couverts d'éternelles ténèbres,
Ont cru ne lui devoir que l'asyle sacré,
Et les derniers accents, et les adieux funèbres.
Enfin, leurs soins compatissants,
O transports! ô bonheur suprême!
Par degrés, raniment ses sens :
Les cieux l'ont conservé pour sa fille qui l'aime,
Et pour sa mère, et pour moi-même.
Il renaît; mais, hélas! il renaît pour souffrir.
Aux cris de sa douleur, prompt à vous attendrir,
Mon ami tout à coup est devenu le vôtre.
Vous nous avez plaints l'un et l'autre;

Avec moi, daignant accourir,
Vous vîntes l'arracher à ce désert sauvage.
J'ai pu le voir et l'embrasser;
J'ai senti, dans mes bras, ses bras s'entrelacer,
Et ses pleurs baigner mon visage.
Sous vos toits, aujourd'hui, nous respirons tous deux;
Son œil se rouvre au jour, son cœur, à l'espérance;
Il voit fuir de son lit l'importune souffrance.
De ses membres froissés, et long-temps douloureux,
Votre main délicate adoucit la blessure,
Et leur livide meurtrissure,
D'un souvenir cruel, n'avertit plus mes yeux.....
Qu'un ami, qui renaît, devient plus cher encore!
Mon cœur croit le chérir pour la première fois.
Chaque matin où je le vois,
Du plus beau de mes jours me semble être l'aurore.
Charmé lui-même, oui, je le sens,
Le soir, dans votre aimable et paisible retraite,
Quand les zéphyrs rafraîchissants,
De vos fleurs, jusqu'à lui, viennent porter l'encens,
Il goûte à respirer, une douceur secrète.
La vie a des attraits pour des cœurs innocents.
Qui peut haïr la vie est mal avec soi-même.
Douce vertu! celui qui t'aime,
De la nature, en paix, sait goûter les présents.....
De mon ami c'est le partage,
C'est le vôtre. Sous cet ombrage,
Entouré de cœurs satisfaits,
Que votre cœur soit sans orage;
Trouvez le bonheur dans l'image

Des heureux que vous avez faits.
L'hyménée, exempt de nuage,
Pour vous, du tendre amour a conservé les traits;
Tout votre art, votre bien, du pauvre est l'héritage;
Quelle douleur, en vain, vous implora jamais?
Il n'est plus d'indigents près de votre retraite.
D'un ami des humains goûtez la douce paix:
Quand tous vos jours sont des bienfaits,
Vous méritez aussi qu'ils soient des jours de fête.

ÉPITRE

A ANGE-MARIE D'EYMAR.

Toi, chez qui la raison aux talents est unie;
Toi qui, dans l'âge des erreurs,
Échappé de Paris, en rapportas des mœurs,
Le goût des arts et du génie;
Qui sais et penser et sentir,
Et dont la noble inquiétude,
Par un heureux besoin, cherche, au sein de l'étude,
Des voluptés sans repentir:
Du jour où je te vis paraître,
Ton cœur sensible et pur, d'Eymar, vint me charmer.
Qui peut te voir sans te connaître,
Et te connaître sans t'aimer?
Ta muse, facile et légère,
Qui, sur le luth d'un troubadour,
En couronne de rose, en habit de bergère,
Chanta les Grâces et l'Amour,
Par l'Amitié seule inspirée,
Vient donc aussi dans ce séjour,
Verser sur nous les fleurs dont sa tête est parée.
Zoë, même à ta voix, unit ses sons flatteurs;

Zoë, dans des vers séducteurs,
Devina l'art de Deshoulière.
Comme elle et ses touchantes sœurs
Ont deviné, sans art, l'heureux talent de plaire!
Vos luths harmonieux ont retenti pour nous
Sous les ombrages de Fougère :
J'écoutais des accents si doux.
Félicité trop passagère!
Je vois, avec regret, s'écouler les beaux jours
Que j'ai comptés dans cet asyle.
Je voudrais qu'appuyé sur sa faux, immobile,
Le Temps pût de son vol interrompre le cours.
Hélas! le vieillard indocile
Trompe ce désir suborneur :
Il fuit, et sur son aile emporte mon bonheur.
Mais, en quelque lieu qu'il m'entraîne,
Quoiqu'il verse, en courant, la coupe du Léthé,
Sur le plaisir et sur la peine,
Jamais (crois-en la vérité),
Jamais l'ingrat oubli, jusqu'à mon dernier âge,
N'effacera la douce image
De ce séjour que j'habitai.
C'est ici que j'ai vu les mœurs et la bonté.
Dans ce brillant Paris, qu'a connu ta jeunesse,
Dans cette reine des cités,
Une tumultueuse ivresse
Fatigue les cœurs agités.
L'un sur l'autre précipités,
L'un à l'autre inconnus, le tourbillon qui roule,
Vous fait tous, au hasard, circuler dans la foule,

Pressés, flottants, criants, ramenés, écartés.
Là, tout s'oublie et tout s'efface :
Sur un sable orageux, que disperse le vent,
L'empreinte d'un tableau mouvant
Laissa-t-elle jamais de trace?
Ce n'est point là le sol où croissent les vertus.
Les germes délicats de ces plantes divines,
De souffles opposés sans cesse combattus,
N'y sauraient fixer leurs racines.
La triste personnalité,
Sentiment froid et solitaire,
Dénaturant le caractère,
Fait un vaste désert de la société,
Où la douleur de l'homme à l'homme est étrangère.
Là, l'idole est l'amusement;
Tout est enthousiasme, et rien n'est sentiment.
Celui que nul malheur ne touche,
Veut s'attendrir par vanité.
On amollit sa voix, en parlant de bonté;
Le mot de bienfaisance enorgueillit la bouche :
Le vice au fond des cœurs laisse la dureté.
O touchante simplicité!
Console ici mes yeux et reçois mon hommage :
De l'aimable hospitalité
J'y retrouve l'antique usage;
Dans les discours la vérité,
Les grâces sans frivolité,
Le sentiment sans étalage.
Bienfaits, soins généreux, voilà vos passions;
Et vous mettez en action

Ce que Paris met en langage.
Les monts helvétiens, leur inculte âpreté,
D'un peuple antique et fier gardent la liberté.
Et vos montagnes protectrices,
Offrant à vos vertus un asyle écarté,
Ont mis une barrière entre vous et les vices.
J'aime encor, j'aime à voir vos champêtres tableaux.
Dans ce vallon qui m'environne,
Sur ces espaces inégaux,
Qu'épargnent les torrents et la chute des eaux,
Et du laboureur qui moissonne,
Et du laboureur qui sillonne
J'aime à contempler les travaux.
Mon œil, avec plaisir, suit les pas des chevaux,
Qui, comme au temps du bon Homère,
Pour secouer l'or du froment,
D'un uniforme mouvement,
Pressent leur marche circulaire;
De son enveloppe grossière
Dépouillent l'épi frémissant,
Et, loin des longs tuyaux de la paille légère,
Font jaillir le grain bondissant.
Dans ma rêverie indolente,
Quelquefois je m'égare au bord de vos ruisseaux.
Sur le penchant de vos coteaux,
Je suis, dans ses écarts, la chèvre pétulante,
Dont la dent affamée insulte aux arbrisseaux;
Sous les cris répétés de vos tendres agneaux,
J'entends la montagne bêlante.
Le soir, je vois le bœuf lassé,

Ralentissant encor son pas lourd et tranquille,
Traîner vers son rustique asile,
Et la charrue oisive, et le soc renversé.
J'entends la flûte pastorale,
Et ses monotones concerts.
Quelquefois dans la nuit, lorsque d'un rayon pâle
La lune blanchit l'univers,
Une voix, jeune encore, attendrissant les airs
D'une romance provençale,
Retentit sur mon cœur dans ces vallons déserts.
Plaisirs innocents des campagnes,
De ce cœur inquiet vous trompez les désirs.
Souvent, pour charmer mes loisirs,
Déserteur du vallon, je m'écrie : O montagnes !
Sommets religieux, précipices, torrents,
Formidables amas de roches entassées,
Vous, dont l'aspect auguste élève mes pensées,
Ouvrez-vous à mes pas errants.
Qui peut fixer sur vous des yeux indifférents ?
Séjour fier et terrible, où l'aigle seul habite,
Où l'ame, avec effroi, se recueille et médite ;
Où les regards ne sont frappés
Que de vastes débris, de rocs entre-coupés,
Où la brute nature ébaucha ses ouvrages,
Sur l'empire de l'homme, empires usurpés,
Par des solitudes sauvages,
Qui n'êtes qu'à demi du chaos échappés,
D'un brouillard sombre enveloppés,
Mes pas, avec lenteur, escaladent vos cimes ;
M'y voilà parvenu : de vos bords escarpés,

Mon œil, en frissonnant, plonge dans vos abymes.
Mon œil suit, au hasard, vos torrents vagabonds,
Tombant par cascade et par bonds,
Sur vos roches retentissantes,
Et dont les ondes blanchissantes
Courent s'ensevelir dans des gouffres sans fonds.
Cher d'Eymar, c'est ici le berceau des orages;
Je touche, de ma main, ces fleuves suspendus,
Ces mers errantes de nuages,
En rideaux ondoyants dans les airs étendus.
Vois les vents balancer leur humide poussière:
Vois, sur ces hameaux, sur ces prés,
Tour à tour rembrunis, tour à tour éclairés,
Courir, en se jouant, et l'ombre et la lumière.
De cette sublime hauteur,
Mon œil, plus fier, s'élance et plane avec audace;
Là, le regard dominateur
Rétrécit les objets, en dévorant l'espace.
Les immenses forêts semblent des arbrisseaux,
Qui tapissent au loin une insensible pente;
Les timides buissons, une mousse rampante,
Le fleuve étroit, roulant ses indigentes eaux,
N'est qu'une ligne qui serpente.
Alors l'imagination,
Du séjour des dieux plus voisine,
Croit s'éclairer de leur rayon,
Les ose interroger sur ce monde en ruine,
Sur ces amas confus, l'un sur l'autre exhaussés,
Dont vos climats sont hérissés;
Et fière de ses erreurs même,

Sa marche simple est éternelle,
Et les siècles sont ses moments.
Mais nous, acteurs d'un jour sur cette scène immense,
Dont le rôle finit aussitôt qu'il commence,
Compagnons passagers de tant d'êtres divers,
Nous, dont la rapide existence
A peine a le loisir d'entrevoir l'univers,
Qui, dans cet océan des siècles et des mondes,
Flottant au hasard, y naissons
Comme ces bulles vagabondes
Qu'un souffle du moment élève sur les ondes,
Et, comme elles, disparaissons;
Croyons-nous donc que la nature,
Pour juger ses vastes desseins,
Ait remis, dans nos faibles mains,
Et sa balance et sa mesure?
Que dirions-nous, si la fourmi,
Qui vers sa cité souterraine,
Par un sentier étroit, roule un grain qu'elle traîne,
Et rampe, avec effort, d'un pas mal affermi,
Un jour, au bord du Nil, des vastes pyramides
Voulait mesurer la hauteur,
Voulait de ses regards, follement intrépides,
Percer jusqu'au dessein de leur antique auteur?
Le peuple des fourmis se succède sans cesse;
Il naît, meurt et renaît, meurt encor: leur vieillesse
Se compose de deux instants;
Un peu d'eau les inonde, un souffle les écrase:
La pyramide reste, et voit rouler les temps,
Comme un monde éternel affermi sur sa base.

L'homne est né pour agir, bien plus que pour penser;
Séduit par l'instinct de connaître,
Toujours hors de lui-même il cherche à s'élancer,
Et méconnaît ce qu'il doit être.
Son sort est d'être époux, père, ami, citoyen,
Et du bonheur d'autrui de composer le sien:
Trop heureux si, content sous le toît de ses pères,
Aux vœux de la nature il a borné ses vœux,
Et si, de sa présence, enrichissant ses terres,
Il livre au soc industrieux
Ses campagnes héréditaires!
Quand le soir le ramène au sein de ses foyers,
Son épouse lui tend une main caressante;
De ses nombreux enfants la troupe bondissante
Court se suspendre à ses baisers.
Errant sous les berceaux de Vertumne et de Flore,
Où sa jeune postérité
Croît et s'élève à son côté,
Son œil, tour à tour, voit éclore
Et les tendres boutons des arbrisseaux naissants,
Ou d'un fils au berceau la pensée et les sens;
Sa main soutient les pas de ses fils chancelants.
A travers ses enclos fertiles,
Sa main, par des appuis, soutient les bras débiles
Des arbres jeunes et tremblants.
Je le vois de la sève arrêtant les caprices,
Dans tous ses rejetons nouveaux,
De l'arbre émonder les rameaux,
Et du timide enfant les erreurs et les vices;
Bannir des jeunes blés les importuns chardons

Et les herbes usurpatrices,
Qui viennent de Cérès empoisonner les dons;
Loin de ses tendres nourrissons,
Du mensonge et des artifices
Bannir les dangereux poisons :
Il cultive, à la fois, ses fils et ses moissons.
Oh! quel plus doux emploi pour l'homme et pour le sage!
Ces biens, de l'âge d'or, nous retracent l'image.
De la nature ayons les mœurs,
Nous réaliserons ces chimères aimables:
Oui, l'âge d'or est dans nos cœurs,
Bien plus encor que dans les fables.
Jadis lorsqu'un affreux traité,
Des biens assigna le partage,
Le riche usurpateur a dit: « Or, dignité,
Plaisir, tout est à moi; soleil, pour mon usage,
Fertilise la terre et jaunis les moissons;
Homme, sois mon esclave, et creuse mes sillons;
Grossis, par tes travaux, ma tranquille opulence;
Je veux que ton activité,
En tribut à mon indolence,
Pour chaque instant qui fuit, offre une volupté,
Pour le suivant, une espérance;
Ton patrimoine est l'indigence;
Tes bras sont mes trésors; tes lois, ma volonté. »
Ah! depuis ce moment, je vous vois d'âge en âge,
Mortels indigents et proscrits,
Tels que des malheureux échappés du naufrage,
Couchés, hélas! sur des débris
Que vous dispute encor l'orage;

Portant autour de vous des yeux épouvantés
Sur ce globe avare et sauvage,
Où rien, rien n'est à vous, que vos calamités;
Mouiller de vos pleurs ce rivage,
Ce désert de la vie où vous êtes jetés.
Le sage sait, au moins, réparer votre injure,
Réparer le crime des lois;
Sa sensibilité vous a rendu vos droits,
Et magistrat de la nature,
Il supplée aux vertus des rois.
Il pense que cet or, qu'il épanche en largesses,
N'est qu'un dépôt sacré, que le ciel lui commit;
Que le luxe est un crime, où le pauvre gémit;
Que c'est aux bienfaits seuls d'absoudre les richesses.
De ses concitoyens protecteur généreux,
Il sera prêt, s'il faut, à s'immoler pour eux,
A les sauver par son courage.
Ce noble mépris du danger,
Cher d'Eymar, tes vertus et ce portrait d'un sage
N'offrent point à ses yeux un roman étranger.
Rappelle à ton ame attendrie,
Rappelle ces moments de tristesse et de deuil,
Où la contagion, menaçant ta patrie,
De tous les habitants entr'ouvrit le cercueil.
Dans vos murs désolés, déja la mort errante,
De son haleine dévorante,
Infectait l'air autour de vous;
Frappait la fille au sein de la mère expirante,
Et ravissait le jeune époux
A l'épouse jeune et tremblante.

Lorsque le bienfaiteur peut devenir victime;
Tandis qu'autour de soi tout tremble et tout pâlit;
Sans cette impétueuse ivresse,
Qui cache les dangers ou qui les embellit;
Sans la soif du renom, cette illustre faiblesse,
Par qui l'ame, du moins, s'élève et s'ennoblit,
De la contagion environner le lit,
Braver, six mois entiers, une crainte importune;
Affronter, nuit et jour, des trépas renaissants;
Faire, pour des mortels obscurs et languissants,
Ce que fait, pour les rois, l'espoir de la fortune:
Ah! des peuples reconnaissants,
Une vertu si peu commune
Jadis eût mérité l'encens.
Que la gloire à jamais réserve
Et son plus beau triomphe et l'éclat qui la suit,
Pour le courage qui conserve,
Non le courage qui détruit.
Ta mère, cependant, de ce fléau frappée,
A peine au péril échappée,
Ta mère.... (ah! que ce nom est doux à prononcer!)
La mienne, hélas! ne peut m'entendre;
Réduit à pleurer sur sa cendre,
Non, je ne pourrai plus la voir, ni l'embrasser.
Toi, tu jouis d'un nom, d'un sentiment si tendre,
Les seuls qu'on ne peut remplacer;
Si je les ai perdus, j'aime à les retracer.
Illusion vaine et trop chère!
Plus heureux fils, oh! de ta mère,
Si j'osais à tes yeux dessiner le portrait,

Mon crayon d'abord tracerait
Et son active intelligence,
Et cet esprit orné, dont le piquant attrait,
Sous un aimable négligence,
Laisse de sa finesse échapper le secret.
Je montrerais un caractère
Indulgent avec grace, avec douceur austère,
Qui, dans tous ses devoirs, a mis sa volupté;
Qui, jeune, dédaignant une vaine beauté,
Se fit de ses vertus un nouvel art de plaire,
Dont la religion est, surtout, la bonté.
Malgré la loi trop rigoureuse
Qui, dans la fleur de l'âge, a flétri sa santé,
Je l'offrirais encore à ton œil enchanté,
Portant, dans un corps faible, une ame vigoureuse;
Chez une foule malheureuse,
D'un époux cher et respecté
Secondant la main généreuse,
Elle eût donné l'exemple, elle osa l'imiter.
Ah! sans doute, un bonheur suprême
Est d'admirer l'époux qu'on aime,
Et de n'avoir à redouter
Que l'excès de ses vertus même.
De ces nobles trésors s'empressant d'hériter,
Tes sœurs, au matin de leur âge,
Tes sœurs, que s'envieraient l'amour et l'amitié,
Sous les yeux maternels faisaient l'apprentissage
De l'active et douce pitié.
Leurs mains faibles encore, et déja bienfaisantes,
S'essayaient aux vertus, consolaient la douleur;

Et les yeux des graces naissantes,
Par des larmes compatissantes,
Semblaient charmer jusqu'au malheur.
Mais toi, quand leur beauté, dans sa touchante aurore,
De l'attrait des vertus s'embellissait encore,
Jeune, que faisais-tu dans les murs de Paris?
D'un peuple, gémissant sous des projets sinistres,
Au pied du trône et des ministres,
Tu faisais retentir les cris.
Ta voix franchissait les barrières
De ces palais où le pouvoir,
Inaccessible à nos prières,
S'emprisonne pour ne point voir
L'aspect accusateur des humaines misères,
Et les tableaux du désespoir.
Ton éloquente voix, ton ame noble et pure,
Sut ranimer ces cœurs flétris,
Que le luxe de Sybaris
Rend sourds aux maux de la nature.
Mais quoi! tout change et se dément:
A ton pays, à toi, l'espérance est ravie.
Hélas! dans une cour à l'intrigue asservie,
Quel art pourrait fixer un noble sentiment,
Hors l'ingratitude et l'envie?
Là, tout est passager; mais le vice est constant:
L'orgueil est de toute la vie,
Et l'humanité, d'un instant.
Tu n'en remplis pas moins un sacré ministère,
Et ce peuple dut te bénir;
Des vœux de ton pays, zélé dépositaire,

Conserve un si beau souvenir.
Il t'impose, pour l'avenir,
Le respect de toi-même et de ton caractère.
Famille respectable et chère,
De vous avoir connus que j'aime à m'honorer!
Sous ce toit sage et solitaire,
Tout semble à mes yeux respirer
Des antiques vertus le souffle héréditaire.
Ciel, écarte à jamais mes pas
Du palais des méchants, de l'oppresseur barbare;
De celui dont le cœur avare
Voit expirer le pauvre, et ne s'attendrit pas.
Les sourds gémissements, les cris de leurs victimes
Viendraient y troubler mon sommeil:
Je croirais voir leur ombre errante à mon réveil,
Du coupable opulent m'y dénoncer les crimes:
« Tu dors, dirait-elle, tu dors
Dans la couche de l'avarice!
Crains, sous ces lambris d'or qu'éleva l'injustice,
Crains l'air empoisonné par de honteux trésors;
D'un luxe meurtrier crains d'être le complice. »
Ah! je fuirais des lieux qu'habitent les remords!
Ici tout est pur et tranquille:
Tout respire un charme touchant,
Pour les besoins du pauvre on moissonne ce champ:
De ces arbres pieux, chacun bénit l'asyle;
La malédiction du pauvre gémissant
Jamais ne profana leur ombre respectée:
Jamais, dans son onde attristée,
Ce ruisseau ne roula les pleurs de l'innocent.

C'est là le bonheur que j'envie;
Dans ce Paris tumultueux,
Hélas! j'ai consumé ma vie
Sur des travaux infructueux.
J'ai recherché la gloire, ou sa trompeuse image;
Mais le bonheur m'est échappé;
Trop tard mon cœur s'est détrompé:
Une bonne action vaut mieux qu'un bon ouvrage.
J'ai peint quelques vertus, et vous les inspirez;
J'écrivis pour le pauvre, et vous le secourez:
Vous avez un plus beau partage.
Oh! que ne puis-je ici, coulant mes heureux jours,
Comme ce ruisseau pur, y voir couler son onde
Dans le sein d'une paix profonde,
De mes derniers soleils y terminer le cours!
J'ornerais, tous les ans, de guirlandes nouvelles,
Les rameaux protecteurs de ces arbres chéris:
Je foulerais vos prés fleuris;
Toutes mes saisons seraient belles;
Chaque heure même aurait son prix.
A cette terre hospitalière
Je confierais ma cendre à mon dernier moment;
Tu dirais: « Il n'est plus; il m'aima comme un frère! »
Sur mon rustique monument,
Peut-être quelques pleurs mouilleraient ta paupière;
Et, pour remplir mes derniers vœux,
Le modeste ciseau graverait sur la pierre:
« Il vécut ignoré, mais il vécut heureux! »

ÉPITRE

A M. CLAPIER,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE SAINT-LOUIS.

Ainsi, dans l'heureuse Provence,
Jadis on vit les troubadours
Dans les combats porter la lance,
Dans la paix chanter les amours;
Ils parcouraient toutes les cours,
Pour célébrer toutes les belles;
Aux rois, à la beauté fidèles,
Amants, poètes et guerriers,
Leur muse à dès fleurs immortelles
Mêlait le myrte et les lauriers;
De leur lyre et de leur courage
Vous avez su, dans leurs climats,
Recueillir le double héritage,
Et le plus tendre badinage
Vient vous délasser des combats:
Chaque Vénus a votre offrande
Des fleurs qui naissent sous vos pas,
Vous détachez une guirlande;

Pour en couronner leurs appas;
Mais en lisant, dans ma retraite,
Vos vers légers et délicats,
Il est un bien que je regrette,
Je lis le nom de vingt beautés
Que votre heureux climat vit naître,
Hélas! j'aurais voulu connaître
Tous les attraits que vous chantez.
J'ai vu vos jardins enchantés,
Et je n'ai pas vu vos Armides.
Paris, loin de tes bords humides
Fallait-il prendre mon essor
Pour le jardin des Hespérides,
Et n'y voir que des pommes d'or?
Ses nymphes à mes yeux avides
Offraient un plus riche trésor;
Mais une santé chancelante
M'imposa cette dure loi,
Et solitaire, malgré moi,
J'ai végété comme une plante,
Sur ma tige faible et tremblante.
Desséché depuis deux hivers,
Sous vos orangers toujours verts,
Je demandais à la nature
Cette sève féconde et pure
Qui, parfumant tous vos coteaux,
Donne à vos riches végétaux
Leur ambroisie et leur parure.
J'étais un de vos arbrisseaux;
Ma retraite peu fortunée

Du moins ne m'a pas tout ravi ;
Puisque mes yeux ont vu d'Aubi,
Des trois Graces j'ai vu l'aînée.
Vous célébrez d'autres attraits,
Mais je vous lis, puis-je me plaindre?
La main d'Albane a su les peindre,
Et je jouis de leurs portraits.
Vous honorez aussi ma prose
D'un grain d'encens qui m'a flatté,
Et vous m'offrez l'apothéose
D'une douce immortalité.
J'eus quelques torts dans mes ouvrages,
Je voulus peindre des héros,
Des ministres, des généraux,
Et, qui pis est, ençor, des sages;
Je crayonnai ce fier saxon,
Tour à tour ardent et profond,
Et qui, vainqueur dans trois batailles,
Eut tous ses soldats pour amis,
Mais qui compta pour ennemis
Tous les courtisans de Versailles.
Un chancelier qui fit des lois,
Lut et pensa (chose assez rare),
Et n'avilit point sa simarre
Aux pieds des maîtresses des rois.
Et les talents, les vertus rares,
De ce breton, qui, né bourgeois,
N'en fit pas moins de grands exploits,
Ne souilla point ses mains guerrières,
De l'or conquis dans ses succès,

Et de ses foudres roturières,
Sur les mers terrassa l'Anglais.
Par un travers plus grand encore,
(Car je confesse mes péchés)
J'osai, dans ces temps relâchés,
Peindre une vertu qu'on adore,
Un ministre réformateur,
Pour les courtisans inflexible,
Pour les pauvres toujours sensible,
Qui, des campagnes protecteur,
Fit luire d'heureuses journées,
Sur les laboureurs attendris,
Vers les provinces fortunées,
Fit refluer l'or de Paris,
Et que bien mieux que mes écrits
Turgot retraça deux années;
Et ce dauphin long-temps pleuré
Qui, dans l'étude et le silence,
Ressuscita le feu sacré,
Éteint en lui, dès son enfance;
Et ce Marc-Aurèle fameux,
Qui, trop loin du siècle où nous sommes,
Naquit pour consoler les hommes
Et pour représenter les dieux.
Enfin, bravant la calomnie,
J'osai vanter avec candeur,
D'un philosophe la grandeur
Et la dignité du génie.
De froids censeurs et leurs échos
Calculant tout, toisant les mots,

Dirent que ma tête échauffée,
Dans ces éloges de héros
Débitait des contes de fée.
Hélas! les sublimes vertus
Sont un roman pour la faiblesse :
Quel cœur s'élève à la noblesse
Des Socrates et des Titus?
Chacun prétend, à sa mesure,
Rapetisser le genre humain;
Point de géant dans la nature
Aux yeux étroits du peuple nain :
C'est la baguette de Tarquin,
Rabaissant au niveau de l'herbe
Toutes les fleurs au front superbe
Qui dominaient dans un jardin.
Mais vous qui sûtes, sous les tentes,
Pratiquant l'art des Scipions,
Chérir les vertus éclatantes,
Et, dans des lignes éloquentes
Prêcher l'honneur aux nations,
Votre ame n'est point étrangère
Aux grandes ames, aux talents,
Et, lorsqu'on peint ses dons brillants,
Vous croyez peu qu'on exagère.
Ivre d'un encens séducteur,
Je n'irai point, sur votre estime,
Croire, dans un rêve flatteur,
Que j'ai l'honneur d'être sublime.
Vous sentez mieux que je n'exprime,
Vous embellissez mes pinceaux,

Et c'est le feu qui vous anime,
Qui se répand sur mes tableaux.
Ainsi, quand la pâle courière,
Qui décrit le cercle des mois,
Poursuit sa modeste carrière,
Et qu'une douteuse lumière
Va s'égarer au fond des bois;
Les mers qui baignent vos contrées,
Sur leur miroir étincelant
Répètent le rayon tremblant,
Et vers les voûtes éthérées
Le réfléchissent plus brillant.



POÉSIES DIVERSES.

VERS

AU COMTE DE CHOISEUL,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES (1).

Vous qui joignez une bonté touchante
A ce goût délicat qui règne dans les cours;
Vous, qui, dans la retraite où languissaient mes jours,
Avez daigné me tendre une main bienfaisante;
Ministre, ami des arts et de l'humanité,
Recevez ce tribut que ma main vous présente.
C'est le tribut, non de la vanité,
Mais d'une ame reconnaissante,
Le tribut de l'amour offert à la bonté.
Mes jours, ainsi que mes ouvrages,
Vous doivent être consacrés.
En protégeant les uns vous les embellirez,
Et les autres par vous couleront sans nuages.

(1) Ces vers de Thomas furent mis à la tête d'un recueil de ses premiers éloges qu'il présenta au comte, depuis duc de Choiseul. Il n'en fut tiré que trois exemplaires : un pour le ministre, un pour l'auteur, et le troisième qui se trouve dans un recueil de littérature qui fait partie de la bibliothèque particulière du roi, au Louvre.

LA LECTURE DU SALON.

Vous connaissez l'aréopage
De cet hôtel de Rambouillet,
Où la foule s'émerveillait
Aux traits de Benserade, aux contes de Ménage,
Aux mots plaisants que travaillait
Ce Voiture fameux, merveille de son âge,
Mais dans le nôtre un peu tombé;
Aux vers même, aux sermons de ce célèbre abbé
Qu'osa siffler Boileau dans son humeur sauvage.
Invité lui-même à son tour,
Corneille y comparut un jour.
Corneille, hélas! n'avait que du génie;
Ah! pour si bonne compagnie
C'était bien peu, convenons-en.
Il avait fait parler quelques héros de Rome,
Tournait pas mal un vers, entendait bien un plan.
En cercle on s'arrangea pour juger le bonhomme :
Comtes, ducs et marquis, et même un chancelier,
Femmes surtout à grand panier,
Deux cordons bleus. Son Polyeucte en poche,
Le front baissé, Corneille approche,
Modestement déroule son papier

Pour rassurer sa tremblante mémoire,
Se sent petit auprès de tant de gloire,
Raffermit son accent et craint de bégayer.
Le voilà donc qui lit à l'auguste auditoire;
Mais, sans être aperçu, chaque vers s'écoulait.
Plus d'une marquise bâillait,
Tout bas certain marquis sifflait,
Un des cordons bleus sommeillait;
Enfin, sous sa grave simarre,
Monsieur le chancelier ronflait.
A cet évènement bizarre,
La voix du lecteur chancelait :
Tel accident n'est pas trop rare.
Lecture faite, un silence profond,
Et l'embarras sur chaque front,
La maîtresse qui se réveille,
Avec affable dignité
Veut dire un mot d'honnêteté;
C'est l'usage. « Écoutez, mon cher monsieur Corneille,
« J'ai recueilli les voix et l'avis du salon.
« Vous avez du talent, et le *Cid* a du bon;
« *Horace* même a su nous plaire.
« Nous avons, dans son temps, goûté le caractère
« Et d'*Emilie* et de *Cinna;*
« Mais, quand votre main dessina
« Ce triste *Polyeucte*, et *Pauline* et *Sévère*,
« Vous vous êtes un peu mépris.
« Tout peut se réparer. Travaillez vos écrits;
« Consultez-nous. Votre muse est féconde;
« Mais, pour réussir dans Paris,

« C'est peu de plaire au peuple, il faut plaire au grand monde.
« Les femmes sont surtout le premier tribunal;
« Leur voix, vous l'ignorez, du bon goût est l'arbitre,
« Écoutez-les, et tout n'ira pas mal....
« Monsieur l'abbé Cotin, lisez-nous quelque épître,
« Ou quelque joli madrigal. »

A M. SÉDAINE.

Tu sus dérober des secrets
A La Fontaine qui t'inspire.
Sur la scène avec toi nous rapprenons à rire :
Sans de grands mots et sans apprêts,
Chez toi Melpomène soupire
Et rajeûnit ses vieux attraits.
La nature seule est ton maître.
Mais peindre tes talents, c'est te peindre à moitié;
Pour achever de te connaître,
Il faut consulter l'amitié.



A MADAME M***,

EN LUI RENVOYANT LES VOLUMES DU JOURNAL ÉTRANGER.

(27 avril 1763.)

Dans ce journal on a su ramasser
Les fruits divers de cent fameuses plumes.
L'ouvrage est beau; mais j'y veux renoncer.
Faut-il chercher dans de nombreux volumes
L'art de sentir et celui de penser;
Auprès de vous j'aime mieux les apprendre;
Plus sûrement vous aurez ce pouvoir :
Car, pour sentir, il ne faut que vous voir;
Et pour penser, que faut-il? vous entendre.

VERS

A M. DE CHENEVIÈRES.

De votre muse enchanteresse
Je n'ai point les brillants atours;
Vous chantez les tendres Amours,
Je chante la triste Sagesse.
Près de moi, la froide Raison,
D'un air grondeur, monte ma lyre:
Mais près de vous, sur le gazon,
Je vois la Volupté sourire
Au doux refrain d'une chanson.
Chantez : c'est à moi de me taire;
Dans vos écrits brillants sans fard,
Vous nous rajeûnissez Voltaire,
Et vous multipliez Bernard.
Quand, de quelques fêtes nouvelles,
Par vous, l'opéra s'embellit,
Du haut des sphères immortelles,
Quoique jaloux, Quinaut sourit;
Le cœur des amants et des belles,
Dans chaque loge s'attendrit;

Et l'Amour, en battant des ailes,
Avec Paris vous applaudit.
Dans l'art pénible de la rime,
Malheur à tout infortuné,
Aux tristes honneurs du sublime
Par son étoile condamné!
Voler au séjour du tonnerre,
C'est quitter les ris et les jeux;
Le plaisir habite la terre :
On est exilé dans les cieux.

VERS

EXTRAITS D'UNE LETTRE SUR MADAME DE V***.

Brillante comme à son aurore,
Au souvenir d'avoir été
Joignant la douceur d'être encore,
Son heureuse vivacité
A, par magie ou par adresse,
Fixé l'éclair de la beauté
Et les roses de la jeunesse.
On dirait que le dieu du temps,
Jadis, en la voyant si belle,
A craint, sur ses appas naissants,
D'appuyer le bout de son aile;
Son vol s'est suspendu pour elle,
Et tous ses jours sont un printemps.
Avec ces belles destinées,
Guérissez-la donc du défaut
De nous parler de ses années :
Nous ne saurions la prendre au mot.
Lorsqu'une étincelle légère
Saute sur moi pour m'enflammer,
Faudra-t-il, avant que d'aimer,

Cherchant un acte baptistère,
Chez le curé du presbytère
Aller humblement m'informer
Si telle femme doit me plaire?
Non : je consulte, et j'en crois mieux
Un fin sourire, un doux langage,
Un joli sein et de beaux yeux :
Tant qu'on est belle, on n'a point d'âge.
C'est la beauté qui fait nos sens,
C'est la grace qui rend piquante;
Qui plaît n'a jamais que seize ans :
Qui ne plaît pas en a cinquante.

VERS

SUR UN SALON ORNÉ DE SCULPTURES.

C'EST ici le temple des arts,
Le temple du plaisir, de la douce harmonie,
Et de la bonne compagnie :
Tout y flatte le goût, l'oreille, les regards.
Le pinceau sur la toile a répandu la vie,
Et le marbre, de toutes parts,
Fut animé par le génie.
Marbres, vous me jetez dans un trouble enchanteur.
Qu'Atalante me plaît! Suspendue avec grâce,
Elle a l'air de courir, et toujours reste en place.
Je soupçonne, entre nous, qu'elle attend son vainqueur.
O beautés, à quoi sert de feindre?
A fuir légèrement, quand l'honneur veut contraindre,
On est retardé par son cœur:
Il faut paraître fuir, et se laisser atteindre.
Quelle intéressante langueur
De la Vestale même attendrit le silence!
Que j'aime à voir ses beaux yeux se baisser!
Sous ce voile touchant, rêveuse avec décence,
S'il n'est pas vrai qu'à l'amour elle pense,

Ah! du moins, elle y fait penser.
Vénus (cela se doit) est à quelque distance.
Sans doute la Vestale est la tendre pudeur,
Qui combat mollement une secrète ardeur.
Elle peint à nos yeux la douce résistance
Par qui la beauté s'embellit.
La pudeur est en buste; un buste lui suffit.
Là Vénus est entière, et, sous un toit plus sombre,
Cherche, au fond du jardin, le demi-jour des bois.
Tout est en règle, je le vois:
La pudeur au salon, la volupté dans l'ombre.
Qui n'envierait ici l'heureux Pygmalion?
Dans son atelier, nous dit-on,
Le marbre de sa Galatée
Palpita tout à coup sous sa main enchantée.
L'Amour fit ce miracle, on n'en saurait douter.
Mais quoi! faut-il le regretter?
Nous avons mieux; et sans prodige,
Ici, par un plus doux prestige,
De réelles beautés font sentir leur pouvoir.
De nos cœurs, de nos sens, aimables souveraines,
Je vois autour de nous les Graces se mouvoir,
Et j'entends chanter des syrènes.
Qu'il est dangereux de les voir,
Et dangereux de les entendre!
Esprit, talents, musique harmonieuse et tendre,
Beauté de marbre, et vivante beauté,
Chefs-d'œuvre du pinceau, séduisante gaîté,
Vous offrez à la fois, dans cet asyle aimable,
Les enchantements de la fable,

Et ceux de la réalité.
Un nouvel Atticus de ce temple est le maître ;
Anacréon en est le prêtre :
C'est là son prieuré, ses hymnes sont ses vers ;
Je vois Flore et sa mère y mêler leurs concerts.
Heureux fondateur de ce temple,
Vous que le dieu des arts, en naissant, a doté
De goût, d'esprit, d'aménité,
De son culte brillant donnez ici l'exemple.
Représentez toujours ce dieu qui vous chérit,
Et mieux encor, s'il est possible.
Je vois autour de vous la beauté qui sourit :
Pour vous la tendre Issé serait encor sensible.
D'une nymphe jadis poursuivant les appas,
Ce dieu, tout dieu qu'il est, n'eut qu'un laurier frivole :
Moi, je vous donne ma parole,
Que Daphné ne vous fuirait pas.

*****

VERS

Pour être mis au bas de la représentation d'un mausolée érigé par madame de***, à la gloire de Voltaire.

LE plus grand de son siècle en fut le plus aimable.
Sur ses écrits, sur ses discours,
La grâce répandit ce charme inexprimable,
Qui, sans nous fatiguer, nous attache toujours.
Il épuisa la gloire, il tourmenta l'envie;
Chacun de ses travaux éternisa sa vie,
Et ses bienfaits encore ont embelli ses jours.
Les beaux arts éperdus, l'amitié désolée,
Voudraient lui dresser un autel;
Cherchant un jour son mausolée,
L'univers doutera s'il eut rien de mortel.

VERS
A M. DE CHOISEUL-PRASLIN.

La justice, en ce jour, récompense le zèle:
L'envie applaudit à l'honneur;
Et votre dignité nouvelle
Est, pour un peuple entier, l'oracle du bonheur.
Dans son sein aujourd'hui la France
Compte deux ducs, ministres vigilants,
Moins unis par le nom, le rang et la puissance,
Que par la gloire et les talents.
Toujours, aux rives de la Seine,
Le nom que vous portez annonça le succès;
Dans des temps malheureux de discorde et de haine,
Plessis-Praslin battit Turenne;
Vous faites plus, vous nous donnez la paix.

Par ses vertus, plus que par ses attraits,
Catherine autrefois sut triompher des sages;
Elle eût plus sûrement obtenu leurs hommages
Avec votre esprit et vos traits.

VERS

SUR LE MARIAGE DE M. MARMONTEL.

Celui qui célébra l'Amour
Du ton de Catulle et d'Ovide,
Au dieu qu'il chantait dit un jour:
Je veux être heureux, sois mon guide.
Non, non, je ne suis point ingrat,
Lui dit l'Amour, et, par contrat,
Je te promets Adélaïde.

VERS

POUR LE PORTRAIT DE M. DE CHENEVIÈRES,

GRAVÉ PAR PIQUET.

Chéri des belles et des grands,
Bon citoyen, ami sincère,
Poète aimable, Chenevière
Eut des amis dans tous les rangs,
Et sut aimer, comme il sut plaire.

VERS

A M. DE CHENEVIÈRES.

Un courtisan disait à la Fortune :
« O ma déesse ! ô l'objet de mes vœux !
Fais que le roi, dans la foule importune
Des courtisans, jette sur moi les yeux ;
Fais qu'il me voie, et je suis trop heureux. »
Moi, j'approchai du temple respectable
De l'Amitié, temple des vrais plaisirs,
Et je lui dis : « O toi ! déesse aimable,
Toi que j'adore, entends tous mes désirs ;
Conserve-moi le cœur de Chenevière ;
Que ce mortel, l'honneur de ses amis,
Né pour sentir, comme il est né pour plaire,
M'aime toujours, et mes vœux sont remplis. »



LA FRANÇAISE AU SÉRAIL.

CONTE.

Le bon sultan, monarque de Bysance,
Disait un jour, dans son joli bercail :
« Roses d'amour, qui peuplez mon sérail,
« Désennuyez ma sublime Excellence ;
« Je veux un conte. On contait autrefois ;
« Charmants conteurs divertissaient les rois.
« Peut-on aimer, aimer, aimer sans cesse ?
« L'amour s'endort sur un riche tapis.
« On bâille, hélas ! auprès d'une maîtresse ;
« Auprès de cent, mesdames, c'est bien pis.
« Çà, commencez ; surtout qu'on m'intéresse. »
Lors de Caleb on lui lut les récits.
Profond silence autour de sa Hautesse.
Lui-même écoute, et ses traits radoucis
Par les vapeurs cessent d'être obscurcis.
L'ennui s'envole et la sombre tristesse,
Et pas à pas se glisse l'intérêt :
A s'attendrir son cœur trouve des charmes ;

Son œil ému verse de douces larmes;
De son plaisir il s'étonne en secret.
Lecture faite, il écoutait encore.

« Quel est, dit-il, ce conteur que j'ignore?
« Est-il né Grec, Turc, Arabe ou Persan?
« Volez, esclave, et des mers du Bosphore,
« Cherchez-le moi dans l'empire ottoman;
« Interrogez le couchant et l'aurore,
« Cadi, mollak, et jusqu'au moindre iman.
« Sage Caleb, avec quel art tu contes!
« Parfums d'amour exhalés de tes contes
« Ont ranimé tous mes sens abattus.
« Ta grâce même en leçons est féconde,
« Tu fais chérir les deux biens de ce monde:
« Le tendre amour et les douces vertus.
« Oui, je te fais pacha pour ton génie. »

Alors s'incline avec cérémonie
Un jeune Turc, officier du palais.
Dans notre langue instruit avec succès,
Il avait lu nos modernes brochures,
Et nos romans, et jusqu'à nos mercures;
Il savait tout comme un jeune Français.
Trois fois son front s'incline au pied du trône:
« O toi, dit-il, que la gloire environne,
« Toi dont l'esprit efface la splendeur
« Et du soleil, et de dix mille étoiles
« Qui de la nuit percent les sombres voiles;
« Permets qu'ici j'apprenne à ta Grandeur

« Que le pacha créé par ta sagesse,
« Est une femme. » — « Ah! j'ai dû m'en douter,
« A cette grâce, à sa noble finesse.
« Un homme ainsi ne saurait pas conter.
« C'est une femme! Oui, dans ma douce ivresse,
« Je te rends grâce, ô ciel! ô Mahomet!
« Que de beautés son esprit me promet!
« Vous, diamants de Golconde et d'Olinde,
« Perles d'Ormus, émeraudes, rubis,
« Tissus brillants de la Chine et de l'Inde,
« Unissez-vous pour ses riches habits.
« Sur le duvet que sa grâce repose;
« Que dans ses bains se distille la rose,
« Que les parfums embaument son sommeil,
« Les harpes d'or enchantent son réveil:
« Obéissez, courez, que l'on s'empresse,
« Qu'on me l'amène! » — « Astre pur des croyants,
« Avec effroi j'afflige ta tendresse.
« Elle naquit parmi les mécréants;
« Elle est Française, et j'ose à ta Hautesse
« Citer nos lois...... » — « Eh quoi! s'écria-t-il,
« Quoi! désormais mon trône est un exil!
« Quand mon amour la déclarait sultane,
« A m'en priver le destin me condamne!
« Pourquoi faut-il que je sois musulman?
« Ah! plus heureux, autrefois Soliman
« A dans ses bras possédé Roxelane.
« Déjà mon cœur, de plaisirs enchanté,
« La préférait à mes autres épouses.
« Roses d'amour, n'en soyez point jalouses,

« Oui, l'esprit même est une volupté.
« J'aime à vous voir, j'aimerais à l'entendre,
« Et rajeûni, mon cœur serait plus tendre
« Pour les talents qu'embellit la beauté. »

Malgré ce conte ou cette histoire,
Ah! sans doute, vous n'irez pas,
Pour assurer votre victoire,
Dans un triste sérail enfermer vos appas.
S'il ne plaît pas toujours, un homme est peu de chose,
Fût-il sultan. Restez dans nos heureux climats :
De différentes fleurs le plaisir s'y compose.
Là, par l'esprit, l'ame et les sens,
Vous jouirez d'une triste conquête;
Préférez, croyez-moi, vos amis aux sultans.
Pour vous, pour eux, dans tous les temps,
Que chaque jour soit une fête,
Et chaque saison un printemps.

VERS

A MADAME LA DUCHESSE DE BOURBON.

Embellir un auguste nom,
Par le talent heureux de plaire;
Par l'esprit, plaire à la raison;
Plaire aux cœurs par le caractère,
A tous les yeux, par l'agrément,
Et par ce charme involontaire
Qui réveille le sentiment;
Princesse, tel est votre empire.
De l'amitié les doux penchants
Vous suivent à la cour, vous suivent dans les champs;
Votre ame et la sent et l'inspire.
On aime encor ce qu'on admire.
En vain vous cacheriez que vous êtes Bourbon :
Le cortége qui suit vos traces,
L'esprit, les vertus et les grâces
Auraient, à votre insu, publié votre nom.
Ainsi, des sphères éternelles
Quand les déesses voyageaient,

Sur la terre même, autour d'elles,
Parfums des cieux, qui s'exhalaient,
Venaient trahir les immortelles.
Heureux Oullins, qui, dans ce jour,
Et vous reçoit et vous contemple!
L'hommage du respect y ressemble à l'amour :
Qui sait plaire a partout un temple,
Et tous les cœurs sont votre cour.

VERS

A MA SŒUR.

Aimable sœur, charmante Annette,
Dont l'esprit naturel, et jamais apprêté,
De l'art, ainsi que toi, dédaigna la toilette;
Toi dont la sensibilité
Est dans l'ame et non dans la tête,
Avantage trop rare en ce siècle vanté,
Dont l'ardente vivacité
Plaît sans jamais être indiscrète,
Active sans être inquiète,
Toujours faisant du bien, sans parler de bonté;
Ma sœur, plus que la tienne, aujourd'hui c'est ma fête.
Combien, combien je dois à tes heureux secours!
De ma frêle santé soutenant la faiblesse,
Par tes soins assidus, tu prolonges mes jours;
Puissent mes soins et ma tendresse,
Des tiens éterniser le cours!

VERS
A M. DE CONTERELLE,
CHAMBELLAN DE L'ÉLECTEUR PALATIN.

Dans des vers fins et délicats,
Votre muse aimable et polie
A dit que le nom de Thomas
Était un nom digne d'envie.

Mon cœur en serait très-flatté,
Mais mon cœur ne saurait vous croire:
Ce nom fut toujours peu fêté
Chez la déesse de Mémoire.

Thomas l'apôtre, le premier,
Sous ce beau nom se fit connaître;
Mais, quoique saint de son métier,
On sait qu'il renia son maître.

Thomas d'Aquin fut un docteur;
Mais ce bon docteur angélique
Ne fut que le compositeur
D'un gros bouquin théologique.

Le Thomas de Cantorbéry
Eut l'ame sainte, mais trop haute :
Pourquoi brusquer le roi Henri ?
Il fut martyr, mais par sa faute.

Un certain Thomas d'Akempis
Fit de la prose assez commune ;
Et son livre ne fit fortune,
Que chez les saints du paradis.

Thomas Corneille, pour nous plaire,
Souvent fait un heureux effort ;
Mais il eut tort d'avoir un frère,
Et pour lui ce fut un grand tort.

Après cela, s'il en est d'autre,
Je n'en sais rien ; mais, sûrement,
Je suis vingt fois moins important
Et qu'un docteur, et qu'un apôtre.

Si pourtant mes faibles essais,
Fruit d'une muse encor naissante,
Dans une cour aussi brillante
Ont mérité quelque succès ;

Si d'un prince, qui, sur ses traces,
Sait réunir avec les arts,
Le goût, les vertus et les grâces,
Mes vers ont fixé les regards ;

Alors j'envierai peu la gloire
Des noms même les plus vantés :
Que m'importe un nom dans l'histoire ?
Charles (1) me lit, vous me chantez.

(1) Nom de l'Électeur Palatin.

****

INSCRIPTIONS.

POUR UN OBÉLISQUE QUE LA VILLE D'AURILLAC AVAIT FAIT ÉLEVER A M. DE MONTHION, INTENDANT D'AUVERGNE.

Nourrir un peuple entier, de famine expirant,
Par les mains de ce peuple embellir notre ville,
Rendre le malheur même utile;
Enfin, par tes vertus, faire admirer ton rang,
Ce fut là ton heureux ouvrage,
Monthion. Que ce marbre, à jamais respecté,
Transmette à la postérité
Nos maux et tes bienfaits, ta gloire et notre hommage.

POUR LE BUSTE DE MADAME***.

L'Amour, en formant Uranie,
Mit, dans ses traits, la grâce et la douceur:
Qui la connaît, peut parler de son cœur;
Et qui l'entend, de son génie.

IMPROMPTU

A MADAME MONNET,

QUI AVAIT FAIT M. BARTHE ROI DE LA FÈVE.

Plus d'une fois, au bon vieux temps,
On vit le peuple sot couronner la sottise;
Dans notre cour bien mieux apprise,
L'esprit et la beauté couronnent les talents.

ÉPITAPHE DE CHEVERT.

CI-GIT
FRANÇOIS DE CHEVERT,
lieutenant-général des armées,
commandeur grand'croix de l'ordre de S. Louis,
chevalier de l'Aigle-Blanc de Pologne,
gouverneur de Givet et de Charlemont.
Sans aïeux, sans appui, sans fortune,
il eut un obstacle de plus à combattre, l'envie.
Sa protection fut sa valeur,
et ses actions furent ses titres.
Son avancement ne fut point une faveur,
mais une justice.
Lieutenant-colonel en 1739,
pour plusieurs actions d'éclat qu'il fit dans la guerre
de 1734;
brigadier d'infanterie en 1741,
pour être monté, le premier, sur les remparts de Prague;
maréchal de camp en 1744,
pour avoir forcé, le premier, les barrières du Piémont;
lieutenant-général en 1748,
pour tous les services rendus à l'État
pendant huit campagnes
En Bohême, en Italie et en Provence.

Distingué en 1757 à la bataille d'Astenbech,
En 1758, à celle de Lutzelberg.
Son amour pour la gloire fut utile;
son ambition fut de servir;
son courage passait dans toutes les ames.
Il eut la valeur d'un soldat, le talent d'un général,
l'ame d'un chevalier.
Il louait les autres avec franchise,
se louait lui-même sans faste,
et put compter dans ses succès plus d'ennemis que de rivaux.
Né en 1695, mort en 1769,
il servit 63 ans.
Le titre de maréchal de France
manqua moins à sa gloire qu'à l'encouragement
de ceux qui le prendront pour modèle.

AMPHION.

ACTEURS.

AMPHION.
ANTIOPE.
LE CHEF DES SAUVAGES.
LE CHEF DES PRISONNIERS.

<table>
<tr><td rowspan="3">CHŒURS</td><td>DE SAUVAGES.</td></tr>
<tr><td>DE PRISONNIERS.</td></tr>
<tr><td>DE LA SUITE D'AMPHION.</td></tr>
</table>

<table>
<tr><td>SAUVAGES ET SAUVAGESSES.</td><td rowspan="3">Personnages dansants.</td></tr>
<tr><td>PEUPLES GRECS.</td></tr>
<tr><td>BERGERS ET BERGÈRES.</td></tr>
</table>

AMPHION.

Le théâtre représente sur le devant, des deux côtés, une forêt; dans le fond, des rochers, des torrents, des montagnes arides : vers le milieu, un autel de pierre brute, à demi couvert de mousse.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOPE, *seule.*

Désert sauvage, forêt sombre,
Où des hommes errants traînent des jours affreux,
Je ne peux plus souffrir la solitude et l'ombre
De vos asyles ténébreux.

A vos horreurs accoutumée,
J'aimais à contempler vos rochers menaçants;
Du bruit sourd de vos torrents
Mon oreille était charmée :
Mais, depuis qu'Amphion a de ses doux accents
Fait retentir cette rive déserte,
A de nouveaux désirs mon ame s'est ouverte,
Je crois avoir de nouveaux sens.

Désert, etc.

SCÈNE II.

ANTIOPE, LE CHEF DES SAUVAGES.

LE CHEF.

Fille de nos forêts, ornement des montagnes,
Nos guerriers assemblés dans ce jour solennel,
Feront bientôt couler sous le couteau mortel
Le sang des prisonniers vaincus dans nos campagnes :
Viens recevoir ma main à ce sanglant autel.

Ta blancheur est plus brillante
Que les neiges de nos bois:
Ta vue est plus pénétrante
Que les traits de mon carquois :
Et le bruit de l'onde errante
Est, dans une soif ardente,
Moins doux qu'un son de ta voix.

ANTIOPE.

Guerrier, porte ailleurs ton hommage:
Je sens que je ne puis t'aimer.

LE CHEF.

Non, non, je saurai t'enflammer,
J'ai préparé pour toi ma cabane sauvage;
Viens voir le trône de feuillage
Que mes mains ont su te former.

Je mettrai désormais aux pieds de mon amante
Les monstres par ma main terrassés chaque jour;

Leur superbe trophée ornera mon séjour;
Et, sur leur dépouille sanglante,
Nous goûterons en paix les plaisirs de l'amour.

ANTIOPE.

Ce que tu viens m'offrir n'a rien qui m'intéresse;
Hélas! tous ces objets ne sont plus faits pour moi.
Loin de m'inspirer la tendresse,
Tes discours m'inspirent l'effroi.

L'oiseau qui, sous le feuillage,
Soupire ses tendres feux,
Du doux amour est l'image;
Mais tes chants et ton langage
Ressemblent aux crix affreux
De l'oiseau fier et sauvage
Qui, du fond d'un antre creux,
S'élance vers le carnage.

LE CHEF.

Quel étrange discours que je ne conçois pas!
Du moment que mon œil te vit sur les montagnes,
Je sus te distinguer de toutes tes compagnes,
Je détendis mon arc et volai sur tes pas:
Ne dois-tu pas aussi me distinguer sans peine
Entre tous les guerriers qui marchent sous mes lois,
Comme l'on distingue le chêne
Entre les arbrisseaux des bois?

ANTIOPE.

Peut-être à ton amour j'aurais été sensible;
Mais un charme invincible
A porté dans mon ame une douce langueur.

J'entendis Amphion : dès lors j'eus en horreur
Des habitants des bois la rudesse inflexible;
En charmant mon oreille, il a séduit mon cœur.

LE CHEF.

Amphion! et quel est ce mortel redoutable
De qui j'entends parler pour la première fois?
Oserait-il aux miens comparer ses exploits?
Tout cède à ma force indomptable.

ANTIOPE.

Oui, mais tout obéit au charme de sa voix.

LE CHEF.

Je dompte les torrents dans leur course rapide.

ANTIOPE.

Ses sons harmonieux en suspendent le cours.

LE CHEF.

C'est moi dont l'audace intrépide
Combat les tigres et les ours.

ANTIOPE.

Le tigre, en l'écoutant, quitte ses antres sourds,
Et vient bondir près de l'agneau timide;
Par la douceur de ses accents
Les déserts affreux s'embellissent,
Les rochers mêmes s'amollissent:
Ai-je pu résister à ces charmes touchants?

LE CHEF.

Cette voix si puissante, en prodiges féconde,
Peut-elle résister à ma force, à mes traits?
La force asservit tout sur la terre et sur l'onde;

Par la force les dieux sont les maîtres du monde;
Et moi, le maître des forêts.

Que ce téméraire
Paraisse en ces lieux,
Ma juste colère
L'immole à tes yeux.
Tous ces vains prestiges
Ne m'étonnent pas :
Est-il des prodiges
Plus forts que mon bras?

A recevoir ma main que la tienne soit prête.
Adieu; je vole à nos guerriers;
Nous allons devant toi traîner les prisonniers
Qui doivent, par leur mort, ensanglanter la fête.

SCÈNE III.

ANTIOPE *seule.*

Chaque mot qu'il me dit redouble mon effroi.
O jour affreux! séjour d'alarmes!
Ne verrai-je jamais que le sang et les larmes
Couler autour de moi?
Viens fléchir cette ame cruelle,
O toi, des dieux interprète fidèle,
Viens rendre enfin l'espoir à mon cœur abattu;
Amphion, Amphion, m'abandonneras-tu
A ma douleur mortelle?

Reviens, c'est l'amour qui t'appelle;
Par la crainte et l'espoir ce cœur est combattu.
Viens fléchir, etc.

(*On entend une musique sauvage et guerrière qui annonce l'arrivée des Sauvages, qui entrent sur une marche caractérisée.*)

SCÈNE IV.

ANTIOPE, LE CHEF DES SAUVAGES, CHŒUR DES SAUVAGES, PRISONNIERS ENCHAINÉS.

LE CHEF.

Vous, qui dans le carnage avez suivi mes pas,
Enfants de ces forêts, héros dans les combats,
Chantons, célébrons notre gloire,
Je vais goûter en ce jour
Les honneurs de la victoire
Et les plaisirs de l'amour.

CHŒUR DE SAUVAGES.

Que ces forêts retentissent
De nos chants victorieux.
Traînons ces vaincus, qu'ils périssent :
Leur sang est un tribut que nous devons aux dieux.
Traînons ces vaincus, qu'ils périssent.

(*On danse.*)

LE CHEF DES PRISONNIERS.

Rendons grace au sort

Qui finit nos peines :
Nous craignons les chaînes,
Et non pas la mort.

CHOEUR DE PRISONNIERS.

Rendons, etc.

LE CHEF DES PRISONNIERS.

Notre fier courage
Dédaigne vos coups :
Le vil esclavage
N'est pas fait pour nous.

CHOEUR.

Rendons, etc.

LE CHEF.

Rien ne peut abattre
Qui veut bien périr :
Nous savions combattre,
Nous saurons mourir.

CHOEUR.

Rendons, etc.

(*On danse.*)

CHOEUR DES SAUVAGES VAINQUEURS.

Que ces forêts retentissent, etc.

(*On danse.*)

LE CHEF.

(*à ses guerriers.*) (*aux prisonniers.*)
Il est temps de frapper...... il est temps de mourir.
Couvert de votre sang, je brûle de m'offrir
A l'objet que j'adore.

ANTIOPE.

Ah! cruel, pour eux je t'implore!

CHOEUR DES SAUVAGES.

Frappons, frappons.

ANTIOPE.

Barbares, arrêtez!

CHOEUR DES SAUVAGES.

Frappons, frappons; qu'ils périssent.

LE CHEF DES SAUVAGES.

Apaisons nos dieux irrités.

ANTIOPE.

Ah! que mes pleurs vous attendrissent!
Barbares, arrêtez!

(*On entend tout à coup une symphonie douce et céleste derrière le théâtre.*)

LE CHEF DES SAUVAGES.

Quels accents inconnus ont frappé mon oreille!
Ciel! quels accords harmonieux!
Le bruit approche de ces lieux.

ANTIOPE.

C'est Amphion; c'est lui.... mon espoir se réveille.

SCÈNE V.

AMPHION, ANTIOPE, LE CHEF DES SAUVAGES, CHOEUR DES SAUVAGES, LES PRISONNIERS, CHOEUR DE LA SUITE D'AMPHION, *derrière le théâtre.*

CHOEUR, *derrière le théâtre.*

Amphion est l'ami des dieux;
Il fait fleurir les arts, il écarte la guerre;
Amphion va changer la terre

En un séjour délicieux.

ANTIOPE.

Ciel! quels accords harmonieux!

LE CHEF.

Des vaincus hâtons le supplice.
Quoi! vous prêtez l'oreille à de frivoles sons?
Achevons, achevons
Ce sanglant sacrifice.

LE CHOEUR.

Achevons, etc.

AMPHION, *entrant sur la scène.*

Que faites-vous, cruels!
Quel appareil barbare!
Quelle fête horrible on prépare!
Quoi! vous versez le sang pour plaire aux immortels!
Prenez-vous pour vos dieux les monstres du Ténare?

Les dieux sont toujours bienfaisants;
Les dieux, dans une paix profonde,
S'occupent du bonheur du monde;
Tous les peuples sont leurs enfants:
Leur soleil éclaire la terre,
Leurs fruits nourrissent les humains;
C'est à regret que le tonnerre
Échappe à leurs augustes mains.

LE CHEF ET LE CHOEUR.

Que rien ne nous fléchisse;
Ne prêtons pas l'oreille à de frivoles sons.
Achevons, achevons
Ce sanglant sacrifice.

LE CHEF.

Où suis-je? quel est donc cet art inconcevable
Qui m'arrache à moi-même et suspend ma fureur?
Je voudrais me venger; un charme inexprimable
De mes transports jaloux vient adoucir l'horreur,
Et mon bras se refuse à ma haine implacable.

AMPHION.

Non, elle ne l'est pas : cesse de résister
A ton ame attendrie.
Peux-tu mêler l'amour à tant de barbarie?
Nous aimons Antiope; osons la disputer:
Sans te livrer à ta furie,
Voyons qui de nous deux la sait mieux mériter.

Peuples, que ce beau jour termine vos misères.
Assez et trop long-temps, dispersés dans les bois,
Vous avez des lions partagé les repaires :
Qu'un asyle plus doux, s'élevant à ma voix,
Succède aux antres solitaires.
Marbres, obéissez et formez des remparts;
Élevez-vous en superbe portique :
Dans votre enceinte magnifique
Rassemblez les hommes épars.

(*Au bruit de l'harmonie, on voit, dans l'enfoncement, une ville qui s'élève; vers le milieu, paraît le portique d'un temple : le devant du théâtre représente un paysage agréable.*)

LE CHEF.

O prodige! de toutes parts,
Ces lieux fortunés s'embellissent :
Dociles à sa voix, les marbres obéissent.

CHOEUR DE LA SUITE D'AMPHION, *qui entre sur la scène.*

Amphion est l'ami des dieux;
Il fait fleurir les arts, il écarte la guerre;
Amphion a changé la terre
En un séjour délicieux.

LE CHEF DES SAUVAGES.

Je ne résiste plus au charme qui m'attire;
Ce cœur, enfin dompté, reconnaît ton empire.
Dans les ombres des forêts
Je régnais par le carnage;
D'une liberté sauvage
Mon cœur goûta les attraits;
Mais je te dois mon hommage,
Tu règnes par les bienfaits.
L'amour fatal qui me possède,
Dans mon cœur indigné murmure vainement;
Oui, j'adore Antiope, et mon cœur te la cède.

ANTIOPE.

O ciel! quel heureux changement!

AMPHION, *à Antiope.*

Mes chants ont adouci ce guerrier inflexible,
J'ai calmé ses transports jaloux;
Mais mon triomphe le plus doux
Est de rendre ton cœur sensible.

ANTIOPE.

Je t'aimai quand je pus entendre
Ce son de voix si ravissant;
Mais que ton cœur, si bienfaisant,
Rend mon amour encor plus tendre!

Tous les cœurs t'aiment comme moi;
La terre t'obéit et le ciel te seconde,
Et j'ai donné l'exemple au monde
De l'amour qu'il aura pour toi.

(*Le théâtre change et représente, sur les deux côtés, des édifices de l'intérieur d'une ville; tout le fond est occupé par un temple, dans lequel on voit un autel. Amphion, prenant la main d'Antiope, la conduit à cet autel.*)

AMPHION.

Voici le premier temple élevé sur la terre;
Nous y formons les premiers nœuds:
Pour la première fois l'hymen offre des vœux
Aux maîtres du tonnerre.

(*On danse.*)

CHOEUR, *avec* ANTIOPE.

Puisse à jamais ce beau séjour
Être peuplé d'amants fidèles!
A ces colonnes chaque jour
Nous suspendrons des fleurs nouvelles:
Que leurs guirlandes immortelles
Soient l'image de notre amour.
Puisse à jamais ce beau séjour
Être peuplé d'amants fidèles!

(*On danse.*)

AMPHION.

Du bonheur du monde et du mien
Je vois enfin briller l'aurore.

ANTIOPE.

Je vois et mon sort et le tien

Bénis d'un peuple qui t'adore.

AMPHION.

Amour, préside à nos concerts!

ANTIOPE.

Resserre, Amour, des nœuds si chers!

ENSEMBLE.

Que du bonheur de l'univers
Nos jours s'embellissent encore.

(*On danse.*)

AMPHION.

Peuples, dans une paix profonde,
Goûtez votre bonheur naissant.
L'amour est le charme du monde,
Mais l'amour doit être innocent.
Si quelquefois de noirs orages
Viennent obscurcir vos beaux jours,
Vous verrez bientôt ces nuages,
Chassés par la main des Amours.

Peuples, etc.

Ne croyez pas que la sagesse
Bannisse les ris et les jeux;
La vertu permet la tendresse;
Elle nous permet d'être heureux.

Peuples, etc.

(*On danse.*)

AMPHION.

Amour, descends sur ces autels,
C'est à toi d'adoucir nos ames:
Viens les pénétrer de tes flammes,

Viens, achève avec moi le bonheur des mortels.

Tout s'adoucit sous ton empire;
A ta voix le lion soupire,
A ta voix le tigre est dompté :
Chez l'homme, encore plus sauvage,
Fais cesser le carnage,
Mets dans son cœur la tendre humanité.

(*Un divertissement général termine cet acte.*)

CORRESPONDANCE.

LETTRE
SUR LA PAIX,
A M. LE COMTE DE***.

Spes discite vestras. VIRG. ÆNEID. liv. 3.

Au château de M. T., ce 24 décembre 1762.

Vous m'invitez en vain, monsieur, à vous suivre dans la capitale. Je me peindrai d'ici les acclamations des peuples, les jeux, les fêtes, l'ivresse et le tumulte de la joie. Peut-être même apercevrai-je dans quelque coin du tableau ce qui échappera sans doute aux regards de la multitude, une veuve qui pleure en secret la perte d'un époux moissonné à la fleur de son âge, une mère qui soupire, et à qui la paix ne peut rendre un fils unique. Vous avez raison; on doit au ciel des actions de graces lorsque les hommes cessent de s'égorger.

Non, mon ami; non, je n'irai point mêler la sévérité de mes réflexions aux transports des réjouissances publiques. Que ferait à Paris un philosophe, à qui le présent ne fait ni oublier le passé, ni perdre de vue l'avenir? Je resterai tranquille près de mes foyers. Là, jouissant d'avance des douceurs de la paix, partageant sans aveuglement et sans enthousiasme l'allégresse de mes concitoyens, je communiquerai mes pensées à mon ami; je porterai avec lui mes regards sur la chaîne des évènements qui changent la scène du monde; peut-être lui dirai-je des vérités utiles à mon pays.

Nous étudions l'histoire des siècles passés; nous sommes spectateurs des révolutions que le nôtre fournit : est-ce pour entasser des faits dans notre mémoire? Est-ce pour amuser un jour notre postérité par des récits?

Après le soin de devenir meilleurs nous-mêmes, il n'en est point qui puisse nous occuper plus utilement que celui de procurer à notre patrie, et les avantages qui doivent accroître sa gloire, et les biens qui peuvent ajouter à son bonheur : étudions pour elle et les faits et leurs causes. Que l'expérience du passé nous instruise; que la sensation du présent nous porte à percer la nuit des temps qui ne sont point encore.

La France et l'Angleterre, si l'on ne considère

que le physique de l'un et de l'autre État, ne paraissaient point destinées à se servir l'une à l'autre de contre-poids. Que l'on compare l'étendue et la fertilité du sol, le nombre des habitants, la richesse et la variété des productions, la quantité de l'argent qui circule, la somme des retours que produit le commerce, et que, sur tous ces avantages combinés, on apprécie les forces respectives des deux nations : l'Anglais impartial en conviendra lui-même, le parallèle est entièrement en faveur de la France; et, lorsque, sur la fin du dernier siècle, les ennemis de celle-ci l'accusaient d'aspirer à la monarchie universelle, il était alors plus aisé d'accréditer cette imputation par des vraisemblances, que de prévoir l'accroissement rapide de la gloire et du pouvoir de la Grande-Bretagne.

Avouons-le cependant, la paix nous était nécessaire; l'Angleterre en avait sans doute un égal besoin; mais nous ne la lui avons pas donnée... On ne me verra point me prosterner devant nos vainqueurs. Ils m'estimeraient peu s'ils m'entendaient louer leurs succès qui m'humilient; mais j'honore un peuple qui, avec peu de forces, s'est procuré de grandes ressources; qui, resserré par la nature, a su s'étendre par le courage; et qui, regardant avec fierté les États les plus puissants, s'est élevé au-dessus d'eux, et a

dit : « C'est à moi qu'il appartient aujourd'hui « de faire de grandes choses. »

Disons-le hardiment, et que cette vérité soit pour nous le germe des réflexions les plus importantes; disons-le à la gloire de l'homme : c'est à lui seul que sont dus les succès qui l'élèvent; il n'est malheureux ou méprisé que lorsqu'il s'abandonne lui-même. Ce n'est point le physique, c'est le moral qui est la cause de l'élévation ou de la décadence des Empires; et l'Angleterre paraît être aujourd'hui pour l'Europe, ce qu'étaient pour l'Asie ces républiques grecques, contre lesquelles venaient se briser les efforts des successeurs de Cyrus.

Dire que la France a essuyé des revers, qu'elle a perdu des batailles, qu'elle s'est vu enlever ses colonies, c'est ne dire que ce que les murmures n'ont sans doute que trop répété, et l'on peut être l'écho de la plainte, sans être celui du reproche.

Mais crier à sa patrie qu'elle n'était point faite pour souffrir ce degré d'humiliation, et encore moins pour s'en consoler; lui mettre sous les yeux la cause de ses malheurs, faire les vœux les plus ardents pour qu'elle puisse, pendant la plus longue paix, examiner, corriger, détruire le vice intérieur qui n'a lutté qu'avec trop de succès contre la force de sa constitution, c'est l'aimer, c'est la servir, c'est travailler à sa gloire,

c'est ressembler à ce général romain qui, fugitif et vaincu, fut néanmoins récompensé pour n'avoir point désespéré de la chose publique.

Tout le monde dit : « la France a des ressour-« ces infinies, la nature a tout fait pour elle, et « quelques années de paix ont toujours suffi « pour réparer ses pertes et rétablir sa fortune : » on le dit, et on a raison; mais moi j'ajoute : « nous « saurons pallier nos maux, nous ne les guérirons « pas, tant que notre légèreté, notre inconsi-« dération, nos travers, nos vices mêmes rempli-« ront un des bassins de la balance, et l'empor-« teront sur tous les avantages que le ciel nous « prodigue. »

Était-elle dans l'altération du sol? était-elle dans le changement du gouvernement, cette maladie secrète qui livra les Perses aux armes des Grecs, et qui avait affaibli ceux-ci lorsque Rome leur donna des fers? Depuis la puissance d'Auguste, jusqu'au règne des descendants de Théodose, on vit déchoir les mœurs de l'Empire, mais ses lois furent les mêmes; elles combattirent en vain contre la dépravation publique; et ce corps si vaste, si redoutable, fut mis en pièces par des essaims de barbares, lorsque Rome n'eut plus que des sujets, et eut cessé d'avoir des citoyens.

Que le philosophe qui juge entre la France

et l'Angleterre, ne dise donc point, en admirant la gloire de l'une, et en plaignant les infortunes de l'autre : « c'est la différence des constitutions « politiques qui a produit ce changement ; c'est « la liberté qui élève l'ame, et les vertus ac- « courent à sa voix »; je lui prouverais aisément que cette liberté si précieuse repose à l'ombre des lois de la monarchie, et qu'en France, comme partout ailleurs, ce ne fut jamais la vigueur de l'autorité qui en dégrada l'exercice. Mais, sans raisonner avec le panégyriste du gouvernement populaire, je l'arrête, et je lui montre au nord de l'Allemagne l'un des moins riches et le plus absolu des Souverains, résister aux puissances les plus formidables, gouverner ses États en maître, et vaincre ses ennemis en héros. Quelles lois fondamentales défendent la liberté des habitants de la Prusse et du Brandebourg contre le pouvoir de Frédéric? Cependant la victoire a marché sous ses drapeaux, les arts sont venus se ranger sous son joug, il a été obligé de créer des lois; que n'eût-il pas fait s'il en eût trouvé d'établies! En attendant qu'il soit lui-même défendu par leur secours, il fait régner ses volontés, et les soldats que ses ordres enchaînent, chantent le roi, la liberté et la patrie.

Mais ne prenons point nos exemples chez un peuple dont le gouvernement est encore dans

l'enfance, et où le despotisme est peut-être obligé de réprimer la licence, en attendant que les lois puissent la captiver. Considérons des États dont la constitution politique a toute la force de l'âge, et ne jetons les yeux que sur les deux peuples qui doivent faire aujourd'hui l'objet de nos réflexions. En Angleterre, la nation a-t-elle acquis, depuis le règne de Guillaume, quelque degré de liberté? En France, l'autorité royale s'est-elle appesantie sur les peuples depuis la mort de Louis XIV?

Cependant jusqu'à la paix de 1713, vous le savez, l'Angleterre avait eu peu d'influence sur les affaires de l'Europe; la guerre qui rendit nécessaire le traité d'Utrecht, prépara la fortune de cette nation, et lui fit apercevoir ses forces: mais jusque-là la faiblesse des rois, les divisions des grands, le fanatisme des peuples, loin de lui permettre d'espérer une augmentation de pouvoir, énervaient même celui qu'elle tenait de la nature; et la France, pendant ce temps-là, en butte à la jalousie de ses voisins, inspirait de la confiance à la moitié de l'Europe et de la terreur à l'autre moitié.

Ce n'est donc point dans la différence des gouvernements qu'il faut chercher les causes des variations successives de la fortune des États. *Altérer les mœurs*, disait Platon, *c'est toucher*

à la constitution. L'Angleterre a su développer le germe des vertus qu'elle renfermait dans son sein; de ce moment elle a paru commander à la fortune. En France, les mœurs publiques ont changé, et notre gloire a décliné.

Je ne considère point ici les mœurs dans le rapport qu'elles peuvent avoir avec l'ordre social; chaque membre d'une société a ses vices et ses vertus; mais la société elle-même a son caractère dominant, ses mœurs et jusqu'à ses préjugés: c'est dans l'opinion qu'elle a d'elle-même, que consiste ce ressort puissant qui multiplie ses facultés. Je n'ai donc pas besoin d'examiner l'étendue du territoire qu'occupe une nation; je ne compterai point ses sujets; mais, quand je la verrai pénétrée du sentiment intime de sa propre force, et persuadée que rien de ce qui est honorable ne lui est impossible, je dirai : cette nation est faite pour commander aux autres; je jugerai même d'elle par la nature des excès auxquels on la verra se porter quelquefois : car il y a des crimes abjects que des brigands d'une certaine trempe ne se permettront jamais; et, quelque odieuse que soit l'injustice, je fais cas d'un peuple qui craint encore plus la bassesse.

Mais en quoi consiste cette opinion qui doit faire la base des mœurs publiques? J'aime à re-

monter à ces temps où la société n'était encore que l'ouvrage de la nature; j'aime à retrouver dans les rapports des premiers hommes entre eux l'image de ceux qui subsistent entre les États.

Voyez sortir de sa cabane cet homme à la fleur de son âge, qui, ne pouvant plus supporter le repos, brûle d'essayer ses forces; la douceur est dans ses yeux, mais l'audace est sur son front, et sa démarche fière annonce l'intrépidité de son ame. Il part, il va parcourir la terre, il dit: « elle est à moi, et la nature, en me don-« nant le courage, m'a indiqué ma destination; « ma massue n'écrasera pas le faible. J'irai au « secours de quiconque ne pourra se défendre « lui-même; mais malheur à celui qui voudra « borner mes droits ou enchaîner mon bras. Je « viendrai mettre ses dépouilles au pied de mon « père, et je me glorifierai de mes victoires de-« vant celle qui m'a donné le jour. »

Ainsi, à l'honnêteté du sentiment qui le pénètre et qui lui indique ses premiers devoirs, se joint une forte idée de sa supériorité sur tout ce qui l'environne: aucune entreprise ne l'épouvante, aucun projet ne l'étonne : et, loin de prévoir la mort, il n'imagine pas même la défaite. Est-il terrassé par un rival plus robuste; la honte qu'il ne connaissait point encore s'em-

pare de son ame; il se roule par terre, il pousse des cris de rage et de douleur, et jure, en se relevant, de ne point revoir le lieu de sa naissance, qu'il n'ait vengé son injure.

Tel doit être, monsieur, le caractère d'une nation qui aspire à la gloire de mériter les regards de l'univers. Telle est cette noble fierté qui suppose et la connaissance et l'estime de sa propre grandeur. Elle échauffait autrefois les Grecs, lorsque tous les autres peuples de l'Europe et de l'Asie n'étaient à leurs yeux que des barbares elle élevait l'ame de ces citoyens; qui, au nom du sénat et du peuple romain, donnaient aux monarques les plus absolus des ordres que ceux-ci n'osaient enfreindre; elle anime encore ces braves descendants des vainqueurs des Maures, qui ne prononcent le nom de leur roi qu'avec un enthousiasme mêlé de zèle et de majesté; elle pénétrait le grand Henri, lorsqu'il jurait par l'honneur de sa belliqueuse noblesse, dont il se déclarait le chef; et nous-mêmes, nous que je ne nomme ici, que parce que je compte encore sur le retour de nos mœurs et de notre gloire, ne fut-il pas un temps où, chez les peuples étrangers, nous tirions vanité du nom de Français?

A Dieu ne plaise que je veuille dégrader ma patrie! mais, dans l'image de ce qu'elle a été,

j'aime à lui faire apercevoir ce qu'elle peut être encore.

Qu'est-ce qui fit, dans le dernier siècle, la principale force de la France? Qu'est-ce qui lui procura des ressources contre les efforts de presque toute l'Europe conjurée contre elle? Qu'est-ce qui la fit triompher des armées les plus nombreuses et des généraux les plus habiles?

Dut-elle alors toute sa gloire et sa richesse à la bonté de son sol, au nombre de ses habitants, à la perfection de ses arts, au goût des étrangers pour ses productions? Ces avantages naturels subsistent encore. Peut-être même que, si l'on comparait sous ce point de vue les deux siècles, le nôtre fournirait encore à la France plus de motifs de s'enorgueillir. Quelle fut donc sous Louis-le-Grand la cause de ses succès?

Alors, monsieur, la France possédait plus que jamais cet esprit citoyen, conservateur des empires, cet orgueil généreux qui fait tout braver, hormis la honte, cet instinct de courage et d'honneur qui, animant à la fois tous les membres d'un vaste corps, les détermine sans effort, et je dirais presque sans raisonnement, à secourir la patrie, à chérir sa gloire, à pleurer sur ses pertes, à triompher de ses victoires. Ce

Tels furent alors les Français; tel est, j'ose le dire, leur état naturel; et tels ils seront toujours, lorsqu'une contagion étrangère ne les aura point corrompus. Ici ma plume se refuse au parallèle que je pourrais tracer; mes idées se pressent et je les réprime. Le dirai-je pourtant? Depuis bien des années, j'ai entendu beaucoup de belles paroles, et je n'ai presque point vu de grandes actions; j'ai vu nos guerriers s'imputer mutuellement des erreurs ou des torts, et ces malheureuses disputes, tantôt le principe et tantôt la suite de nos revers, affliger la patrie sans l'éclairer, et ajouter à la sensation du mal l'incertitude de sa cause qui en éloignait le remède. J'ai vu cet honneur national qui repose peut-être dans les antiques demeures de cette pauvre et brave noblesse cachée dans nos campagnes, abandonner insensiblement cette partie de la nation française, qui se montre, qui s'agite, qui communique le mouvement au corps politique, et qui malheureusement éblouit les peuples par son éclat et les entraîne par son exemple. J'ai vu le Français publier lui-même ses disgraces, et n'en plus rougir, pleurer la perte de ses richesses, et se consoler de celle de ses flottes, et, ce qui est peut-être le dernier période du mal, forcer sa raison à justifier par des sophismes l'indifférence qu'il a témoignée

pour son pays. Encore deux mots, et je me tais : j'ai vu la licence crier au despotisme, attaquer l'autorité par des murmures, l'arrêter par des défiances, l'embarrasser par des obstacles, substituer des prétentions à des devoirs, et l'intérêt des partis à celui de l'État ; j'ai vu les lumières des connaissances refroidir la chaleur du zèle, et l'esprit analyser les lois, parce que le cœur avait cessé d'aimer le gouvernement ; j'ai vu enfin les mœurs anéanties et remplacées par des plans de morale, et, lorsque la patrie demandait des secours, je n'ai entendu que des voix qui lui offraient des systèmes.

Alors j'ai dit : O mes amis, ô mes concitoyens, les préjugés de vos ancêtres valaient mieux que votre philosophie : l'histoire m'apprend que vous étiez des héros, et vous ne voulez plus être que des sages. Cessez de combattre, il en est temps ; qu'elle vienne enfin cette paix que vous avez tant désirée : mais songez qu'en terminant la guerre, vos ministres, semblables à de sages médecins, croiront devoir écarter le mal le plus pressant, pour s'occuper des remèdes qu'exige le plus dangereux.

Oui, sans doute, il en est des remèdes, et malheur à moi si j'osais en douter ! J'ai vu des moments où, ranimé par de grands exemples, le patriotisme s'élançait, comme une flamme trop

long-temps resserrée, et me rappelait ces volcans qui percent des montagnes couvertes de glace : il existe donc encore ce feu, mais il est étouffé; c'est du sein de nos villes, que sort l'épaisse fumée qui nous empèche de l'apercevoir. Voulons-nous apprécier nos ressources; voulons-nous concevoir encore les plus hautes espérances; sortons du séjour des plaisirs; parcourons nos campagnes; jetons les yeux sur ce peuple, qui, courbé sous le faix du travail, a souffert sans se plaindre, et qui, lorsque le luxe refusait à l'État une partie de son superflu, lui a payé sans murmurer une portion de son nécessaire; entrons dans les cabanes de ces pauvres et respectables gentilshommes, qui n'ont point encore mêlé leur sang à celui de leurs serfs, qui ignorent également et le nom de courtisan et celui de citoyen, mais qui, montrant à leurs fils l'épée de leurs aïeux, leur apprennent dès l'enfance, que le service du roi est le premier de leurs devoirs; interrogeons ces armées qui, même lorsqu'elles étaient vaincues, faisaient envier aux généraux ennemis l'honneur de les commander. Oui, mon ami, tout se corrompt, mais tout n'est point corrompu; il n'est point en France de corps qui n'ait encore des membres sains et vigoureux; partout on aperçoit des semences fécondes qu'il ne s'agit que

d'échauffer : malheureusement c'est la partie gâtée qui met en mouvement toutes les autres, et, dans le corps politique, comme dans le corps humain, le délire a toujours plus de force que la santé.

Qu'elle dure à jamais cette paix qui réunit des nations faites pour s'estimer : qu'elles cessent d'être ennemies, mais qu'elles soient encore rivales! J'ai dit les maux de mon pays, je viens d'en indiquer le remède : une longue paix qui laisse à la nation le temps de réparer ses pertes, par la population et par le commerce; une longue paix qui donne au gouvernement le temps de ramener les anciennes mœurs, et de ressusciter l'honneur par l'émulation.

Au gouvernement! Quoi donc! serait-ce à lui qu'il appartiendrait d'agir sur les mœurs, et un si grand changement pourrait-il être son ouvrage? Apprenez, mon ami, toutes les ressources de notre patrie. Là, sur la tête des hommes destinés à employer le pouvoir des lois, réside une autorité supérieure à celle de la législation même. C'est d'eux que part cette influence morale, qui devance le commandement, parce qu'elle dispose des volontés. Car, comme parmi nous la dépravation est l'effet de la légèreté; comme les mœurs ne s'y corrompent, que parce que les imaginations y sont gâtées, et les opi-

nions perverties, quiconque sera sûr de nous donner le ton, fera beaucoup plus que nous donner la loi. Eh! comment le Français serait-il difficile à gouverner? De tous les peuples de l'Europe, il est peut-être le plus facile à conduire. L'exemple l'entraîne, le préjugé lui commande, la mode même le subjugue, et ces trois ressorts si puissants sur nos esprits sont entre les mains de ceux qui partagent l'administration suprême. Qu'ils maîtrisent, qu'ils dirigent le vent des opinions; qu'ils les tournent au grand intérêt de l'État; la législation n'aura plus d'efforts à faire.

Eh quoi! les travers les plus absurdes, les vices les plus méprisables ont pu être mis à la mode, et la vertu ne pourrait pas y être à son tour! Il y avait à Rome une magistrature destinée à conserver l'esprit national; le censeur y tenait les rênes des mœurs, et, par elles, préparait les voies à l'autorité du sénat et du peuple. Il existe en France, ce pouvoir; car la censure publique y est assise sur le trône. Là, un mot du maître fera plus que les lois; il remuera les cœurs, et celles-ci ne feront agir que les bras. Que ce premier mobile soit sans cesse secondé par les discours et par l'exemple des grands; que leurs mépris punissent l'insolence du vice, lors même qu'il est assis aux premiers rangs; que leurs éloges aillent chercher jusque dans la

dernière classe du peuple la vertu modeste et le courage inconnu. Que, du milieu de la cour, partent, comme autant de traits de lumière, ces grandes actions destinées à éclairer dans nos provinces les routes de l'honneur; que la pauvreté sans tache puisse marcher la tête levée, et faire rougir l'orgueilleuse opulence; que l'or cesse d'être une mesure commune pour apprécier tous les services; que l'ignominie redevienne un supplice, et la gloire, une récompense.

Nos guerriers vont jouir du repos, mais la paix doit augmenter les travaux de ceux qui président à l'administration publique; il faut, en soulageant les peuples, satisfaire aux engagements de l'État, rouvrir les canaux du commerce, rétablir la circulation par la confiance, augmenter le crédit par la fidélité, et les fonds par l'économie. Plaignons ceux que le choix du Souverain destine à ces opérations pénibles; mais apprenons des Anglais à ne point les décourager. Qu'avons-nous gagné par nos murmures? Que nous ont produit nos défiances? Était-ce pour réparer nos pertes, que nous les exagérions aux yeux de l'univers; et, en accusant notre impuissance que nous ne pouvions persuader à nos voisins, avons-nous appelé leur secours ou excité leur mépris?

Que le premier effet du renouvellement des mœurs soit d'essayer enfin ce que peut la confiance; car, pour blâmer nos ministres, n'est-il pas juste d'attendre du moins qu'ils aient consommé leur ouvrage? Et le moyen que leurs opérations nous soient jamais utiles, si nous commençons par décrier leurs projets! Jusqu'ici nous avons murmuré contre nos pilotes, et c'est nous qui troublions leur manœuvre. Que tous les ordres de l'État, unis par le même esprit, ne se croient plus divisés d'intérêts; qu'ils laissent reposer leurs droits, et s'occupent plus que jamais de leurs devoirs; que la législation incertaine ne soit plus réduite à essayer ses forces; que le respect des peuples l'accompagne, que leurs vœux la préviennent, qu'elle ne soit plus forcée de vaincre, et qu'elle ait enfin la douceur de gouverner.

Il est dans le cœur de tous les Français un sentiment profond qui s'y trouva toujours placé à côté de l'amour de la patrie, et qui quelquefois même le suppléa : c'est ce respect inné, c'est cette tendre affection que nous avons pour nos rois; tel est son empire sur nos ames, qu'il peut y survivre au zèle du citoyen, et que l'on adore le monarque, lors même qu'on a cessé d'aimer la monarchie.

Saisissez ce ressort, vous qui connaissez toute

sa force; augmentez, s'il se peut, son activité; il suffit pour renouveler la face de l'État, et pour réveiller les vertus, les talents et le courage; qu'il devienne le principe de cette émulation puissante qui porte aux grandes choses. Loin de moi la perfidie ou la bassesse de l'adulation! Mais quel avantage pour les mœurs publiques, si la confiance de mes concitoyens déja si solidement appuyée sur la sagesse de notre constitution politique, voulait encore se reposer avec sécurité sur la bonté de nos maîtres! Nous nous croyons toujours écrasés par l'autorité; mais quelle autre maison que celle qui nous gouverne, eût peut-être respecté comme elle, et autant qu'elle, les lois sages qui ont écarté de la monarchie française le fléau de la tyrannie? Henri IV, obligé de conquérir par l'épée l'héritage de ses pères, s'en crut-il plus en droit d'employer, pour régner, la force qui l'avait aidé à soumettre? Louis XIII, qui lutta long-temps contre les restes de la révolte, Louis XIII, dont Richelieu même ne put jamais faire un despote, ne laissa-t-il pas à sa mort les peuples plus disposés peut-être à abuser de leur liberté, qu'à redouter la sévérité du pouvoir? Et ce monarque si craint, si respecté, si absolu, ce Louis à qui l'Europe donna elle-même le nom de Grand, quel usage fit-il de cette autorité inébranlable,

qui maintint les lois et qu'elles soutinrent à leur tour? Son règne fut-il celui des injustices et des cruautés? Maître avec ses ennemis, père et législateur avec ses peuples, il vit au plus haut degré d'élévation la gloire de la France et la sienne; et il donna son nom au siècle des arts et des vertus, qu'on ne vit jamais naître sous les tyrans. Oserai-je parler de son successeur? Est-ce à moi de rappeler ces larmes de tendresse et d'amour, que son peuple versa plus d'une fois pour lui? Elles ont consacré son éloge, et je ne dirai qu'un mot. Abusa-t-il de son pouvoir? A-t-il poussé trop loin les droits de la royauté? Fut-il sourd aux plaintes, ou inaccessible aux représentations? Ce n'est point aux véritables Français, que je fais cette question; mais j'interroge la licence, et j'ose défier sa réponse.

Puissé-je, du fond de ma retraite, voir les Français aussi vivement occupés de la gloire du Souverain, qu'ils le furent autrefois de ses dangers! Puissent-elles renaître, ces antiques vertus qui se croyaient récompensées par les regards d'un maître, et qui, faisant elles-mêmes l'ornement d'une cour brillante, voulaient recevoir de lui l'éclat qu'elles donnaient à son règne! Qu'ils se croyaient grands! qu'ils l'étaient en effet, ces vieux serviteurs du feu roi,

qui ne dissertaient point sur les principes de la monarchie, mais qui s'indignaient qu'on osât leur disputer l'honneur de servir le monarque! Et cependant c'était la postérité de ces héros, qui, dès le berceau de cet empire, en avaient assuré la gloire. J'aime à me rappeler ces grands noms, et les grandes ames qui les ont portés; j'aime à chercher parmi leurs cendres les étincelles de ce feu qui peut encore embraser mon pays. Quand verrai-je leurs descendants reprendre cette mâle fierté si digne de leur naissance; estimer la fortune de leur maison par la grandeur et non par l'opulence; se rappeler que leur sort est lié au destin de la monarchie; qu'ils ne doivent s'accroître qu'avec elle; que, si la magnificence les honore, le luxe les dégrade; et que le moment où ils voulurent être riches dans un état appauvri, fut la première époque de leur avilissement?

C'est à l'expérience que j'en appelle; la gloire de la France ne paraît-elle pas avoir suivi, dans ses progrès ou ses décroissemens, les différents degrés de considération que cette noblesse a successivement acquis ou perdus? Quelle vénération les peuples n'eurent-ils pas pour elle dans ces temps où son éclat indépendant de la faveur ajoutait encore à la majesté du Souverain; où, préférant une considération

et sans sortir des bords que leur marqua la nature, arrosent, fertilisent, embellissent de vastes provinces; qu'ils fassent couler leurs trésors, mais que ce soit pour secourir, pour orner, pour enrichir la patrie. L'or n'avilit que les lâches qu'il tyrannise; mais, dans tous les ordres de l'État, il est des ames nobles et généreuses dont il sert et honore l'humanité.

Insensés que nous sommes! Que de vertus nous avons étouffées dans cette classe de citoyens tour à tour l'objet de notre basse admiration et de nos injustes dédains! Combien il en est parmi eux à qui l'honneur de s'immortaliser par d'éclatants services rendus à la monarchie, eût infiniment moins coûté que ce faste ridicule, dont nous étions les stupides adulateurs, et dont plusieurs d'entre eux sont devenus les victimes! Comme nous, ils aiment la gloire. Et pourquoi n'auraient-ils pas le droit d'y aspirer? Mais quand nos vœux imbécilles, quand nos respects barbares, quand nos éloges perfides leur ont répété mille fois que la considération personnelle serait le prix de leurs folles dépenses, alors nous avons blâmé leur luxe, et nous avons oublié que leurs travers étaient notre ouvrage.

Il fallait leur tenir un autre langage. Il fallait leur dire : « Ayez un salon de moins, et élevez « au milieu de cette capitale une statue au grand

« Maurice. La magnificence de ce palais, les « eaux de ce parc vous coûteront un million. « Vous pouvez épargner la moitié de cette dé« pense, et, en relevant les ruines de cet éta« blissement qui s'écroule, vous serez le bien« faiteur d'une province. Un jeune gentilhomme, « plein de courage et d'honneur, s'est signalé « dans nos armées; il est inconnu à la cour, et « la fortune ne lui laisse que son bras; allez lui « offrir votre fille, et, s'il l'accepte, vous aurez « fait, pour l'État et pour vous, la plus impor« tante des acquisitions. » Le premier exemple de cette nature, de combien d'autres n'eût-il pas été suivi! Ainsi, en France, comme en Angleterre, la classe des riches se fût élevée audessus de l'envie, et n'eût mérité que la reconnaissance.

Il est des hommes que la naissance plaça dans un rang médiocre, qui ne mendièrent jamais les faveurs de la fortune, et qui ne cherchèrent à se distinguer que par leurs talents. Quelle influence n'ont-ils pas aussi sur les mœurs d'une nation libre et polie! Éclairer les esprits, échauffer les imaginations, trouver par les sens les routes de l'ame, et régner sur les cœurs par la persuasion : tel est l'empire naturel des lettres, des sciences et des arts. Heureux l'État où cette douce autorité seconde sans cesse celle du gou-

vernement! Heureux le peuple qui acquiert des vertus en perfectionnant son intelligence, et où la loi même invite les plaisirs à former des citoyens! J'aime à me rappeler ces beaux jours d'Athènes, où les plus grands philosophes dictaient des leçons de morale d'après les tableaux des plus grands peintres; où l'orateur qui, du haut de la tribune, voulait inspirer le mépris de la vie, montrait au peuple qui l'écoutait, les statues des héros morts pour sa défense; enfin, où les spectacles mêmes étaient des écoles payées par le magistrat, et dont on ne sortait que pénétré du désir de se signaler par de grandes actions. Telle fut la magie de ce peuple; tout lui parlait de la patrie. C'était pour elle qu'il embellissait sa raison, qu'il ornait sa mémoire, qu'il cultivait son goût. Les arts ne travaillaient que pour la gloire de la république; la poésie lui consacrait ses chants, et la philosophie même lui élevait des guerriers : il semblait qu'une main habile eût suspendu au trône des lois la chaîne qui liait ensemble et les connaissances, et les talents, et les plaisirs, pour que la force politique leur donnât sans cesse et le mouvement et la direction qu'exigeait l'intérêt de l'État. Vous pouvez donc aussi secourir la patrie, esprits nés pour l'instruire; génies profonds et sublimes, qui commandez aux opinions, et qui connaissez

les ressorts secrets qui portent dans les ames ou la douce persuasion, ou les passions tumultueuses; philosophes, orateurs, poètes, et vous célèbres artistes, dont nos voisins admirent les chefs-d'œuvre, et dont ils envient les talents, quelle carrière vous est ouverte! N'avez-vous pas éprouvé cent fois ce que vous pouvez sur le peuple? Quelle est l'erreur à qui vous ne puissiez prêter les charmes de la séduction? quel est le paradoxe que la multitude ne reçût avidement s'il était couvert des prestiges de votre éloquence? Il ne tient qu'à vous d'essayer plus utilement vos forces. Conspirez en faveur des lois. Que la raison de l'État soit toujours à côté de cette raison sublime dont vous êtes les interprètes. Réveillez en nous la loyauté de nos ancêtres; nous ne sommes que trop savants, il est temps que vous nous rendiez meilleurs. Vous pouvez être la gloire des États, pourquoi n'en seriez-vous pas aussi la force?

O mon ami, tels sont les vœux que je forme; telles sont les spéculations qui m'occupent dans ma retraite. Je croyais ne m'entretenir qu'avec vous; je voulais éviter l'enthousiasme; il m'a saisi, et j'ai osé parler à ma patrie. Tel est l'effet de ma joie; elle a réveillé mon zèle, elle a échauffé toutes les puissances de mon ame. Aurai-je décrit la république de Platon? N'au-

rai-je embrassé qu'une chimère? j'ai peine à me le persuader, tant il me paraît possible que la France soit toujours ce qu'elle fut une fois; mais, si je m'étais trompé, si mon imagination n'avait enfanté qu'un songe, et si mon délire même était un crime aux yeux de ceux qui ne savent exagérer que nos maux, renfermé plus que jamais dans ma solitude, vous l'avouerai-je, mon ami? j'aimerais encore mieux mon rêve que les plaisirs dont vous allez jouir à la capitale.



A MADAME MONNET.

10 mai 1766.

MADEMOISELLE ou madame, car je ne sais à qui j'ai l'honneur d'écrire, j'ai reçu de vous la lettre la plus charmante; je l'ai lue, je l'ai relue, je la relirai encore. Vous avez porté tous les sentiments dans mon cœur. J'admirais d'abord votre esprit, votre manière d'écrire, cette grace et cette facilité d'expression qu'on serait trop heureux d'avoir à Paris; j'oubliais ensuite tout cela pour ne m'occuper que de votre caractère et de votre figure; je me disais : qu'elle doit être charmante! Je me peignais des yeux pleins de feu, un air intéressant et doux, un sourire plein de grace; et tout cela, me disais-je, avec tant d'esprit et de sentiment! Non, je n'ai jamais rien reçu d'aussi flatteur, et qui ait si bien parlé à mon ame. J'ose croire que nos deux ames sont faites pour s'entendre, et que, malgré l'éloignement qui nous sépare, nous serons unis. J'ai des droits à votre amitié, à votre tendresse, et je vous la demande; je vous promets de ma part tous les

sentiments que vous méritez si bien d'inspirer. Je ne vous réponds pas que ces sentiments ne soient que de l'amitié; mais c'est votre faute et non pas la mienne; quand on a commencé à vous aimer, on ne s'arrête pas. Si vous voulez être aimée autrement, arrangez-vous pour être différente de ce que vous êtes; n'ayez ni cet esprit, ni cette ame, ni cette manière de peindre et d'exprimer le sentiment; ne soyez pas vous-même. Mais, de grace, que je connaisse celle à qui j'ai le bonheur de parler. J'apprends que vous êtes jeune; mais comment, si jeune encore, avez-vous pu vous former cet esprit et cet heureux talent d'écrire? J'attends votre réponse avec le plus vif intérêt, et j'espère que vous me la ferez attendre le moins possible. Peu s'en est fallu que votre lettre ne m'ait point été rendue. Depuis cinq ans j'ai changé d'état et de demeure. J'ai resté à Versailles auprès d'un ministre; heureusement je suis revenu libre à Paris, avec une charge de secrétaire-interprète du roi auprès des cantons Suisses; et je demeure rue du Petit-Lion, faubourg Saint-Germain. Vos lettres à cette adresse me seront remises sûrement. Que je serais heureux si elle vous intéressait assez pour que vous voulussiez vous en souvenir! Mais, quand vous pourriez l'oublier, je n'oublierai jamais la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire,

et je sens que je serai pour toute la vie, avec le plus tendre et le plus invincible attachement, même sans avoir le bonheur de vous connaître,

Madame ou mademoiselle, votre très-humble, etc.

A LA MÊME.

31 mai 1766.

Mademoiselle, je ne vous parlerai pas de l'empressement avec lequel j'ai lu votre seconde lettre; vous vous en doutez bien: en apprenant à vous connaître, on apprend à vous estimer encore plus. Vous avez donc fait votre éducation vous-même! Ah! sans doute, c'est le cœur qui donne les premières leçons; et le vôtre a dû vous instruire de bonne heure : cette sensibilité précieuse que vous avez reçue de la nature, est le premier de tous les biens. C'est elle qui fait l'ame, l'imagination, l'esprit même. C'est elle seule qui nous transporte au milieu de tout ce qui n'est pas nous-mêmes. Chaque sentiment donne une idée, et chaque idée reproduit le sentiment. Avouez-le, mademoiselle, voilà ce qui vous est arrivé. C'est ce qui vous a donné, dans un âge si tendre, cette philosophie aimable que j'ai trouvée à chaque ligne. J'aime la peinture touchante que vous me faites de votre bonheur, au milieu d'un père, et d'une mère, dont

vous devez sans doute être adorée; mademoiselle, ce sont là les vrais plaisirs de la nature. Je les goûte aussi au sein de ma famille : j'ai une mère que j'aime tendrement; je vis avec des sœurs dont j'ai le bonheur d'être aimé. Mais, plus heureuse que moi, vous jouissez de la santé! et moi, dans ma jeunesse, je suis déja privé d'un des plus grands charmes de la vie : à trente ans je ne mène qu'une vie faible et languissante. Il y en a plus de dix que je vis à moitié de lait. J'aime la campagne, et j'y vais souvent pour ma santé. La solitude nourrit en moi une mélancolie douce qui me plaît, et dont les ames sensibles comme la vôtre connaissent sûrement tout le charme. C'est là que je compose la plus grande partie de mes ouvrages; c'est là, depuis que j'ai reçu vos deux lettres, que je m'occupe souvent de vous. Je ne m'étonne pas que vous aimiez les poètes; ils ont fait l'enchantement de ma vie. J'ai cultivé cet art avec passion, et, maintenant, ma grande et seule occupation est de travailler à un poème épique sur le czar Pierre premier, qui a civilisé sa nation. Il doit avoir douze chants et je n'en ai guère que le tiers de fait. Je ne sais si j'aurai le temps de l'achever; ma santé, qui quelquefois paraît vouloir se fortifier, m'en donne alors l'espérance : d'autres fois je n'espère plus, et je ne pense qu'à passer le

peu de temps qui me reste avec Dieu, la nature et moi-même. Mais vous, mademoiselle, vous qui êtes heureuse et qui méritez tant de l'être, jouissez de vos goûts, de vos plaisirs, et de votre bonheur. Dans l'âge où à peine l'on pense, vous avez déja su vous faire des principes; vous cultivez votre esprit par la lecture, votre ame vit par le sentiment. Que peut-il vous manquer? Il n'est que trop vrai qu'il faut resserrer le bonheur pour le rendre durable; mais seulement il ne faut point le mettre à la merci des indifférents. Il est si doux de l'étendre par la nature et l'amitié! Il n'y a que Dieu dont le bonheur puisse être tout-à-fait solitaire; et encore je ne le conçois pas trop. L'histoire de vos vers à Voltaire, m'a fait le plus grand plaisir. Vous ne savez pourquoi, dans la Rochelle, on arrêta ses soupçons sur vous; ah! je vous le dirais bien, moi; et j'ai, là-dessus, le secret de vos concitoyens. Croyez-moi, l'ame et l'esprit se trahissent, et il n'y a point de voile pour eux. Ne serait-ce pas abuser de votre confiance, mademoiselle, que de vous demander une copie de cette pièce, qui vous causa, pendant six mois, tous ces petits orages? Vous n'aurez ni à rougir ni à pâlir avec moi. Quand on est ami, doit-on se cacher quelque chose? Pardon : vous voyez que je m'empare de votre amitié; je vous l'ai

demandée, et il me semble que vous ne me l'avez pas trop refusée : c'en est assez pour me donner des droits. Vous m'avez fait des objections sur notre commerce de lettres; en vérité, je l'oubliais, et je suis très-fâché de m'en souvenir. Il me semble que je ne dois pas y répondre; j'aime mieux vous assurer du tendre attachement avec lequel je serai, toute ma vie, etc.

A LA MÊME.

Juin 1766.

J'ai lu avec la plus douce émotion votre dernière lettre: il en faut convenir, le premier plaisir est celui de l'amitié, et votre ame paraît si bien faite pour la sentir! elle est si douce, si aimable et si tendre!... Pourquoi sommes-nous si éloignés, et pourquoi ne puis-je entendre celle que je lis avec tant de charme! Mademoiselle, nous ne nous connaissons pas, nous ne nous sommes jamais vus; je n'ose dire que nous ne nous verrons peut-être jamais: non, je veux écarter cette idée; mais je crois apercevoir entre nos ames des rapports dont je suis bien vivement frappé. Ah! quoi que vous disiez, ce n'est point la gloire qui m'occupe et qui m'entraîne, ce n'est point à elle que j'ai immolé ma santé; je l'ai trouvée affaiblie à l'âge où j'ai commencé à me connaître: depuis ce temps je m'occupe sans cesse à la réparer. Il y a quinze ans que je me nourris en grande partie de lait: cet aliment est nécessaire à une poitrine faible, et à un sang qui s'enflamme trop aisément: quelquefois

je me trouve mieux, quelquefois je me trouve plus mal; cependant, depuis cinq à six mois, j'ai beaucoup plus de force. Je monte habituellement à cheval, et cet exercice est peut-être ce qui me donnera la santé, ou qui l'empêchera du moins de s'affaiblir davantage. C'est dans cet état de faiblesse, plutôt que de maladie, que j'ai passé les plus belles années de ma jeunesse. Une passion vive pour les lettres, et le goût enchanteur de la poésie, ont servi à me consoler; j'ai oublié, dans la plus douce des solitudes, tout ce qui n'existait plus pour moi. Eloigné du monde, autant par goût, que par nécessité, j'ai peut-être appris à le mieux voir, et il n'a pas corrompu mon goût ni mon ame: j'ai tâché de la former, non point sur des idées de convention, et les maximes souvent fausses d'une grande ville, mais sur ce qui est de tous les lieux et de tous les temps; et mes ouvrages en ont reçu peut-être ce caractère qui vous attache à leur lecture. Votre ame honnête et sensible a trouvé dans mes discours une partie de ses sentiments: c'était votre bien; vous l'avez reconnu, vous me l'avez mandé, et de là notre union, ou, si vous voulez, notre amitié; mais j'aime davantage le premier mot: il exprime mieux ce rapprochement de deux ames qui se cherchent, qui s'unissent, qui se reposent l'une

auprès de l'autre, et se lient ensemble pour ne plus se séparer. Ah! quel bonheur peut être égal à celui-là? Vous m'avez promis de l'amitié; ah! croyez que mon cœur est digne d'un sentiment aussi pur et aussi noble. *Pour vous aimer, ai-je besoin de vous avoir vue?* je vois votre ame, et je m'en sers pour composer les traits de votre visage: par là je vous ai toujours avec moi. Puissions-nous, comme vous dites, nous écrire encore dans quarante ans! mais faudra-t-il toujours écrire? J'ai lu vos vers à M. de Voltaire avec intérêt: ils sont pleins de sentiment et de grace; j'aime surtout les deux dernières stances sur Gabrielle et celle de l'envoi. Vos réflexions sur ces substances intermédiaires que l'imagination de l'homme a fabriquées pour remplir le vide immense qui est entre Dieu et lui, sont également pleines de philosophie et de force; ces substances peuvent exister, mais qui le sait? Le grand système de la chaîne des êtres qui se succèdent par intervalles depuis Dieu jusqu'au dernier atôme, étonne et remplit l'imagination; il présente l'univers comme un immense amphithéâtre, où chaque être est placé sur son gradin, et où la nature s'élève ainsi de degrés en degrés jusqu'au trône du premier Être. C'est une des plus sublimes idées qui ait pu entrer dans la tête d'un

être aussi faible que l'homme. On en trouve le germe dans Platon qui, peut-être, l'avait, dans ses voyages, emprunté de Zoroastre; car ce Zoroastre, persan, a été le premier fabricateur des génies. Le lord Shaftesbury, dans ses Caractéristiques, a depuis développé cette idée, et Pope l'a embellie par ses vers. Le système *tout est bien* est précisément le même que celui de la chaîne des êtres; et le système des génies tient nécessairement à tous les deux : Leibnitz, dans ses créations métaphysiques, a suivi *et adopté* le même plan. Son grand principe que tout s'opère dans la nature par une loi de *continuité*, c'est-à-dire, par succession, de manière que la nature, pour aller d'un point à un autre, passe nécessairement par tous les points intermédiaires, s'applique non-seulement aux mouvements et aux forces, mais encore à la création, à la reproduction, à l'essence des êtres. D'après cette idée, il faudrait qu'il y eût d'abord un être qui ressemblât immédiatement à Dieu, et que les couleurs et les traits de la ressemblance s'altérant et s'effaçant peu à peu par les distances, on vînt successivement à des êtres beaucoup moins parfaits que Dieu, et bien plus que l'homme, jusqu'à ce que d'échelon en échelon on descendît enfin jusqu'au nôtre, et de là jusqu'au dernier être; soit pour l'intelligence, soit pour la vie, soit pour

la grosseur, et tel qu'il touche immédiatement aux bornes du néant. Mais, parmi ces êtres intermédiaires supérieurs à l'homme, comme vous le remarquez très-bien, s'ils ont des connaissances beaucoup plus étendues que les nôtres, ces êtres n'ont aucun mérite à les avoir. La connaissance intellectuelle est la vue de l'ame. L'homme qui, sur le haut d'un rocher, découvre six lieues de pays, a-t-il plus de mérite que la fourmi, dont l'œil n'embrasse que le brin d'herbe autour duquel elle tourne? Le mérite appartient, non à l'homme qui voit, mais à la nature, qui lui donna cet œil perçant. Il faut créer à son exemple: il faut, avec un assemblage de liqueurs, de nerfs, de fibres arrangées et combinées ensemble, se former un organe magique, qui puisse embrasser et réfléchir une partie de l'univers; mais qu'est-ce que les créations de l'homme en comparaison de celles de la nature? Notre puissance est bornée de toutes parts: nous n'avons qu'un degré de force pour imaginer, comme pour connaître; nous sommes bien mieux partagés du côté du sentiment, c'est la vie de notre ame, qui ne s'épuise jamais, et se renouvelle sans cesse. Bornons-nous donc, mademoiselle, au sentiment; qu'il nous console, qu'il nous tienne lieu de ce que nous a refusé la nature. Il me semble que des êtres plus par-

faits seraient moins sensibles. Le sentiment est une espèce d'appui que l'on cherche à sa faiblesse; c'est pour cela que les hommes assez malheureux pour n'avoir aucun besoin, sentent rarement les douces impressions de la sensibilité; c'est pour cela que les rois n'ont point d'amis, que les grands n'ont que des esclaves, que la plupart des riches sont si durs! J'aime donc à croire que, si nous montions de quelques échelons, nous perdrions du côté du sentiment ce que nous pourrions gagner d'ailleurs. Et de bonne foi serait-ce là gagner? Non, j'aime mieux rester sur mon gradin et jouir du bonheur de vous aimer et d'être aimé de vous; ce seront là, mademoiselle, les sentiments de toute ma vie.

A LA MÊME.

8 octobre 1766.

Il est doux, mademoiselle, de lire à la campagne les lettres de ses amis : l'ame y est plus à soi, elle est moins troublée par le bruit; le sentiment aime le silence, et le calme de la nature ajoute à la douceur et à la rapidité des mouvements de l'ame. Votre lettre est venue me chercher à trente lieues de Paris; je l'ai lue, environné de bois et de prairies. Quelque agréables que soient tous ces objets, elle a tout fait disparaître. Quand on vous lit, mademoiselle, on ne peut s'occuper que de vous; vous faites passer dans mon ame le sentiment profond qui est dans la vôtre. J'aime cette peinture si mélancolique et si douce de la fin de chaque journée pour l'homme, ce soleil qui s'éteint, la mer et la terre qui reculent et qui s'anéantissent, l'homme solitaire dans l'ombre, cherchant alors l'appui et la consolation de l'amitié, et les ames se pressant contre les ames dans cet abandon presque général de la nature : tout cela est bien

vrai, mademoiselle; mais que tout cela est peu senti par la plupart des hommes! ils ont une ame froide et morte pour qui la nuit n'est que la nuit, et le retour du jour n'est que le matin. La vôtre anime tout, elle sent tous les rapports, et elle les peint avec la même vivacité qu'elle les sent. Pourquoi vous accuser de parler de vous? pouvez-vous parler de quelque chose qui m'intéresse plus? Je ne sais ce qu'on veut dire avec cette prétendue vanité qu'on trouve à parler de soi. Non, je soutiens qu'il n'y a que l'orgueil qui puisse faire ce reproche: et quoi de plus agréable, de plus doux à suivre que les mouvements d'une ame qui s'épanche? pourquoi cacher aux autres un sentiment honnête que j'ai? pourquoi faire un mystère des impressions que j'éprouve? L'amour-propre, ardent et sauvage, qui veut que tout le monde s'occupe de lui, s'offense quand un autre paraît s'occuper un peu de soi; mais, après tout, ce reproche est-il fondé? Aimerai-je mieux l'orgueil qui s'admire et qui se tait, que la douce et bonne sensibilité qui me communique tous ses mouvements? Il y a des occasions où il faut qu'une ame forte s'élance; il y en a d'autres où il faut qu'une ame tendre se verse doucement. Montaigne, qui me ramène toujours à son propre cœur, qui m'établit au milieu de son ame, qui

A LA MÊME.

Novembre 1766.

PLAIGNEZ-MOI, mademoiselle, car il y a un siècle que je n'ai eu le bonheur de vous écrire; il m'a fallu solliciter une place vacante à l'Académie française, courir, faire des visites, voir des cardinaux, des princes, des ministres, des gens de lettres, des amis et des ennemis; ensuite les revoir tous pour les remercier; aller de Paris à Versailles, de Versailles à Paris; faire enfin un discours pour ma réception; tout ce tracas durera encore près d'un mois. J'ai tardé trop long-temps à vous écrire, mais chaque jour j'étais puni par le remords; ainsi vous avez été vengée. Ne grondez pas : justice s'est faite. Depuis que vous m'avez écrit, j'ai beaucoup pensé à vous, mais point du tout à votre eau si merveilleuse; en général, j'ai de la répugnance pour les remèdes et pour les eaux; du lait et mon cheval, avec du repos, si je peux en prendre, voilà tout ce que je veux faire pour ma poitrine. Je suis un peu plus content d'elle, j'ai

plus de forces; je les attribue à l'exercice du cheval; je le continuerai, s'il faut, dix ans de suite, pour jouir plus long-temps de votre amitié. Pardon, si je vous écris en l'air; mais, si ma plume vous quitte, mon cœur reste toujours avec vous. Je me suis retiré à la campagne pour travailler plus à loisir. Le temps et ce malheureux discours me pressent; dès qu'il sera fait, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer. Comme c'est l'amitié qui l'enverra, j'espère qu'il sera lu de même par l'amitié. En attendant, je vais m'occuper souvent de vous dans mon ermitage.

A LA MÊME.

31 janvier 1767.

J'AI reçu deux lettres de vous, mademoiselle, et j'ai tardé long-temps à y répondre : j'espère du moins que vous n'avez jamais soupçonné un moment ma tendre et vive amitié; puisque vous l'avez fait naître, elle ne s'effacera jamais; les sentiments que vous inspirez sont éternels. Ne sont-ils pas fondés sur tout ce qu'il y a de plus touchant au monde, sur la plus belle ame, unie à l'esprit le plus intéressant? Pendant tout cet intervalle j'ai été occupé, tracassé, tourmenté, incommodé. Mon ame, depuis deux mois, n'a pas eu un moment pour se reposer; je n'ai pu trouver un moment pour vous dire combien de fois je pense à vous, combien je m'en occupe, avec quel plaisir j'aime à en parler, avec quel intérêt je lis vos lettres; combien la dernière m'a attendri et m'a touché. Vous vous êtes donc trouvée dans cette situation cruelle où l'on voit un abyme éternel et immense, s'ouvrir entre

nous et ce que nous avons aimé depuis notre enfance. Parmi les maux sans nombre attachés à la vie, celui-là est le plus cruel, sans doute. Quand on a le bonheur de vivre avec quelqu'un que l'on aime, on ne prévoit pas qu'on puisse jamais s'en séparer; on ne le soupçonne même pas. Il est affreux d'être détrompé : vient un instant où ce que l'on voyait tous les jours, disparaît, et où l'on n'a plus l'espérance de le revoir. Ah! qui de nous n'a éprouvé de ces moments de douleur et de désespoir? J'ai eu un frère dont j'étais fort aimé, que j'aimais beaucoup, qui m'avait élevé, et à qui je dois le peu que je suis; je l'ai vu mourir, il y a douze ans, entre mes bras. Il me semblait que je restais seul dans le monde; tout me paraissait désert autour de moi. Je parcourais tous les lieux où je l'avais vu, où j'avais entendu sa voix; je le redemandais partout, et j'avais du plaisir à sentir couler mes larmes comme s'il en eût été le témoin. Ah! mademoiselle, combien votre ame tendre et sensible a dû souffrir dans ces instants! Si j'avais pu être auprès de vous, si j'avais pu vous consoler, si j'avais pu mêler mes larmes aux vôtres! mais j'ignorais même vos malheurs; j'ignorais que vos larmes coulaient alors. Quel est donc le triste et vain privilége de l'amitié? Il semble que, lorsque deux ames sont

unies par ce lien si doux, tous les sentiments qui sont dans l'une, devraient passer aussitôt dans l'autre; il semble que toutes leurs pensées devraient pouvoir se communiquer même à la plus grande distance; c'est alors véritablement que l'amitié serait un bien précieux : au lieu qu'on est réduit à faire voyager lentement ses sentiments et sa pensée pour les faire passer à son ami. En vérité, il faut en convenir, il y aurait bien des arrangements nouveaux à faire dans la nature pour les ames sensibles. Que j'aime ce que vous me dites des vœux et de leur inutilité! Hélas! tout est enchaîné; et les évènements se développent; mais nous ne pouvons les changer. Ah! du moins que tout soit enchaîné pour le bonheur; que le vôtre surtout fasse partie de ce système du monde où nous sommes; que vos yeux ne soient pas condamnés à verser des pleurs; que les plaintes ne viennent jamais se mêler à tant de choses aimables que vous devez dire. Mademoiselle, je désire passionnément que vous soyez heureuse, parce que personne ne le mérite mieux que vous. Eh! qui a jamais eu tant d'esprit et de connaissances, autant d'une philosophie douce, et de cette sensibilité qui est l'ame de la vie, et qui n'appartient qu'aux ames honnêtes? Si vous n'êtes point heureuse, je sens que je ne pourrai l'être moi-

même ; mes sentiments sont pour jamais unis aux vôtres, et ne pourront plus s'en séparer. — Adieu, je vous embrasse bien tendrement, j'espère que vous me le permettez. Je vous envoie un exemplaire de mon discours de réception à l'Académie. Monsieur Mercier du Paty le fils, à qui je l'ai adressé sous contre-seing, vous le remettra. J'envie le bonheur de ce discours : il sera entre vos mains, vous le verrez, vous l'aurez auprès de vous, et celui qui l'a écrit, celui qui vous est à jamais attaché, est à cent lieues de vous ! Que je sois du moins lu de vous, puisque je ne puis avoir le bonheur de vous voir ; et mandez-moi avec franchise tout ce que vous penserez en me lisant. Songez que vous écrirez à votre admirateur et à votre ami.

A LA MÊME.

22 mars 1767.

Je ne suis point étonné qu'un philosophe vous ait fait l'hommage de ses ouvrages. Votre esprit est fait pour les idées philosophiques, votre imagination, pour les ouvrages d'agrément, votre ame, pour tout ce qui peindra le sentiment avec délicatesse ou avec force. Vous vous avisez donc aussi de m'aller chercher dans l'Almanach des Muses. En vérité, je n'ai pas été moins étonné que vous quand je m'y suis trouvé; car je ne m'y attendais pas. Vous louez trop une bagatelle qui ne signifie rien, et qui n'est que l'expression de l'amitié. Mais ce qui est véritablement très-agréable, ce sont les deux pièces de M. Barthe. Pour que vous les trouviez meilleures, je veux que vous sachiez que M. Barthe est fort mon ami, un de mes meilleurs amis, un des plus anciens, enfin, un de ceux dont je vous ai fait le portrait, dans une lettre où je vous parle de deux femmes et de deux hommes dont les portraits ne se ressemblent pas plus que les

caractères. M. Barthe est un jeune homme de Marseille, très-gai, très-aimable, plein d'esprit et de talents, et qui a le mérite bien plus grand d'être infiniment sensible à l'amitié. J'espère qu'après ces cinq ou six lignes sur son compte, vous reprendrez l'Almanach des Muses; vous chercherez ces deux pièces, vous les relirez, et vous les trouverez encore plus piquantes. Je lui ai dit que vous les aviez lues et que vous les aviez goûtées; il y a été fort sensible, car il vous connaît, et j'ai eu souvent le plaisir de lui parler de vous. Pour moi, je m'occupe à présent à préparer une édition complète de tous mes discours avec des changements, des corrections, et peut-être quelque chose de nouveau que j'y ajouterai. Je ferai faire cette édition sous mes yeux; elle paraîtra probablement dans quatre ou cinq mois, en deux volumes in-12 ou in-8°, et je me réserve d'avance le plaisir de vous l'envoyer dès qu'elle sera prête : ce sera une dette que j'acquitterai avec empressement. Quoi! vous me remerciez de ce que j'ai dit sur les femmes *dans* mon dernier discours! Je n'ai point de mérite à avoir exprimé une faible partie de ce que vous m'avez inspiré dès que je vous ai connue. J'ai le bonheur de connaître plusieurs femmes qui, comme vous, réclament contre un préjugé ridicule, qui ont autant d'esprit et de

raison que de graces, et qui sauraient éclairer les hommes comme elles savent leur plaire. Adieu, je suis obligé de vous quitter pour aller dîner chez une de ces femmes; mais en la voyant, je vous verrai; et en l'entendant, je croirai vous entendre.

A LA MÊME.

8 juin 1767.

Vous ne voulez plus que je vous loue : mais, mademoiselle, les louanges sont un hymne à l'amitié, et le sentiment qui les inspire doit toujours les faire pardonner. Vous avez tant d'envie de me gronder, que vous me faites même un crime de vous trouver un esprit philosophique. Vous avez lu les principes de Descartes, et vous les avez peu goûtés. Prenez garde que ce ne soit plutôt leur faute, que la vôtre. Descartes était un homme de génie, dont le grand mérite est d'avoir vu fort loin au-delà de son siècle ; mais il faut penser que ce qui était admirable pour son temps, n'a pas, à beaucoup près, aujourd'hui le même prix : nous devons à son génie même, d'avoir été beaucoup plus loin que lui ; il a combattu des erreurs accréditées, et y en a substitué souvent de nouvelles. D'ailleurs il n'a écrit que pour les savants ; sa manière est, en général, sèche et austère ; ses raisonnements sont serrés ; il donne peu au développe-

ment, peu à la grace, peu même aux preuves de ses systèmes. Il parle plus qu'il n'écrit; mais il parle comme un homme profondément rempli de ses idées, et qui les laisse échapper plutôt qu'il ne les explique. Ses ouvrages, entièrement faits pour les philosophes, et même pour les philosophes du dernier siècle, bien différents de ceux d'aujourd'hui, ressemblent à ces statues faites pour les anatomistes, qui ne représentent que des muscles et des nerfs, et qui peuvent instruire, mais qui ne peuvent jamais plaire. D'ailleurs nous sommes gâtés sur la philosophie: Fontenelle a accoutumé son siècle à l'agrément; c'est de lui qu'on peut dire qu'il a mis un compas d'or dans la main d'Uranie; peut-être même lui a-t-il quelquefois donné des pompons et du rouge. Après lui sont venus des hommes qui ont traité la philosophie avec l'imagination la plus forte; ils lui ont quelquefois donné les plus belles couleurs de la poésie; ils ont parlé de la nature du style de Platon; et il faut avouer qu'en général, le siècle s'est monté sur ce ton-là; chacun selon ses forces, s'entend. Il y a dans cette nouvelle manière, comme dans tout, un mélange de bien et de mal; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après ce nouvel essai, on a de la peine à revenir aux anciens ouvrages. Voilà, mademoiselle, quelques-unes

des raisons qui ont dû faire que Descartes ne vous a pas fort amusée. D'ailleurs il n'est rien resté de sa physique, et ses principes qui ne sont que cela, ne présentent qu'un roman d'un bout à l'autre. Comment s'intéresser à des tourbillons auxquels personne ne croit plus? La seule chose qu'on lise encore de lui, c'est sa méthode et ses méditations métaphysiques. Ce sont là, pour ainsi dire, les premiers aliments de notre ame; il les a démêlés avec beaucoup de finesse: encore a-t-il mêlé des erreurs aux vérités qu'il a découvertes ou qu'il a enchaînées d'une manière nouvelle. Sa méthode, nous offre pour ainsi dire, les lisières de la raison; elles étaient fort nécessaires dans un temps où l'on ne savait point encore marcher; on ne faisait que se traîner depuis plusieurs siècles: peut-être quand l'esprit humain sera plus fort, il pourra laisser ces lisières dans un coin et marchera tout seul; mais nous n'en sommes point encore là. Je m'aperçois que je vous parle bien long-temps de Descartes et de la philosophie; mais c'est votre faute. Pourquoi vous accuser vous-même, afin de me donner un tort que je n'ai point? Vous serez donc, malgré vous, convaincue d'esprit philosophique, et condamnée à le garder, quoique vous n'ayez point goûté quelques ouvrages d'un homme de génie, qu'on admirera

toujours, mais qu'on ne lit plus. Vous êtes fort étonnée de ma grande liaison avec l'auteur des deux épîtres; je vous dirai ingénument que quelquefois aussi j'en suis étonné; et je le lui ai dit plus d'une fois à lui-même. Il manque bien des rapports entre nous. En général, nos caractères se conviennent peu, nous sommes à mille lieues l'un de l'autre sur bien des choses; cependant, depuis dix ans, nous vivons ensemble, et cette habitude qui devient toujours plus douce à mesure qu'elle augmente, supplée à bien des rapports. Il a d'ailleurs une imagination douce et tendre, une ame sensible, un esprit orné, un commerce très-agréable; l'amitié est sûre de le trouver dans tous les lieux et dans tous les temps. Son imagination peut quelquefois l'écarter de moi, mais son cœur l'en rapproche toujours. Les lettres sont son occupation et la mienne; quoiqu'il ne se soit livré qu'à un genre, il s'entretient de tous volontiers; il aime assez la solitude, quoiqu'il soit fait pour le monde; enfin, nous connaissant tous deux parfaitement, nous nous rapprochons par ce qui nous unit, et nous évitons les côtés par où nos ames pourraient se blesser : voilà le mot de l'énigme. Il est actuellement à la campagne avec moi, et nous faisons souvent ensemble de longues promenades dans une belle forêt. Nous y

parlons quelquefois de vous; et, dans ces conversations, nous sommes bien sûrs que nous sentons toujours de même. Vous ne vous êtes point trompée sur M. de Chamfort, je le connais beaucoup, et je m'intéresse vivement à lui. Ses ouvrages annoncent du talent et une ame. Je suis charmé qu'ils aient fait la même impression sur vous; je sens que je lui en serai plus attaché. Il travaille maintenant à une tragédie, dont le sujet offre de grandes beautés; je désire fort qu'il réussisse! mais, adieu; mon papier finit, il est tard. Si les ames s'entendent de loin, sûrement vous aurez beaucoup pensé à moi ce soir.

A LA MÊME.

Novembre 1767.

Je viens de recevoir, mademoiselle, c'est-à-dire j'ai reçu hier votre joli présent. Je remercie le soleil de l'Amérique d'avoir bien voulu colorer pour moi ces fruits qui valent beaucoup mieux que ceux de notre Europe; mais je vous remercie encore plus d'avoir eu la tendre attention de me les envoyer. Ils étaient frais et très-bien conservés. En les visitant l'un après l'autre, j'y cherchais la trace de vos doigts et celle de vos regards; car sûrement vous les avez touchés et vous les avez vus : mais je n'ai rien trouvé. Je voudrais bien qu'on pût attacher de loin une sensation à ce que l'on touche, pour qu'elle pût se communiquer ensuite aux personnes que l'on aime. Ce serait un joli secret; mais notre industrie n'a pas encore été jusque là. Mon imagination y suppléait, en me peignant du moins ce que je ne voyais pas. Je vous ai vue arranger la corbeille, presser mollement ces fruits du bout délicat de vos doigts, faire ces petites envelop-

pes, et refermer ensuite le tout bien exactement. Je trouve que l'imagination est le meilleur et le plus utile de nos sens; celui-là fait la fonction de tous les autres; il commence où les autres finissent, et va beaucoup au-delà. Il n'a pas besoin que l'objet vienne le chercher; il va le saisir où il est, même où il n'est pas; il le trouve toujours, il se moque de la nature, et fait toucher et voir dans les plus grandes distances. Vous me pardonnerez, mademoiselle, ce petit panégyrique de l'imagination, en faveur des services qu'elle m'a rendus dans ce moment. J'ai à vous parler de bien d'autres choses. Il faut que je commence par avouer de bonne foi, que j'étais un peu en faute vis-à-vis de vous. J'ai été bien long-temps sans vous écrire; mais, si vous saviez tout ce que j'ai eu à faire, et comme j'ai été en l'air pendant près de deux mois, vous m'excuseriez. J'ai lu vos stances avec beaucoup de plaisir; elles sont pensées, senties, et très-bien écrites: en chantant la sagesse, vous la faites aimer. J'étais à la campagne quand je les ai reçues: vous savez que là on est plus disposé à réfléchir; le silence et les beautés tranquilles de la nature communiquent à l'ame je ne sais quoi de mélancolique et de doux qui fait naître une foule d'idées. C'est dans un de ces moments-là que je vous ai lue pour la première fois. Depuis, je vous

ai relue souvent, et j'ai toujours eu le plaisir de mêler mes sentiments aux vôtres. Je n'aime point du tout la lecture qui n'est qu'un *monologue*, et où l'ame n'ajoute rien. Pour qu'une lecture soit intéressante, il faut qu'elle soit une espèce de conversation entre celui qui lit et celui qu'on lit; il faut que les deux ames se répondent; sans cela, ce n'est rien. Je ne m'étonne pas des hommages que vous recevez du fond de l'Amérique; le talent et l'esprit sont des *deux mondes*; et votre réputation a bien plus de droit de passer la *ligne*, que l'ambition et les projets extravagants de quelques hommes qui, quand ils veulent, troublent les deux hémisphères. Voyez, mademoiselle, l'enchaînement des choses de ce monde. Quand Colomb aborda à l'île d'*Hispaniola*, les habitants sauvages étaient alors bien loin de faire de jolis vers français pour une jeune Européenne; ils n'avaient point de journal où ils trouvassent une charmante idylle sur les fleurs que je ne connais point : ces pauvres gens étaient loin de toutes ces idées; mais tout s'arrange et s'engrène peu à peu. Moyennant la découverte de Colomb, moyennant un million d'hommes détruits dans cette île par les Espagnols, moyennant nos arts, notre industrie, notre commerce, et deux cent soixante-quinze ans qui se sont écoulés, vous êtes née à la Rochelle, on a appris

à faire des vers à Saint-Domingue, vous y avez été admirée, et l'on vous a chantée. De là on vous envoie des fruits du pays, et vous me les envoyez : tout cela tient originairement à Colomb, qui ne pensait guère à nous. Je dis *nous*, car, par la corbeille, je tiens aussi, moi, à un petit bout de la chaîne; et j'aime toujours, le plus qu'il est possible, à me mettre à côté de vous. Je voudrais bien que, parmi cette multitude innombrable de petits anneaux qui se déploient les uns après les autres, il y en eût un qui dût vous amener à Paris. Tout ce que vous me mandez sur cet objet dans votre dernière lettre, m'a fait un grand plaisir. Jamais négociation de l'Europe ne m'a tant intéressé; mais il me semble que celle-ci est un peu lente. J'en désire surtout le succès, si vous devez être heureuse; car, sans le bonheur, qu'est-ce que tout le reste? J'ai vu M. Lembai; j'ai eu le plaisir de lui parler de vous, de lui faire mille questions. Je lui en aurais encore fait mille autres, s'il avait resté plus long-temps avec moi; mais j'espère le revoir, et je me dédommagerai alors; car sûrement, toutes les fois que je le verrai, j'aurai quelque chose de nouveau à lui demander. Ce qu'il m'aura déja dit, je le lui redemanderai encore, et il m'intéressera toujours en me parlant de vous. Je ne puis vous envoyer cette édition que vous parais-

sez désirer; elle n'est pas faite, et elle ne le sera encore de long-temps. J'ai entrepris un ouvrage qui m'a mené plus loin que je ne comptais: c'est l'éloge d'un souverain, pour le joindre à tous mes autres éloges. Mon choix est tombé sur Marc-Aurèle dont le nom est beaucoup plus connu que les actions et les principes. J'ai cru qu'il serait intéressant de peindre un philosophe devenu maître du monde, et qui, pendant soixante ans, n'a été occupé que des plus grandes idées morales. L'ouvrage est à peu près achevé, mais il me reste encore plusieurs autres choses à faire pour préparer cette édition : ainsi je ne peux savoir au juste quand elle paraîtra. Vous en serez sûrement instruite de bonne heure, et peu de personnes le sauront avant vous. Je vous félicite de lire et de goûter le cinquième volume des *Mélanges*. C'est une nourriture forte, et qui n'est pas faite à beaucoup près pour tout le monde. Je crois qu'il est impossible de traiter les matières philosophiques avec autant de méthode et de clarté. Toutes les idées sont si bien enchaînées les unes avec les autres, que celles mêmes qui sont les plus profondes n'étonnent pas : chacune touche immédiatement à celle qui la précède; et l'on s'imagine créer soi-même tout ce qu'on lit. Cette marche est un peu différente de celle de quelques écrivains qui ne marchent point, mais

qui s'élancent, et qui, toujours impétueux et brusques, ont l'air, pour s'amuser de leurs forces, de sauter toujours par dessus des précipices. Votre imagination saisira aisément ce que je veux dire, quoique peut-être on pût l'exprimer plus clairement. Adieu. Cultivez toujours la philosophie et l'amitié, et aimez un peu celui qui vous sera tendrement attaché toute sa vie.

A LA MÊME.

A Clermont en Auvergne, 1er septembre 1768.

Je vous écris du bout du monde, mademoiselle, c'est-à-dire, du milieu des montagnes de l'Auvergne, où vous vous doutez bien que l'on n'a pas grande communication avec les hommes. On n'y converse qu'avec la nature, des rochers et des torrents. C'est parmi ces horreurs, que votre jolie lettre m'est parvenue. Vous me demandez ce que j'ai été faire là; le voici. J'ai été prendre les eaux du Mont-d'Or, pour ma poitrine. On dit des merveilles de ces eaux; mais la nature qui vend tout, et même la santé, a été placer ce remède dans le lieu le plus effroyable du monde. On croit être dans quelque île déserte de l'Amérique; cependant, à la misère affreuse de quelques pauvres gens qui habitent sous des chaumières, on reconnaît qu'on est en France. Vous avez donc la bonté d'écrire encore au plus ingrat et au plus indifférent des hom-

mes? car c'est là sans doute le nom que vous me donnez. Je ne le mérite pas pourtant : des voyages, beaucoup de travail et peu de santé, voilà mes raisons pour avoir tant tardé à vous écrire. Je sens très-bien que ces raisons-là, quelque bonnes qu'elles soient, ne sont pas encore assez bonnes; mais, si on peut réparer les torts par l'estime la plus vraie, par le souvenir le plus tendre, par une amitié que rien n'effacera jamais, soyez sûre que je n'ai plus de tort. J'écris peu, mais, dans cent occasions, j'aime à parler de vous; et, quand je ne parle pas, car il faut être deux pour cela, j'aime alors à m'en occuper. M. de Voltaire n'est point errant; il n'a point quitté Ferney ; il est toujours chez lui, toujours tranquille, toujours actif, exerçant sans relâche une imagination toujours ardente. Il travaille au moins douze ou quatorze heures par jour; et il n'y a guère de semaine où l'on ne voie à Paris quelque nouvelle brochure de lui. Il vivra, je crois, autant que Fontenelle; et, à soixante et quinze ans, il a plus de chaleur que Fontenelle n'en avait à vingt-cinq. C'est un foyer qui ne s'éteint pas. Malgré mes affaires et ma poitrine, je voudrais vivre autant, mademoiselle, pour avoir le plaisir de vous aimer et de vous le dire dans soixante ans. Je ne sais si, à cet âge, j'au-

rais encore de l'imagination, mais je suis bien sûr que j'aurais du sentiment. Il serait votre ouvrage, et il ferait encore mon bonheur. Recevez mes plus tendres respects, avec mes remercîments et mes excuses.

••••••••••••••

A LA MÊME.

A Saint-Germain-en-Laie, 7 février 1769.

Je sors d'un silence éternel pour remercier ma jeune et charmante philosophe et de ses jolis vers et de sa tendre amitié. C'est à vous à ranimer les morts et à remuer leurs cendres. J'ai des mois entiers où je ne suis rien, où je n'existe pas. Mon ame, par la faiblesse de ses organes, tombe dans une langueur qui est une espèce de néant; mais votre ame sensible rappelle la mienne à la vie. Je vous ai lue avec intérêt et avec reconnaissance: je vous sais un gré infini d'entendre une amitié même qui se tait. Au reste, en pensant ainsi, c'est moins à moi encore que vous rendez justice, qu'à vous. Je ne vous pardonnerais pas de vous estimer assez peu pour croire n'inspirer qu'une amitié faible et de quelques moments: ce n'est point là votre partage; et qui peut vous oublier est indigne de vous avoir connue. Je pourrai donc quelquefois différer de vous écrire, mais je ne différerai ja-

mais de vous aimer. Ce sentiment m'est devenu nécessaire, et, quand il me sera échappé, soyez sûre qu'alors je n'en aurai plus aucun. Vous voulez savoir où je suis, ce que je fais, comment je me porte. Ma santé est comme elle a toujours été; j'ai de la faiblesse et de la force. Je suis, comme Castor, six mois aux cieux et six mois aux enfers; mais il n'y a personne peut-être dont l'ame soit aussi machine et tienne autant à son existence physique, que la mienne. Je ne sais quels sont les fils qui attachent ainsi ces deux êtres, et les font toucher de si près; mais tous les mouvements de l'un sont le contre-coup rapide des impressions de l'autre; ils se penchent, s'inclinent, s'abattent et se relèvent ensemble. Il n'y a que très-peu de temps que cette machine double est à Paris. Elle a séjourné six mois en Auvergne, entre le plaisir et l'ennui, et parmi des bals et des procès. Tout ce temps, je l'ai employé ou à ne rien faire ou à faire des riens. Je vais reprendre enfin tout ce que j'ai interrompu. Cette édition qui devait se faire ou qui devrait être faite, n'est pas encore commencée, je m'en occupe uniquement; et je voudrais doubler le temps pour la jeter derrière moi et n'y plus penser. J'ai lu l'ouvrage dont vous me parlez, et j'en pense tout comme vous. Mon ame n'a pas été émue un instant; et, en le

finissant je n'avais ni une idée, ni un sentiment de plus. Malheur aux ouvrages qui s'écoulent ainsi! Pour moi, j'aime qu'ils creusent l'ame, qu'ils y descendent, qu'ils y séjournent, qu'ils la bouleversent comme un orage. Oh! celui-ci est un calme qui ressemble à la mort. Vous sentez bien que c'est le secret de l'amitié: il faut se donner de garde de le rendre public. Ne blessons jamais les superstitions établies: celle-ci est celle du jour; il faut la respecter. D'ailleurs je connais ce saint-là, et je suis lié avec lui. Il ne m'appartient pas de le troubler dans sa niche. Les petits hommages qu'on lui rend ne font de tort à personne; et il en mérite par son esprit et son caractère aimable. L'idylle des fleurs est pleine de poésie, de graces et de vers heureux; mais il me semble qu'elle a un peu trop la tournure des idylles de madame Deshoulières. Ce parallèle continuel de l'innocence des fleurs avec les crimes et la perfidie des hommes me paraît un peu long, et n'est peut-être pas assez naturel. Comment comparer des êtres insensibles avec des êtres animés et des machines à passions? Par là cette charmante pièce a un peu trop l'air d'un pur jeu de l'esprit; le sentiment qui y est, ne se communique point; et le charme de l'illusion manque. Peut-être encore, dans un sujet pareil, où il entre peu de sentiment et

d'idées, faudrait-il plus de précision. En général, il en faut beaucoup plus aujourd'hui qu'il n'en a jamais fallu. Les esprits sont exercés, et vont au-devant des idées qu'on leur présente. Pour peu qu'on s'y arrête, le lecteur s'impatiente, et son imagination vole à de nouveaux objets. C'est là le grand art de ceux qui écrivent, de prévenir toujours, et de ne jamais faire attendre. Pardon, mais vous avez trop d'esprit et de talent pour qu'on ne vous dise point la vérité. Il n'y a que la médiocrité qui mérite d'être flattée; c'est un affront qui n'est pas fait pour vous. Au lieu de cette poésie ancienne, et qui manque aujourd'hui d'intérêt, j'aimerais mieux vous voir livrée à une poésie philosophique et forte; elle serait plus et du ton du siècle et du vôtre. Pourquoi vous rabaisser à ne cueillir que des images, tandis que vous avez des idées en foule? Ayez la hardiesse d'écrire en vers comme vous savez écrire en prose; je vous promets alors un rang fort élevé au-dessus de toutes les femmes qui ont jamais fait des vers. Deshoulières, qui est la première de toutes, n'a que le mérite d'une sensibilité douce et tendre; mais son pinceau est sans vigueur. Avec du soin, vous écrirez aussi bien, vous sentirez autant, et vous penserez bien plus; vous aurez même une manière de voir fine et profonde, et une

philosophie à vous. Tout cela, embelli du charme des vers, ne peut manquer de réussir: l'essentiel est de choisir un sujet qui vous plaise, et de ne pas trop tourner autour de vos idées. Je voudrais que vous fussiez le Pope de votre sexe; et vous avez de quoi le devenir. Dès que vous aurez fait quelque chose dans ce genre, mettez-moi dans votre confidence. On paraît en négligé aux yeux de ses amis, surtout quand on est sûre d'être belle. Adieu; je vous embrasse tendrement. Cultivez toujours la philosophie et les lettres, et surtout l'amitié. Tout cela vaut bien la fortune. Sûrement la fortune est quelque chose de méprisable, puisque vous ne l'avez point; mais vous avez bien mieux, car vous avez une ame et du génie. Adieu. Aimez-moi toujours, et écrivez-moi. Songez que mon ame répond, même quand il m'arrive de ne pas écrire.

A LA MÈME.

A Paris, 11 mai 1770.

Ne grondez pas, je ne vous ai point écrit parce que je me suis presque toujours mal porté. Il ne se passe guère d'années pour moi sans que j'éprouve un état de mal-aise et de langueur habituelle qui m'ôte la plus grande partie de mon existence; mon ame alors ne vit qu'à demi ou peut-être au quart. Elle n'a pas la force de se répandre et de voyager hors d'elle. Les objets qui, dans d'autres instants, s'élancent vers elle, n'en approchent plus que de loin, et semblent se reculer. Il y a une espèce de voile entre elle et tout ce qui l'environne; et ma vie n'est plus alors qu'un songe pénible. Vous vous doutez bien que, dans cet état, on peut encore sentir, mais il est difficile d'écrire et de penser. L'imagination perd sa fraîcheur; et les idées, sans ressort, et froidement immobiles dans le cerveau, n'ont plus rien qui les agite. Un newtonien dirait qu'elles ne gravitent plus les unes

sur les autres; mais, quoique vous soyez philosophe, et que vous ayez même lu Descartes, qu'on ne lit plus, je n'ose guère vous tenir ce langage; cependant vous entendrez ce que je veux dire, comme si cela était plus clair. Voilà à peu près, mademoiselle, l'état où j'ai passé les trois derniers mois. Vous voyez que, dans le temps où vous m'appeliez ingrat, je n'étais que malheureux. Non, je n'oublierai jamais la tendre reconnaissance que je dois à votre tendre amitié: ce sentiment pour moi n'est pas moins un plaisir qu'un devoir. Votre dernière lettre était charmante, et je vous dirai que vous grondez à ravir; en vérité, on serait tenté quelquefois de faire des fautes pour se les voir ainsi reprocher. Vos dernières oranges de l'île d'Hispaniola, qu'on nomme aujourd'hui vulgairement de Saint-Domingue, étaient aussi très-bonnes. Je les aime surtout parce qu'elles viennent d'un pays où l'on vous connaît et l'on vous aime. Votre nom a passé les mers, et vous voilà déja connue dans deux parties du monde. Peut-être un jour quelque nègre de l'habitation où l'on a fait croître ces oranges pour vous, prendra fantaisie de s'en retourner dans son pays: alors il répètera sur la Côte-d'Or ou de Guinée ce qu'il aura entendu dire de vous à ses maîtres blancs. S'il y a jamais un journal africain, et un bel-esprit

nègre, vous serez célébrée par eux comme vous l'avez été dans les journaux d'Amérique. Convenez, mademoiselle, que voilà une prédiction d'un genre assez singulier; mais il n'y a rien de si extraordinaire qui ne puisse arriver pour vous. Ce que j'aimerais mieux pourtant voir arriver, et ce qui m'intéresse un peu plus, ce serait de vous voir à Paris. Quand aura donc fini ce négociateur éternel? quand l'avarice cessera-t-elle de marchander avec l'esprit, les graces et le génie? Les malheureux, où trouveront-ils vos talents et votre ame? Non, ils ne sont pas dignes de vous. Laissez-les avec leur triste dignité, et leurs viles richesses. Restez avec ce que vous a donné la nature, ce talent de penser qui vous distingue, et cette grace qui forme vos idées, et cet art d'écrire que vous avez deviné à la Rochelle, comme si vous eussiez vécu sans cesse à Paris. Oui, tout ce que vous avez vous reste, et fera à jamais le bonheur et le charme de vos amis; il fera aussi le vôtre. On ne jouit que des moments où l'on s'occupe; tous les autres glissent, et disparaissent de la vie: ils sont marqués sur les cadrans, mais ils ne parviennent point à l'ame. C'est le sentiment et la pensée qui créent le temps et le mesurent. Que faites-vous maintenant? quel heureux travail occupe vos loisirs? confiez-moi

vos idées et vos projets. Ne pouvant être avec vous, ne pouvant vous entendre, je veux du moins savoir ce qui vous occupe ou vous amuse. Rien de vous ne m'est indifférent; votre bonheur surtout est ce qui m'intéresse. Avez-vous retrouvé vos yeux? pouvez-vous, sans vous fatiguer, lire tour à tour les philosophes et les poètes? pouvez-vous lire les caractères que mon amitié vous trace au hasard, et où je laisse errer mon imagination et mon cœur? Ne jugez pas de moi par mes silences; je suis un homme insupportable, mais je ne vous en aime pas moins tendrement et pour toute ma vie.

AU PRÉSIDENT

BONNIER D'ALCOFF.

Paris, le 15 avril 1771.

Je vous plains, monsieur, d'avoir tant de philosophie à votre âge. Quoi! auriez-vous déja renoncé aux illusions? Quand on a une imagination aussi brillante, on a droit aux erreurs, et la plus douce de toutes est celle de l'amour. J'aime mieux croire que vos jolis vers contre les femmes sont plutôt une vengeance qu'un système; ce sont des bouderies d'un jour: on est trop heureux d'effacer le lendemain ce qu'on a écrit la veille. Je n'en ai pas lu avec moins de plaisir votre charmante épître. Moi, spectateur, assis dans ma loge, j'applaudis une scène de dépit comme une scène de tendresse; mais la pièce marche et les situations changent: celui qui a maudit l'amour dans un acte, sera aux pieds d'une femme dans l'acte suivant. Voilà l'ordre et la comédie de ce monde. Je ne vous dirai rien de la fin de votre épître: aujourd'hui

il faut sentir et se taire. Vous chantez avec courage de tristes vérités; que les rêves de l'imagination nous consolent du moins de ce que l'on voit ou de ce que l'on craint. Il est doux de cultiver les arts, quand on ne peut pas faire d'autre bien aux hommes. Le citoyen de Tusculum écrivait sur l'amitié, quand il ne pouvait plus servir ses amis. Quelquefois même on éprouve un plaisir secret à s'attendrir sur ce qu'on ne peut empêcher. Un poète, assis près d'un tombeau, chantait sur sa lyre. « Que fais-tu? lui dit un sage. — Je me console en pleurant. » Et il continua. Vous me demandez des vers du *Czar*; il m'est impossible de vous en envoyer : c'est une machine immense et dont je ne puis rien détacher. Beaucoup de choses sont jetées, et rien encore n'est poli. Je ne suis point assez content de moi pour m'exposer à vos regards. La muse épique est la plus coquette des neuf sœurs: de sa vie elle n'a paru en négligé. Adieu, monsieur, conservez-moi des sentiments qui me flattent autant qu'ils m'honorent. Je ne vous dis rien des miens: vous les connaissez, et ils ne changent pas.

A MADAME MONNET.

12 mai 1772.

Enfin, mademoiselle, je vous envoie mon ouvrage sur les femmes, qui serait différent, sans doute, si toutes les femmes étaient vous, si toutes avaient cette ame éclairée et sensible, cette ame qui sait penser et qui sait aimer. Non, vous auriez alors trop d'avantages sur nous; et, au lieu de songer à vous peindre, il faudrait penser seulement à vous égaler. Votre lettre douce et tendre m'a fait le plus grand plaisir: elle respire, d'un bout à l'autre, une amitié qui m'est bien chère; en la peignant, vous savez l'inspirer; et je voudrais avoir souvent avec vous de ces conversations qui s'emparent de l'ame si doucement, et la remplissent. Vous avez bien raison de penser que je vous suis et que je vous serai toujours attaché. Sans vous avoir jamais vue, ne connais-je pas votre esprit et votre ame? ne connais-je pas même le caractère que vos idées doivent donner à vos traits? Si nous consultions le bon Platon, ce peintre sublime

de tout ce que les sens ne voient pas, il nous dirait fort bien, mais un peu longuement, selon sa coutume, qu'on peut très-fort s'aimer sans se voir, que le sentiment n'est que le rapport des ames qui se cherchent; que les sens ne sont qu'une barrière de plus et une espèce de voile à travers lequel il faut se deviner mutuellement, et qui sépare toujours un peu les ames même qui se touchent. Beaucoup de gens, aujourd'hui surtout, seraient fort incrédules sur cette métaphysique sublime et tendre; et ils prétendraient que les sens, s'ils sont un voile, ressemblent un peu à ces voiles transparents qui quelquefois embellissent même ce qu'ils cachent; mais nous, mademoiselle, qui sommes à cent lieues l'un de l'autre, ne soyons point du tout de leur avis, et dédaignons avec un noble orgueil un système qui peut blesser les prétentions de cet être fier et sensible qu'on appelle *ame*.

Vous avez un peu sur le cœur, à ce que je vois, l'épître de M. Barthe, sur l'amitié des femmes. Il a été bien hardi sans doute: il ne vous connaissait sûrement pas; il a jugé votre sexe sur une centaine de très-jolies poupées qui vont du lit à leur toilette, de la toilette au bal; qui chantent, qui dansent et qui se parent, et à qui la nature a donné précisément ce qu'il leur faut

d'ame et d'esprit pour tirer parti de leurs sens. Il est un peu injuste de juger toutes les femmes sur celles-là. J'ai osé traiter la même question dans mon ouvrage; et, si je ne vous satisfais pas en tout, j'espère du moins que vous serez plus contente de moi.

Je vois que vous vous occupez toujours de philosophie. Les rêveries sublimes et profondes sont les brochures de votre toilette. Ce goût annonce le besoin de penser; et je pardonne à la métaphysique, si, en vous occupant, elle vous distrait de vous-même; c'est là le plus grand service qu'elle puisse rendre. Lisez, pensez, vivez heureuse, et songez de temps en temps à ceux qui vous aiment.

A M. POULTIER D'ELMOTTE.

17 août 1772.

Recevez mes remercîments, monsieur : vos vers annoncent une imagination pleine de chaleur et une ame ardente. En peu de temps vous parcourez beaucoup d'espace, et, dans votre marche rapide, on vous suit toujours avec plaisir. Vous savez peindre avec force tout ce qui s'offre sur votre route. Le coup d'œil que vous jetez, en passant, sur la Pologne, est d'un philosophe et d'une ame sensible; mais en vain, dans les plus beaux vers du monde, nous donnons des avis aux nations. Les beaux vers sont, pour les États, à peu près comme la morale : on les estime, on les lit, on les respecte même un peu; mais tout cela ne fait rien pour la conduite. Les vers sont les hochets de l'imagination; et, dans le gouvernement de ce monde, l'emportement sérieux des passions entraîne tout. J'aime votre indignation contre le gazetier batave qui donne des conseils aux rois, et, de son grenier, voudrait armer l'Europe pour débiter

quelques exemplaires de plus de sa gazette. Vous mêlez avec finesse la pointe de la satire à l'éloge, et vous ressemblez assez au Machaon du vieil Homère, qui, tout à la fois médecin et guerrier, tuait dans une armée et guérissait dans l'autre. Vous daignez m'appliquer votre vertu bienfaisante ; agréez ma reconnaissance et les sentiments avec lesquels, etc., etc.

A MADAME MONNET.

10 octobre 1772.

Il y a bien long-temps, mademoiselle, que je n'ai eu le plaisir de m'entretenir avec vous. Vous avez eu la bonté de penser à moi, de m'écrire, de m'envoyer les plus jolis vers du monde, de vous occuper même de ma santé et de ma poitrine. Pendant que vous preniez ces soins obligeants, j'étais loin de Paris; je voyageais à travers les montagnes sauvages de l'Auvergne. J'allais chercher au fond d'un entonnoir formé par une douzaine de volcans heureusement épuisés depuis quelques milliers d'années, une petite fontaine pleine de soufre et de fer, et qui, à ce qu'on dit, a le don de rétablir un peu les poitrines malades, ou, ce qui est à peu près la même chose, d'amuser les imaginations qui n'ont rien à faire de mieux que de se laisser tromper. Ce voyage a fait que j'ai reçu vos lettres et vos paquets beaucoup plus tard; et je doute qu'il m'ait fait assez de bien pour me dédommager d'un tort aussi réel. Recevez les remercîments

de ma poitrine pour vos sirops, de mon goût pour vos oranges, et de mon imagination pour vos jolis vers. C'est ainsi qu'il faut chanter l'amitié. Vos vers sont doux comme elle; vous la chantez comme elle s'exprime; vous lui donnez seulement les graces de l'esprit dont elle se passe quelquefois; mais, près de vous, c'est son langage naturel. Corinne et Sapho firent des vers; une Sulpicia romaine en fit aussi : mais Corinne prodigua sa voix de femme pour chanter des ariettes; Sulpicia fit des satires contre les tyrans; Sapho plus tendre ne chanta que l'amour, et encore l'amour malheureux. Vous êtes aussi sensible et plus heureuse : vous célébrez l'amitié, qui fait votre bonheur. Ah! puissiez-vous en jouir longtemps! Je ne sais pourquoi vous me calomniez : je n'ai dit nulle part que les femmes ne pouvaient pas s'aimer. Je dis, au contraire, que la nature les avait destinées à ce sentiment si tendre qui les dédommage de mille choses, et leur est encore plus nécessaire qu'à nous. J'ajoute seulement que la société contrarie la nature, et qu'élevant dans le cœur des femmes mille petites rivalités secrètes qui les animent, et qu'elles se cachent, leur donnant dans les grandes villes plusieurs petits goûts de convention auxquels elles se livrent, et qui remplissent leur imagination comme leur ame, elles perdent peu à

peu l'habitude et le besoin de ces doux épanchements, besoin des ames tendres et recueillies. Ainsi j'ai plutôt fait la satire des grandes sociétés que celle des femmes. Plus elles se rapprocheront de la nature, plus elles échapperont à ce mouvement rapide et tumultueux que la société donne, moins elles seront jalouses des petites préférences de la vanité; moins la tyrannie de l'opinion aura de prise sur elles, moins elles mettront leur existence en dehors, et plus la sensibilité reprendra de droits sur leurs cœurs. Si vous joignez d'autres cironstances, une imagination vive, une ame douce, une vie solitaire, l'éloignement de ce qui peut faire naître les grandes passions, une conformité d'opinions et de goûts, alors vous verrez naître, même entre deux femmes, l'amitié la plus vive. Ce sont deux arbrisseaux qui, agités par le vent, se penchent l'un sur l'autre et entrelacent leurs branches. Voilà votre histoire et votre éloge. J'ai vu avec grand plaisir les remarques que vous m'avez communiquées sur mon ouvrage : vous m'en promettez d'autres, et je les recevrai avec empressement. C'est à la sensibilité éclairée par l'esprit à juger les femmes : ç'aurait été à vous à les peindre. Rubens et Raphaël n'ont-ils pas fait leur propre portrait? Plus près d'elles, vous devez mieux les connaître; et votre philosophie

vous rend trop supérieure à leurs défauts, pour que vous puissiez craindre d'en parler. Fournissez-moi de nouvelles couleurs, et que je puisse retremper mes pinceaux dans la palette. Mon tableau s'embellira de tout ce que vous aurez bien voulu lui prêter. Adieu, mademoiselle, goûtez, chantez, et donnez le bonheur à tout ce qui vous entoure; moi, je jouirai du vôtre, et jamais personne n'y prendra un plus tendre intérêt que moi. Vous connaissez mon inviolable et éternel attachement.

A M. POULTIER D'ELMOTTE.

Paris, ce 24 mars 1773.

Je n'ai pu lire sans le plus grand étonnement, monsieur, l'épître imprimée que vous venez de m'adresser. Elle est tout-à-fait différente de la copie manuscrite que vous m'envoyâtes l'été dernier, à laquelle je répondis alors. Vous y avez ajouté un très-grand nombre de vers, et des satires plus qu'indécentes tant contre un roi célèbre en Europe par ses talents et par son règne, que contre le plus grand homme de notre littérature. Vous savez que rien de tout cela n'existait dans la copie que j'ai reçue de vous, et dont j'ai conservé le manuscrit. Je connais le respect qu'on doit à tous les Souverains, et celui qui est dû à un prince dont l'Europe admire les talents, et que ses ennemis mêmes honorent. Je fais de même profession d'attachement et de respect pour le plus grand de nos écrivains, que vous osez attaquer. Je désavoue donc, monsieur, tout ce que vous avez inséré dans cette épître, et une foule de vers que je n'ai pu approuver.

puisque je ne les connaissais pas. J'ai été quelquefois l'objet des satires; je n'en ai jamais écrit, et je puis les approuver encore moins dans des vers qui me sont adressés, et où l'on a bien voulu mêler mon éloge. Comme votre épître est imprimée, permettez que je rende ma déclaration publique. J'ai l'honneur d'ètre, monsieur, etc.

P. S. J'ajouterai encore quelques lignes, monsieur, à ce qui précède. Si vous m'aviez fait l'honneur de me consulter, avant d'imprimer votre épître, je vous aurais prévenu que, dans l'état où elle est, elle ne pouvait soutenir l'impression; qu'il y a des vers qui pèchent par la mesure, et d'autres où les premières règles de la langue et de la versification française sont blessées. Cette épître n'est ni assez correcte ni assez travaillée pour vous faire honneur, et peut vous faire un grand nombre d'ennemis. La manière injurieuse dont vous y parlez du roi de Prusse, est tout-à-fait révoltante. Il n'est permis à aucun particulier de s'exprimer ainsi sur les Souverains; et jamais le gouvernement de France ne pourrait l'autoriser. La manière dont vous parlez de M. de Voltaire, que vous admirez sans doute, n'est pas moins offensante. Laissez à d'autres, monsieur, le soin d'outrager les grands hommes; mais vous, qui paraissez avoir l'ame honnète, et que toute idée d'injustice révolte,

ce n'est pas à vous à prendre ce langage. Je vous conseillerais donc de retirer tous les exemplaires de cette épître, et de n'en laisser paraître aucun. Si vous en aviez déjà donné ou envoyé à quelques-uns, il faudrait vous les faire rendre; cela peut être de la plus grande importance pour vous. Je ne vous parle pas de la prodigieuse indiscrétion que vous avez faite en publiant, sans mon aveu, une épître où vous avez ajouté beaucoup de choses que je ne connaissais pas, et qui peuvent me compromettre. Par ma lettre, que vous y avez jointe, il semble que j'approuve votre épître telle qu'elle est, et vous me rendez par-là complice de vos satires contre un Souverain et contre un écrivain célèbre que j'aime, que je respecte et que j'admire. Voilà, monsieur, les réflexions que je propose à un cœur honnête tel que le vôtre. Si je ne me suis pas trompé sur votre caractère, je crois que vous n'hésiterez pas à supprimer cette épître, et à en retirer tous les exemplaires. J'ose vous donner un conseil qui peut être de la plus grande conséquence, et que vous serez sûrement bien aise un jour d'avoir suivi.

A M. D'ESCA,

SECRÉTAIRE DE L'ENVOYÉ DE PRUSSE A LONDRES.

Paris, ce 20 avril 1773.

Vous me rendez justice, monsieur, en me faisant l'honneur de croire que je n'ai eu aucune connaissance des satires révoltantes que M. d'Elmotte vient de faire imprimer contre le roi de Prusse. Ce jeune homme, que je n'ai jamais vu, et que je ne connais pas, m'adressa une épître en vers l'été dernier; elle était manuscrite, et il n'y avait pas un seul mot contre sa majesté prussienne, ni même rien qui pût avoir rapport indirectement à elle. J'y vis seulement trois ou quatre vers sur les dissensions de la Pologne, armée contre elle-même par sa propre anarchie. Ces vers peignaient la situation d'un État tourmenté par sa constitution, et où l'indépendance de la noblesse et la servitude du peuple font le malheur de tous les deux. Je fus fort étonné, il y a environ un mois, de recevoir cette même épître imprimée, avec quarante ou

cinquante vers entièrement nouveaux, et d'y trouver contre le roi de Prusse et M. de Voltaire une satire aussi révoltante dans le fond, qu'injurieuse dans les termes. Je fus indigné, monsieur, de voir qu'une pareille épître qu'on a transformée en libelle par ces additions, pût m'être adressée. Je ne fus pas moins indigné qu'à la fin de ce libelle, on eût fait imprimer une lettre de moi, où il semblerait que j'approuve des vers que je n'ai jamais connus, et qu'on me rendît aussi complice aux yeux de l'Europe d'une satire odieuse contre un Souverain. J'ai écrit sur-le-champ à M. d'Elmotte, pour me plaindre, et j'ai rendu ma plainte et mon désaveu publics dans le premier volume d'avril du Mercure de France, dans la Gazette Littéraire des Deux-Ponts; et j'espère que ce même désaveu paraîtra bientôt dans le Journal Encyclopédique, qui s'imprime à Bouillon, où je l'ai envoyé. Ma lettre, adressée à M. d'Elmotte lui-même, contient les faits que j'ai l'honneur de vous exposer, et qu'il ne peut désavouer, puisque j'ai son manuscrit entre les mains. Je n'ai pas besoin de cette justification, monsieur, pour les personnes qui me connaissent; elles savent que j'ai autant d'horreur que de mépris pour les libelles; que je regarde comme ce qu'il y a de plus avilissant dans la littérature, l'art funeste

et honteux de calomnier ce qui est grand et de flétrir ce qui mérite nos respects. J'honore avec toute l'Europe les qualités brillantes du prince dont vous me faites l'honneur de me parler; il a droit à mon respect par son rang, et à mon admiration par son génie. Dans la dernière guerre, il a présenté un spectacle qu'offre rarement l'histoire: celui d'un roi qui n'a dû sa fortune qu'à lui-même; d'un roi grand dans ses malheurs, supérieur à ses succès, multipliant ses forces par son activité, et trouvant toujours en lui les ressources que lui refusaient quelquefois ses États. Enfin, il a su créer une grande puissance appuyée sur son génie; et, après avoir fait une révolution dans l'art militaire, il a donné un nouveau cours à toutes les négociations de l'Europe. Il ne m'appartient pas de juger de sa conduite, ni de celle d'aucun Souverain sur la Pologne; dans ce déchirement des États, je ne suis que spectateur; j'écoute la renommée sans prononcer, et je me contente, dans ma retraite, de faire des vœux pour que les nations soient heureuses et que les princes soient justes. Un jour, comme vous me faites l'honneur de me le dire, tous les intérêts cachés se dévoileront; l'histoire ouvrira les cabinets des rois, et notre postérité verra les ressorts secrets des événements dont nous ne voyons

aujourd'hui que la surface: alors elle pourra décider. Pour moi, monsieur, je me borne à voir en paix les événements qui agitent l'Europe, à respecter tous les Souverains sans les juger, à admirer les grands talents, surtout lorsqu'ils se trouvent sur les trônes, à détester toute espèce de calomnie et de libelle, tant contre les particuliers que contre les princes. Voilà mes sentiments: ils ont été ceux de toute ma vie, et ils ne changeront pas.

Recevez mes remercîments, monsieur, pour toutes les choses obligeantes que vous voulez bien me dire sur mes ouvrages, et agréez le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, votre, etc.

A MADAME MONNET.

9 juillet 1773.

J'ai l'honneur, mademoiselle, de vous adresser ma nouvelle édition : les deux premiers volumes sont entièrement nouveaux. Je souhaite qu'ils vous intéressent, et que vous y reconnaissiez quelquefois une ame digne de la vôtre. J'ai parcouru dans cet ouvrage bien des pays et bien des siècles, jugeant sur mon chemin tous ceux que je rencontrais, ne respectant pas toujours les réputations et ceux qui les font, et osant quelquefois abattre des statues élevées par l'ignorance ou la bassesse à de prétendus grands hommes. Jugez-moi, mademoiselle, si je suis déjà assez heureux pour être entre vos mains. Si par hasard on n'avait point fait ma commission, faites-moi le plaisir de me le mander, pour que je répare cette négligence. J'ai bien des torts avec vous; je n'ai pas le bonheur de vous écrire aussi souvent que je le voudrais. Je

suis entraîné dans un genre de vie et dans des occupations qui m'enlèvent souvent à moi-même; mais les sentiments que vous m'inspirez sont toujours les mêmes. Je n'oublierai jamais le temps où j'avais le bonheur de recevoir de vous des lettres si intéressantes, et où vous vouliez bien me permettre de m'entretenir et de causer familièrement avec vous de philosophie, de littérature et d'amitié. Hélas! les beaux jours s'envolent et emportent avec eux ce charme attaché aux premiers sentiments; à mesure qu'on avance, le sentier de la vie devient plus pénible : il offre moins de fleurs sur la route, moins de ces endroits délicieux où on aime à se reposer. *Il semble* que le torrent vous entraîne, et qu'on n'a presque plus d'autre sentiment que celui de se défendre contre cette rapidité inévitable qui emporte tout. Ah! du moins il est permis de se retourner quelquefois, de jeter les yeux en arrière pour voir encore les beaux lieux que l'on quitte, et jouir du moins, par les regrets, de ce qui nous échappe. Quoique vous soyez encore dans la jeunesse, ne commencez-vous pas, mademoiselle, à éprouver un peu de ce sentiment. Pour moi, beaucoup plus âgé que vous, je sens qu'il me gagne de jour en jour, et je vois l'espace et le temps qui se dérobent

sous moi d'une manière qui m'effraie. Conservez-moi toujours cette ancienne amitié dont le souvenir m'est si cher. Daignez me lire quelquefois; daignez m'écrire encore malgré mes négligences, qui ne sont jamais de l'oubli. Vous avez donc bien voulu vous promener avec moi à travers ces montagnes et ces rochers solitaires que j'ai peints. Votre imagination vive a cru entendre le bruit de ces torrents qui s'enfoncent dans des abymes. J'aime passionnément ces images pleines de mélancolie et de grandeur. Il me semble qu'au milieu de cette nature inculte et sauvage je suis échappé du monde que je connais, et mon imagination habite un nouvel univers qu'elle se fait à sa fantaisie. J'ai lu plusieurs fois votre conte oriental: il me paraît avoir le costume du pays; et l'aventure de votre malheureuse victime est décrite avec autant d'intérêt que de chaleur. J'aime le demi-voile que vous avez jeté sur cette aventure qui, en intéressant pour le présent, intéresse encore pour la suite. Continuez à remplir vos loisirs avec le sentiment et la pensée: ce sont les deux génies invisibles qui accompagnent l'homme dans ce voyage d'un moment, et qui sont chargés d'embellir pour lui le globe qu'il parcourt; mais ils ne se manifestent pas à tout le monde.

vous qui entendez si bien leur langage, qu'ils vous parlent quelquefois de moi. Adieu; aimez-moi toujours un peu, et permettez-moi de vous assurer de mon inviolable et tendre attachement.

A LA MÊME.

23 mars 1774.

Je ne vous écris pas, mademoiselle, de ma propre main, parce que, depuis sept mois, il m'est impossible d'écrire. A la fin du mois d'août dernier je sentis une légère incommodité aux yeux, qui s'est toujours augmentée depuis, et s'est changée en une maladie que rien ne peut guérir. J'ai été tout l'hiver à demi-aveugle, sans lire, sans écrire, sans pouvoir soutenir le jour: il m'est même défendu de penser; car chacune de mes idées porte un contre-coup sur cet organe délicat. Je suis réduit à la condition d'une plante végétant sans mouvement et sans action. Voilà mes excuses auprès de vous, mademoiselle. Je n'existe que pour la douleur et pour l'ennui; mais je conserve encore le sentiment; et ce sentiment m'attache à vous pour jamais. Ce plaisir est le seul qui me reste; il nous a été donné pour nous consoler dans les orages de la vie. Votre colère ne m'effraie pas: vous me parlez trop de votre

indifférence, pour que je ne croie pas encore à votre amitié. Pardon, mademoiselle, si je ne vous dis rien de plus: je ne puis même dicter une lettre sans fatigue. Il semble d'ailleurs que l'on ne dicte pas comme l'on écrit: les mouvements de l'ame s'arrêtent, s'affaiblissent un peu, quand il faut les communiquer à un tiers. Il y a, par le commerce même des lettres, une sorte de tête-à-tête, qui rend la conversation plus intéressante et plus douce. Agréez, je vous prie, les sentiments que je vous exprime et ceux qui restent encore au fond de mon cœur.

A LA MÊME.

9 mai 1774.

Je suis bien sensible, mademoiselle, au tendre intérêt que vous me témoignez dans votre lettre: je me la suis fait lire plusieurs fois; elle a porté dans mon ame un de ces sentiments doux qui font oublier que l'on souffre, qui font croire qu'on est mieux. Les paroles de nos amis ont sur nous la puissance de cette musique des Anciens, qui calmait les douleurs. Cependant je ne serai content de mes yeux, que lorsqu'ils auront pu vous lire : je les promène au grand air; je les exerce à souffrir le jour en plaine campagne, et j'espère que l'été achèvera de les rétablir. Je n'aurai de long-temps le pouvoir d'en abuser; il me faudra apprendre à être modéré : ce n'est pas, je crois, la science la plus facile. Il est plus aisé à certains caractères de s'interdire tout mouvement, que de l'arrêter. Je suis peut-être de ce nombre; mais il faut bien que la philosophie et la raison servent à quelque chose. Je serais trop

heureux d'être auprès de vous, de vous entendre lire, de voir quelques-unes de mes idées tracées de votre main. Vous y ajouteriez sûrement, et je me trouverais embelli sans y penser. Je ne verrais qu'un mal à cela, c'est que je ne serais plus si impatient de guérir. Je n'ai point ce bonheur; mais j'attends tout du temps et du repos.

A M. POULTIER D'ELMOTTE.

6 septembre 1774.

Vous me feriez le plus grand plaisir, monsieur, de ne faire aucun usage public de cette épître que vous m'avez adressée il y a quelques années, et que vous me paraissez dans le dessein de réimprimer. Cet ouvrage m'a causé un véritable chagrin, et m'a occasioné toutes sortes de tracasseries, par les choses tout-à-fait extraordinaires que vous y aviez ajoutées sans que j'en eusse aucune espèce de connaissance. Je sais, de plus, que cette épître, telle que vous l'aviez imprimée avec les additions, a très-fort irrité de grandes puissances; qu'on a fait contre vous des démarches très-sérieuses; qu'on a sollicité ici contre vous le gouvernement, et que vous avez été en danger pendant quelque temps. Après de pareilles aventures pour un ouvrage, je crois, monsieur, que la prudence vous fait une loi de l'ensevelir pour toujours, et de tâcher, autant que vous pourrez, de le supprimer. Quoique vous en ayez retranché tous les vers qui

ont fait tant de bruit, je crois cependant qu'il y aurait toujours du danger pour vous à le faire reparaître, parce que cette nouvelle édition doit nécessairement réveiller l'idée de la première, et attirer les yeux sur vous. Pour ce qui me concerne, il y a, dans la nouvelle épître que vous m'envoyez, beaucoup de choses que je ne puis approuver, et qui m'occasioneraient des tracasseries nouvelles. Vous y parlez avec un ton un peu satirique de plusieurs gens de lettres dont je connais quelques-uns, et avec lesquels je suis un peu lié, ou par moi, ou par des amis communs. En général, je ne me suis jamais permis aucune satire contre personne; et il y a des gens de lettres qui, quoiqu'ils n'aient fait que des ouvrages, ou médiocres, ou mauvais, sont respectables à d'autres égards. Je n'aimerais, monsieur, aucune espèce de satire, même indirecte, dans un ouvrage qui m'est adressé publiquement. J'ose donc exiger de vous, monsieur, que vous ne fassiez plus paraître cette malheureuse épître, et encore moins la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire. Après tout ce qui s'est passé, et la manière cruelle dont j'ai été compromis, j'ai droit, je pense, d'exiger de vous ce sacrifice. Si vous voulez conserver une partie des vers de votre épître, vous pouvez aisément les confondre dans un autre ouvrage, ou sous un

autre titre; mais je vous prie en grace que mon nom n'y soit pour rien, et qu'il soit effacé entièrement. J'espère cette grace de votre honnêteté et de votre amitié, et je vous aurai une véritable obligation. Si par hasard vous hésitiez là-dessus, je crois que, pour vous décider, il vous suffirait de penser que, par une conduite contraire, vous me feriez, monsieur, la peine la plus sensible, et ce n'est pas sûrement votre intention. *J'ai* l'honneur, etc.

AU MÊME.

Paris, 22 novembre 1774.

Je viens de recevoir, monsieur, la lettre extraordinaire que vous m'avez écrite : le ton m'en paraît si singulier, que je la crois aussi indigne de vous, que de moi. Vous avez, avec de la droiture dans l'ame, une imagination bien ardente et bien vive ; et je crains que vous ne vous laissiez un peu trop gouverner par elle. Après l'impression de cette épître, où vous m'avez compromis d'une manière si cruelle, j'ai dû faire un désaveu public, et je l'ai fait. Il m'était difficile de ne me pas plaindre un peu de votre procédé, et vous avez eu l'honnêteté vous-même de convenir que j'en avais le droit. J'ai reçu une lettre de Londres, signée d'un nom que je ne connaissais pas ; on me demandait des explications sur cette épître : j'ai mis dans ma réponse les mêmes faits que j'avais mis dans mon désaveu. Voilà, monsieur, toute ma conduite à votre égard. Votre lettre contient plusieurs

choses qui sont des énigmes pour moi. Vous m'accusez d'avoir sollicité le gouvernement contre vous. Monsieur, monsieur, je n'ai jamais sollicité le gouvernement contre personne : il paraît que vous voyez les choses d'un peu loin. Tous ceux qui me connaissent, savent bien que ce n'est pas là ma manière. Je vous dirai seulement que j'ai refusé de fournir des armes à des personnes qui sollicitaient contre vous, et cherchaient à vous nuire. Si, dans un poème que j'ai fait à l'âge de vingt ans, j'ai mis quelques vers contre un peuple que je respecte et avec qui nous étions alors en guerre, je vous dirai, monsieur, que l'homme de vingt ans et celui de quarante ne sont jamais les mêmes. Heureux celui qui, dans sa jeunesse, n'a jamais écrit une ligne qu'il voulût effacer par la suite! Nous devons du moins, dans le cours de notre vie, perfectionner nos sentiments et notre morale; et je ne crois pas avoir à rougir de la mienne. Quelque chose que vous paraissiez écrire contre moi, ma réponse est prête : elle est au fond de mon cœur et dans l'estime de ceux qui me connaissent. Ce n'est pas la première injustice que j'éprouve, et je suis fâché que celle-ci me vienne de vous. Vous ne me paraissiez point fait pour augmenter le nombre de ceux qui calomnient les lettres. Je

vous plains, si vous avez le malheur d'avoir de ces affreux succès, et j'ai encore une assez bonne idée de votre caractère et de votre ame, pour croire qu'un jour ils vous feront rougir.

AU MÊME.

Paris, 11 février 1776.

J'ai reconnu, monsieur, dans la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la franchise et la noblesse de votre caractère. Une ame telle que la vôtre peut être quelquefois séduite par son imagination; mais elle ne peut être trompée long-temps, et elle désavoue bientôt des sentiments qui lui sont étrangers. Je dois vous féliciter peut-être d'avoir renoncé à une carrière qui est troublée par beaucoup d'orages. Vos talents devaient vous y donner des succès; mais les succès sont si loin du bonheur! Il y a bien peu d'hommes, même des plus célèbres, qui ne se soient repentis quelquefois d'avoir écrit. Vous porterez, monsieur, dans les affaires, le talent qui vous eût distingué dans les lettres, et votre caractère sera mis en action pour l'utilité publique et pour la vôtre.

Soyez persuadé, monsieur, que mon cœur sent

tout le prix de la démarche noble que vous voulez bien faire, et que personne n'est avec plus d'estime et de considération que moi, monsieur, votre, etc.



A MADAME MONNET.

5 mai 1776.

J'ai l'honneur de vous envoyer, mademoiselle, les Contes orientaux de M. de Caylus, que vous me demandez; ils servirout de modèle à des ouvrages meilleurs et plus piquants. Sur ce canevas asiatique vous semerez les fleurs de l'Europe, et vous serez vous-même traduite un jour dans l'Orient, pour intéresser les loisirs des belles Géorgiennes transportées dans les sérails de Constantinople et d'Ispahan. Si le Cid et Pygmalion, que l'on joue demain à la Comédie Française, peuvent vous faire quelque plaisir, ma sœur peut disposer d'un billet de loge qu'elle vous envoie. Elle aura l'honneur de vous y joindre, et le plaisir d'assister avec vous au spectacle. C'est dans la loge que vous connaissez : comme elle a trois places, vous serez maîtresse, si vous le jugez à propos, d'y amener une de vos connaissances ou de vos amies du couvent. J'aurais bien désiré pouvoir vous y accom-

pagner, mais je pars dans ce moment pour la campagne; ma sœur sera plus heureuse que moi. Agréez tous mes remercîments pour votre lettre obligeante, et soyez bien sûre que les sentiments que vous avez fait naître ne peuvent s'effacer. Personne ne prendra jamais un intérêt plus vif à votre bonheur, et au succès de tout ce que vous pouvez désirer. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir y contribuer, et ce serait une félicité réelle pour moi. Je ne sais si vous êtes instruite que M. de Malesherbes quitte sa place. Son successeur sera déclaré un de ces jours. Ce sera probablement de nouvelles sollicitations et de nouvelles démarches à faire auprès du nouveau ministre; car ces messieurs ne se piquent pas de tenir les engagements de leurs prédécesseurs. Ils s'empresseraient tous de vous obliger, s'ils avaient le bonheur de vous connaître; mais le mérite modeste approche rarement des ministres et des rois. L'intrigue occupe les avenues, et bouche les passages; l'amitié du moins vous rendra dans tous les temps toute la justice qui vous est due; elle prend la liberté de vous assurer ici d'un inviolable et tendre attachement.

A LA MÊME.

Ce 19 juin 1776.

Je suis assez heureux, mademoiselle, pour pouvoir vous offrir encore deux billets que j'avais refusés à d'autres, inspiré par quelque bon génie. Cette séance vous intéressera sûrement. On dit que M. de La Harpe a fait un très-beau discours, et il doit lire, de plus, la traduction en vers du septième chant de la Pharsale, qui est plein d'énergie et de force. Celui qui doit lui répondre est M. Marmontel; et M. d'Alembert lira probablement l'éloge d'un ancien académicien, où vous trouverez des choses intéressantes et d'une ame douce et sensible. Voilà ce que nous pouvons vous offrir pour demain. Je ne lirai rien, je me contente de travailler en silence, et encore je travaille assez peu; l'aiguillon de la gloire ne me tourmente plus, et me laisse dormir en paix. Je souhaite que cet amusement passager suspende quelques moments les inquiétudes de votre ame. Vous vous effrayez de votre solitude, vous tournez des regards attendris vers vos amis,

vers votre patrie, que vous avez quittée; je conçois cette situation; et il y a des moments où l'ame se croit abandonnée dans un désert, et cherche en vain autour d'elle quelque chose qui l'appuie et la console. J'ai souvent de ces moments-là, et je vous dirai avec Zaïre, qui le dit d'après Virgile : *Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts ?* Je voudrais que mon amitié pût contribuer à adoucir vos peines; je voudrais pouvoir vous rendre un peu de ce courage qui vous est nécessaire pour suivre vos projets, et supporter l'absence de ce qui intéresse votre cœur. Je suis à Paris depuis fort peu de jours, et je m'y suis toujours mal porté. Ma santé encore n'est pas très-bonne; c'est ce qui m'a empêché d'avoir le plaisir de vous voir comme je l'eusse désiré. Faites-moi l'amitié de venir, si vous le pouvez, dîner samedi avec ma sœur et moi; nous passerons la soirée ensemble. Agréez, mademoiselle, mon inviolable et tendre attachement, et les vœux que je fais du fond de mon cœur pour vous voir aussi heureuse que vous méritez de l'être.



A LA MÊME.

Décembre 1776.

Je vous remercie, mademoiselle, de votre aimable inquiétude sur mon état; cela même est un adoucissement qui pourrait faire aimer bien des maux. Vous m'avez accoutumé à des sentiments si doux; et ce n'est pas aujourd'hui que des lignes tracées de votre main, m'ont fait oublier que je souffrais. Heureusement ce mal-ci n'est pas redoutable, et j'espère être libre dans peu. Ma poitrine est à peu près dans le même état qu'hier, un peu oppressée, un peu souffrante. Je suis tranquille, je rêve et je me tais. Voilà mes remèdes pour le jour. Je dors beaucoup la nuit; c'est encore un des moyens que j'emploie pour me guérir; j'espère qu'ils me réussiront. Mille tendres respects, mademoiselle; préservez-vous de tous ces petits fléaux qui tourmentent la vie en détail. La vôtre mérite d'être si heureuse et si douce! Bien des respects, je vous prie, à votre chère amie.

A LA MÊME.

Paris, 10 octobre 1777.

Votre lettre est obligeante et très-aimable; elle me fait regretter de plus en plus que vous m'écriviez de si loin, et qu'après avoir habité dans Paris, vous ayez pu l'abandonner. Quand on est à de si grandes distances, et que l'on conserve à peine l'espérance de se voir, c'est à peu près comme si l'on habitait dans des planètes différentes avec lesquelles on pourrait communiquer par un courrier. C'est bien le cas d'avoir cette tendre reconnaissance que madame de Sévigné avait pour la poste. Elle ne pouvait assez remercier ces hommes et ces chevaux obligeants qui, la nuit et le jour, et dans toutes les saisons, ont la complaisance de courir sans cesse pour nous donner des nouvelles de ceux que nous aimons, et faire voyager jusqu'à nous leurs sentiments et leurs idées. Je me sers de leur secours officieux dans ce moment, pour vous faire tenir une petite brochure consacrée à la mémoire de madame Geoffrin. Vous avez sûre-

ment entendu parler d'elle dans votre voyage de Paris ; elle est morte, il y a environ un mois : un de ses amis, qui lui était tendrement attaché, a voulu lui dire ce dernier adieu que les Anciens adressaient dans les cérémonies funèbres à ceux qu'ils avaient aimés. Le ton de cet ouvrage est très-simple, et il devait l'être ; mais le sentiment et la vérité l'ont dicté d'un bout à l'autre. Après cette lecture, vous connaîtrez cette femme qui a été long-temps célèbre, comme si vous eussiez passé votre vie avec elle. L'auteur ne se nomme pas ; mais, si l'ouvrage vous fait quelque plaisir, il désire beaucoup que vous le deviniez. Agréez, mademoiselle, mon inviolable et tendre attachement. Ma sœur est infiniment touchée de votre souvenir, et elle me charge de mille choses pour vous, ainsi que pour votre amie. Nous aimons ici tout ce qui peut contribuer à votre bonheur.

A LA MÊME.

Paris, 10 mai 1778.

Vous me demandez, mademoiselle, si parmi ces hommes trafiquant des pensées d'autrui, et qui se font une fortune immense avec l'esprit des autres, j'en connais un qui soit facile, et avec lequel vous puissiez traiter avantageusement pour vos Contes. Hélas! je vous dirai non, je n'ai point fait encore cette heureuse découverte. J'ai eu quelquefois affaire à ces messieurs; je les ai trouvés très-vigilants; moi, je ne le suis pas du tout : il y a des choses dans la vie auxquelles je n'ai jamais donné une grande attention; celle-là est du nombre. Je me laisse aller au courant de l'eau; il me mène où il peut. J'aimerais beaucoup mieux voguer avec vous sur votre beau fleuve de l'Euphrate, voir les platanes qui ombragent ses rives, avec la bonne femme et ses deux fils. J'espère que je lirai un jour ce nouveau conte; que j'y retrouverai les graces et l'esprit français, déguisés et voilés sous cette simplicité des Orientaux,

pleine de charmes pour nous, sans doute parce que nous en sommes très-loin. La simplicité nous plaît comme un déshabillé élégant plaît aux femmes au sortir d'une grande parure; les mouvements sont plus libres : l'état de société est en quelque sorte un état de guerre; la simplicité semble offrir un repos et un asyle; tout ce qui porte ce caractère, inspire la confiance; on s'arrête auprès d'elle quand on la rencontre parmi les hommes; et, dans les livres mêmes, *elle fait* plaisir, comme un paysage doux repose les yeux et fait naître ou des souvenirs ou des regrets intéressants. J'aime donc ces bons Orientaux, parce qu'ils sont plus près de la nature que nous: en vivant avec eux je remonte tout à coup de quelques milliers d'années vers l'origine du monde. On se plaît, je ne sais trop pourquoi, ou plutôt je le sais bien, à s'éloigner de son siècle. Je vous félicite de conserver le goût du travail; peut-être vaudrait-il mieux ne se point donner ce malheureux besoin d'activité, qui tourmente encore plus qu'il n'intéresse. Mais quand une fois le mal est fait, et que l'ame est sortie de ce précieux repos où elle ne rentre plus, les lettres sont encore la plus douce manière de l'occuper. On fait des contes ou des histoires qu'on peut fort bien appeler des contes, des discours qui sont éloquents ou qui ne le sont pas, des tra-

gédies, des comédies, des poèmes, des livres de philosophie : car la philosophie est encore un des amusements de ce monde, et la vie s'écoule; elle se passe au bruit de quelque petite renommée que l'on entend ou que l'on croit entendre, ce qui revient à peu près au même; et puis l'on s'endort d'un long sommeil : le voyage est fini; mais on a l'avantage de s'être ennuyé moins qu'un autre en route. Un des célèbres voyageurs de ce genre, et qui a quatre-vingt-quatre ans (M. de Voltaire), a encore autant d'ardeur qu'il en avait à quinze; il se fixe à Paris, et ne retourne plus à Ferney : il vient d'acheter une maison à vie, et compte avoir fait un excellent marché. Ses amis espèrent qu'il achèvera le siècle *comme* Fontenelle; et, comme de droit, il ira plus loin dans cet autre monde qu'on nomme postérité. Je l'ai vu plusieurs fois; il vient assez souvent à notre Académie; il en est le patriarche, le souverain : il règne là comme au théâtre; et, depuis qu'il est à Paris, il a dû prendre une plus grande idée de sa gloire. Ma sœur, à laquelle vous voulez bien vous intéresser, sort d'une maladie violente qui l'a beaucoup affaiblie; elle me charge de mille tendres compliments pour vous : recevez tous les miens.

15.

A M. DUCIS.

Ce vendredi, 2 octobre 1778.

Je vais relire OEdipe, mon cher ami, et sûrement je le relirai avec un nouveau plaisir, comme on revoit toujours ses amis avec intérêt, et les grands caractères avec admiration. Après avoir lu, je vous parlerai avec ma franchise accoutumée, et je vous soumettrai mes jugements. Si nous ne sommes point d'accord, monsieur d'Angivillier sera en tiers entre nous. Vous connaissez son ardente amitié pour vous et le zèle qu'il prend à vos succès : je lui dispute ces deux sentiments, comme vous savez bien. Ma sœur et moi, nous regrettons fort le temps que vous avez passé ici avec nous : j'espère que ces jours heureux pourront revenir, s'ils ne vous ont point ennuyé. Vous pourriez, dans le mois de septembre, venir passer une semaine ou deux comme vous avez fait la dernière fois : nous nous réunirions aux heures du repas et à la promenade.

Les journées d'automne, à la campagne, ne sont pas défavorables à la méditation et au génie. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse. Ma sœur me charge de mille choses pour vous.

AU MÊME.

A Marli, ce dimanche, 4 octobre 1778.

Vous êtes le maître, mon cher ami, de venir à Marli, au jour et au moment que vous le désirerez, c'est-à-dire, tout à l'heure; vous ferez le plus grand plaisir à ma sœur et à moi. Votre chambre ou votre cellule sera toujours réservée dans le couvent, dès que vous pourrez ou que vous voudrez en faire usage. Vous savez notre projet des Pères du désert. Malheureusement le désert se trouvera cette fois-ci au milieu de la cour. C'est un mauvais voisinage pour des ermites; mais, avec une imagination forte, on se fait une solitude partout : votre clef mettra une barrière entre vous et le reste du monde. Venez donc dès aujourd'hui, dès demain, si vous voulez. Nous avons encore de la verdure au dehors; et, au dedans, le feu étincelle dans le foyer. Le feu est assez propre à la rêverie des poètes; et, au bruit du bois qui pétille, quelquefois l'imagination s'enflamme. Pardon, je vous parle votre

langue; j'apprendrai encore mieux à la parler auprès de vous, et votre exemple m'animera moi-même au travail. Adieu, mon cher ami. Je vous embrasse : songez qu'il y a ici deux personnes qui vous attendent et qui vous aiment.

AU MÊME.

A Marli, ce 18 novembre 1778.

J'ai lu avec bien de l'intérêt, mon cher ami, votre aimable lettre, et j'ai cru causer encore avec vous au coin de notre foyer solitaire, ou dans ces allées profondes de la forêt où nous allions quelquefois nous égarer. Nous ne sommes pas faits l'un et l'autre pour le bruit, ni pour ces belles soirées où l'on va s'ennuyer en cérémonie. Il nous faut la liberté de l'ame et la fière indépendance de la solitude; c'est là que nous nous retrouvons nous-mêmes, et que nous sommes quelque chose; c'est là que le génie se fait entendre, s'il daigne quelquefois nous visiter. Les inspirations heureuses sont dans les profondeurs de l'ame et dans le calme du silence. Nous retrouverons, j'espère, nos promenades, nos arbres pittoresques, nos bois déserts, nos soleils couchants, et ces scènes magnifiques de la nuit qui étend sur l'univers ses grandes ombres, et dont la tranquillité auguste inspire une sorte de

respect religieux. J'ai un véritable regret que nos ames ne se soient pas réunies plus tôt, et que le temps ait volé à notre amitié tant d'années qu'il nous devait. Employons du moins celui qui nous reste, et soyons séparés le moins qu'il nous sera possible. Je vous félicite des larmes qui commencent à couler sur le sort de votre vieil Œdipe. Soyez persuadé qu'il sera parlé de ce vieillard, et qu'il donnera de fortes secousses à des ames froides et légères, qui seront tout étonnées de se trouver sensibles. Spectateurs, acteurs, gens de lettres et gens du monde, vont faire connaissance avec cette vieille nature, inconnue depuis si long-temps, et proscrite de nos ouvrages comme de nos mœurs. Elle attachera par sa simplicité fière et par ce pathétique profond, expression touchante du malheur qui se plaint, sans penser qu'il a des témoins autour de lui; car c'est la principale et peut-être la seule source de la corruption du goût, de penser qu'on a des spectateurs. Mettez une coquette, ou un bel-esprit dans un désert; ils seront bientôt corrigés, et cesseront d'être ridicules en devenant vrais, c'est-à-dire, simples; car, dans les arts, ces deux mots signifient la même chose, et n'expriment qu'une idée. Inspirez cet esprit à vos acteurs, et soufflez votre ame au bon Brizard. Vous savez que le prophète Ézéchiel vit une

grande plaine d'ossements; alors Dieu lui dit Souffle sur ces ossements, et ils vivront. Le prophète obéit, et aussitôt on les entendit s'agiter, se remuer, se rapprocher, s'emboîter et faire un tout vivant et animé qui se dressa, marcha et respira. Voilà, mon cher ami, une partie du miracle qui vous est réservé. Faites-le, et vous serez aussi un grand prophète, même à Versailles qui est votre pays. Apprenez surtout à vos acteurs à ne pas être plus vivants qu'il ne faut; car c'est là que l'excès de la force tue. Plus on est violent, moins on est sensible; et le spectateur se glace à mesure que l'énergumène s'échauffe. Je compte rester ici jusqu'à la fin du mois, ainsi je ne verrai que la répétition qui se fera à Versailles. Il y a apparence qu'elle n'aura lieu que le jour même de la représentation. Si par hasard elle devait se faire la veille, mandez-le moi par un billet de deux mots, pour que je puisse m'y rendre de Marli. Adieu, mon cher ami. Je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Ma sœur vous fait mille compliments.

ooooooooo

A MADAME MONNET.

A Marli, ce 18 novembre 1778.

Je commencerai, mademoiselle, par vous parler de votre conte que j'ai lu avec très-grand plaisir. Le sage Caleb est d'une excellente conversation; il a une ame douce, une imagination riante, une manière de s'exprimer pleine de sensibilité et de grace : il peint tout ce qu'il dit; il ne s'arrête sur ses tableaux qu'autant qu'il faut pour intéresser, et ses descriptions, toujours pittoresques, ne fatiguent jamais. Tous les personnages de votre drame ont leur physionomie bien marquée, et cette physionomie plaît et attache. Dalimec a dans les traits quelque chose d'imposant et de céleste; c'est une sensibilité sage, une hauteur calme dans le caractère, et une sorte de soumission orientale à la fatalité qui pèse sur tous les hommes et se joue de tous les rangs. Zulima a plus de fraîcheur et de grace; elle a, pour ainsi dire, la jeunesse des vertus comme de la beauté; on la voit naître au bonheur comme à

la vie, et l'on croit être heureux avec elle. Les deux frères sont touchants, mais leur passion est pure comme la nature. Par le tableau aimable qu'elle présente, elle nous transporte bien loin de notre pays et de notre siècle, et nous inspire une sorte d'enchantement qui n'est plus fait pour nos mœurs : c'est là que la jalousie même intéresse et devient une vertu dans un cœur tendre. Ah! il est doux de lire de pareils romans pour se réconcilier avec les hommes : mais il faut faire cette lecture à la campagne et dans la solitude. La solitude monte l'imagination à croire aisément aux vertus, à se répandre dans les siècles et dans les pays qui valent mieux que le nôtre. On aime à errer loin de soi, et à s'environner de fantômes qui ont l'air un peu étranger; on les aime surtout s'ils ont quelque chose de doux et d'attendrissant. La rêverie et la langueur que la solitude inspire, se plaisent à s'arrêter sur ces images. Voilà, mademoiselle, les charmantes illusions dont je me suis senti entouré en vous lisant. J'aurais voulu vivre sous cette cabane, à l'ombre de ces palmiers, assister au réveil de cette belle Zulima, voir traire le lait de ces innocentes brebis qui nourrissaient une famille innocente comme elles. Si je ne vous ai point remerciée plus tôt du plaisir que vous m'avez donné, c'est que je voulais pouvoir en même temps vous

rendre compte de la commission dont vous avez bien voulu me charger. Depuis votre première lettre, je suis toujours à la campagne; j'y vois tomber les dernières feuilles de l'automne, et je n'ai pu encore visiter aucun de ces messieurs qui trafiquent de l'esprit des autres, qui ont de grands revenus et des maisons de campagne, parce que quelques personnes ont de l'imagination, du talent, et que des milliers d'hommes, tourmentés du démon de l'ennui, l'exorcisent avec des journaux, des histoires et des contes. Je ne suis pas trop sûr d'obtenir les cinquante louis, parce que ces messieurs, en général, ne passent point pour prodigues, et qu'ils ont pour principe de recevoir le plus et de donner le moins. D'ailleurs, ils achètent presque toujours la renommée bien plus que l'ouvrage, et presque jamais le premier chef-d'œuvre n'est bien payé; ce n'est qu'au second qu'ils s'enhardissent, parce que le succès du premier leur sert de garant : ils font à peu près comme les portiers de comédie, jugeant de l'esprit de l'auteur par la recette : l'homme de génie est celui qui a rempli la caisse. Voilà, mademoiselle, mes craintes et mes doutes fondés un peu sur la connaissance du pays; mais vous êtes sûre au moins que l'amitié ne se négligera point, et qu'elle ira frapper à plusieurs portes. Mais ne faudrait-il pas que j'eusse les

deux contes? Le marchand chargé de belles esclaves circassiennes pour les harems de Constantinople ou d'Ispahan, et qui les présente lui-même, est bien plus sûr du succès, que celui qui, sans les montrer, dirait seulement qu'elles sont belles. De beaux yeux et une belle taille font plus que mille paroles. Envoyez-moi donc la belle Circassienne que je dois vendre: j'en ai déja une, il me faut l'autre : je les montrerai toutes deux, et l'avarice va tomber à leurs pieds. Si, dans ce siècle d'intérêt, on est encore sensible à la beauté, je ne saurais être fâché, mademoiselle, de vous avoir donné la peine de m'écrire une seconde lettre. Comment pouvoir jamais se repentir d'avoir lu de vous quatre pages de plus? La punition est si douce, qu'on serait bien tenté de redevenir négligent pour être encore traité de même. Ma sœur vous fait mille tendres remercîments des choses obligeantes que vous voulez bien lui dire ; elle sent tout le prix de votre amitié: et moi, mademoiselle, je ne vous parle pas de mon attachement que l'absence et les années ne peuvent affaiblir.

A LA MÊME.

Marli, ce 16 juin 1779.

Vous avez, mademoiselle, emporté de Marli tout notre bonheur et nos plaisirs; depuis votre départ, j'ai toujours été dans l'inquiétude et le chagrin. Ma sœur est tombée malade; et ce corps délicat et frêle que vous connaissez, est tourmenté par les plus horribles souffrances. Ses jours et ses nuits se passent dans des gémissements et des cris, et des remèdes qui la fatiguent presque autant que ses maux. Je suis témoin de ce cruel spectacle, sans pouvoir lui procurer presque aucun soulagement. La médecine a si peu de ressource! et, à la campagne, il y a si peu de secours! J'en aurais beaucoup plus à Paris; mais, dans l'état où elle est, il est impossible de la transporter. Elle s'étonne elle-même de pouvoir tant souffrir, et je ne suis pas moins étonné qu'elle puisse, dans sa faiblesse, trouver assez de forces pour résister à tant de maux; heureusement elle a quelques moments de

calme dans le jour, mais toutes les nuits sont cruelles.

Vous avez le bonheur de vivre dans une société qui vous chérit, à côté d'une amie qui vous idolâtre. Ah! joignez-y la santé, sans laquelle il n'y a point de bonheur. Vos Contes Orientaux paraissent depuis quelques jours. J'ai reçu les exemplaires que vous me destiniez; je n'ai pu encore en faire usage, parce que tous mes instants sont cruellement occupés. Les premiers que j'aurai de libres seront employés à faire l'extrait pour le Mercure, ce sera une occupation bien douce pour moi; je croirai encore être avec vous, je converserai avec votre imagination riante, avec votre ame sensible, avec cet esprit délicat et orné sans aucune affectation de le paraître. Tout cela forme un ensemble piquant et avec lequel il serait très-doux de vivre; mais tout cela, à cent lieues de distance, ne laisse que des regrets.

Je ne vous renvoie pas la lettre de votre bonne amie, que j'ai lue avec un extrême plaisir; j'attends que vous m'indiquiez un contre-seing. Remerciez-la beaucoup pour moi de cette amitié passionnée qu'elle a pour vous, et qui contribue tant à votre bonheur.

****

A LA MÊME.

Marli, 3 août 1779.

J'ai fait, mademoiselle, l'extrait de vos Contes Orientaux; mais M. Barthe, à qui je l'ai lu, veut le réserver pour la seconde édition, qui va paraître. Il s'est chargé de l'envoyer lui-même au Mercure au moment où il le faudrait. J'ai remis de votre part, il y a déja long-temps, un exemplaire à madame de Marchais. Je ne l'ai pas revue depuis; mais elle me fit beaucoup de remercîments pour vous, et me demanda votre adresse pour vous écrire elle-même. Je suis persuadé que vous ferez très-bien de vous livrer à ce genre dans vos moments de loisir. Il occupera votre imagination et votre ame; vous y verserez cette douce sensibilité qui fait votre caractère; et vos amis, en vous lisant, du moins jouiront encore, loin de vous, des talents et des qualités aimables que vous donna la nature; bientôt vous pourrez faire une collection intéressante; vous serez aimée de ceux mêmes qui

ne vous auront jamais connue. Ces romans seront un jour l'histoire de vos sentiments. J'oubliais de vous dire que M. Deleyre, qui vous a lue, m'a chargé de mille choses pour vous. Le premier de vos contes surtout lui a fait le plus grand plaisir; il en aime les peintures touchantes; ces tableaux de la campagne, de la bienfaisance et de l'amour, ont ému son imagination tendre et romanesque, qui s'allie chez lui à un caractère de mœurs très-austères. Il n'est pas tout-à-fait aussi épris du second; il n'en aime point le but moral, parce qu'il croit que les apparences mêmes sont une partie du devoir des femmes; mais, s'il y a des hommes de son avis, presque toutes les femmes seront pour vous. Ma sœur vous fait mille tendres remercîments de l'intérêt que vous voulez bien prendre à sa santé : elle vous le manderait elle-même, si elle avait la force d'écrire; elle accepte avec reconnaissance la graisse d'ours que vous avez la bonté de lui offrir, car il est très-difficile d'en avoir à Paris de véritable et qui ne soit point frelatée: dans ce maudit pays, les sentiments, les visages, les vins, les huiles, il n'y a rien de vrai, et il faut presque être en garde contre tout. Envoyez-nous donc de la graisse d'ours, et que ma sœur vous doive encore sa guérison et sa santé. Serait-il possible, ce que vous m'écrivez, que peut

être vous ne reverrez jamais Paris? Quoi! sacrifiez-vous ainsi vos amis de Paris à vos amis de la Rochelle? Vos projets, vos espérances, que sont-elles devenues? Soyez sûre, d'après le tableau que vous m'avez fait dans votre dernière lettre, que vous seriez plus heureuse ici; que votre esprit et vos talents y seraient mieux goûtés; que vous y trouveriez plus de personnes faites pour vous voir et vous entendre; que tout, jusqu'aux amusements, parlerait à votre imagination, développerait davantage vos idées, et contribuerait à perfectionner ce goût si nécessaire pour écrire, ce goût que vous avez deviné par instinct, mais auquel la société et Paris ajouteraient encore : mais toutes ces raisons sont peu de chose sans celle du bonheur. Votre cœur a besoin d'être aimé; vous l'êtes au sein de votre patrie; ce qui vous aime vous suivra partout où vous irez : non, je n'en doute pas; ou si par malheur c'était un roman, je ferai tout au monde pour me le persuader le plus tard que je pourrai. Agréez à jamais mon tendre et inviolable attachement.

A LA MÊME.

Ce 11 novembre 1779.

Oui, mademoiselle, soyez sûre à jamais des sentiments de ma sœur et des miens; nous voudrions pouvoir vous les témoigner encore à Paris, pouvoir encore jouir de votre entretien, vous offrir de temps en temps notre petite table frugale, ou nous promener avec vous dans les bosquets délicieux de Marli que vous embellissiez encore. Mais nos beaux jours sont passés; vous avez été vous entourer de nuages dans votre ville de la Rochelle. En diminuant notre bonheur, il paraît que vous n'avez point augmenté le vôtre; si j'en juge par le ton de vos dernières lettres, vous n'êtes point heureuse; vous éprouvez cette langueur secrète d'une ame qui se sent étrangère où elle est, et que rien ne ranime, parce que peut-être elle a besoin d'un intérêt plus vif. Il est une mélancolie douce et sensible qui est au-dessus de tous les plaisirs, qui jouit de son recueillement et de sa solitude, bien plus

que d'autres ne jouissent de leur joie; qui plaît à l'imagination et la nourrit, et fait quelquefois verser des larmes avec délices. Cette mélancolie est un bonheur, et elle est presque toujours la compagne du talent; vous devez la connaître, et vous avez dû l'éprouver souvent : mais il en est une autre qui n'est que de la tristesse, et laisse un vide affreux dans l'ame; elle empoisonne tout et n'embellit rien; elle gâte à la fois et la solitude et le monde; elle ôte le goût des plaisirs et du travail, et ne le remplace pas. Ah ! c'est là un véritable fléau, et le plus cruel de la vie. Que je vous plaindrais, si vous étiez jamais destinée à l'éprouver! Mon ame a été souvent dans cette situation; elle était comme ces ombres qui n'avaient plus de part à la vie, que parce qu'elles étaient forcées d'errer autour de leurs tombeaux. Il me semble qu'en moi cette disposition venait souvent du contraste d'une ame active avec un corps très-faible : c'était presque toujours l'effet d'une mauvaise santé. Heureusement la nature, si féconde en sources de peines, vous a préservée de celle-là. Vous avez de plus auprès de vous les ressources d'une amitié tendre, celle des talents, du travail et des succès. Les succès sont au moins une distraction agréable; et, quand on n'a rien de mieux à faire, on y pense au moins quelques minutes avec plaisir.

Madame Necker et M. d'Alembert m'avaient dit tous deux que vous leur aviez envoyé votre ouvrage. M.r d'Alembert est venu un matin chez moi me lire votre lettre : vos contes lui ont fait un véritable plaisir, et, d'après cette lecture, il s'est imaginé que vous deviez être d'une société très-agréable ; ainsi, je l'ai trouvé d'avance très-disposé à croire tout ce que je pouvais lui dire là-dessus. J'ignorais qu'un de ces faiseurs de libelles, qu'on appelle journaux, m'eût attribué votre ouvrage. Vous me l'avez appris : il faut bien que ce monsieur ne laisse pas échapper une sottise à dire ou une calomnie à inventer ; c'est là son métier, et il s'en acquitte bien : au reste, tout cela fait si peu d'effet, et on s'en occupe si peu dans Paris, que je n'en avais pas même entendu parler. Ne croyez pas que le nouvel auteur de l'Art d'Aimer vous *boude* comme vous le dites : il ne boude point ; il est distrait ; il fait des vers ; il chante des airs d'opéra ; il se passionne pour de la musique ; il donne à dîner ; il va souper chez des femmes aimables et qui l'amusent ; il dit : j'écrirai demain ; et demain il recommence le même genre de vie, et n'a point écrit. Voilà ses torts : il faut les lui pardonner.

Je n'ai pu encore lire en entier le livre *des Extrêmes*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; mais ce que j'en ai lu m'a attaché par la

finesse et la profondeur. Ce livre a le mérite de faire penser; il présente un horizon immense, et parcourt presque tous les objets qui intéressent l'esprit humain; on y trouve souvent une métaphysique très-fine et très-déliée. Il y traite beaucoup de questions très-piquantes et sur lesquelles la philosophie humaine peut s'exercer long-temps. Ç'a été une entreprise très-hardie, que d'assigner aux hommes, aux nations, aux sciences, aux arts, aux lettres, au génie, aux vertus même, la borne et la mesure où tout doit s'arrêter. Cela me rappelle la grande idée de Milton, dans la création du monde, et ce compas d'or que prend l'Éternel, lorsque, s'avançant au milieu du chaos, *il appuya un pied du compas dans le centre, il tourna l'autre en rond au travers de la vaste profondeur des ténèbres, et dit : Monde, étends-toi jusque là; ici borne-toi; que ce soit là ta circonférence.* L'auteur de cet ouvrage a fait la même chose pour le monde moral, et l'édifice métaphysique de nos idées. Ce livre, perfectionné autant qu'il pourrait l'être, serait peut-être un des plus utiles, parce que la grande maladie de l'esprit humain, mis en mouvement par la société, est de vouloir toujours avancer; que toute borne lui paraît la marque de l'impuissance, et qu'il croit ajouter à son bonheur tout ce qu'il ajoute à sa force. Il

en est de même de l'homme considéré comme passionné; car toute passion est un mouvement qui, par lui-même, tend à ne s'arrêter jamais; sa nature est de méconnaître les limites et de franchir les barrières. Il ne faut laisser ce droit qu'à l'amitié; l'amitié, dit Voltaire,

Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis.

C'est ainsi du moins que vous savez l'inspirer. Agréez pour jamais mon inviolable et tendre attachement, ainsi que celui de ma sœur. Souvent nous parlons de vous ensemble, et vous êtes encore présente à nos entretiens. Permettez que votre chère amie trouve ici l'assurance de tous nos sentiments.

A MADAME NECKER.

A Auteuil, ce 1er janvier 1781.

Aux yeux de l'Éternel le temps n'existe point:
Pour lui rien ne finit, pour lui rien ne commence:
Le passé, le présent, l'avenir n'est qu'un point
Sous son regard immense.
Vous, qu'ornent à l'envi tant de dons éclatants,
Vous ne pouvez, sur ce globe où vous êtes,
Vous affranchir des lois du temps;
Mais, par l'emploi que vous en faites
Vous éternisez vos instants.
L'an qui pour nous n'est plus, et qui fuit pour jamais,
Je l'ai vu tout brillant, escorté par les heures,
Porter aux célestes demeures
Et vos vertus et vos bienfaits.
C'est là que ce trésor se dépose et se range
Au sein de la Divinité;
Le temps, lorsqu'il a fui, ne vous a rien ôté;
Le temps pour vous n'est qu'un échange
Contre la gloire et l'immortalité.

Agréez, madame, cet hommage d'un solitaire, à qui le temps ajoutera sans cesse, et jusques au dernier moment de sa vie, de nouveaux sentiments pour vous.

Faites-moi le plaisir de présenter aussi mes sentiments et mes hommages à M. Necker. Tout bon citoyen lui en doit pour les services qu'il rend à l'État, et moi, plus que tout autre, pour les marques particulières d'amitié et de bonté que j'en ai reçues. Je ne suis pas cependant comme madame de Sévigné, qui trouvait Louis XIV un très-grand prince, parce qu'il lui avait fait l'honneur de danser avec elle. L'Europe, qui loue M. Necker d'une voix unanime, lui assigne d'avance la place que la postérité lui donnera.

Que ses talents et ses lumières,
Bien mieux que nos vaisseaux, fassent trembler l'Anglais;
Sur le peuple, long-temps, qu'il verse ses bienfaits:
Le murmure est dans les palais;
Mais la reconnaissance est au fond des chaumières.

C'est de là qu'elle se répand dans le reste du monde. La voix du pauvre est une puissance à laquelle rien ne résiste, et qui seule fait la renommée des grands administrateurs. Vous serez tous deux unis par la gloire, comme vous l'êtes par les sentiments et les vertus.

••••••••••••

A LA MÊME.

A Auteuil, ce 3 février 1781.

J'ai reçu, madame, *le nouvel hospice de charité* que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en remercie pour moi à qui vous avez procuré une lecture douce et consolante, et pour les malheureux que vous soulagez. Ce tableau de bienfaisance et d'économie est le tableau le plus touchant qu'il soit possible de présenter aux hommes. Tandis qu'un peuple oisif va voir et applaudir au théâtre, pour se désennuyer, des vertus en ariettes et en ballets, vous portez ces mêmes vertus chez le pauvre et au sein de la misère; vous mettez en action pour les malheureux, ce que nos arts, notre faste et notre ennui mettent en représentation pour les riches, à qui le vice et la vertu sont indifférents, pourvu qu'on leur donne quelques émotions passagères. Ils se croient humains quand ils ont versé une larme au théâtre, et leur vanité contente s'endurcit en paix dans les délices.

Mais vous, mais vous, par une année entière de travaux, de vigilance et de soins, vous diminuez des maux réels, vous épargnez des souffrances à la nature humaine; vous rassemblez et versez goutte à goutte sur le pauvre une partie de cet or que la grande société et nos folles institutions prodiguent au luxe, au faste, à la guerre et à des fantaisies aussi insensées que cruelles.

A LA MÊME.

A Auteuil, ce 22 février 1781.

Je n'ai jamais été plus surpris, madame, qu'en recevant le Compte que M. Necker vient de rendre au roi, de son administration : c'est un monument aussi curieux qu'il est nouveau pour nous; c'est l'ouvrage d'une ame noble et élevée, d'un génie étendu, d'un ministre qui ne craint pas d'avoir la nation, l'Europe et la postérité pour juges. L'obscurité de l'administration fut de tout temps le vice des monarchies; mais les grandes ames donnent leur caractère à tous les gouvernements. M. Necker, en soulageant les fardeaux des peuples, met sur ses successeurs la plus grande des impositions : celle de la justice et de la publicité de toutes leurs démarches. On ne peut se montrer avec plus de fierté à l'envie et à la haine : il est comme ces chevaliers qu'on trouve quelquefois dans les poèmes et les romans, et qui, en se battant en duel contre leurs adversaires, jetaient leurs boucliers

et toutes les armes qui les couvraient, en ne réservant que celle de leur force. Je pardonne aux méchants de ne pas croire à son caractère, il est à une trop grande hauteur au-dessus d'eux: comment pourraient-ils le juger? ils n'ont que la conscience d'eux-mêmes, c'est-à-dire, celle des faiblesses et des vices. Ce monument sera longtemps cité et deviendra une époque bien singulière dans l'histoire de nos finances. Si cet heureux usage s'établissait, cet exemple serait un nouveau bienfait pour le roi et pour l'État. M. Necker est bien digne qu'une pareille institution commence à lui; mais sa gloire sera égale, soit qu'on ose l'imiter, soit qu'il reste seul dans la route qu'il vient d'ouvrir: ou il dominera à la tête de ceux qui le suivront, ou il aura la distinction de n'avoir été ni précédé ni suivi de personne. Une chose dont on ne peut s'empêcher d'être frappé après cette lecture, c'est de la simplicité de ce grand tableau : les mots de *vaste* et de *compliqué* sont les mots de l'impuissance; mais tout est simple ou le devient pour la force et l'étendue de l'esprit; en mettant tout à sa place, il fait disparaître l'étonnement pour ne plus laisser voir que l'ordre qui est la seule grandeur réelle; je n'ai pu lire, sans être attendri, l'endroit où M. Necker indique au roi, sans la nommer, la personne qui l'a si bien se-

condé dans la réforme des hôpitaux et le soulagement des malheureux ; jamais ministre des finances n'a eu jusqu'à présent pareille confidence à faire à son maître. Que ce témoignage public rendu à la vertu de ce qu'on aime, devient noble et touchant, lorsqu'il est appuyé par la reconnaissance et la voix secrète de tous les infortunés ! Un nom prononcé ainsi, et invoqué dans tous les asyles de la misère, qu'a-t-il besoin d'être prononcé aux pieds du trône ? Il est d'autant plus sacré qu'il est plus inconnu dans les cours, si elles sont assez malheureuses pour l'ignorer. Oui, ces souvenirs si doux rempliront un jour votre retraite, ils la consacreront aux yeux de tous les amis de la vraie gloire ; c'est là que se porteront tous les regrets de tous ceux qui souffriront encore après vous, car l'humanité sera toujours destinée à souffrir ; mais elle n'aura pas toujours des ames bienfaisantes semblables aux vôtres, à qui elle puisse adresser ses plaintes.

A LA MÊME.

Ce 24 février 1781.

J'ai vu hier à Auteuil Diderot, et le président Tascher, ancien intendant de la Martinique, qui est un homme instruit et de mérite. Ils ont parlé tous deux avec admiration du Compte rendu par M. Necker, et du prodigieux succès qu'il a dans le public; je ne suis pas étonné que cet ouvrage ait remué fortement l'opinion publique et donné un grand mouvement aux esprits. Rien au monde n'est si puissant que la vérité, quand elle est présentée aux hommes avec la noblesse et la force du caractère, qui est la première éloquence.

A LA MÊME.

A Auteuil, ce 28 avril 1781.

J'ai l'honneur de vous envoyer, madame, le mémoire de ce malheureux paralytique pour lequel j'ai sollicité hier vos bontés; j'y joins le certificat de deux médecins de la Charité, qui attestent l'état déplorable où il se trouve. Cet homme est sans ressource; j'espère que vous voudrez bien le protéger, en le faisant recommander aux administrateurs de la maison où il désire d'entrer : ce sera un bien de plus que vous aurez fait, et c'est la seule chose qui puisse empêcher de se dégoûter du pouvoir. Je n'ai pu hier vous voir qu'un moment, madame; mais j'ai été long-temps occupé de l'objet de notre conversation : il est impossible de n'être pas indigné; mais je crois que le parti de la résistance et du courage serait encore le plus noble; il est dur et cruel d'abandonner tant de bien commencé, et de livrer une nation à ses ennemis. Le triste honneur d'exciter des regrets vaut-il l'honneur immortel de faire le bien de tout un

peuple, et de préparer celui de plusieurs siècles? Je sens qu'il faut faire de grands sacrifices; mais le mot de sacrifice et de vertu n'est-il pas le même? et quel mérite y aurait-il à faire de grandes choses, si elles ne coûtaient rien? Le caractère de tous les grands hommes a été de combattre et de vaincre; et c'est du milieu des persécutions et des obstacles qu'est sortie leur gloire : peut-être même le trait principal qui les distingue de la foule, est cette opiniâtreté invincible à suivre la route qu'ils se sont tracée. Les uns ont préféré l'exil; d'autres, les fers; d'autres, la mort à l'abandon de leurs desseins ou de leurs principes; et c'est par là qu'ils se sont élevés dans leur siècle, et que leur tête domine encore au-dessus du reste des hommes dans les âges suivants; il me semble qu'il ne faut pas se dessaisir légèrement d'une pareille gloire, ni renoncer aisément à l'espérance de devenir l'égal des grands hommes et le bienfaiteur des nations. Si la vertu et le génie devaient se retirer devant le vice, il n'y aurait jamais eu ni vertu, ni génie sur la terre. Quoi de plus désirable pour les gens vils et corrompus, pour les ennemis de toute espèce de bien, que de voir l'homme utile et doué de la puissance des grandes choses, prendre conseil d'eux, en leur cédant la place? Il aura tout reçu de la nature, excepté

le courage et la force de résister à l'objet de son mépris. J'avoue que je ne puis penser, sans la plus profonde douleur, que tout ce qui a été fait de bon et d'utile, depuis cinq ans, serait probablement détruit; car c'est la marche ordinaire de ceux qui succèdent à des hommes distingués. Les monuments du génie ou du talent les importunent; et, ne pouvant rien élever, ils croient donner des marques de force, en détruisant. Qu'il doit être douloureux, pour un grand administrateur, de voir ses travaux et le fruit de ses veilles anéantis de son vivant, et d'être condamné à marcher lui-même sur les ruines de ce qu'il a bâti avec tant de peines! Les larmes secrètes de quelques bons citoyens, et les hommages de la postérité peuvent-ils alors le consoler? Je crois que tout cela mérite d'être considéré par une ame noble et sensible, et faite pour la véritable gloire. D'ailleurs, celui qu'on persécute avec tant d'artifice et une fureur si constante, est bien plus fort que tous ses ennemis; il a su lier son génie au destin d'une grande nation. Qu'importent tous ces mouvements particuliers à celui qui s'est rendu nécessaire au mouvement général? C'est là qu'est sa véritable force, non pour agir, mais pour résister; et, s'il le veut, elle sera au-dessus de toutes les cabales.

A LA MÊME.

A Auteuil, ce 12 août 1781.

Je m'étais mis hier en route, madame, pour aller savoir de vos nouvelles; mais la chaleur m'a forcé de retourner sur mes pas. Je me suis plaint de ma mauvaise santé qui me privait d'un plaisir et du seul qui m'intéresse aujourd'hui. Ce n'est pas la première fois qu'elle me fait murmurer; mais je dois être depuis long-temps accoutumé aux sacrifices. Faites-moi du moins écrire un mot qui m'apprenne comment vous êtes, si ces cruelles douleurs ne sont pas revenues, si votre sommeil est meilleur, si vos nerfs sont un peu plus calmes : toutes ces inquiétudes me tourmentent dans ma solitude. Je crains, madame, que vous ne fassiez pas tout ce qu'il faut pour rétablir votre santé. Je crains, pour vous, cette activité de devoir, qui vous dévore, et qui vous fait sans cesse sacrifier vous-même à ceux que vous aimez. Songez que c'est les aimer bien cruellement, que de ne pas vous ménager vous-même avec le plus grand soin.

Vous ne pouvez donner une marque d'amitié plus tendre. Après ce que M. Necker a perdu, le plaisir et la gloire de faire le bonheur d'un peuple, il ne lui reste plus que vous; vous seule, comme on vous l'a déja dit, pouvez lui tenir lieu d'*un empire à gouverner*. Faut-il que ce soit dans cette circonstance, que votre santé vous échappe ! Faut-il que la douleur ait le droit de tourmenter tant de vertu, et que la nature paraisse aussi injuste que les hommes! Mais sans cela, peut-être, vous seriez trop au-dessus de l'humanité.

On dit que du monde invisible
Les anges autrefois descendaient parmi nous.
Je crus, en vous voyant, le miracle possible;
Je le crus à ces dons qu'on admirait en vous,
A cet esprit si fin, à ces attraits si doux;
A cette ame à la fois et sublime et sensible,
Aux faiblesses inaccessible.
Dans un vil univers cette ame incorruptible
M'offrait un rayon pur des esprits éthérés;
Mais leur nature est impassible,
Et vous, cependant, vous souffrez.

A LA MÊME.

A Auteuil, ce 15 septembre 1781.

Recevez, madame, mes plus tendres remerciments pour vos bontés et l'intérêt que vous voulez bien prendre à la santé de ma sœur; elle va beaucoup mieux; sa toux est presqu'entièrement cessée, et les autres accidents n'ont pas eu de suite; elle n'a plus que de la faiblesse, qui est chez elle une ancienne maladie plus difficile à guérir. Elle me charge de vous exprimer toute sa reconnaissance. C'est de votre santé que le frère et la sœur s'occupent dans ce moment beaucoup plus que de la leur. Vous avez à réparer cinq années de peines et de travaux, qui vous ont ôté autant de forces qu'ils vous ont laissé de gloire. Vous avez pris sur vous-même les secours que vous avez donnés aux malheureux. Jamais on n'a vu chez aucune nation l'exemple de deux personnes qui aient servi aussi généreusement l'État et le peuple. Mais, s'il est permis aux gouvernements d'être ingrats, j'espère que cette autre Puissance, qui gouverne

tout et qui n'est pas de ce monde, vous restituera ce que vous avez sacrifié avec tant de noblesse : qu'elle rende le bonheur à M. Necker, et à vous la santé, elle ne pourra rien faire de plus pour ceux qui ont l'honneur de vous être attachés.

••••••••••

A LA MÊME.

Arnay-le-Duc, ce 9 novembre 1781.

J'ai reçu, madame, dans ma triste habitation, votre lettre aimable et consolante. Ces touchants caractères que je reconnais si bien, m'ont donné le seul moment de joie que j'aie eu depuis long-temps. Je les ai lus et relus plusieurs fois, pour prolonger ma conversation avec vous. Toutes les peines de mon cœur s'adoucissent en pensant à l'objet que je chéris le plus au monde; mais, en oubliant les miennes, mon cœur s'est rempli tout entier du sentiment des vôtres. J'ai cru voir, dans ces lignes tracées de votre main, une impression de tristesse qui m'a profondément affecté. J'ai pensé à la faiblesse de votre santé, à ce Paris qui vous rappelle, et où vous allez mener une vie si différente de celle qui vous convient. Ah! le séjour de la campagne était si nécessaire à votre repos! Vous allez chercher des agitations nouvelles et dont vous ne serez pas dédommagée, comme autrefois, par les grandes idées du bien public. Votre con-

science alors mettait un grand prix à chaque sacrifice; et, martyr de la félicité d'un peuple, chacun de vos tourments avait sa récompense : mais aujourd'hui votre bonheur, votre santé, peut-être, vont être sacrifiés à des conventions et à des usages. Il m'est impossible de ne pas gémir sur le triste enchaînement des choses de ce monde, et sur cette scène cruelle et passagère qu'on appelle la vie. Vous fûtes destinée à y jouer un rôle brillant et pénible. Au milieu d'une lutte perpétuelle, votre ame n'a pu se soutenir que par ses efforts et par l'idée d'une perfection qui l'ennoblissait à ses propres yeux; une sorte de félicité surnaturelle, et qui est peu faite pour l'homme, a été votre partage; tout ce qui est commun n'était pas fait pour vous; et votre destinée, comme vos vertus, ont été hors des limites ordinaires. Les ames qui ne peuvent vous comprendre, doivent vous plaindre; et, dès qu'on vous connaît, on est forcé à vous admirer. Si l'idée de la vertu n'eût jamais été sur la terre, vous l'auriez fait naître; et les hommes vous auraient dû cette découverte, comme ils ont dû à Colomb celle d'un nouveau monde. Vous avez eu du moins la gloire de la faire chérir; vous avez eu celle de la mettre en action dans un pays et dans un siècle où presque tout le monde la met en paroles. Le mot de

Platon s'est accompli, que, si la vertu se manifestait sur la terre, on ne pourrait la voir sans éprouver le charme et l'enchantement de la plus douce passion : c'est le sentiment que vous inspirez, et qu'il est du moins permis de vous exprimer de loin. J'aime à le nourrir dans mon cœur ; il l'élève et le fortifie ; il me dédommage de tout ce qui manque à mon bonheur, et verse la sérénité sur mes jours de tristesse, qui, malgré moi, sont trop nombreux. Une complexion faible et délicate, des mois, des années entières passés dans l'inaction, des peines et des douleurs de toute espèce, le vide d'une ame qui était née avec activité, et qui est trop souvent forcée de se dévorer elle-même : tout cela me ferait haïr la vie, si votre souvenir ne me la faisait aimer. Je tiens encore à un monde où vous êtes et que vous embellissez. Tenez-moi lieu de cette fausse immortalité à laquelle mon imagination, dans son délire, aspirait autrefois par de vains ouvrages, et de ce repos immortel auquel nous aspirons tous, et que notre ame entrevoit à travers un abyme. Encore si je pouvais passer auprès de vous les jours qui me restent ! mais il me faut vivre éloigné de vous, et chercher, dans un climat où vous n'êtes pas, une santé que peut-être je ne retrouverai point !

A LA MÊME.

A Hières, ce 9 décembre 1781.

Enfin, madame, je suis à Hières, et mon malheureux voyage est achevé, il l'est même depuis quelques jours; mais avant de vous écrire j'ai voulu faire connaissance avec le ciel et la terre du pays. Je vous avouerai ingénument que, jusques à présent du moins, cette connaissance ne répond point du tout à ce que j'attendais. Il faut que partout l'espérance soit trompée, et le paradis terrestre n'est pas plus là qu'ailleurs. C'est un pays sauvage et un vallon étroit, environné partout de montagnes dont la vue même n'a rien de fort pittoresque; il n'y a guère d'autres promenades que le grand chemin qui mène à Toulon; les terres sont couvertes d'oliviers, et les jardins intérieurs décorés d'une multitude prodigieuse d'orangers; mais le ciel, dans cette saison du moins, n'offre qu'un hiver plus doux qu'ailleurs. Le vent, la pluie, l'humidité, forment une espèce de contraste entre les richesses de la nature que l'on voit et les sensations que

l'on éprouve; on serait tenté de croire que les orangers, comme les voyageurs, à santé faible et délicate, se sont mépris sur le climat qu'ils habitent. La terre est inondée d'une foule de ruisseaux qui descendent des montagnes, et qui rendent l'air fort humide, dès que le soleil n'est plus sur l'horizon.

Il est vrai que, quand le soleil se montre, il embellit tout, et donne quatre ou cinq heures très-belles dans la journée. J'ai déja joui deux ou trois fois de ce bonheur, et c'est le seul dédommagement que j'aie eu d'une si longue course. Les appartements sont peu commodes; les cheminées sont rares dans les maisons; j'aimerais mieux qu'il y en eût et qu'on n'en eût pas besoin. Cette rareté est une sorte de prétention, assez semblable au luxe qui n'exclut pas toujours la pauvreté. Je me suis logé à la campagne à une fort petite distance de la ville. J'y ai une maison à moi seul; elle est beaucoup moins chaude que celles qui sont dans la ville même, et qui sont adossées contre les rochers ou la montagne, mais je l'ai préférée, parce qu'il y a un jardin assez grand, et que, de ma fenêtre, mon œil tombe de toutes parts sur des orangers qui m'envoient leurs parfums, et dont la vue me console, quand le ciel est couvert de nuages; sans cette vue, je croirais quelquefois

n'avoir point changé de climat ni de lieu. Ainsi il faut toujours un peu d'illusion pour compléter son bonheur, et suppléer à ses sensations par ses idées. D'après ce tableau, quelque passion que j'eusse d'être rapproché de vous, je n'oserais pas trop vous engager à entreprendre un aussi long voyage; je ne sais s'il contribuerait autant à rétablir votre santé, que je l'avais cru d'abord; je crois bien qu'en tout il n'y a pas de pays, tel qu'il fût, qui ne convînt beaucoup mieux à votre santé que Paris, surtout avec la vie inquiète et troublée que votre nom, votre réputation et celle de M. Necker, vous forcent d'y mener. Je ne vous ai rien déguisé sur le séjour d'Hières; je serai encore assez généreux pour vous dire que peut-être Nice serait préférable; du moins, je n'en connais pas les inconvénients, et j'en juge sur l'opinion publique, que je n'ai pu confronter avec mon expérience. Quoi qu'il en soit, et quelque parti que vous preniez, j'apprendrai avec transport que vous quittez Paris, si vous pouvez le quitter, si les circonstances nouvelles ne vous y enchaînent pas de nouveau, si votre vie n'est pas destinée à être un sacrifice perpétuel de vous-même au bien que vous voulez faire, et au bonheur des autres. J'ai lu et relu avec attendrissement la lettre touchante que vous m'avez adressée à Avignon; j'y

ai retrouvé votre ame douce et sensible, et votre caractère élevé. Le monde qui vous entoure ne peut vous suffire : vous avez le sentiment et le besoin de l'infini, qui vous appelle. Vous vivez comme les Cassini et les Newton, qui avaient les pieds sur la terre, et l'œil et la pensée dans les cieux. C'est là votre patrie ; votre vertu vous démontre des vérités que tout l'esprit du siècle cherche à combattre ; mais la vertu a son génie, comme elle a sa conscience, et tous deux sont infaillibles ; il suffirait de vous connaître pour croire à l'immortalité.

J'ai visité, j'ai vu cette fameuse fontaine de Vaucluse, qu'a rendue à jamais célèbre le nom de Pétrarque et de Laure, Laure, que Pétrarque a sans doute flattée, puisqu'il la peint partout à peu près telle que vous êtes. Il lui donne les mêmes vertus, les mêmes graces, le même pouvoir céleste pour inspirer à la fois le sentiment et le respect. Ce lieu sauvage et riant qu'ils ont habité ensemble ; ces rochers, ces précipices à travers lesquels ils s'égaraient ; ces eaux pures et bondissantes de cascade en cascade, sur le bord desquelles ils venaient ensemble se rafraîchir dans les beaux soirs d'été ; tout ce séjour d'enchantement et de ruines, dont la vue remplit l'ame tout entière, et lui inspire une mélancolie profonde et douce, a fait une vive im-

pression sur moi. J'ai désiré qu'échappée à tous les tourments qui vous fatiguent, vous puissiez retrouver dans cette retraite délicieuse le calme, le bonheur, la santé qui vous fuient dans ce Paris que vous habitez. Ah ! je n'aurais voulu d'autre bonheur pour moi-même, que celui d'être témoin du vôtre.



A M. DUCIS.

A Hières, ce 10 décembre 1781.

Je suis arrivé à Hières, mon cher ami, depuis une douzaine de jours, et je viens d'y recevoir la nouvelle lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. J'en avais déja reçu une à Arnai-le-Duc. Pour celle de Lyon, elle doit être restée à la poste, car elle est arrivée après mon départ de cette ville, où je n'ai séjourné que deux jours. Vous avez su l'accident cruel de la maladie de ma sœur, qui m'a retenu pendant vingt-cinq jours dans une misérable auberge. Là, j'ai épuisé tous les chagrins, toutes les douleurs, et celles que vous savez, et d'autres encore que vous ignorez. En tout, ce voyage a été un voyage funeste, bien plus capable d'altérer ou de détruire ma santé, que de la réparer. Parti de la ville d'Arnai, j'ai tremblé pendant long-temps que ma sœur ne retombât malade, tant elle était faible, fatiguée et attaquée presque tous les jours par de nouveaux ressentiments de ses souffrances! Un pareil spec-

tacle, les précautions éternelles qu'il fallait prendre, des craintes de tous les moments, et d'autres chagrins encore dont je ne vous parle pas, ont empoisonné le reste de ma route. Je me suis trouvé à Hières, sans goût et sans plaisir, étonné moi-même de voir, avec tant d'indifférence, un lieu que j'étais venu chercher de si loin. Ce climat, qu'on m'avait peint si enchanteur, n'a point du tout répondu à mes espérances; il est gâté par le vent, la pluie et l'humidité, comme tous les autres : on n'est pas logé commodément. Toutes les ressources de la vie y sont chères, et on se les procure difficilement; j'y resterai, puisque j'y suis, mais cela ne vaut pas la peine d'être cherché à tant de frais. En tout, il faut revenir au mot bien sage de Fontenelle : « celui qui veut être heureux occupe peu de place, et en change peu. » Ce sera désormais ma devise. Les imaginations poétiques se prennent aisément à des descriptions qui vont bien en vers, mais qui, à l'essai, rendent peu pour le bonheur. Pour vous, mon cher ami, vivez auprès de ceux que vous aimez; goûtez le repos entremêlé d'un peu de travail, et surtout ne perdez pas ce goût précieux de solitude, que vous avez si bien chanté; il est rare qu'on se repente d'avoir vécu solitaire. Ce sont des frottements de moins; et il y a tou-

jours de l'imprudence à s'associer à des convulsions étrangères : on a bien assez de celles de son propre caractère. Je vous félicite d'avoir enfin terminé le mariage de votre fille; car il doit l'être dans ce moment. Elle se sépare de vous, mais pour trouver un nouvel appui, mais pour entrer dans l'ordre et dans le plan de la nature; mais sa fortune et son existence sont assurées; mais l'homme à qui vous confiez ce cher dépôt, a de la probité, de la raison, de la modération surtout, sans laquelle il n'y a ni vertu pour soi, ni bonheur pour les autres. Vous êtes un excellent fils, vous êtes un père tendre et sensible; vous en remplissez tous les devoirs, et vous accomplissez en tout la justice de l'homme. Tous ces talents que nous cultivons avec tant de peine, et dont nous sommes si vains, sont hors de nous; ils appartiennent bien plus aux autres qu'à nous-mêmes. C'est une décoration de la société qui s'en amuse, s'en joue et quelquefois la brise avec fureur; il ne faut y mettre que le prix qu'ils valent, c'est-à-dire, assez peu. Mais nos sentiments et nos vertus, tout l'intérieur de nous-mêmes, les liens de la nature et de l'amitié : voilà ce qui est véritablement à nous. On en jouit sans théâtre, et sans acteurs et sans battements de mains. Je suis charmé d'apprendre que M. d'Angivillier est enfin convalescent. J'ai

partagé du fond de mon cœur ses peines et ses souffrances. Est-ce donc pour lui que les douleurs devraient être réservées! Il semble que, dans l'ordre moral, toute douleur physique devrait être une peine, et suppléer du moins aux remords. Mais une obscurité impénétrable couvre le chaos de ce monde. Nous sommes condamnés à tout souffrir et à tout ignorer. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement. Ma sœur vous fait mille amitiés; je ne vous parle pas de tous les sentiments de mon cœur : vous les connaissez.

J'ai été bien affligé de la mort de ce pauvre Saurin; il avait un esprit et un caractère estimables, et il ne sera pas aisément remplacé avec tout ce qu'il avait. Une qualité surtout rare aujourd'hui, c'est une certaine tempérance de raison, qui connaît les bornes et les limites de tout. On est porté aujoud'hui à précipiter tous les mouvements; lui savait s'arrêter et arrêter les autres. Je souhaite qu'en lui donnant un successeur, nous retrouvions ce genre de mérite plus nécessaire peut-être dans notre Corps que partout ailleurs.

A MADAME NECKER.

Ce 18 janvier 1782.

Je me suis toujours bien douté, madame, que vous n'entreprendriez point ce voyage qui pouvait être utile à votre santé, mais qui se concilie mal aisément avec votre situation, celle de M. Necker, et tous les rapports qui vous attachent à Paris. La société a tellement dérangé la nature, qu'elle a créé un ordre de choses où nous-mêmes nous ne sommes plus que la plus petite partie de nous-mêmes, et où on est obligé de se sacrifier sans cesse à ce qui est hors de soi. C'est là surtout l'inconvénient des grands rôles et des grandes places : plus l'existence acquiert d'étendue, plus elle devient dépendante, et attachée au lieu qu'elle habite ; elle est comme la mer que j'ai sous les yeux ; son immensité fait que tous les mouvements l'agitent, et rien ne la déplace. Pour moi, dans ma médiocrité obscure, j'ai l'avantage de pouvoir me transporter où je veux. Je suis comme ces êtres presque invisibles qui vivent sous une feuille,

à laquelle ils tiennent par quelques fils; ils peuvent la quitter sans que rien se dérange, et ils sont toujours sûrs de trouver une autre feuille, et un fil qui les y attache; eux et moi, nous pouvons être partout, parce que nous ne sommes nécessaires nulle part. Je ne suis point étonné que vous vous déplaisiez toujours plus dans ce grand monde auquel vous êtes condamnée : il n'a rien de commun avec vous; et, quand il n'y aurait que la faiblesse de votre santé, comment suffire à tant de mouvements inquiets qui vous environnent et vous heurtent de toutes parts? On a beau se tenir en garde et se reculer, la secousse se fait toujours sentir. Un grand mouvement ne peut intéresser, que lorsqu'il est joint à une grande passion, parce qu'elle répand sur tout un vif intérêt. Mais aujourd'hui, par des expériences trop cruelles, désabusée de tout, votre ame ne peut plus trouver qu'elle-même digne de l'occuper; elle voudrait pouvoir se reposer sur ses sentiments et sur ses goûts, et tout l'en arrache; avec l'amour de la nature et de la vérité, il est dur de passer sa vie dans un bal, et de n'avoir jamais à parler qu'à des masques. Cette sensibilité factice, dont vous me parlez, est à la fois à la mode et le ridicule de notre siècle. Je ne vois pas qu'on en trouve des traces dans d'au-

tres pays ni dans d'autres temps ; il a dû naître chez une nation où tous les goûts de la nature sont éteints, où tous les sentiments sont affaiblis, mais où presque tous les ouvrages de philosophie et de morale se sont mis à prêcher le sentiment, et à exalter la force ou le charme des passions. On veut avoir des passions, parce qu'on croit qu'elles représentent des vertus, et on les exagère pour se tromper soi-même et les autres ; d'ailleurs, tous les sentiments naturels ont une mesure juste ; les sentiments, créés ou artificiels, n'en ont pas : ils ressemblent au jeu des mauvais acteurs dont l'accent ou le geste ne sait où s'arrêter, parce que leur ame ne les avertit point : de là, toutes ces convulsions de sensibilité et dans le monde et sur le théâtre. Aujourd'hui le théâtre est partout, et chacun se croit en représentation pour faire effet ; c'est ce qui corrompt parmi nous le goût des arts comme le goût moral. L'un et l'autre dépendent beaucoup du degré d'intérêt que chaque chose doit inspirer : dans le cours ordinaire de la nature, nous voyons que chaque objet physique a son mouvement et son poids. Transporter ces mêmes objets dans le vide, les lois changent ; l'or et la paille ont le même degré de pesanteur : voilà peut-être la peinture et l'histoire de cette sensibilité qui se passionne également sur tout.

J'ai appris avec une bien véritable douleur la mort de cet homme respectable (1), qui était votre ami et mon bienfaiteur, même avant qu'il prît soin de ma santé, puisque c'était lui qui conservait la vôtre. Cette triste nouvelle m'a frappé comme la chose du monde la plus imprévue; il semble que la mort de ceux que l'on respecte et que l'on aime, soit un évènement hors de la nature, et notre cœur ne peut s'accoutumer aux cruelles leçons qui nous sont trop souvent données à ce sujet; la douleur que vous avez dû éprouver, ajoutait encore à la mienne. Je savais votre profond attachement pour lui, et l'ancienne et tendre amitié qui l'unissait à vous. Il veillait sur vos jours, il a peut-être sauvé les miens : j'ai perdu en lui l'objet d'une double reconnaissance. Voilà soixante ans de travaux et de vertus écoulés, il n'en reste plus de traces qu'au fond de quelques ames sensibles et dans le souvenir de celui qui voit tout et qui semble de temps en temps jeter la vertu et le génie sur la terre, pour en orner le spectacle qu'il a sous les yeux; il l'a vu faire le bien en silence, toujours utile, toujours calme, aussi indifférent à l'admiration qu'à l'envie, simple

(1) Tronchin.

comme un homme supérieur à tout, et qui a jugé même la renommée, n'ayant pas plus le faste des paroles que celui des actions, ne confiant qu'à l'infortune le secret de ses vertus, et ne révélant au public son génie, que par ses bienfaits. Cet homme célèbre, transporté parmi nous, n'y a pris ni les vices de notre médecine, ni ceux de notre philosophie, ni ceux de nos mœurs. Il nous a rappelé les mœurs des républiques, et la philosophie morale des Anciens. Il a débarrassé son art de la superstition de l'habitude, des livres et des usages, créant, par son génie, des ressources qui n'étaient pas connues avant lui; il a fait, avec chacun de ses malades, la médecine des caractères, et celle des mœurs actuelles de la nation : on doit surtout lui savoir gré de s'être toujours défendu de cet empressement inquiet d'agir, qui, parmi nous, est une espèce de vice national, qui substitue presque toujours le médecin à la nature, et que les malades eux-mêmes semblent exiger par l'impatience naturelle de leur état. Ils sont comme des voyageurs pressés d'arriver, et qui croient ne point avancer du tout, lorsqu'ils ne sentent pas un grand mouvement; pour lui, accoutumé à observer la nature, il croyait surtout aux causes qui agissent lentement, et renonçait presque à la gloire d'une guérison pour

la mieux assurer. C'est ce que j'ai éprouvé pour moi-même; ses conseils me guideront encore après qu'il n'est plus, et je devrai à cet esprit sage et profond les jours qui me sont encore réservés. Je désire bien que ceux qui se sont chargés de son éloge, le louent comme il mérite de l'être. C'est un nouveau portrait à ajouter à ceux du petit nombre d'hommes célèbres qui ont également illustré les sciences et par leur caractère et par leur talent. Voilà donc tout ce qu'on peut faire pour eux, quelques vaines louanges! et ces louanges sont prononcées sur un tombeau. Comme ces hommages même accusent et la faiblesse et la misère de notre nature! Oh! le plus bel éloge de cet homme respectable sera toujours au fond de votre cœur, votre souvenir fera sa gloire, et il sera plus honoré par un de vos sentiments, que par tout l'esprit de ses panégyristes.

Vous voulez savoir ce que je fais et à quoi je passe ma vie; le récit sera court, car, à la campagne et dans un désert, la vie est uniforme. Il n'y a que le mouvement de varié, et je vis dans un profond repos. Je n'ai pas voulu faire de connaissances : tout ce qui est nouveau en ce genre m'importune. Je ne veux aimer que ce que j'ai aimé déja; je ne veux rien distraire des sentiments qui sont dans mon cœur : en les

communiquant, je croirais les perdre, et je les recueille autour de moi pour que rien ne m'en échappe. La nature nouvelle qui m'environne est ma société; je converse avec elle, et elle ne me fatigue point; elle me donne quelques nouvelles idées que je ne serais point sûr de trouver avec les hommes; je sais à peu près tout ce que l'on dit, et je suis las d'assister à des représentations de la vie humaine, que je vois jouer depuis quarante ans. Tous les acteurs se répètent, et il n'y a guère que les décorations du théâtre qui changent: encore la variété n'est-elle pas bien grande; je préfère celle de la nature physique, qui est dans un mouvement continuel, et qui a toujours de la vie et de l'intérêt. Je jouis quelquefois ici d'un magnifique soleil qui me fait sentir qu'il y a eu des climats sur la terre où il a dû être adoré. J'ai le plaisir d'être incommodé de sa chaleur au mois de janvier: je cherche l'ombrage des oliviers qui me protégent: je vois les amandiers en fleurs, et des montagnes tout entières couvertes d'arbres aussi verts qu'au printemps; quelquefois, au déclin du jour, je gravis seul sur des rochers, et j'escalade les montagnes, pour y recueillir les derniers rayons du soleil qui en frappent encore la cime, tandis que tous les vallons sont déja dans l'ombre. De là, je découvre la mer dans une

vaste étendue, et je regagne seul et à pas lents, ma petite demeure solitaire, où je retrouve ma sœur au coin de son foyer, et quelques livres qui m'attendent pour passer la longue soirée. Tous nos jours ne sont pas également beaux, il y en a beaucoup de sombres et d'humides. Quelquefois la mer nous envoie des tempêtes et des vents terribles qui semblent prêts à déraciner tous nos orangers. Il faut alors se tenir fermé chez soi, et je lis quelques livres ou de morale ou de poésie. Dans ce moment, nous avons une de ces tempêtes, qui dure depuis deux jours. J'entends, dans le calme de la nuit, le frémissement sourd de la mer qui est environ à trois quarts de lieue de nous; au milieu du silence et du repos général, ce bruit imposant et monotone a tout à la fois quelque chose de menaçant et d'agréable. Je me répète alors ces vers de Lucrèce :

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis, etc.

et je me rendors paisiblement. Je vais quelquefois à cheval faire des promenades sur ses bords; je la vois tantôt brillante et unie comme une glace réfléchissant de toute l'étendue de sa surface les rayons du soleil comme un embrasement dont on ne peut soutenir la vue; elle semble alors n'avoir que le mouvement de la lu-

mière qui se balance et se confond avec elle; tantôt je la vois se noircir, se rouler, se briser, et fondre avec impétuosité sur son rivage comme si elle allait l'engloutir. C'est là que l'homme sent sa faiblesse : les grandes idées du temps, de l'espace, de la nature, de sa force immense, des longues et successives révolutions du globe, travaillé depuis des milliers de siècles par l'eau, l'air et le feu, viennent remplir l'imagination et l'occuper de rêveries auxquelles on a de la peine à s'arracher. Voilà mes occupations et mes plaisirs dans le séjour que j'habite; ils ne ressemblent point tout-à-fait à ceux des sociétés de Paris, mais ils remplissent le vide du temps, ils amusent l'ame, et l'exercent quelquefois sans la fatiguer. Votre souvenir se joint à tant d'images, et leur prête un nouvel intérêt; il est comme l'esprit invisible qui anime un beau paysage, car nous animons tout ce qui nous plaît, et nous transportons au milieu de la nature muette l'idée qui nous est la plus chère, comme les Anciens consacraient par la présence d'un génie, le bosquet, la fontaine, ou la cabane qui leur servait d'asyle. Je ne vous dirai rien de ma santé, car je ne pourrais vous en rien dire de nouveau; il me serait même bien difficile de vous exprimer ce que je sens; je me trouve plutôt agité que changé par ce nouveau climat. J'éprouve une

sorte d'inquiétude sans souffrir, et mes forces augmentent peut-être, sans que ma poitrine en soit mieux. Du moins n'ai-je pas cette sorte de calme et d'équilibre général qui fait la santé, et dont l'effet, à ce qu'il me semble, doit être de respirer et de vivre sans s'en apercevoir. Ma sœur adoucit par ses soins et par son amitié la vie solitaire que je mène, et ajoute tous les jours aux tendres obligations que je lui ai depuis longtemps. Je ne me lasse point de vous écrire, mais vous devez être fatiguée de me lire.

....

A M. DUCIS.

A Hières, ce 18 janvier 1782.

Je vous remercie, mon cher ami, des nouvelles que vous voulez bien me donner. Elles arrivent dans mon désert, comme autrefois le bruit de ce qui se passait encore dans le monde, pénétrait de temps en temps dans les solitudes de la Thébaïde. Là, les bons ermites, assis sous leurs grottes ou à l'ombre de leurs palmiers, apprenant quelquefois des nouvelles, disaient : C'est comme de notre temps, le monde n'a point changé : il y a toujours des passions; on vit, on meurt; on se dispute des dépouilles et des héritages, et ceux qui les auront obtenus, les céderont bientôt à d'autres. Les hommes se battent pour des vanités au bord du tombeau des autres et du leur : c'est ce que je dis aussi sous mes orangers en lisant vos lettres. Il paraît que la place de Saurin a renouvelé ces brigues si communes et dont nous avons trop d'exemples. C'est une grande fureur de se disputer ainsi, par toutes sortes de moyens, ce que le mérite seul

et le cours naturel des réputations et des suffrages devraient donner. Tout le monde invoque le nom de la justice, et il n'y a que des passions et des haines particulières. On veut plutôt ravir à d'autres, que de posséder soi-même. Et puis, il y a partout des caractères d'une activité inquiète, empressés de se mêler à toute apparence de mouvement, et qui, pour échapper à un repos qui les tourmente, sont toujours prêts à troubler celui des autres. Je remercie le ciel de m'avoir épargné un pareil caractère. Je vous loue bien fort, mon cher ami, de vous être révolté contre l'indigne oppression qu'on voulait exercer sur vous. C'est une chose singulière de poursuivre sans cesse la liberté et la conscience avec le glaive du pouvoir. C'est dire à quelqu'un : « soyez mon esclave, sinon je vous ferai commander par un plus puissant que moi ce que je vous ordonne, et je vous mettrai dans le cas indispensable ou d'être vil ou d'être malheureux. » Les hommes qui savent supporter la solitude, et y réfléchir de temps en temps avec eux-mêmes, ne sont pas faits pour être menés ainsi. Il y a une hauteur d'ame qui est au niveau de tout, et qui laisse même bien loin au-dessous d'elle toutes les risibles hauteurs de ce monde. Il est bon de l'avoir dans les occasions, et vous la trouverez toujours au fond de votre ame quand

il en sera besoin. Vous m'avez fait une peinture charmante de la cérémonie qui a uni pour jamais votre aimable fille à l'homme qui s'est chargé de faire son bonheur. Cette pudeur aimable, ces graces décentes, l'aspect vénérable de votre digne mère à côté de cette jeune personne, les deux âges de la vie humaine ainsi rapprochés, la religion qui vient, avec tout son appareil, consacrer le vœu de la nature et le lien le plus nécessaire à la société; vous, mon cher ami, vous, au milieu de tout ce spectacle, avec le sentiment et les larmes délicieuses d'un père; car je vous connais trop, je suis sûr qu'il vous est échappé, dans ces moments, quelqu'une de ces douces larmes qui sortent du cœur, ces larmes du bonheur qui font oublier quelquefois et pardonner à la nature toutes celles de l'amertume et de la tristesse. Ce tableau touchant, j'aurais désiré d'en être le témoin; car la société, telle qu'elle est aujourd'hui, ne le présente pas souvent; et nous sommes réduits à chercher quelques faibles représentations de ces mœurs au théâtre ou dans les romans. Mais l'imagination en ce genre ne fait jamais aussi bien que la nature. J'en excepte pourtant l'imagination de ces hommes de génie qui ont étudié, au fond de leur cœur, une nature profonde et vraie, et qui savent la rendre comme ils la sentent. Tel est,

par exemple, l'auteur d'*OEdipe chez Admète*, et du *Roi Léar.* Je lui conseille de rentrer dans sa solitude, et d'avoir le moins de commerce qu'il pourra avec des hommes qui ne pourraient que le faire descendre en le rapprochant d'eux. Il y a une sorte de grandeur qu'on peut apprécier par ses proportions connues ; la sienne consiste à n'avoir point de mesure commune avec tout ce qui l'environne ; qu'il s'en tienne là : ce mérite en vaut bien d'autres. J'espère que *Macbeth* et le tableau effrayant de cette grande ame en ruines portera le même caractère.

Tandis que vous travaillez, mon cher ami, ou que vous vous livrez à un repos fécond qui prépare le travail, moi, je mène toujours la même vie, celle d'une inaction profonde et quelquefois ennuyée, comme cela doit être. Je crains cependant que bientôt la patience ne m'échappe, et que je ne sois obligé à me faire au moins quelque occupation légère qui, sans être du travail, me trompe du moins sur mon oisiveté et sur le temps. J'ai reçu une lettre de notre ami Daleyrac, où il me parle de vous, et de l'espérance que vous lui avez donnée d'aller passer une quinzaine avec lui au milieu des glaces de l'hiver. Il vous attend avec la même impatience que je vous attendrais ici, si nous étions moins éloignés. Si vous pouvez réaliser votre projet, vous



A MADAME MONNET.

Du 20 janvier 1782.

Nous avons été bien consternés, ma sœur et moi, en apprenant l'affreuse nouvelle de la mort de votre amie. En parcourant cette lettre, presque entièrement effacée par vos larmes, hélas! nous étions bien loin de soupçonner votre malheur : nous vous croyions tranquille, heureuse; et, depuis trois mois, vous vivez dans le plus grand désespoir. Si du moins nous étions auprès de vous pour soulager vos peines, pour vous offrir les faibles consolations de l'amitié! Je sais qu'il n'y a pas de consolations pour de semblables pertes : on ne remplace point un cœur dont on a été si tendrement aimé; on ne met rien à la place d'une amie de vingt ans qui ne vivait, qui n'existait que pour vous; qui s'était sacrifiée tout entière à votre bonheur, qui vous adorait avec cette passion qui n'appartient qu'aux ames brûlantes, et que les cœurs froids et indifférents ont tant de peine à croire. Je ne cher-

cherai donc point à combattre votre douleur; je ne serai point assez cruel pour vouloir vous l'arracher. Ce n'est plus que par elle, que vous tenez encore à l'objet que vous avez aimé; et ce serait vous en priver une seconde fois, que de vous séparer du sentiment triste et douloureux qui vous attache à son souvenir. Ah! s'il est encore pour vous quelque bonheur sur la terre, il ne peut être que dans votre affliction même, et dans ces larmes que vous versez tous les jours. Je voudrais du moins que nous pussions être à côté de vous pour les partager; je voudrais que vous pussiez connaître par nos soins, par nos empressements les plus tendres, qu'il reste encore des ames qui savent vous aimer; que cette amitié si profonde, et que vous avez su si bien inspirer, n'est pas éteinte; que votre cœur peut encore en trouver qui sachent lui répondre, et vous offrir au moins quelque dédommagement de ce qu'il a perdu. Celle qui a été ainsi aimée, celle qui sait donner des regrets si touchants et si tendres à la perte de l'amitié, mérite de trouver des amis par toute la terre. Oui, vous serez chérie par tous ceux qui pourront vous connaître. Vous n'avez point à craindre cette affreuse solitude de l'ame, qui est le plus grand des maux pour elle, quand elle a joui d'un état plus doux. Ah! le monde n'est un désert que

pour celui qui n'aime plus, qui ne peut plus être aimé. Vous ne serez point condamnée à éprouver ce vide affreux. Un tel supplice n'est pas fait pour vous; mais n'ajoutez pas aux peines de la nature, à ce fardeau inévitable de douleurs qu'elle nous a imposé en rendant mortel tout ce que nous aimons. Pourquoi rendre vous-même votre condition plus déplorable qu'elle n'est? Pourquoi vous ensevelir à la Rochelle auprès d'un tombeau qui ne peut vous entendre? Pourquoi enfin renoncer pour jamais à vos autres amis, qui se feraient un bonheur de vous aimer, et d'adoucir vos chagrins autant du moins qu'il serait en eux. Je vous avoue que ce parti me paraît bien extrême; et je ne vois point d'assez bonnes raisons pour l'approuver. Dans la triste situation où vous êtes, votre imagination frappée se grossit aisément tous les objets; mais, plus calme un jour, vous les jugerez vous-même d'une manière différente. Vous vous trouverez isolée, séparée de tout, privée des ressources et de ces distractions nécessaires qui font supporter la vie. Vous savez que je n'ai jamais goûté ces idées funestes de séparation et de retraite. Revenez plutôt à Paris. Il me semble qu'avec les ménagements que donnent la prudence et l'esprit, vous pourriez y trouver la paix. Elle demande des sacrifices. Il faut souvent faire

dans la vie ce qu'on fait sur mer dans les grandes tempêtes, jeter soi-même ce qu'on a de moins précieux, pour conserver le reste. La nature vous a donné une ame et une tête actives; elle vous a donné des talents. Vous avez besoin d'objets qui vous occupent, et d'autres au moins qui servent à vous distraire. Dans ce néant où vous avez résolu de passer le reste de votre vie, vous vous dévorerez vous-même. Vous avez eu long-temps des jours heureux et calmes à la Rochelle, vous croyez peut-être les y retrouver; mais ce séjour n'est plus pour vous ce qu'il était. Il y a des situations qu'on ne retrouve plus quand on les a une fois abandonnées. Vous croyez n'être point heureuse à Paris, et vous le serez encore moins ailleurs. Vous vous rappellerez en vain le calme et la douceur de votre jeunesse, et ces premiers enchantements de l'amitié pure et tendre qui s'était vouée à vous. Tous ces souvenirs ne seront plus pour vous que des images attristantes et douloureuses. C'est l'amitié qui vous parle, et l'amitié la plus désintéressée, qui ne voit et ne désire que votre bonheur. Je voudrais pouvoir y contribuer de quelque manière : ce serait pour moi la chose la plus douce. C'est le vœu de ma sœur ainsi que le mien. Elle est aussi touchée de votre malheur qu'on puisse l'être; nous en parlons souvent

entre nous : que ne pouvez-vous nous entendre! Nos mains quelquefois pourraient essuyer vos larmes. Nous vous embrassons tous les deux bien tendrement, et du fond d'un cœur qui vous est attaché pour la vie.

A M. DUCIS.

A Hières, ce 4 mars 1782.

J'AI été bien aise, mon cher ami, d'apprendre que votre pièce (*le Roi Léar*) allait être jouée. Un succès de plus vous encouragerait à un nouvel ouvrage. La gloire, dont on se moque un peu, mais qui a du bon comme tous les autres biens de ce monde, sert du moins à soutenir dans le travail, et à tirer l'ame de cette espèce de mollesse et d'inertie où on s'abandonne très-volontiers dans le repos. Il n'y a guère d'activité sans motif; et le travail, qui n'est que pour soi seul, ne réveille pas toujours. Le génie même est une puissance qui a besoin d'être remuée. Tâchez donc d'être joué, mon cher ami, s'il est encore temps. *Macbeth* en vaudra mieux, et vous vous y livrerez vous-même avec plus de passion, et par conséquent plus de force. Vous êtes occupé d'un projet beaucoup plus doux et qui vous intéresse davantage. Je vous souhaite un plein succès. Ainsi vous assurerez le bonheur de votre vie; vous jouirez du bonheur de vos

enfants, qui sera le vôtre; et vos yeux, troublés quelquefois par l'image de la société et des injustices qu'on y éprouve, en retombant avec délices sur vos enfants heureux, reprendront toute leur sérénité. Madame votre mère conduira encore cette nouvelle entreprise avec son intelligence et sa sagesse ordinaires. Elle est le génie tutélaire qui veille sur vous et sur vos filles. C'est l'amitié, c'est la tendresse, c'est la nature dans tout ce qu'elle a de plus respectable et de plus touchant. Vous méritez un pareil bonheur parce que votre cœur sait en jouir. Vous avez passé à travers votre siècle, sans qu'il déposât sur vous aucune de ses taches. Conservez ce goût précieux de la nature, qui est aujourd'hui si loin de nous, et continuez à vivre loin des hommes pour être heureux. On ne s'en approche jamais impunément; et il n'y a point de jours passés dans la solitude, dont le soir ne soit calme. Vous me demandez des nouvelles de ma santé. Je ne sais qu'en dire : je répondrai toujours de même. Je n'éprouve aucun changement marqué ni du voyage ni du séjour. Beaucoup de causes y ont contribué : le temps même n'a pas été favorable. Tout le mois de février a été froid, ou pluvieux ou humide. Depuis deux jours le soleil reparaît; mais ici il est inconstant comme ailleurs; et ces climats si vantés, sont bons à être chantés

en vers à deux cents lieues de là. Je crois que je reviendrai à Paris, à peu près comme j'en suis parti. Dans quelques jours peut-être, j'irai faire un voyage à Montpellier. S'il y a quelque bon médecin, je le consulterai sur mon état : sinon, cette course du moins m'aura un peu dissipé, et aura rompu la vie monotone et assez triste que je mène. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement. Ma sœur me charge de mille compliments pour vous. Sa santé n'est pas mauvaise. Je trouve qu'à proportion elle a beaucoup plus gagné que moi depuis notre établissement. Ainsi nous n'aurons pas tout perdu.

A MADAME NECKER.

Ce 29 mars 1782.

Il y a bien long-temps, madame, que je n'ai eu l'honneur de vous écrire. Pendant ce temps-là j'ai éprouvé des alternatives de bonne et de mauvaise santé. J'ai fait de petits voyages; j'ai vu quelques objets nouveaux. Mais ce qui m'a le plus intéressé, c'est la lettre que j'ai reçue de vous. Elle a produit sur moi l'effet de votre conversation : elle m'a instruit et consolé. Où je suis, j'ai perdu l'habitude d'entendre ce langage; je vis d'ailleurs dans une assez grande solitude, et j'en suis plus près de vous. J'ai à peu près ici la même société que j'avais à Auteuil, votre souvenir, les soins d'une sœur tendre, la campagne et quelques livres. Si j'avais quelquefois l'espérance de vous voir, je croirais presque n'avoir point changé de place; mais cette idée me repousse tout à coup à deux cents lieues, et j'éprouve que c'est le sentiment qui mesure la distance et l'espace, comme c'est la pensée qui mesure le temps. J'aime à vous savoir heu-

reuse, et vous l'êtes surtout à la campagne. Vous avez besoin d'être entourée d'objets purs et tranquilles comme votre ame. Il ne vous faut que des émotions douces, telles que la nature les donne. Vous y retrouvez l'ordre qui est dans vos sentiments et vos idées, et que le tableau du monde ne peut vous offrir. Je ne m'étonne donc point que la société vous fatigue; c'est pour vous une espèce d'exil où vous êtes trop loin de vous-même. Il y a des ames, vous le savez trop bien, vous et M. Necker, qui ne peuvent se reposer que dans leur élévation naturelle. La nature les a condamnées aux grandes choses ou à l'ennui; quand elles peuvent réaliser ce qu'elles pensent, elles jouissent de leur ouvrage, le monde alors les intéresse, parce qu'il est l'objet de leur activité : privées de ce bonheur, elles rentrent dans elles-mêmes, et leurs idées ne sont plus qu'un spectacle intérieur pour elles, spectacle le plus magnifique ou le plus touchant qu'elles puissent encore avoir. C'est là qu'elles trouvent un asyle contre les vices et les malheurs qui les environnent. Dans cette situation, il n'y a hors d'elles qu'un tableau qui soit digne de les attacher : c'est celui de la nature; il a du moins de la dignité et de la grandeur. Le désordre moral n'a pu le défigurer, ni les hommes lui imprimer leur petitesse. Il conserve, comme les

ames supérieures, sa première empreinte, et leur communique des pensées qui ne leur sont pas étrangères. Je suis sûr que vous éprouverez ces impressions en revoyant votre ancienne patrie, ces Alpes, ce beau lac de Genève, toute cette nature majestueuse et hardie. Les idées de votre enfance et de votre première jeunesse y mêleront encore un attendrissement qui aura pour vous de la douceur. On aime à s'échapper du moment où l'on vit, pour remonter à ceux où l'on a commencé à vivre, où l'on a formé ses premiers sentiments et ses premières idées. Vous comparerez les premiers tableaux de votre imagination sur le monde et les hommes, à ceux que vous y rapportez, et vous redemanderez à ces lieux chéris vos douces illusions; ils ne pourront vous les rendre. Il est des connaissances cruelles qui flétrissent la vie. On ne peut ni les éviter, ni les perdre, ni les acquérir impunément. Il faudrait les détester à jamais, si, en éteignant les vertus médiocres, elles ne donnaient du moins plus d'élévation et d'héroïsme aux grandes vertus; elles leur ôtent la plus noble et la plus douce des personnalités : celle de faire du bien à des êtres qu'on aime, mettent le bienfaiteur au-dessus de la reconnaissance, et attachent chaque action particulière à l'idée de l'ordre général. Vous reconnaissez votre his-

toire, et ce qui s'est passé depuis quelques années au fond de votre cœur. Vous n'avez pas dit : *O vertu, n'es-tu qu'un fantôme?* Mais vous lui avez ôté les traits humains pour lui donner ceux de la divinité.

On m'a envoyé dernièrement le livre de madame de Genlis sur l'Education. Je l'ai lu dans ma solitude, et loin de tous les bruits qu'il a excités. Je me suis écouté en silence pour suivre l'effet qu'il produisait sur moi. Il m'a attaché par le côté moral et la sensibilité qu'elle a su y répandre. Je crois que c'est un excellent catéchisme pour la jeunesse, et un fort bon guide pour les mères qui n'ont point d'idées à elles, et qui trouveront là une foule de détails utiles, et un plan de cours expérimental d'éducation presque entièrement tracé; je désirerais d'ailleurs que la chaîne qui lie ensemble toutes les parties de nos mœurs et de nos vices actuels, fût tracée. Ce serait un objet curieux pour le philosophe, utile pour le gouvernement, nécessaire même pour l'instituteur, qui saurait d'où il part, le terrain sur lequel il marche, et les moyens peut-être d'affermir les pas de ses élèves. La force des idées morales est dans leur union et leur ensemble. On disait du style d'un *Ancien*, qui était fort et nerveux, mais brisé et rompu, que c'était le bouclier de Minerve mis

en pièces. On pourrait dire la même chose de tous les fragmens de morale sans liaison, sans ordre et sans principe. Cependant le livre de madame de Genlis peut être très-utile par le fonds de raison qui y domine, et les graces aimables qui embellissent cette raison. En le lisant, on est souvent attendri et presque toujours attaché. Dans les ouvrages dont l'utilité publique doit être le but, il y a un degré de perfection qui pourrait être moins populaire, et moins à la portée du plus grand nombre : ce serait alors le cas où le devoir de l'homme de génie même serait de sacrifier une partie de sa réputation. La morale est comme ces aliments simples et purs qui n'en donnent pas moins la santé, quoique préparés avec un peu moins d'art. Je suis donc persuadé que l'ouvrage de madame de Genlis restera, et comme livre d'agrément et comme livre d'éducation : ce sera pour nous une richesse de plus dans un genre où nous sommes encore très-pauvres. Rousseau a été surtout le bienfaiteur des enfants; madame de Genlis sera la bienfaitrice des mères. L'un a été utile par ses excès mêmes, en frappant fortement l'imagination et la pensée, qui avaient besoin d'être réveillées sur un grand objet. En remuant les esprits, il les a déplacés; et, s'il les a d'abord emportés trop loin, il leur a donné

du moins la force et le mouvement pour revenir sur leurs pas et chercher où ils doivent s'arrêter; l'autre sera utile par sa raison sage et modérée, qui pose des bornes et assigne souvent des limites assez justes.

A M. DUCIS.

A Hières, ce 12 avril 1782.

TANDIS que vous parcourez les presbytères et les solitudes, mon cher ami, je suis toujours dans la mienne; je vois les vents, les tempêtes et les pluies se mêler au printemps qui renaît. Nous avons des jours d'orage; nous avons des jours très-agréables. Ma fenêtre est ombragée d'un grand marronier qui est déja couvert de feuilles, et qui commence à développer ses grands panaches blancs dont les fleurs s'entremêlent à sa verdure. De l'autre côté, et à peu de distance, est un grand laurier qui touche au second étage de la maison : il est semblable à celui que Virgile décrit, et qui était dans la cour de Priam :

Juxtaque veterrima laurus
Incumbens aræ atque umbrâ complexa penates.

Il n'y manque que l'autel; mais qu'en a-t-il be soin? tout laurier pour les poëtes n'est-il pa sacré? Celui-ci est si touffu qu'il aurait de qu

ombrager à la fois les tombeaux d'Homère, de Milton, de Virgile et du Tasse. Oh! s'il m'était permis d'en cueillir un rameau, je m'en servirais, non comme Enée, pour descendre aux enfers, mais pour en revenir plutôt et remonter à la vie! Je me sens renaître au désir de faire quelque chose et d'employer du moins à quelque ouvrage le petit nombre de jours ou d'années qui me restent. Il me semble quelquefois que le fil de mes jours commence à se renouer. Je le sens un peu moins frêle et plus capable de résister aux secousses de la vie. C'est peut-être l'effet de la saison qui ranime tout. Tous nos champs et nos jardins sont en fleurs; le grenadier que l'on rencontre partout parmi les haies et les buissons commence à rougir; nos prairies ont les plus belles couleurs; la verdure ici a un éclat que je n'ai vu nulle part; les fleurs incarnates du pêcher font un effet charmant parmi ses feuilles naissantes, et qui annoncent la jeunesse de l'arbre comme de l'année. Nous avons dans notre jardin de grands quinconces entièrement plantés de cet arbre; car il n'y a point ici d'espalier, triste ressource des pays où il faut rassembler avec art quelques rayons épars du soleil, comme on rassemble avec peine dans nos jardins anglais quelques gouttes d'eau pour offrir à l'œil la triste image ou d'une ri-

vière ou d'un ruisseau qui n'y est pas. Ici la nature verse avec profusion l'eau et le soleil nécessaires pour former et nourrir ses ouvrages. Nos montagnes sont parfumées; et l'on s'y promène à travers les rochers et l'encens des fleurs et des plantes. Voilà, mon cher ami, le spectacle que j'ai sous les yeux, quand le temps me permet d'en jouir; car quelquefois et trop souvent même ce beau spectacle se ferme : les nuages viennent tout couvrir, la pluie inonde tout et ne laisse d'asyle que le coin du feu. On nous dit qu'on ne se souvient pas ici d'avoir vu un hiver pareil à celui de cette année. C'est jouer de malheur que d'avoir fait deux cents lieues pour venir le chercher. Nous faisons du moins comme les riches à demi-ruinés qui ont assez de philosophie pour tirer parti des restes de leur fortune : nous tâchons d'imiter ces infortunés réduits à vivre avec cinquante mille livres de rente au lieu de deux ou trois cent mille qu'ils pouvaient espérer. Le spectacle que vous avez eu, mon cher ami, dans le presbytère de Neuilli-Saint-Front, dans la cellule du bon curé de Rocquencourt, ne ressemble pas tout-à-fait à celui-ci. Vous y avez vu non l'homme au sein de la nature, mais l'homme vivant dans la simplicité et dans la paix, conversant plus avec le ciel qu'avec la terre, moins occupé de vivre que

d'apprendre à mourir, et se cherchant une patrie hors de ce globe où il voyage quelques années comme dans un pays dont il ne veut connaître ni les mœurs ni la langue. Vous m'avez touché et attendri par la peinture de ce bon prêtre qui étudie gaîment le grand livre de la destruction humaine, et a placé dans sa bibliothèque, comme un livre de plus, cette image effrayante de la mort. Il est singulier que la religion et la volupté se soient servies des mêmes signes pour réveiller l'imagination des hommes par des idées si différentes. Les Anciens, dans leurs repas, faisaient quelquefois paraître une tête de mort au milieu des coupes, des parfums et des couronnes de fleurs; tant l'homme misérable a besoin d'être averti pour ses plaisirs comme pour ses vertus! Il faut que son ame soit agitée en sens contraires pour s'élancer avec plus de force vers le but qu'il cherche, tel qu'il soit. Ne voit-on pas les sauvages, en Amérique, suspendre autour de leurs cabanes ces mêmes signes comme des trophées pour réveiller leur valeur ou attester leur gloire? Ainsi, tandis que l'ambition et les rois sur toute la terre se jouent des têtes humaines, le voluptueux, le philosophe, le chrétien, le sauvage, les ont employées tour à tour pour graver plus profondément dans leur ame l'idée à laquelle ils mettaient le plus

de prix et d'intérêt. Ils ont emprunté des tombeaux de quoi donner des leçons à la vie. La compagnie de votre curé, mon cher ami, m'a mené un peu loin. Ces objets qui frappent si vivement l'imagination sont un peu sujets à l'égarer. Je reviens à vous pour vous remercier du fond de mon cœur de toutes vos lettres aimables et pleines d'un sentiment qui m'est bien doux. Vous voilà donc à Marli, près de cet appartement que nous avons occupé! Je me flatte que ces lieux vous parlent un peu de nous et de notre tendre amitié. M. Barthe est ici depuis le carême : il travaille fortement à son ouvrage, et met à profit dans la solitude tous ses souvenirs de Paris. Il me charge de mille choses pour vous, et compte vous écrire lorsqu'il sera à Marseille. Ma sœur vous remercie et vous fait mille compliments. Nous n'avons encore rien de décidé sur notre retour. Je vous embrasse bien tendrement.

A M. LESUIRE.

A Hières en Provence, ce 25 avril 1782.

Il y a près de sept mois, monsieur, que j'ai quitté Paris, pour aller rétablir une très-mauvaise santé dans les provinces méridionales de la France. J'ai passé l'hiver à Hières en Provence, près de ces îles d'Hières si célèbres par la beauté de leur climat, et que l'on compare aux îles Fortunées des Anciens. Elles ne sont pas si fortunées qu'on pense, et il ne faut que s'approcher des objets, pour voir s'évanouir bien des illusions. C'est dans ce pays, plus vanté qu'il ne mérite de l'être, que m'est parvenue, monsieur, la lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à Paris. Comme elle a resté quelque temps au Louvre avant de m'être envoyée, c'est ce qui m'a privé du plaisir de vous répondre aussitôt que je l'aurais dû. Vous ne me devez aucun remercîment de l'intérêt avec lequel j'ai lu votre ouvrage (le poème du Nouveau-Monde) et des beautés qui m'y ont frappé

en plusieurs endroits. Il y règne un tour d'imagination qui est à vous, et une manière de voir les objets qui n'est pas commune. Vous avez su agrandir un sujet déja grand par lui-même, et rallier autour de votre héros tous les personnages les plus importants de son siècle, qui servent tous à relever sa grandeur. Vous avez créé plusieurs fictions heureuses, et qui ont le double mérite de la philosophie et de l'imagination. Enfin, il me semble que l'un des caractères particuliers de votre poème est une sorte de mélancolie quelquefois sensible et douce, quelquefois forte et terrible, qui fait une vive impression sur l'ame qui veut bien s'y livrer; car il y a des ames qui ne veulent point être émues, ou qui ne se donnent pas le temps de l'être en s'arrêtant sur les objets capables d'attendrir ou d'effrayer. Il y a des ouvrages qui ont besoin de méditation pour produire tout leur effet, et je crois le vôtre de ce nombre. Je vous dirai avec la même franchise, qu'il y a dans votre poème, des morceaux et même des chants entiers qui m'ont fait moins de plaisir. Je crois qu'il gagnerait à être resserré, et que le style, en général, a besoin d'être revu avec sévérité. La plupart des lecteurs aujourd'hui jugent un ouvrage sur le style, et souvent un poème entier sur quelques vers, comme on juge, en passant, sur sa physionomie, un homme

que l'on connaît peu. En France, quelques femmes jugèrent Christine assez légèrement, parce qu'elle dansait mal; et le czar Pierre fut regardé par des courtisans comme un homme assez médiocre, parce qu'il portait toujours un habit brun, et qu'il était assez mal coiffé. On applique encore cette méthode de juger, à des ouvrages qui vaudraient la peine d'être examinés de plus près. Puisque vous êtes occupé dans ce moment, monsieur, à retoucher le vôtre, je vous exhorte à être vous-même votre plus rigide censeur. Les grands ouvrages, dit Bacon, sont les enfants du Temps, et un poème épique est l'ouvrage de la vie. Agréez, je vous prie, tous mes remercîments et l'attachement bien sincère et plein d'estime avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

A MADAME MONNET.

A Hières, ce 17 mai 1782.

Vous avez dû recevoir, madame, deux lettres que ma sœur a eu le plaisir de vous écrire relativement à votre affaire. J'aurais désiré de tout mon cœur avoir une meilleure nouvelle à vous annoncer. Votre bonheur me sera toujours précieux, si le mot de bonheur est fait encore pour vous; et je voudrais, au prix de ce qui m'est le plus cher, pouvoir y contribuer. Nous parlons souvent de vous avec attendrissement, et nous aurions bien souhaité, ma sœur et moi, que vous eussiez pu venir passer l'hiver ici; nous aurions tâché, non pas de vous consoler, mais de vous distraire. Vous ne vous y seriez point trouvée mal; on est toujours bien avec les personnes dont on est aimé. Vous nous auriez quelquefois parlé de vos peines, et notre cœur eût répondu au vôtre. Des objets nouveaux, un nouveau ciel, une nature plus riante et plus douce, auraient porté peut-être quelque tran-

quillité au fond de votre ame. Que nous eussions été heureux si de temps en temps nous avions pu réussir à écarter de vous quelques idées tristes! Nous sommes prêts à quitter Hières. Quand ma sœur vous a écrit la dernière fois, nous étions résolus à nous en retourner. Actuellement nous sommes indécis. Des médecins me conseillent de passer encore un hiver à Nice. J'en suis aussi tenté quelquefois; car je n'ai pas, à beaucoup près, tiré du dernier hiver le fruit que j'en espérais. Si je prends ce parti, nous vous le ferons savoir aussitôt, afin que vous nous veniez joindre. Vous seriez sept ou huit mois avec nous dans un séjour qui passe pour délicieux. Votre douce et aimable société augmenterait encore pour nous le charme d'un beau climat. J'espère que vous ne nous refuserez pas cette marque d'amitié. Depuis quelque temps je n'ai pu vous écrire moi-même, parce que j'étais plus faible et plus languissant qu'à l'ordinaire. Ma sœur vous a rendu compte de ses sentiments et des miens; elle me charge de vous dire mille choses tendres. M. Barthe a mis beaucoup de zèle et beaucoup d'éloquence dans la lettre qu'il a écrite pour vous. Il veut que je le rappelle à votre souvenir. Vous êtes aimée dans un lieu où vous n'avez jamais été; mais nous y avons porté des sentiments qui nous accompagneront partout.

Partout l'amitié, et l'amitié la plus tendre, sera jointe avec votre idée; elle ne peut s'en séparer. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Je ne vous parle point de mon inviolable et éternel attachement.

A MADAME NECKER.

A Forcalquier, ce 18 juin 1782.

Depuis long-temps, madame, je mène une vie errante, sans séjour et sans demeure fixe. Je suis parti d'Hières, dès que les chaleurs ont commencé, car alors ce pays devient très-malsain, et il faut se hâter de s'en éloigner, parce que les fièvres s'en emparent pour tout l'été; alors le jardin des Hespérides n'est plus qu'un marécage très-dangereux, et la maladie est le véritable dragon qui garde les pommes d'or, et défend à tous les étrangers d'en approcher. Le seul plaisir que j'aie éprouvé à Hières a été de recevoir et de lire les lettres charmantes que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire; elles m'ont rapproché de vous malgré les distances, et m'ont fait encore jouir de cet esprit aimable et piquant dont je ne connais point de modèle, et qui trouve sur tous les objets les rapports les plus ingénieux et les plus fins. Il est comme le prisme qui décompose la lumière même, et qui, dans un seul rayon, en fait voir plusieurs autres, marqués chacun de leurs couleurs. Ce que Newton fit

sur les couleurs, vous le faites sur les idées, et vous découvrez de nouveaux secrets dans la pensée, comme il en découvrit dans la nature. J'ai été long-temps incertain si je ne retournerais pas tout de suite à Paris, pour y passer l'été auprès de vous; mais il m'a fallu renoncer à un songe si agréable. Deux médecins de Marseille que j'ai consultés séparément, et qui sont tous deux très-instruits, m'ont conseillé de ne pas m'exposer pendant les chaleurs à une aussi longue route. Ils m'ont dit que l'air des montagnes de la haute Provence pourrait me faire du bien, et que je pourrais y trouver un asyle contre l'été. J'ai donc quitté Marseille; et, au lieu de reprendre la route de Paris, j'ai pris celle de Forcalquier, petite ville qui n'a rien d'agréable, mais dont les entours sont fort riants, et où l'air est très-pur. J'y suis arrivé depuis quelques jours. C'est là que j'ai trouvé une nouvelle nature morale, dont le séjour de Paris m'avait presque fait perdre l'idée : ce sont les mœurs et la douce hospitalité des Anciens. Je ne connais rien d'égal à la bonté des habitants de cette ville; on peut dire

Extrema per illos
Justitia excedens terris, vestigia fecit.

Il semble que leurs montagnes, en les éloignant

du commerce des grandes villes, les aient mis à l'abri des vices et de toutes les opinions de notre siècle; ils sont humains, bienfaisants, charitables, religieux sans fanatisme, bons par instinct et sans trop penser même que la bonté soit une vertu. Ils ont peu de fortune et de besoins; ils cultivent et font valoir leurs terres; et c'est leur plus douce occupation. Ils ne connaissent pas ce luxe qui, en ne laissant d'autre désir que celui des richesses, donne tous les vices avec lesquels la plupart des hommes achètent l'opulence. Ils n'ont pas la politesse des manières, mais celle des mœurs. Leur physionomie annonce qu'ils n'ont rien à cacher : elle est ouverte comme leur ame. Ils ont le bonheur de voir peu d'étrangers et je les en félicite : ils n'auraient qu'à perdre à ce commerce; ils acquerraient quelques idées de plus et auraient plusieurs vertus de moins. Cet heureux coin de terre me paraît être au point où la civilisation doit s'arrêter pour rendre les hommes doux sans les corrompre, et sociables sans leur faire trop sentir les inconvénients et les vices de la société. C'est là que j'ai trouvé le nom de M. Necker adoré; c'est là que la nouvelle de sa retraite a causé une consternation publique; et aujourd'hui même on n'y parle pas de son administration et de ses bienfaits sans s'attendrir. Plu-

sieurs ont les estampes qui ont été gravées en son honneur : c'est déja pour eux un nom d'histoire; et les pères y conservent pour leurs enfants le *Compte rendu*, afin qu'ils lisent un jour tout ce que M. Necker a voulu faire pour eux et leur postérité. Voilà, madame, ma nouvelle habitation. Je n'ai pas encore de logement arrêté; mais je crois que je me fixerai à quelque distance de la ville, dans une maison de campagne. On n'y en trouve point à louer; mais on m'en est venu offrir plusieurs en me priant avec instance de les accepter : je n'ai que l'embarras du choix. J'en accepterai une, et j'aurai de la reconnaissance pour toutes. Dans le séjour que j'ai fait à Marseille, je n'ai pas eu tout-à-fait le même spectacle : j'y ai vu toute l'agitation et le mouvement que le commerce et l'opulence donnent à la société; mais il y a plus de mouvement dans les ames que dans les esprits. J'ai eu le plaisir de parler souvent de vous avec madame Favre, qui vous chérit bien tendrement, et qui m'a témoigné des bontés que je vous dois. Je croyais à côté d'elle être moins éloigné de vous. Je lui ai trouvé une physionomie fine et sensible et un esprit sans empressement, mais qui, toutes les fois qu'elle parlait, faisait regretter qu'elle n'eût pas parlé plutôt. J'ai reconnu que vous deviez l'aimer, et que votre ame au-

trefois a dû chercher la sienne. Je me plaisais à la voir, comme si j'avais vu l'estampe d'un portrait que j'aurais chéri. Elle conserve le vôtre peint par la main de M. Hubert. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle me l'a montré avec beaucoup d'intérêt, et que je l'ai regardé de même. Quand ce portrait a été peint, je n'avais pas encore le bonheur de vous connaître. Il me semble que j'étais transporté au temps de votre première jeunesse; je cherchais dans ces premiers traits tout ce que vous avez été depuis, et j'aimais à y lire votre histoire. Je m'en suis séparé avec peine comme si je vous quittais vous-même. J'ai vu aussi dans une maison la gravure de M. Necker, et elle était placée (non apparemment sans dessein) à côté du portrait de Henri IV.

A M. BARTHE.

A Forcalquier ce 30 juin 1782.

Ah! mon cher ami, quelle nouvelle vous m'annoncez, et combien j'étais loin de m'y attendre! Je lui avais écrit, il y a peu de temps; je lui donnais des conseils sur sa santé, je l'invitais à aller passer l'été dans mon appartement du Louvre; et, dans le moment où je lui écrivais, elle n'était plus! Je me reprocherai toute ma vie de n'être point parti sur-le-champ pour Paris, dès que j'ai su qu'elle était incommodée. Je le voulais; j'en ai parlé souvent, j'attendais ces fatales lettres à Marseille, ces lettres qui ont tardé trois semaines, et qui ne me sont arrivées qu'à Forcalquier. Si j'étais parti de Marseille en poste, j'aurais pu encore la voir et l'embrasser; elle aurait vu son fils avant de mourir. Peut-être j'aurais réussi à prolonger ses jours. J'avais mandé que je partirais; elle m'attendait peut-être. Pourquoi ai-je fait ce fatal voyage! Ce que j'ai gagné, fût-il cent fois plus considérable qu'il n'est, vaut-il ce que j'ai perdu

à ne pas jouir du moins des derniers jours, des derniers moments de ma mère? Qui m'eût dit, quand je l'embrassai, que je ne la verrais plus, que c'était entre elle et moi le long, l'éternel adieu? Oh! on ne devrait jamais s'éloigner un seul, un seul moment, des personnes que l'on aime. Qui sait ce que l'avenir nous prépare, et ce qui se passe loin de nous? Il y a dix-sept jours que ma mère n'est plus, qu'elle est dans un tombeau.... et je l'ignorais! et j'étais content, tranquille! je m'occupais de ma santé. Misérable espèce humaine! Depuis deux ans je travaille à conserver ma vie : cela en vaut-il la peine? Dans peu, dans peu, peut-être, je suivrai celle qui me l'a donnée. J'aurai moins de regrets, puisque du moins je ne l'affligerai pas par ma mort. *Elle* avait vu périr mes deux frères; elle les a pleurés long-temps. Moi, je reste, je survis pour la pleurer! Combien de temps? je n'en sais rien; j'y mets peu d'intérêt; le jour, le moment peut arriver, je suis prêt. Et qu'importe de vivre, puisque tout est si fragile, si court, puisque cette malheureuse vie est empoisonnée par des douleurs de toute espèce! Ma sœur est profondément affligée; elle pleure avec moi; elle a un cœur et une ame excellents. Nous regrettons ensemble notre perte commune. Hélas! notre douleur ne peut parvenir jusqu'à celle qui en fait

l'objet. C'en est fait! il y a entre elle et nous une éternelle barrière. Elle ne vit plus que dans notre souvenir; mais elle y vivra jusqu'au dernier moment : là elle mourra encore une fois, elle mourra avec nous, avec le cœur qui l'a aimée, et qui l'aimera encore tant qu'il aura un sentiment. Je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt et de l'attachement que vous me témoignez. Ah! c'est dans ces moments surtout, qu'on sent le prix de l'amitié; elle seule est quelque chose, et tout le reste est un songe. Je vous avais écrit pour vous donner de nouvelles commissions; je voulais des provisions pour un repas que je comptais donner. Il n'est plus question de cela maintenant. Suspendez tout; ne faites rien préparer. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse tendrement et de tout mon cœur.

A MADAME NECKER.

A Forcalquier, ce 8 juillet 1782.

J'ai appris, madame, par vos bontés pour ma sœur et ma nièce, que vous étiez instruite de la perte cruelle que je viens de faire, et que votre ame excellente a bien voulu leur témoigner le plus tendre intérêt. Recevez, pour ce nouveau bienfait, tous nos remercîmens; mon cœur est pénétré de la plus profonde tristesse autant que de reconnaissance pour vous. Dans toutes les situations de ma vie, je vous trouve toujours prête à me consoler ou à m'obliger. Que ne suis-je auprès de vous dans ce moment! Votre conversation, votre amitié, votre présence même adoucirait mes chagrins, et m'aiderait à supporter la vie. Ah! c'est vous seule, vous seule au monde, qui répandiez encore quelque intérêt sur la mienne. Un monde où vous existez, ne peut m'être et ne me sera jamais indifférent; mais j'ai perdu celle à qui je devais tout avant de vous connaître, j'ai fait un bien fatal et bien malheureux voyage. Qui m'eût dit,

quand je la vis, quand je l'embrassai avant de partir, que je l'embrassais pour la dernière fois! Sa mort ma frappé comme l'évènement le plus imprévu, et qui était presque hors de la nature. Je ne pensais point à son âge, je ne m'arrêtais que sur sa force et sa santé, qui semblaient devoir prolonger sa carrière encore pour bien des années. Je ne mettais point de bornes à sa vie; j'aimais à l'étendre dans mon imagination, et je m'occupais plus souvent de la douleur qu'elle aurait, si je mourais avant elle. La nature et les circonstances se jouent bien cruellement de nous! Depuis vingt ans je n'étais presque point séparé d'elle, et c'est dans ce cruel voyage, entrepris pour ma santé, qu'elle meurt. Le ciel ne m'avait réservé qu'un petit nombre de mois pour jouir encore d'elle, et lui rendre une partie des soins que j'en ai reçus, et ces mois, je les ai perdus! Elle est morte pour moi, long-temps même avant d'avoir été enlevée au monde. A peine arrivé à Forcalquier, je lui ai écrit; je lui ai témoigné mes regrets de ne pouvoir encore l'aller rejoindre; je l'exhortais à prendre soin de sa santé. Dans ce moment même, au moment où je lui écrivais, elle n'était plus. Elle ne devait ni me lire, ni m'entendre; et je ne devais jamais, jamais la revoir! Oh! quelle affreuse obscurité répandue sur notre sort! Comme on doit

trembler, à chaque instant, sur les personnes qu'on aime et dont on est séparé ! Il est donc vrai que chaque instant de chaque jour peut produire pour nous le plus grand des malheurs, et nous l'ignorons! et dans ce moment-là nous nous croyons heureux! Infortunés! à deux cents lieues paisibles et contents dans les lieux où nous sommes. On ne peut faire ces réflexions sans s'effrayer et sans déplorer notre misérable condition. Si du moins j'avais pu la voir et l'embrasser ; si j'avais reçu ses derniers regards et ses derniers conseils, j'ose croire que ma vue aurait peut-être été agréable à ses yeux dans cet affreux moment. La sienne du moins, en ajoutant à ma douleur, m'eût laissé une sorte de consolation ; il me semble que le dernier regard d'une mère prête à quitter la terre, est comme l'apparition d'une divinité sur nous ; mais d'une divinité qui se cache et va nous laisser seuls. Mon cœur se réfugie auprès de vous : il n'a plus d'autre asyle. Tenez-moi lieu de ce que j'ai perdu, et que je puisse encore vous respecter et vous aimer davantage, s'il est possible. L'image de la mort me poursuit ici jusque dans la retraite et la maison de campagne que j'habite. Cette même semaine, deux jours après que j'eus appris la fatale nouvelle de la mort de ma mère, une femme pleine de mérite

et d'esprit, logée avec nous, qui était venue de Paris à Hières pour rétablir sa santé, qui, de là, s'était rendue à Forcalquier pour y passer l'été avec ma sœur et moi et un ami qui l'accompagnait, vient de mourir sous nos yeux mêmes, et à côté de nous. Ce n'est point cette femme respectable que j'ai vue mourir; il m'a semblé, dans ce moment, que c'était ma mère qui venait mourir une seconde fois sous mes yeux. J'ai eu le spectacle affreux du tombeau et des funérailles, que le ciel m'avait épargné d'abord. Oh! comme dans ces moments on tient peu aux choses humaines! Comme notre faiblesse et notre néant nous environnent de toutes parts! c'est bien le moment de dire avec Bossuet: Oh! que nous ne sommes rien! Depuis deux ans je m'occupe à conserver ou à rétablir ma santé, en vaut-elle la peine? Et qu'importe d'exister quelques jours de plus ou de moins! Pleurer ou être pleurés, voilà notre sort. Nous sommes pressés par la nature entre les tombeaux de nos proches et de nos amis, ouverts et fermés sur eux, et le nôtre prêt à s'ouvrir et qui nous appelle. Ah! je vous demande pardon de vous affliger, peut-être, par des idées si tristes; mais mon ame est obsédée par cette image. La vôtre s'élève au-dessus de la terre et de ce monde fragile, par les grandes idées de

l'immortalité et d'un monde plus heureux pour lequel vous êtes née. Vivez, donnez long-temps à la terre, qui en a besoin, le spectacle des vertus et d'une ame au-dessus de toutes les faiblesses. Eternisez votre souvenir sur ce monde où vous passez, et rendez-vous plus digne de jour en jour de cet Être suprême qui est votre modèle et votre espérance. Je fais des vœux pour tout ce que vous aimez, et pour vous-même, si les vœux des hommes sont quelque chose; si les lois générales, qui entraînent tout, peuvent s'arrêter un moment, et suspendre leur cours.

Au milieu de ces idées affligeantes, il faut encore s'occuper de ce que nous osons nommer des affaires et de misérables intérêts humains.



A M. DUCIS.

A Forcalquier, ce 22 juillet 1782.

Je suis bien touché, mon cher ami, de la part que vous prenez à mon affliction et à la perte cruelle que je viens de faire. Votre cœur est plus fait encore que celui d'un autre pour sentir ma douleur. Vous avez une mère, une mère qui vous chérit, et que vous aimez tendrement; elle s'occupe de votre bonheur, de celui de vos enfants; et, dans sa vieillesse, elle travaille à ce qui doit faire un jour la consolation de la vôtre. Conservez, mon cher ami, conservez encore long-temps un dépôt si précieux et si cher, que le ciel doit aussi vous redemander. Pour moi, j'ai perdu celle à qui je devais tout; et, quoiqu'elle eût quatre-vingt-deux ans, je l'ai perdue sans soupçonner même que ce malheur pût m'arriver. Jamais je n'avais arrêté mon esprit sur cette idée, qui m'est encore nouvelle. Si j'étais retourné à Paris après l'hiver, comme c'était mon dessein, j'aurais encore pu la voir;

j'aurais pu lui rendre ces derniers soins qui sont une bien triste consolation, mais qui pourtant en sont une. Je suis resté en Provence sans le vouloir, sans presque en rien espérer pour ma santé, entraîné par les circonstances, et forcé par les chaleurs qui m'ont empêché de me mettre en route. Des lettres que j'attendais ne me sont parvenues qu'un mois après qu'elles avaient été écrites. Je ne sais quelle fatalité singulière a présidé à tout cet arrangement; l'effet en a été bien funeste pour moi, et je ne m'en consolerai de ma vie. Vous me demandez des nouvelles de mon état; il est à peu près comme il a été depuis long-temps, un milieu entre la maladie et la santé, plus près pourtant de l'une que de l'autre. Les chaleurs excessives m'abattent : j'avais cru trouver un asyle contre elles dans la haute Provence; mais elles se font sentir ici comme ailleurs. D'ailleurs, le pays est tout nu; point de forêts, point de bois, presque point d'ombrage, partout des montagnes arides, des lits de rivières au lieu de rivières, des ruisseaux et des torrents desséchés, un soleil brûlant, un ciel sans nuages, un air qui ne porte rien de doux et de rafraîchissant dans le sang ni la poitrine; avec cela point de fruits, très-peu de légumes, les plus grandes difficultés pour vivre. Je n'ai qu'un dédommagement, c'est

la bonté et les mœurs tout-à-fait honnètes des habitants; leur pauvreté, leur séjour dans les montagnes, leur éloignement des grandes villes les préservent du luxe, des vices et de presque toutes les passions de la société. J'ai trouvé ici l'image des mœurs hospitalières et antiques: on ne trouve pas de maisons à louer, mais on m'en est venu offrir un grand nombre, sans autre embarras que celui de choisir, et de savoir comment témoigner ma reconnaissance. J'habite la maison de campagne la plus jolie du pays, la seule où il y ait une allée d'arbres, et un petit ruisseau à côté, dont l'eau, à quelque distance, va faire tourner un moulin. Dans les grandes chaleurs, je vais au bord de ce ruisseau chercher un air un peu plus frais, et tant soit peu agité par le mouvement de l'eau; je suis obligé de me lever à cinq heures pour monter à cheval; je n'ai d'autre ombre que celle des montagnes avant que le soleil se soit élevé au-dessus de leur tête; je monte encore à cheval quand le soleil est couché: le reste du temps, je le passe presque tout entier dans des appartements bien fermés, et où je laisse à peine pénétrer un peu de jour; là quelquefois je lis Montaigne: c'est mon délassement et ma société. J'avais recueilli à Hières une dame de Paris, malade, et qui était venue, comme moi, pour sa santé; elle m'avait

suivi à Forcalquier, et était logée dans la même maison que nous; je viens de la voir mourir sous mes yeux : ce triste spectacle a renouvelé mes chagrins, et ajouté encore à ma douleur. La mort nous environne, et nous presse de toutes parts, mon cher ami; elle est dans les lettres que je reçois, elle vient assiéger mes regards jusque dans ma maison : ce spectre est partout, et nous avertit sans cesse de sa présence. J'irai probablement passer l'hiver prochain à Nice, sans être cependant encore bien décidé. J'avoue que j'en espère assez peu. Si j'y vais, j'irai par occasion; parce que je suis dans le voisinage, parce qu'il faut au moins n'avoir rien à se reprocher : après quoi, quitte de tous les soins, j'irai reprendre ma vie tranquille et ma solitude de Paris, ou auprès de Paris, et attendre en paix que ma vie s'écoule. Vous cependant, mon cher ami, vous travaillez, vous vivez dans une douce retraite, occupé à verser dans vos tragédies cette force et cette énergie d'une ame pour qui le monde n'est pas fait, et qui y est tout-à-fait étrangère. Voilà donc Macbeth bientôt achevé, c'est un hardi et difficile ouvrage : vous y êtes entouré d'écueils et de précipices que votre vigueur seule peut franchir : c'est le triomphe des grands talents et surtout du vôtre; je vous lirai avec grand intérêt quand nous

serons réunis. Je n'ai point encore le poème de l'abbé Delille; si vous pouviez me le faire tenir par M. d'Angivillier, vous me feriez plaisir; je l'ai demandé à M. Watelet, qui ne me l'envoie point et qui depuis très-long-temps ne m'a pas écrit. Serait-il malade? Auriez-vous de ses nouvelles par quelqu'un de Paris, ou par vos amis de Versailles? Il y a un siècle que je n'ai écrit à Deleyre. Le chagrin, la chaleur, la mauvaise santé détruisent toute espèce de ressort, et jettent l'ame dans la langueur et l'inaction. J'aurai toujours assez de force pour vous aimer, pour vous le dire, pour désirer de me voir réuni à vous. Adieu, mon cher et tendre ami; je vous embrasse du fond de mon cœur; écrivez-moi, consolez-moi et aimez-moi comme je vous aime. Ma sœur me charge de mille choses pour vous; elle a toujours de ses douleurs de rhumatisme. Ces douleurs ont aussi gagné la pauvre Marianne, qui souffre beaucoup, ne dort pas, et est toute languissante. Tout ici va assez mal : il faut convenir que ce n'est pas en Provence qu'est le meilleur des mondes; il est peut-être ailleurs.

A MADAME MONNET.

A Forcalquier, ce 2 août 1782.

Nous venons de recevoir, madame, le même jour et au même instant, vos deux lettres; elles se sont réunies toutes deux pour nous donner de vos nouvelles, que nous attendions avec impatience. Nous avons vu avec grand plaisir, ma sœur et moi, que vous étiez dans la disposition de nous venir joindre; mais quand? Combien de jours, de semaines encore, faudra-t-il vous attendre? Vous avez de malheureuses affaires à terminer, vous avez à traverser la moitié de la France. Je souhaite que l'amitié puisse abréger tant de distance, et lever tant d'obstacles. La plus tendre amitié vous recevra ici; qu'elle soit aussi auprès de vous pour vous adoucir la longueur du chemin, pour vous faire supporter tant de fatigues sans que votre santé en souffre. Malgré le vice dominant du siècle, nous ne sommes point assez personnels pour désirer notre bien au prix du mal d'autrui. Ah! je vou-

drais bien plutôt pouvoir adoucir vos peines, et faire rentrer dans votre cœur une partie au moins de ce précieux repos que vous avez perdu. Vous serez du moins auprès de deux personnes qui vous aiment, et qui prendront toujours à vous, à votre bonheur, le plus tendre intérêt. Nous n'aurons pas de plaisirs à vous offrir. Ici, du moins, nous vivons à la campagne, à une demi-lieue de la ville, dans un pays de montagnes dont les sommets nous environnent, et dominent de toutes parts sur nos têtes. Nous avons quelques arbres, et un ruisseau à côté d'un jardin : ce sont là nos richesses. La promenade, des lectures, une retraite tranquille, une conversation douce, surtout une vie frugale nous est imposée par la stérilité du pays, une cellule à habiter, mais deux cœurs qui vous chérissent, qui sont touchés de vos malheurs, qui ne verront pas couler vos larmes sans en être attendris, qui sauront entendre vos gémissements et y répondre : voilà ce que nous avons à vous présenter dans l'asyle où nous comptons rester une partie de l'automne. De là notre projet est d'aller à Nice pour y passer l'hiver. Nice appartient au roi de Sardaigne, mais il est sur les frontières de la France. L'hiver y est extrêmement doux, le climat délicieux, dit-on la ville peuplée, la campagne très-agréable; peut-

être cette belle nature pourra contribuer à suspendre vos chagrins et les nôtres. Nous avons aussi connu le malheur, ma sœur et moi, et un malheur auquel nous étions bien loin de nous attendre! Nous avons perdu notre mère, que nous avions laissée en bonne santé à Paris; que nous espérions revoir et embrasser à notre retour. A notre arrivée ici, mon premier soin a été de lui écrire; et, quand je lui écrivais, je l'avais déja perdue! Venez auprès de nous; nous mêlerons nos larmes avec les vôtres; nous nous consolerons mutuellement de nos douleurs. C'est à ceux qui souffrent, à ceux qui sont profondément affligés, à sentir eux-mêmes l'affliction des autres. Dans cet état, la joie est importune, la dissipation et le monde sont un tourment. Il est bien doux de se recueillir dans sa tristesse avec ses amis, et de mettre ses douleurs en commun. Il est donc vrai que vous allez vous séparer; un monsieur le souhaite, dites-vous; ses amis vous en sollicitent, et vous y consentez! Quelle triste et malheureuse union! Pourquoi a-t-elle commencé, si elle devait finir si promptement! Mon dieu! que la raison humaine est aveugle! qu'elle lit peu dans l'avenir! J'avais cru entrevoir pour vous de l'aisance, du repos, une situation douce à Paris; et voilà que tout est renversé! Il ne vous reste que des chagrins, des peines et la

solitude. Je ne vous cache pas que j'aurais désiré que cela pût tourner autrement. Quand vous recevrez ma lettre, tout peut-être sera fini. Je vous plains; c'est un malheur ajouté à un malheur bien grand. Tâchez du moins, dans cette nouvelle situation, d'en tirer tout le parti que vous pourrez pour votre propre bonheur. Les ames délicates et sensibles ont besoin d'appui et de soutien; mais elles n'en peuvent trouver que dans les ames qui leur ressemblent; tout ce qui les heurte les repousse; et elles s'éloignent en gémissant d'avoir été trompées. Vous êtes digne d'avoir des amis qui sentent et pensent comme vous, et sur lesquels votre ame puisse se laisser aller sans éprouver ni douleurs ni secousses. Ce doux repos est le premier bonheur; puissiez-vous le trouver auprès de nous! Nous voudrions du moins, ma sœur et moi, vous le procurer; et nous serons malheureux nous-mêmes, si nous ne pouvons y réussir. Vous nous demandez des conseils sur votre voyage : d'abord, je ne suis point du tout d'avis que vous veniez par mer. La mer a tant d'accidents, auxquels il faut joindre encore ceux de la guerre! Il serait fâcheux d'être prise par un corsaire, et de descendre à Portsmouth au lieu d'arriver à Marseille. J'aime beaucoup les Anglais, mais dans leurs livres, et fort peu quand ils pillent et enlèvent les vais-

seaux, surtout ceux où se trouvent mes amis. Pourquoi donner contre nous une chance de plus à la fortune? Elle en a déja tant! Il vaut bien mieux partir de Bordeaux par terre, et avec une compagnie honnête. Dans toutes ces grandes villes, il y a des voitures, où l'on voyage assez commodément. Les maîtres de ces voitures ont des auberges attitrées, d'autres ont leurs maisons dans la ville même. Défaites-vous de votre cabriolet, puisque c'est votre dessein : nous pourrons vous mener à Paris avec nous sans que cela gêne le moins du monde: au contraire, ce sera une bonne fortune pour nous. Ma sœur pense qu'en vous mettant en noir, vous pourriez épargner la multitude des robes, et être mise partout avec décence. Nous sommes nous-mêmes en deuil.

Il me semble que voilà tous les articles de votre lettre qui demandaient une réponse; il ne me reste qu'à vous dire combien nous sommes empressés, ma sœur et moi, de vous voir, de vous embrasser, et de vous renouveler ici toutes les marques de notre attachement.

A MADAME NECKER.

Ce 19 août 1782.

Vous m'avez écrit, madame, des consolations aussi touchantes qu'elles sont nobles et élevées: elles sont dignes de votre ame; je voudrais que la mienne en fût digne; mais il n'est pas aisé de penser, de sentir comme vous, et de s'élever à la hauteur de votre caractère et de vos idées. Votre ame habite sans cesse au sein de la Divinité : c'est là son séjour et son asyle. *Elle* ne communique avec la terre que par ses vertus comme l'Être suprême qu'elle contemple, ne se manifeste que par son pouvoir et ses bienfaits: il n'y a pour vous que des devoirs; et la forme des êtres qui se succèdent n'est à vos yeux que la représentation différente des obligations que la morale et la vertu nous imposent. Vous revoyez encore ceux que vous avez aimés; votre ame s'unit à eux au sein de celui qui existe également dans le passé et dans l'avenir. Ah ! ces grandes idées que la sensibilité révèle, que la

religion consacre, que la vertu embrasse avec tant d'intérêt, ces idées vous sont familières; vous vous en occupez tous les jours; vous n'avez pas besoin de monter jusqu'à elles; elles vous entourent et font partie de vous-même. Moins heureux que vous, je les sens, je les chéris; mon cœur en a besoin et les appelle, mais comme on appelle des amis qui sont éloignés, et que l'imagination aime à se peindre quand les yeux ne peuvent les voir. Oh! qu'il est doux de croire à cette communication des mondes, à ces rapports invisibles et toujours subsistants des ames avec nous! Qu'il est doux de penser que ce silence éternel n'est qu'apparent; que la tombe n'est qu'un passage dans une autre province de l'univers; que ceux qui nous ont inspiré des sentiments si chers, peuvent encore les entendre, même sans y répondre; que leur ame peut quelquefois descendre dans la nôtre pour y jouir de nos regrets; que la sensibilité et la vie existent au-delà des limites des sens pour n'être plus ni arrêtées ni bornées; et qu'il y a un port éternel où se rassemblent tous ces débris de naufrage sur lesquels nous pleurons! D'après ces douces et consolantes idées, du moins n'avons-nous pas tout perdu; ceux que nous avons aimés ne sont qu'absents; la vie, partout où elle est, communique et touche à la vie par la pensée.

Nos parents, nos amis, enlevés à nos yeux, existent pour nous comme Dieu même, loin de nous par la nature, près de nous par la conscience et le sentiment. Nous sommes sûrs que, du cercle où nous sommes, quoique nous ne puissions en mesurer la circonférence, il y a un point qui aboutit jusqu'à eux. Que, dans ces tristes circonstances, la mémoire nous est chère! Ce don de rentrer dans le passé, et de donner un corps à ce qui n'est plus, est encore pour nous une espèce de présence qui nous attache et nous console; l'ame, dans l'abandon où elle est, se prend à ces images chéries, elle vit et converse avec elles; mais ces images ont déja quelque chose d'auguste et d'imposant, elles ont pris une teinte d'immortalité. Ne pensez-vous pas, comme moi, que, de toutes les idées de l'homme, celle de la mort est peut-être la plus active et la plus étendue? A peine elle s'offre à notre esprit, qu'elle nous jette et nous entraîne dans les idées du temps et de l'espace, de l'éternité, du fini et de l'infini. Elle nous jette dans les profondeurs de la nature divine, dont nous cherchons à deviner les desseins, et vers laquelle nous tendons toutes nos pensées, comme ceux qui sont prêts à être engloutis par la mer, tendent leurs bras vers le rivage. L'idée de la vie nous arrête sur les objets qui frappent nos sens, et, pour

ainsi dire, sur la surface de l'existence; l'idée de la mort nous ouvre le monde de la pensée, de l'ame, d'une existence plus profonde et plus inconnue; elle nous fait parcourir les cieux, les mondes, Dieu même, pour y trouver un abri contre la destruction qui nous menace. Il y a eu des ames sur la terre qui ont dû faire naître le dogme de l'immortalité. Elles étaient trop grandes pour qu'on pût les confondre avec ce qui doit périr; le soupçon même qu'elles pouvaient cesser d'être un jour, eût semblé accuser la Divinité; et l'homme ne pouvait séparer de l'idée de Dieu ce qui lui ressemble : car les vertus sublimes sont-elles autre chose que les idées divines elles-mêmes mises en action, et qui viennent se représenter sur la terre? Ce sont ces mêmes ames et leur rapport avec Dieu, qui ont fait imaginer à des philosophes, que l'ame était une partie et une émanation de Dieu même : ce ne peut être seulement parce qu'elle pense, car la pensée, quelque auguste qu'elle soit, est souvent avilie et profanée par la contagion du vice auquel elle peut servir d'instrument; mais la vertu est pure et retient la forme céleste et la grandeur de son origine. Il eût suffi de vous connaître pour concevoir et adopter sur l'homme ces deux grandes idées, dont l'une divinise l'ame humaine et l'autre l'éternise. Je le sentais quand

j'avais le bonheur de vivre avec vous; je le sens encore en vous lisant, et en me rappelant dans la solitude tout ce que j'ai vu : car votre vie entière m'est présente, et toutes vos années remplissent les jours et les moments que je passe loin de vous. Votre tendre amitié adoucit le sentiment de mes peines. De toutes les consolations, c'est la plus douce, et celle qui pénètre le plus jusqu'à l'ame quand elle est blessée.

A M. DUCIS.

A Forcalquier, ce 11 octobre 1782.

J'ai reçu bien des lettres de vous, mon cher ami, et je vous dois bien des réponses; mon cœur vous les a toutes faites, mais ma plume ne les a point écrites. J'ai été assez mécontent de ma santé pendant toutes les chaleurs; alors l'ame et le corps sont dans un état d'indolence et de faiblesse qui a besoin de repos. J'ai compté dans cet état sur l'indulgence de mes amis et surtout sur la vôtre. Je sais que vous m'aimez, et vous savez combien je vous aime : ma conscience et la vôtre m'ont rassuré sur mon silence. Vous voilà plongé dans les grands travaux. Que vous êtes heureux! une pièce faite, une autre prête à jouer, une autre à commencer! Votre ame active et forte a de quoi se nourrir, et je l'en félicite. Elle ne peut plus goûter d'autre bonheur : tout ce qui est faible ou frivole ne peut atteindre jusqu'à elle. Née pour les grands mouvements et les grandes passions, elle cou-

sume son énergie à les peindre. Une ame qui a de la vigueur, et qui, par sa situation et les circonstances, est condamnée au repos, n'a que ce moyen de remonter, pour ainsi dire, au niveau d'elle-même, et de se rendre compte de ses richesses et de sa force. Je suis curieux de lire votre *Traité du Remords* (la tragédie de Macbeth); vous l'aurez fait sûrement terrible et passionné. C'est ainsi qu'il faut instruire les hommes; c'est avec des larmes et des cris, qu'il faut leur donner des leçons : ces ames froides et glacées restent immobiles, si on ne les agite par des convulsions. Je compare la plupart de nos auteurs tragiques à ces orateurs de cour qui vont prêcher devant le roi, en cheveux bien peignés, en rochet bien blanc, avec des gestes élégants et bien mesurés, et un style soigné, poli, bien tondu comme les beaux gazons des jardins anglais. Mais vous, mon cher ami, vous êtes le missionnaire du théâtre; vous faites la tragédie comme le P. Bridenne faisait ses sermons, parlant d'une voix de tonnerre, criant, pleurant, effrayant l'auditoire comme on effraie des enfants par des contes terribles, les enlevant tous à eux-mêmes avant qu'ils aient eu le temps de se défendre; mêlant dans l'éloquence le désordre à la grandeur, et trouvant, sans y penser, le sublime dans le pathétique : voilà, voilà les

bons sermons et les bonnes pièces. Mon cher Bridenne, je voudrais bien pouvoir assister à votre sermon du roi Léar; mais ce sermon-là aurait dû d'abord être prêché à Paris. Il est plus fait pour cet auditoire-là, que pour celui de Versailles; il serait ensuite revenu à la cour avec les applaudissements et les larmes de Paris, et se serait présenté en force avec tout le cortége et la pompe imposante du succès. Les ouvrages d'un genre singulier, les nouveautés hardies ne peuvent être jugées par tout le monde. Tout œil ne reconnaît pas le génie sous des habits étrangers; il faut presque toujours en France, et surtout à Versailles, qu'il soit habillé à la mode; heureusement le pathétique ici peut venir à son secours, et lui faire ouvrir les portes, avant que l'étonnement et la sottise aient pensé à les lui fermer. J'espère, mon cher ami, que vous me manderez dans le plus grand détail tout ce qui se sera passé à cette représentation; j'aime mieux le savoir de vous, parce que vous le saurez mieux que tout autre, et que vous jugerez en même temps l'ouvrage et les spectateurs. C'était à César à écrire ses mémoires. Je vois que vos yeux se tournent avec complaisance vers le nouveau sujet que vous avez envie de traiter. Vous avez besoin de nettoyer vos mains du sang de Macbeth, et d'ouvrir votre

cœur à des conceptions plus douces et plus tendres. Votre ame va se rajeunir, et respirer encore l'amour; mais, en méditant et traçant votre plan, il me semble qu'il y a deux écueils inévitables, et qu'il faut cependant tâcher d'éviter avec soin. L'un est toute ressemblance avec Zaïre, qui a un prodigieux rapport avec ce sujet, soit pour la peinture de la jalousie, soit pour les scènes d'éclaircissement, soit pour le dénoûment même, et les remords qui suivent le dénoûment. L'autre est le caractère épouvantable et odieux de celui qui, par un système suivi d'impostures et de noirceurs, fait l'intrigue de la pièce. Je ne sais s'il y a un art humain qui puisse faire passer un tel personnage sur le théâtre français. Remarquez que toutes les choses hardies et extraordinaires peuvent passer chez nous-mêmes à l'aide du pathétique, comme je vous le disais tout à l'heure au sujet de Léar. Mais ici ce personnage est nécessairement un scélérat tranquille; quoiqu'il ait une passion dans le cœur, toutes ses impostures sont des combinaisons froides, qui laisseront au spectateur tout le loisir et le sang-froid qu'il faut pour en juger l'horreur et se révolter contre lui. Vous ne sauriez trop penser à ce danger, qui est nul sur le théâtre anglais, et qui est prodigieux parmi nous. Voltaire, dans sa pièce, a tous les grands

effets du sujet, et n'a aucun de ses inconvénients. C'est ici le cas, plus que jamais, de tâter vos forces et de sonder votre imagination et votre propre cœur, pour juger si vous pourrez trouver des ressources contre le danger. Si vous n'en trouvez pas, c'est qu'il n'y en aurait point pour d'autres; car assurément vous avez en main toute la puissance des passions. J'ai envié, mon cher ami, le dîner que vous avez fait avec vos amis dans cette horrible solitude, et parmi les ruines et les tombeaux de Port-Royal. Vous avez donc pensé à moi dans ce désert, vous avez bu à ma santé dans ce lieu mélancolique et sauvage, et vos amis, dans ce moment, ont daigné devenir les miens. J'aurais été digne d'être en quatrième dans cette partie, et ma sœur se serait facilement associée aux vôtres. Remerciez pour moi, et remerciez bien tendrement nos convives de leur souvenir. Et nous aussi nous parlons souvent de notre cher Ducis dans les montagnes de la Provence. Dernièrement, dans un voyage que j'ai fait, j'ai vu un des plus beaux et des plus magnifiques spectacles dans ce genre, que l'on puisse voir. J'étais élevé sur la pointe d'une montagne à huit cent quatre-vingt toises au-dessus du niveau de la mer. De là on découvre, d'un côté, toute la Provence, et de l'autre, tout le Dauphiné. Nous avions à nos pieds des pré-

cipices que l'œil ne pouvait mesurer sans effroi; j'avais la tête dans les nuages, et je les touchais de ma main comme on touche la poussière au-dessous de nous, et, dans de vastes profondeurs, les plus riches accidents de lumière. Là, je vous ai désiré; là, mon cœur vous appelait; je vous montrais cette scène immense, et qui aurait si bien parlé à votre imagination. De là, après avoir descendu pendant une heure, nous avons trouvé un fort bon dîner dans un ermitage situé au milieu d'un désert affreux, et c'est l'ermite lui-même qui nous servait. Le poème des jardins dont vous me parlez avec tant de goût, avec le goût de l'ame, qui est le bon, ne m'a point donné de ces émotions-là. Adieu, mon cher et bon ami, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Ne m'écrivez plus à Forcalquier, car je pars le 23 pour Nice, et j'y serai le 27 au plus tard; je compte y passer l'hiver. M. Barthe, qui a passé deux mois avec nous, me charge de mille compliments pour vous; il a presque achevé son poème; il doit nous accompagner à Nice.

A MADAME NECKER.

Ce 21 octobre 1782.

Je suis toujours errant, madame, et je passe ma vie en voyages, en attendant que je fasse enfin le plus agréable, celui qui doit me rapprocher de vous. Mon dieu! que tout cela est long, et qu'il en coûte pour acquérir et conserver la santé! Il semble que le mouvement du corps est comme celui de l'esprit; ceux qui vivent dans le repos, ne peuvent le quitter; ceux qui ont une fois connu l'agitation, ne peuvent s'en passer, et elle leur devient nécessaire; c'est une pente qui les entraîne, et sur laquelle ils ne peuvent trouver un point où ils puissent s'arrêter. Ils prennent même pour de la force l'espèce d'élan que leur donnent la secousse et l'agitation du mouvement. Je vais, je viens, je parcours différents pays: mais, comme ces grands corps célestes que vous me peignez si bien dans votre ingénieuse lettre, j'éprouve deux mouvements contraires: l'un qui m'éloigne du centre, et l'autre qui m'y ramène sans cesse. Le mien

est le lieu que vous habitez ; et cette puissance agit sur moi dans tous les moments. Voilà ce qui m'attire, bien plus que ces vaines idées d'étude et de travail que vous croyez qui me dominent. Je calcule avec plaisir que je n'ai plus qu'un hiver à passer loin de vous, et qu'au printemps prochain je pourrai enfin vous voir et vous entendre ; je jouis d'avance de cette idée, comme l'homme jouit d'avance de l'immortalité qu'il espère dans un monde plus heureux. Je verrai ce que partout ailleurs on ne fait que concevoir par l'imagination : la vertu sans modèle, la sensibilité sans faiblesse, et les beautés idéales de la perfection réalisées. N'est-ce pas là un monde tout différent du nôtre ? et ne nous donne-t-il pas une idée de cette vie inconnue et nouvelle à laquelle nous sommes destinés hors des bornes de la vie ? L'unique différence, c'est que ce tableau céleste n'approchera de moi que comme spectacle, et me laissera moi-même tel que je suis. Je serai comme ce monstre dont parle Homère, qui avait sa tête dans les cieux et dont les pieds étaient sur la terre ; n'importe ! il est doux, il est même glorieux à la faiblesse humaine, d'assister à la représentation d'une grandeur à laquelle même elle ne peut atteindre. Le spectacle de l'apothéose, chez les Romains, ne faisait pas des dieux, mais elle

pouvait contribuer à faire des hommes meilleurs. Oui, je sens que mon cœur s'éleverait auprès du vôtre, puisque votre pensée même et votre souvenir, si loin de vous, produit encore cet effet sur moi. Partout où je vois, où je trouve quelques vertus, je crois voir une partie de vous-même; il me semble que c'est votre esprit qui est répandu partout et qui respire encore autour de moi. En quittant Forcalquier, je m'éloigne avec regret d'une famille respectable, et que vous chéririez vous-même si vous la connaissiez. J'y ai vu tout ce que la bonté des mœurs a de plus touchant, et la simplicité de la vertu a de plus noble; j'y ai vu les mœurs domestiques dans toute leur pureté, cette politesse aimable du cœur si supérieure à celle des manières, un sentiment toujours naturel et toujours vrai sans enthousiasme et sans la vaine manie de l'affectation. Ici l'amitié n'est point en porcelaine sur les cheminées, mais elle est au fond des cœurs. On ne prononce jamais son nom, mais on la sent partout; on n'entend jamais le mot d'humanité, mais elle se mêle à toutes les actions. Ici le pauvre même est charitable, et on se doute à peine que la bienfaisance est un devoir, tant elle est un sentiment! Ah! c'est ici, c'est au sein de ces montagnes que j'aurais voulu passer le reste de ma vie, si vous n'existiez point

ailleurs. Cette famille si honnête m'a comblé de bontés, m'a prêté pendant mon séjour une maison très-agréable à la campagne, a eu pour moi les mêmes soins et les mêmes attentions que pour un de ses enfants. Cette famille si digne d'être heureuse ne l'est pourtant pas; la mère a daigné me confier ses chagrins et ses peines. C'est une dame pleine de sens et même d'esprit, dont le caractère a une austérité douce, et qui mêle tout le charme des vertus naturelles à celles que la religion donne. Elle est aussi respectée dans le pays pour son mérite, qu'elle y est adorée pour ses bienfaits. Les plus profonds chagrins ont altéré sa santé qui est aujourd'hui très-faible. Le père est un de ces hommes tels que sûrement on n'en trouverait aucun dans Paris, pour la candeur, la bonté, et cette vertu d'instinct qui ne doit rien ni au raisonnement, ni aux efforts, mais qui paraît le fruit de la plus heureuse nature; dans une épidémie qui fit, il y a quelques années, beaucoup de ravage et jeta une grande terreur dans le pays, il sauva par son courage et par son zèle une bonne partie des habitants. Il prodigua sa fortune et exposa sa vie pendant plus de quatre mois en faisant porter des secours à tous les malades, en les visitant lui-même la nuit et le jour, en servant de ses propres mains tous ceux qui étaient aban-

donnés, parce qu'on n'osait approcher d'eux par la crainte de la contagion. Il exerçait alors la première magistrature municipale du pays, et il crut que son devoir lui commandait le sacrifice de sa propre vie, pour secourir tant de malheureux dont, en effet, le plus grand nombre aurait péri sans lui. Pendant ce temps-là, sa femme, deux de ses filles et tous ses domestiques étaient attaqués et presque mourants de la même maladie. La plus jeune de ses filles les servait tous avec des soins, des peines et une tendressse incroyables, tandis que lui-même portait tous les secours au dehors. Cette demoiselle a été mariée depuis. Sa figure et son caractère sont également aimables; mais son mariage a été une source de chagrins cruels pour ses parents.

Dans les travaux pénibles que vous avez supportés, vous et M. Necker, pendant cinq ans pour le bonheur général, vous avez trouvé quelques ingrats; mais vous avez entendu aussi le cri de la reconnaissance publique qui vous bénissait et vous mettait au rang des bienfaiteurs de la France. Ce cri s'est prolongé jusque dans les lieux les plus reculés; je l'ai entendu ici comme dans tous les pays que j'ai parcourus: j'y ai trouvé vos deux noms adorés. On m'a envié le bonheur de vous connaître, de vous avoir vus, d'avoir vu de près la source de a

félicité publique. Un de mes entretiens les plus intéressants auprès de cette famille honnête et respectable, était de lui conter vos bienfaits, vos projets; on les écoutait avec cette vénération tendre des ames véritablement sensibles, qui est peut-être le seul prix digne des vertus. J'ai vu plus d'une fois madame d'Eymar-Dubignosc (c'est le nom de la mère) attendrie en me parlant de la page touchante que M. Necker vous a consacrée dans son *Compte rendu*. Quelquefois dès lors, et par une espèce d'instinct et de mouvement involontaire, son ame vous invoquait, vous appelait dans les malheurs de sa fille : son cœur l'avertissait qu'il était impossible que vous ne fussiez touchée de ses peines.

Ma santé, dans ce moment, est beaucoup meilleure qu'elle ne l'a été depuis long-temps; elle s'est raffermie à mesure que les chaleurs ont diminué; je me sens plus de vigueur et plus de force; mais la vôtre? Vous me mandez que vous êtes mieux; mais je ne suis point rassuré sur l'hiver de Paris, sur les fatigues du salon, sur ces soupers cruels qui vous forcent à veiller parmi beaucoup de monde et au milieu de la chaleur du feu et des bougies. Oh! que ne pouvez-vous passer votre hiver à Nice! Qu'il serait beau pour moi! que j'aimerais à le prolonger! Le voyage et le séjour de Nice vous feraient sûrement un grand

bien, et pourraient peut-être amuser M. Necker. Je risque au hasard des voeux qui, je crains bien, seront inutiles; mais les vœux ont été donnés aux hommes pour amuser leur espérance et les charmer au moins par des illusions.

****

A LA MÊME.

Ce 12 novembre 1782.

Il me semble, madame, que je vous dois compte comme à moi-même, de tout ce qui m'arrive et de tout ce que je fais. Je le dois à votre tendre amitié, et au besoin que j'ai d'être avec vous, même loin de vous. J'ai bien une ame ici pour me gouverner; elle est attachée aux frêles ressorts de ma frêle machine; mais j'en ai une autre à deux cents lieues de moi, dont je fais plus de cas, et en la présence de laquelle j'aime toujours à vivre. Je sens la vérité de ce que Leibnitz a dit, qu'il serait possible, dans son système de l'harmonie préétablie, que l'ame qui gouverne le corps et qui préside à tous ses mouvements, fût dans une planète différente, et que tout pourrait aller de même. Je suis entièrement de son avis quand vous gouvernez de si loin mes sentiments et mes idées; mais le temps approche où je pourrai enfin franchir cette distance, et où j'espère que mes deux ames ne se

quitteront plus. Me voici arrivé au lieu de ma dernière station; en quittant Forcalquier, j'ai traversé d'affreuses montagnes pour arriver à Nice : tout ce pays semble échappé à quelque grand bouleversement, qui n'a pas eu le temps encore d'être réparé par la nature. Je ne connais rien jusqu'à présent du beau climat de Nice : car, en y arrivant, j'ai été accueilli par un vent très-froid, et qui a quelque chose de beaucoup plus pénétrant et de plus dur que nos vents de Paris : c'est ce fameux *mistral* qui désole toute la Provence, qui est une source de maladies très-rapides, parce qu'il substitue, en un instant, une température très-froide à la température la plus douce, et dont Nice n'est pas plus exempte qu'Hières, malgré l'avis des médecins, et malgré le rideau de montagnes qui les enveloppent toutes deux. Depuis que le vent a cessé, nous avons de la pluie : et il y a trois jours que je n'ai vu le soleil qu'on vient chercher de si loin dans ce beau pays. Il est assez difficile de se loger ici, parce que les maisons pour les étrangers ne sont pas nombreuses, et que les Anglais y mettent un prix auquel il est difficile d'atteindre quand on n'a point leurs guinées et qu'on n'est point lord de la Grande-Bretagne. Ici tout est anglais, et tout semble réservé pour eux. J'ai enfin trouvé une maison de campagne à soixante

louis pour mon hiver : je ne l'ai eue à si bon marché, que parce qu'elle est assez loin de la ville, et à près d'une demi-lieue : du reste, elle est grande et commode, située à mi-côte, à peu de distance de la mer. Je vois ce grand spectacle de mes fenêtres, et j'entends nuit et jour le mugissement des vagues comme si elles étaient à ma porte. J'ai autour de moi beaucoup de jolies promenades dans les montagnes, où l'on a le plaisir de fouler aux pieds toutes sortes de plantes aromatiques et de découvrir la mer de tous les côtés. Il faut voyager pour son plaisir et non pour sa santé; la maladie gâte les plus beaux climats, et il n'y a point de beau ciel pour celui qui languit ou qui souffre. Je suis peu content de ma santé depuis que je me suis mis en route, et je sens que j'ai besoin de calme et de repos. Je n'ai pu quitter Forcalquier et la tranquille retraite que j'habitais, sans m'attendrir et presque sans verser des larmes. Je m'étais attaché à cette respectable et excellente famille qui m'avait prêté sa maison; jamais je n'ai vu ni des mœurs si honnêtes, ni des ames si pures et si sensibles; je sens que je leur serai attaché toute ma vie, et que jamais je ne penserai à eux sans le plus tendre intérêt.

A LA MÊME.

A Nice, le 17 décembre 1782.

Quelles institutions que celles d'une société où l'on trouve des millions pour le faste et rien pour secourir une famille honnête et vertueuse! Il est convenu que d'un côté doivent être tous les plaisirs, et de l'autre, la douleur et les larmes. C'est l'usage, et personne n'a droit de se plaindre. Je ne suis pas moins reconnaissant de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à la demande de cette mère si honnête et si sensible. Puisqu'elle a pu vous inspirer quelque estime, elle est dédommagée de ses chagrins et de ses peines : en lisant votre lettre, elle sera consolée ; elle a, de plus, les ressources que donne la vertu, et surtout la religion. Les larmes que l'on verse sous les yeux et presque dans le sein de l'Être suprême, ont quelque chose de doux et d'attendrissant; elles consolent encore plus qu'elles n'affligent : d'ailleurs, dans ce moment, elle est inquiète de la santé de sa fille; ses craintes mêmes seront une heureuse diversion à sa douleur,

pour ce mauvais succès. Elle le sentira moins parce qu'elle redoute quelque chose de plus cruel. Triste bienfait de la nature, de ne nous faire oublier un mal, que par la crainte d'un plus grand! Nos douleurs sont comme nos passions; elles ne trouvent leur contre-poids qu'en se combattant entre elles. Je vois avec peine, par ce que vous me faites l'honneur de m'écrire, que vous êtes r'engagée plus que jamais dans ce monde qui est si peu fait pour vous; tout y contrarie vos sentiments et vos goûts. Les mots vides de sens vous fatiguent bien plus que les idées, parce qu'ils réclament sans cesse l'attention, et ne la fixent jamais. Tous ces propos si hachés et si décousus, sont nés du désir de mouvement dans l'esprit, et de l'impuissance d'en avoir. Ils importunent comme l'agitation de l'écureuil sur sa roue, lequel marche toujours sans jamais avancer. On aimerait mieux un repos entier; du moins il ne troublerait pas les yeux et les oreilles. Il semble que la marche de tout bon esprit est de s'arrêter sur ses idées; elles acquièrent plus de force par leur union, et d'étendue par leurs rapports. On a reproché à quelques grands écrivains, comme à Sénèque et à Montesquieu, d'être décousus et hachés; mais c'est le polype qui se reproduit à mesure qu'il se divise. Tous deux ont beaucoup d'idées; Sénèque cependant

manque de liaison par défaut de style, et Montesquieu, par la plénitude même et la vigueur de ses idées; il pense tout en un moment, et exprime tout en quelques lignes. Il y a des animaux vigoureux qui ne peuvent que marcher; il y en a d'autres qui ne font que bondir; ce sont ceux qui sont destinés par la nature à vivre sur les hauteurs, et à sauter sans cesse de rocher en rocher et de précipice en précipice. C'est l'interruption même de leur marche, qui est la preuve de leur force. Les conversations du grand monde ne sont pas tout-à-fait de ce genre : heureusement votre habitude à la réflexion sait encore en tirer parti; et, de tous ces mots sans liaison et sans suite, vous savez extraire des idées générales sur les mœurs, les esprits et les caractères.

J'ai lu avec intérêt l'épître de Chabanon, j'ai revu avec plaisir dans cette épître une partie des beaux vers que Chabanon vous avait adressés, ainsi qu'à M. Necker; plusieurs sont d'une beauté supérieure et doivent consacrer l'ouvrage. Ce qu'il veut bien dire de moi lui est dicté par l'amitié; mais je sens très-bien que des fragments épars et isolés ne sont rien en comparaison d'un grand ouvrage qui doit valoir surtout par la majesté de l'ensemble, si j'étais assez heureux pour lui donner ce caractère. Des ruines affectent fortement l'imagination; mais c'est surtout lorsqu'elles sont

les restes d'un grand monument qui a été fini et long-temps admiré. Alors on parcourt ces débris avec une sorte de vénération religieuse; un mélange de plaisir et de douleur nous fait, pour ainsi dire, redemander au temps l'ouvrage qu'il a détruit et dont ont joui les générations passées. Pour moi, je ne laisserai que des ruines qui ressembleront trop à celles de nos jardins anglais, des ruines mortes en naissant, et qui n'ont hérité d'aucun grand souvenir. Je me sens loin de la force qu'il faut pour reprendre et continuer mon ouvrage; ma santé ne se rétablit point; ou du moins elle ne m'inspire aucune confiance. Je suis dans un très-beau climat, mais je ne sais si c'est celui qui me convient; je crains que le voisinage de la mer dont je suis entouré, ne soit point favorable à mon état : du reste, je jouis ici d'un magnifique spectacle; il n'y a nulle part, ni un plus beau ciel, ni des promenades qui présentent de plus beaux points de vue. Il est vrai qu'il faut aller les chercher à travers les montagnes et des sentiers pénibles; mais on y rencontre partout l'olivier, le myrte, le citronier, l'oranger, et, sous ses pas, le thym, le romarin, la lavande et la sauge que la nature a semés dans des déserts et au milieu des rochers. On y voit du même coup d'œil tout ce que la nature a de plus sauvage et le luxe des jardins, de plus

précieux; dans ces lieux élevés l'air semble composé d'aromates et de parfums : on a sur sa tête un ciel resplendissant d'azur, un soleil aussi brillant que dans les plus beaux jours d'été; autour de soi des montagnes couvertes de jardins et d'une foule innombrable de maisons de campagne qui semblent suspendues sur des rochers et au milieu des arbres; dans le vallon, le terrain le plus cultivé et le plus riche, coupé par un vaste torrent dont le lit souvent à sec est tout couvert des débris des montagnes, et offre l'image de la destruction; à côté, celle de la fertilité; devant soi, le miroir immense de la mer qui s'enfonce et se perd de tous les côtés dans l'horizon, et réfléchit la lumière la plus vive; et derrière, du côté de Turin, les Alpes naissantes, qu'on aperçoit de loin, blanchies par les neiges, dans le même moment où le soleil vous fait éprouver la chaleur la plus douce, et qu'on croit respirer l'air du printemps. J'ai contemplé, il y a quelques jours, pendant plusieurs heures, ce grand tableau sur une des plus hautes montagnes. Je voyais Nice à mes pieds, Antibes au couchant, Monaco vers le midi; je dominais sur les rochers qui couvrent le port de Ville-Franche, et sur la mer qui conduit à Gênes. En même temps je touchais à un fort qui, dans ce siècle, a été assiégé trois fois par nos armées, et nous a coûté, en 1744, la

perte de quatre mille hommes dont un grand nombre périt dans le torrent que j'avais sous les yeux ; je déplorais les crimes et les malheurs de la guerre dans un pays si beau et où la nature a tant fait pour le bonheur des habitants.

~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~

A LA MÊME.

A Nice, ce 25 décembre 1782.

J'APPRENDS avec plaisir, madame, qu'on se dispose à publier quelques volumes des consultations de M. Tronchin : il restera du moins quelque chose de cet homme célèbre, et la mort n'aura point tout emporté avec elle; ses idées pourront encore être utiles, et le disciple de Boerhaave pourra être cité après lui. Le peu de lignes que j'ai eu l'honneur de vous écrire en apprenant la mort de cet homme respectable, ne valent guère la peine d'être imprimées; elles m'ont été dictées par la reconnaissance, et n'ont que le mérite d'être vraies. La reconnaissance et la vérité suffisent-elles pour intéresser le public? Mais si vous, et la famille de M. Tronchin, en jugez autrement, vous êtes bien les maîtres de faire là-dessus ce que vous jugerez à propos. Je serai flatté d'ajouter une inscription de plus sur le monument d'un homme dont je respecte et chéris la mémoire. Une inscription

rappelle plutôt qu'elle n'exprime les talents et les vertus de ceux qu'on veut honorer; chacun, en la lisant, ajoute ce qu'il pense, et l'estime publique achève son éloge. C'est ainsi que M. Tronchin sera loué par tous ceux qui l'ont connu, ou ceux qui le liront.

J'ai eu l'honneur de vous écrire, madame, la semaine dernière, et j'espère que ma lettre vous sera parvenue. Nous jouissons toujours ici d'un beau climat et d'une douce chaleur; ma santé cependant ne s'en trouve pas mieux; j'ai depuis quelque temps une toux assez forte qui m'inquiète, et que je n'ai point éprouvée ailleurs, dans le temps même que j'étais plus malade. Il me paraissait aussi que vous commenciez à sentir un peu les fatigues de l'hiver; mais j'en accuse encore plus le mouvement de Paris, que la rigueur de la saison. Je voudrais du moins que votre santé pût me dédommager de la mienne, et je crois qu'avec un peu de repos, vous pourriez aisément vous mieux porter. Il y a dans les grandes sociétés une sorte de mouvement qui, à chaque instant, paraît nécessaire, et qui, vu de plus loin et à une certaine distance, paraît au moins inutile, parce qu'il n'en résulte rien ni pour le bonheur ni pour le plaisir. Cette dépense de mouvement ressemble à une foule de petites dépenses journalières, faites par des gens peu

économes et qui épuisent une fortune grande ou petite, sans laisser rien après elles. Vous m'avez fait une peinture touchante du bonheur de Marmontel au milieu de sa petite famille. C'est ainsi que vivaient la plupart des gens de lettres dans le siècle de Louis XIV, et ils en valaient mieux. Je crois que rien n'est plus favorable au talent et ne s'accorde mieux avec le génie, que la simplicité des mœurs domestiques; l'ame y sent mieux tous les rapports de la nature humaine; la grande société dénature à la fois les opinions et les caractères; et le mouvement que l'esprit y reçoit, est plutôt une sorte d'agitation inquiète et convulsive, qui le pousse en tout sens, que cette force calme qui repose sur elle-même, et peut produire de grands effets, parce qu'elle n'est point partagée et qu'elle conserve toujours son équilibre.

A M. DUCIS.

A Nice, ce 28 décembre 1782.

Il y a long-temps, mon cher ami, que je veux vous écrire et vous donner de mes nouvelles. Des embarras, un établissement à faire, un nouveau pays à parcourir, un peu de mauvaise santé et par conséquent de paresse, car dans un corps faible rarement l'ame est active, tout cela m'a empêché jusqu'à présent de faire ce que je désirais; mais le remords vengeur courait après moi, et me reprochait mes délais involontaires. L'amitié a aussi sa conscience et ses scrupules; en amitié comme en morale,

Prima hœc est ultio, quòd, se
Judice, nemo nocens absolvitur.

Vous m'absoudrez, mon cher ami, et puis, je vous dirai que je suis à Nice, que je suis logé dans une charmante maison, située à la campagne et sur les bords de la mer, mais à mi-côte et à distance raisonnable. J'ai sous ma fenêtre ce beau et immense bassin que je découvre

de tous côtés jusqu'aux bornes de l'horizon. J'entends la nuit et de mon lit le bruit des vagues; et ce son monotone et sourd m'invite doucement au sommeil. Je n'ai jamais vu de plus beaux jours que ceux dont nous jouissons ici, le soleil y est dans son plus grand éclat; la chaleur à midi est comme celle du mois de mai à Paris, lorsqu'il est beau. La campagne est encore riante et couverte de gazon; les petits pois sont en fleurs. On trouve dans les jardins la rose, l'œillet, l'anémone, le jasmin, comme en été. L'orange et le citron sont suspendus à des milliers d'arbres épars dans les campagnes et dans les enclos; tout offre l'image de la fertilité et du printemps; joignez à cela des promenades très-agréables dans les montagnes, et où l'on découvre à chaque pas les points de vue les plus pittoresques, partout le mélange de la nature sauvage et de la nature cultivée, des montagnes qui sont des jardins, et d'autres hérissées de roches, entrecoupées de pins et de cyprès, et, dans l'éloignement, la cime des Alpes couvertes de neiges. Voilà, mon cher ami, le séjour que j'habite; il est infiniment préférable à celui d'Hières; la température, jusqu'à présent du moins, y est plus douce et plus égale. Vous allez croire, d'après ce tableau charmant, que je me porte très-bien. Hélas! non; ma santé est toujours de

même, faible, chancelante, sujette à de fréquentes révolutions. Je crains que, sous ce beau ciel, l'air ne soit un peu trop sec pour ma poitrine. Je crains même qu'elle ne soit un peu fatiguée du voisinage de la mer. Ce ne sont encore que des inquiétudes; mais ces inquiétudes mêmes troublent mon imagination et mon bonheur, et par conséquent ma santé. On ne manque pas de me dire que tous les Anglais et les jolies Anglaises viennent ici pour leur poitrine, et s'en trouvent très-bien. On me dit même, pour mieux me convaincre, que mon visage est meilleur, et que j'ai gagné un peu d'embonpoint, depuis que je suis à Nice. A cela je ne sais trop que répondre, et je tâche de croire; mais je vous dirai, entre nous, que ma foi n'est pas bien ferme, et que j'ai au moins des doutes. Ils ne m'empêchent pas pourtant de jouir de ce délicieux climat, de faire des promenades charmantes, où la seule incommodité, à la veille de Noël, est la chaleur. Que n'êtes-vous ici avec moi, mon cher ami, vous qui avez l'ame si douce et l'imagination si forte; vous qui savez converser avec la nature ou belle ou terrible, et savez également l'entendre ou lui répondre? Je suis sûr que vous seriez heureux, et que vous ajouteriez à mon bonheur. J'ai vu dernièrement un des lieux les plus sauvages qui existent dans la nature :

c'est un amas de rochers et de montagnes couvertes d'arbres toujours verts, et jetés çà et là par touffes irrégulières, des précipices de soixante pieds creusés par des torrents; l'eau qu'on entend à cette profondeur, et du sommet des roches, sans cependant la voir, parce qu'elle roule sous des rochers et sous des arbres; enfin, à travers un chemin étroit, suspendu sur le bord d'un abyme, on parvient jusqu'à l'entrée d'une caverne très-vaste, formée par les eaux, tapissée de plantes, et dont la voûte est en roches aiguës qui pendent sur la tête, et semblent prêtes, à chaque instant, à se détacher. Dans l'enfoncement de la grotte, et tout-à-fait dans l'ombre, est une source ou une fontaine très-considérable et qu'on entend bouillonner en se brisant à travers les rochers. C'est de là que jaillit l'eau du torrent qui se précipite et forme des cascades jusqu'au fond du vallon. Rien au monde ne ressemble plus à ces grottes mystérieuses, à ces palais humides où les anciens poètes logeaient les divinités des eaux; on est même le maître d'y éprouver, si l'on veut, cette espèce de terreur religieuse qu'inspirent les lieux solitaires et sacrés. La veille, j'avais vu un site enchanteur et un des plus beaux jardins que je connaisse, dont toutes les allées sont d'orangers, qui a pour perspective à droite et à gauche deux montagnes

cultivées et couvertes de verdure au milieu de l'hiver, et par devant, le spectacle immense de la mer sur laquelle on domine à une grande hauteur, et qui, dans ce moment-là, réfléchissait les rayons les plus purs du soleil. Voilà, mon cher ami, mes spectacles et mes plaisirs; ils me tiennent lieu d'occupations, de plaisirs, et même de santé.

Dans ce moment je reçois votre lettre; je l'ai lue avec le plaisir que j'aurais à vous embrasser après une longue absence. Vous voilà donc occupé aux préparatifs de la représentation de votre pièce. Je conçois vos embarras et même vos dégoûts; il en coûte moins à un grand talent de créer un bel ouvrage, que de sortir de chez soi, de renoncer à son repos, de faire une multitude de démarches ou ennuyeuses ou pénibles, pour rassembler des acteurs, faire répéter des rôles, concilier leurs rivalités, prévenir ou faire cesser des tracasseries. Non, on n'a point du génie impunément, surtout pour le théâtre; il faut pourtant vous consoler : Corneille et Racine ont été soumis à tous ces petits chagrins avant vous. Je suis bien impatient d'apprendre votre succès. Mandez-le-moi, je vous prie, en détail. Toute votre pièce dépend de deux rôles. Si Léar et Helmonde sont bien rendus, il doit être difficile, à ce que je crois, de résister au

pathétique de ce spectacle : oui, on s'attendrira même à Versailles. Je regarde cette représentation comme très-importante pour vous. Dans un ouvrage d'un genre si nouveau, et où des spectateurs, nés dans ce siècle, doivent être ramenés à une nature si simple et si touchante, il y a des effets qu'il est impossible de prévoir. Je suis plus sûr de l'ouvrage, que des juges. Il faut d'abord les enlever à eux-mêmes pour les transporter dans un ordre de sentiments et de beautés qui leur sont si étrangères. Mon ami, vous avez deux miracles à faire : c'est d'abord de ressusciter des morts, pour les faire ensuite exister et sentir avec vous. Quand apprendrai-je que vous avez réussi comme vous le méritez ? Quand lirai-je Macbeth ? Quand verrai-je le plan d'Othello, ou les scènes que vous aurez déja esquissées? Je ne fais plus rien. Je ne suis pas en état de travailler; mais je jouirai de vos travaux, et votre gloire sera la mienne. A la fin de mai, j'espère que nous nous reverrons à Auteuil. Nous nous promenerons encore dans le petit jardin; nous irons cueillir des roses dans le vôtre. En vérité, ces moments-là me seront bien doux. Ma sœur vous fait mille tendres compliments; elle se porte à son ordinaire, ni mieux, ni plus mal. M. Barthe est ici, et vient d'être malade. La douleur l'a étonné comme un homme

qui n'est pas fait à cette société. Il voudrait que l'univers eût été arrangé pour ne lui procurer que du plaisir. Il me dit (sans se plaindre) que vous n'avez pas été le voir, depuis mon départ. Si vous voyez M. et madame d'Angivillier, offrez-leur, je vous prie, mes tendres respects. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur et pour la vie.

AU MÊME.

A Nice, ce 31 janvier 1783.

Je ne vous écris que quelques lignes, mon cher ami, pour vous féliciter de votre succès et vous remercier de me l'avoir annoncé tout de suite. Vous avez jugé de mon impatience par mon amitié pour vous, et vous ne vous êtes pas trompé. Voilà donc un nouveau triomphe, et qui me paraît bien éclatant! Que de larmes doivent couler! Que d'applaudissements doivent retentir! Ah! je regrette de n'être pas témoin de votre gloire! Mais vous savez bien que mon cœur y assiste et ne perd rien de vos succès. Ma sœur a jeté un cri de joie quand je lui ai appris cette nouvelle. M. Barthe m'a paru enchanté, et il se propose de vous écrire. Nous étions à table; il semblait qu'il nous fût arrivé à tous l'évènement le plus heureux; et nous avons bu à la santé du triomphateur. Voilà, mon cher ami, des forces nouvelles pour un nouvel ouvrage; car rien n'alimente le génie

comme la gloire. Quel moment pour votre mère, pour vos aimables filles! leur bonheur, mon cher ami, doit ajouter au vôtre, et mêler à ce bruit des succès quelque chose de plus délicieux et de plus tendre qui ne les accompagne pas toujours. Oui, vous serez le poète de la nature; vous le serez par vos sentiments et par vos ouvrages. C'est de vous qu'on dira :

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Et vos acteurs? Et votre bon Brizard, et votre Helmonde? Nouveau Pygmalion, avez-vous animé toutes ces statues? Oui, sans doute; car c'est le grand artiste qui fait vivre le marbre. Donnez-moi des détails quand vous pourrez m'en donner, quand vous respirerez de tout ce fracas; car les gens heureux ont tant d'amis! Mais ce que je vous conjure de ne pas oublier, c'est de profiter de cette occasion pour augmenter un peu votre fortune. Je sens que c'est un peu plus difficile, que de faire une belle tragédie. Corneille en fit beaucoup, et il vécut et il mourut pauvre. De grace, ne l'imitez qu'à moitié. Vous êtes dans un moment où l'amitié s'échauffe, où la vanité même s'empresse à servir, où l'indifférence peut mettre de l'orgueil à solliciter des graces pour le talent. Saisissez l'occasion qui, dans cet instant, a un large toupet : vous savez que par derrière elle

est chauve. Je crois bien que vous pouvez être comme Céphale, amant de l'Aurore,

Heureux que pour lui seul l'occasion perdue
Renaisse une seconde fois!

Mais n'est-ce rien que d'attendre et d'être privé encore d'une fortune à laquelle vous avez tant de droit? Ainsi donc, mon cher ami, mandez-moi que la Cour vous a accordé (et, s'il se peut, sans que vous l'ayez demandé) une pension de douze à quinze cents livres. Vous voyez que je suis modeste pour vous; mais je ne suis modeste, que parce que je sens le danger d'être trop exigeant. Où les vices ont tant de besoins, reste-t-il de quoi récompenser le génie? Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, comme je vous aime. Vous avez dû recevoir une lettre de moi où était votre épître. Quand votre pièce sera imprimée, faites-la moi tenir, s'il est possible, sous contre-seing jusqu'à la frontière.

AU MÊME.

A Nice, ce 28 février 1783.

Je n'ai pas reçu de vos nouvelles, mon cher ami, depuis le 20 janvier, que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Depuis j'ai su le succès constant de votre pièce par différentes personnes qui m'en ont écrit. J'ai su qu'on y courait en foule, que la salle était comble, les applaudissements extrêmes, les larmes générales. J'ai joui de votre triomphe, mon cher ami, comme vous-même. Je ne vous laisserai pas ignorer qu'on y trouve des choses qui ne sont point assez préparées, d'autres un peu obscures pour la marche, ou embarrassées et peu exactes pour le style. S'il en était encore temps, je vous conseillerais, avant de la livrer à l'impression, de la revoir avec le plus grand soin, et d'y faire tous les petits changements qui seraient nécessaires. Ce travail vous donnerait peu de peine et assurerait votre gloire contre la fureur des critiques. Vous connaissez assez bien cette nation pour être bien persuadé qu'elle vous attend. On ne

vous pardonnera point votre succès, et on cherchera à s'en venger comme la médiocrité ou l'impuissance humiliée le sait faire. Otez-lui du moins tout ce qui pourrait avoir quelque apparence de raison, et réduisez-la à être juste en toute conscience. C'est ma tendre amitié pour vous, mon cher ami, qui me porte à vous donner ce conseil, et le zèle bien véritable que j'ai pour votre gloire. Aucun de vos succès ne peut m'être indifférent; et je voudrais que chacun d'eux fût aussi complet qu'il peut l'être. Les corrections de style vous seront aisées. Vous avez le goût des bons vers; et vous en faites d'admirables, pleins d'énergie et de couleur, quand vous voulez en prendre la peine et que l'impétuosité de vos sentiments ne précipite pas trop votre plume. A l'égard des invraisemblances ou petits défauts de conduite, les représentations de votre ouvrage ont dû vous éclairer sur cet objet. Souvent il ne faut qu'ajouter quelques vers pour fonder des ressemblances ou préparer les évènements. Vous avez un riche diamant : achevez de le polir. Adieu, mon cher et tendre ami, je vous embrasse mille fois et de tout mon cœur. Ma santé n'est pas bonne, et j'ai beaucoup souffert depuis quelque temps; j'ai même délibéré si je ne quitterais pas Nice.

A MADAME NECKER.

A Nice, ce 25 mars 1783.

Je compte, madame, les mois et les jours qui me séparent encore de vous; heureusement je les vois s'avancer, et le calcul s'abrége. Depuis que j'ai le bonheur de vous connaître, je n'ai jamais été séparé de vous aussi long-temps; il me semble que ce sont dix-huit mois retranchés du temps que j'avais à vivre, et je les ai sacrifiés à l'espérance d'une santé que je n'ai point rétablie! du moins elle est encore très-imparfaite, et je sens que j'aurai toujours besoin des plus grands ménagements. Ma santé même a été si altérée pendant près de six semaines, que j'ai été sur le point de quitter Nice. Ce n'est point que le climat ne soit très-beau; mais il est pour moi trop voisin de la mer; il y règne des vents qui me sont très-contraires. Depuis quelque temps je me trouve mieux, et je jouis avec délices du plus beau printemps que j'aie vu dans la nature; cependant je quitterai sans re-

gret le charmant pays que j'habite, pour celui où vous êtes. Je trouverai auprès de vous tout ce qui peut lui manquer : il faut que l'homme fasse comme le peintre, et qu'au milieu du plus riant paysage, il place une personne qui puisse l'intéresser. Nos sens, comme les pinceaux, créent pour nous les objets physiques; mais ce sont nos sentiments qui les animent : ils achèvent l'ouvrage de la nature et lui donnent la vie. Les beautés de la nature calment les passions violentes et qui tiennent à la haine; mais elles réveillent et nourrissent les passions douces : elles donnent l'idée d'un bonheur pur et céleste pour lequel l'homme était fait, et que l'imagination ne retrouve que dans les premiers siècles du monde. Non sûrement, la vertu touchante et calme, comme je la conçois et comme je la connais, n'est point faite pour habiter un séjour tel que Paris : aussi y est-elle étrangère; son langage y est à peine entendu; tout ce qu'elle voit ne lui donne que des sentiments pénibles; et elle a besoin de rentrer en elle-même pour apercevoir cet ordre moral, qui n'est plus que dans ses sentiments et ses idées. J'aurai le plaisir de la voir dans son asyle, et de m'instruire encore auprès d'elle. Je ne serai point comme un voyageur qui rentre dans sa patrie; mais je serai du moins dans un lieu que j'aime, et que je vou-

drais être digne d'habiter. Il me semble que je respirerai un nouvel air plus doux et plus pur, et auquel je ne suis plus accoutumé depuis longtemps. Mon cœur s'enfonce de plus en plus dans la solitude, et a besoin de tenir à un petit nombre d'objets. Le cercle de mes goûts se resserre pour moi avec celui de mes années, et il me semble que je vivrai davantage, si je rassemble les instants qui me restent sur les personnes que j'aime, et le peu de choses qui m'intéressent. Que j'aurais voulu pouvoir m'attendrir auprès de vous à la tragédie du bon roi Léar, y voir couler vos larmes, et y mêler les miennes! Je me serais bien donné de garde d'empoisonner mon plaisir, pour la triste et vaine gloire de faire briller mon goût. Oh! quel malheureux don que celui de l'esprit, quand il rend insensible à ce qu'il y a de plus moral et de plus tendre, et qu'il empêche même de pardonner au génie! Les arrêts si despotiques de tous ces gens de goût ressemblent assez aux lois prohibitives de quelques souverains qui, pour faire valoir quelques minces manufactures de leur pays, proscrivent de riches manufactures étrangères. Ce sont des pauvres révoltés qui font des lois somptuaires contre les richesses qu'ils n'ont pas, et s'enorgueillissent ensuite de leur pauvreté économique. Quelques-uns ont dit que

c'était une tragédie pour le peuple; il me semble que jamais l'orgueil ne s'est plus humilié que par cette distinction : car c'est mettre d'un côté la morale et le sentiment; de l'autre la critique et le goût, et donner à ceux-ci la préférence. Jamais peut-être rien n'a mieux marqué combien, chez les peuples civilisés, un certain goût se perfectionne presque toujours aux dépens de la morale : peut-être plus un peuple est corrompu, plus son goût devient délicat. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les ouvrages de mœurs, même avec des imperfections et des défauts, réussissent beaucoup mieux dans les provinces, qu'à Paris. Peut-être pourrait-on dresser une échelle pour le degré de civilisation des peuples, qu'on estimerait par le degré de corruption, d'un côté, et de l'autre, par la sévérité du goût dans les ouvrages ; on verrait que ces trois termes sont presque toujours en proportion l'un avec l'autre. La politesse sociale, et la délicatesse du goût, ont à peu près les mêmes symptômes, lorsqu'elles sont portées trop loin : l'une substitue les manières à la morale, la décence aux vertus, et proscrit les mœurs énergiques et fortes, qui ne sont pas adoucies par les règles et les conventions établies; l'autre impose aussi aux ouvrages, pour première loi, d'écarter ce qui blesse, veut de la pureté avant du sublime, des

bienséances avant de grands effets, et proscrirait le génie même, qui aurait l'insolence de plaire et d'attendrir contre les règles et les usages reçus. De là vient sans doute que les hommes du mérite le plus rare, soit dans la littérature, soit dans la société, ne sont pas toujours ceux qui ont plus de politesse et de goût. Montausier, sûrement, n'était pas l'homme le plus poli de la cour de Louis XIV, et il pouvait en être le plus vertueux. Corneille, Molière et Bossuet n'étaient pas ceux qui avaient le plus de goût : on m'objectera et Virgile, et Racine, et Pope; je pourrais opposer Homère à Virgile, Milton à Pope; je pourrais opposer Voltaire à Racine, du moins au théâtre, où sûrement, avec moins de goût, de vraisemblance et d'exactitude, il produit plus d'effet. Mais je ne serai point désespérant, et je veux laisser une consolation et des modèles à ceux qui, de nos jours, pour être de grands hommes, font du goût la première qualité d'un écrivain. Pour revenir à mon ami Ducis, je pense qu'il est difficile d'aimer, et même d'estimer bien profondément quelqu'un qui a refusé des larmes à sa pièce. Hélas! il est menacé lui-même de verser bientôt des larmes plus cruelles. On me mande que sa fille aînée, qu'il vient de marier, se meurt de la poitrine. Je connais cet excellent homme et sa sensibilité profonde : ce

sera pour lui un coup terrible; personne n'aime avec autant de passion tout ce qu'il doit aimer : son cœur surtout est fait pour tous ces sentiments honnêtes, qui tiennent au charme de la nature; il y met toute l'énergie de son caractère, et en forme ensuite son génie lorsqu'il travaille pour le théâtre : lui seul peut-être a eu cet avantage unique, que ses talents ne sont autre chose en lui que ses vertus. Il sera malheureux, comme il sait aimer, avec toute la force et la sensibilité de son ame. Faut-il que nos meilleures qualités même deviennent la source de nos plus cruels chagrins! et le destin de l'homme est-il d'être puni de ses vertus mêmes? Ah! je le plains d'avance. Son imagination, naturellement mélancolique et sombre, rembrunira encore l'univers à ses yeux. Il croira ne plus errer que parmi des tombeaux; il se sauvera dans les bras de sa mère et de son autre fille; mais la vue même de sa mère, avancée en âge, le fera frémir, et, en s'éloignant d'une tombe, il tremblera d'en voir ouvrir une autre à ses pieds, aussi terrible. Oh! qu'il aura besoin alors des tendres consolations de l'amitié, si l'amitié peut quelque chose dans de telles douleurs! Que les consolations sont faibles, quand les malheurs sont extrêmes! Au milieu des fêtes et des amusements de Paris, vous avez appris

l'horrible désastre de Messine et de toute la Calabre. Trois cent vingt villes, bourgs ou villages, ou renversés ou engloutis! plus de cent mille hommes qui ont péri en quelques heures, écrasés sous les débris de leurs maisons, ou dévorés par les flammes ou ensevelis tout vivants dans les gouffres de la terre! Étrange destinée de l'homme, et de ce malheureux globe! Il semble que le système de la nature n'est que celui d'une destruction générale; tantôt elle se fait lentement et en détail, tantôt elle frappe sur le genre humain, par nations et par royaumes. Nous posons de toutes parts sur des abymes, et nous dormons en paix! et on laboure, on bâtit, on s'entretient dans des salons, on joue des pièces de théâtre d'un côté, tandis que de l'autre on est englouti! Moi-même, au moment où cette effroyable catastrophe se passait, quand tant de villes et de peuples périssaient à la fois, j'étais, dans des climats assez voisins, à me promener tranquillement sous le plus beau ciel et parmi les fleurs dont la campagne était couverte. Si la nature nous avait donné des sens qui pussent atteindre loin de nous comme la pensée, et embrasser à la fois une vaste étendue de pays, que l'homme serait infortuné! comme il n'habiterait qu'en tremblant sur ce globe! son œil ne verrait que des destructions et des massacres! son oreille

ne serait frappée que du bruit des ruines tombant et s'écroulant de toutes parts : chaque homme serait sensible dans toutes les plaies du genre humain. Heureusement la faiblesse et les bornes de notre nature, qui nous attachent à un point, mettent une barrière entre nous et les malheurs du reste des hommes. Nous sommes comme des prisonniers enfermés, chacun, dans leur cachot, et qui ne sont pas forcés à être les témoins des supplices que leurs compagnons d'infortune souffrent dans les cachots éloignés. Pardon de vous arrêter sur des pensées aussi tristes : j'aimerais mieux me livrer avec vous à la joie que vous inspire le retour de la paix : voilà quelques maux de moins sur la terre.

Mais un sentiment si doux a été troublé chez moi, par l'idée de tous les biens que la paix aurait pu apporter à la France, sans un évènement dont tous les bons citoyens gémissent encore. C'est alors que la paix eût été le signal du bonheur public : tout ce grand édifice a été renversé, même avant que de naître, ou lorsqu'il n'était encore que commencé : mais son plan du moins subsiste pour le regret de la postérité et la gloire éternelle de celui qui l'a conçu.

A M. DUCIS.

Du 8 avril 1782.

J'AI été consterné, mon cher ami, en apprenant la funeste nouvelle que vous me mandez. Je vous croyais heureux et jouissant en paix de votre triomphe au sein de votre famille, et, dans ce moment même, vous êtes menacé d'un affreux malheur! Hélas! quelle triste chose que le cours de la vie humaine, et comme tout y est empoisonné! Je conçois toute l'étendue de votre douleur, car je connais la tendre sensibilité de votre ame. Vous, qui peignez si bien les sentiments de la nature, et qui faites verser aux autres des larmes si douces, faut-il que vous en répandiez vous-même de si cruelles! Ah! vous êtes malheureux par vos vertus, comme les autres le sont par leurs vices. J'aurais bien désiré, mon cher ami, dans des moments si tristes, être auprès de vous, pour vous donner au moins les faibles consolations de l'amitié. Je sais combien elles sont insuffisantes; mais il m'eût été doux du moins de pleurer avec vous

et de partager vos douleurs. Ah! vous étiez du moins placé entre deux ames tendres et sensibles comme la vôtre. La meilleure et la plus respectable des mères, qui vous aime comme un fils, et vous chérit encore comme l'ornement et l'honneur de sa vieillesse, doit, sinon vous distraire de vos chagrins, au moins en adoucir le poids. Le ciel vous réserve encore une fille digne de tout votre amour, et dont la santé vous promet un sort plus heureux. Oui, mon cher ami, vous vivrez, vous vieillirez dans ses bras, et vous retrouverez en elle toute la tendresse de celle que vous êtes menacé de perdre. On n'est point tout-à-fait infortuné sur la terre, quand on peut encore être aimé, quand il nous reste de quoi aimer nous-mêmes. Je voudrais que mon amitié pût être de quelque prix pour vous, pût contribuer du moins à soulager vos peines. S'il suffit pour cela de les sentir bien vivement, croyez que personne n'en est plus pénétré que moi, ne vous est et ne vous sera jamais plus attaché. C'est votre heureux et excellent caractère, plus encore que vos grands talents, qui a formé cette union, et qui la conservera, j'espère, jusqu'au dernier moment de notre vie. Ne vous abandonnez pas trop à votre douleur, je vous prie; et surtout défendez, s'il est possible, votre imagination de ces idées mélancoliques qui pour-

suivent trop aisément les ames sensibles et fortes. C'est un nouveau poison plus cruel que la douleur même, et qui ajoute encore à l'infortune en la nourrissant sans cesse d'images lugubres et tristes. N'allez pas vous enfoncer dans la solitude que vous devez désirer, mais qui vous serait funeste. Vous y seriez livré tout entier à vos chagrins et à vous-même. C'est de vous surtout, mon cher ami, que vous devez vous défendre dans ces moments. Vivez; restez auprès de ceux que vous aimez et qui vous aiment. Ils entendront le langage de votre cœur, et sauront y répondre. Mais la solitude est muette. On ne parle que des maux de la vie à ceux qui les éprouvent. J'espère être bientôt en état de vous aller joindre; et nous pourrons passer notre été ensemble. Nous retrouverons le commerce de l'amitié et ces entretiens paisibles où nos heures coulaient si doucement. Nous apprendrons, l'un avec l'autre, à supporter le fardeau de la vie, et à nous tromper, au moins quelques instants, sur cette foule de maux qui la désolent. Ah! je serai heureux si, quelquefois du moins, je puis, au fond de votre ame, suspendre le sentiment de vos douleurs. Je compte partir de Nice à la fin du mois, et me trouver à Paris environ vers le 20 ou le 24 de mai. Vous jugez, mon cher ami, combien je serai impatient de vous embrasser;

ce sera pour moi un plaisir bien doux après dix-huit mois d'absence. Ma sœur me charge pour vous de mille choses tendres, qu'elle pourra bientôt vous redire à vous-même. Elle a lu votre lettre avec les mêmes sentiments que moi, et nous nous sommes souvent affligés ensemble. Adieu, mon cher et excellent ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, comme je vous aime. Ménagez votre santé; la mienne est moins mauvaise qu'elle n'a été pendant deux mois; il s'en faut bien qu'elle soit rétablie.

◆◆◆◆◆

A MADAME NECKER.

A Nice, ce 25 mars 1783.

Votre lettre m'apprend, madame, que vous avez été très-fatiguée du voyage. Il faudrait déjà se bien porter pour aller chercher la santé ailleurs, et l'on commence par dépenser une partie de son revenu pour l'augmenter, ce qui ne réussit pas toujours. Ces sortes d'efforts ne conviennent qu'à ceux qui ont de grosses fortunes; mais ni vous ni moi n'avons rien à perdre en ce genre, et il vaudrait mieux peut-être nous en tenir à notre petite médiocrité. Je donne un précepte que je n'ai pas suivi. De tous les genres de modération, celle de ses espérances est peut-être la plus difficile. Je vois encore que vous menez dans ce pays-là une vie inquiète et tourmentée. Malheureusement on n'est libre que lorsqu'on est inconnu.

Qui doit donc être plus loin de la liberté que vous et M. Necker? Quand vous parcourriez l'Europe entière, il n'est plus d'asyle pour vous. Autrefois il vous était peut-être plus facile de vous

cacher : vous vous manifestiez par vos bienfaits. Aujourd'hui les regrets ajoutent à la reconnaissance; et, depuis que vous ne pouvez plus agir, il faut au moins, quand on le peut, vous voir et vous entendre. Les sentiments que vous inspirez ressemblent aux religions qu'on veut détruire; elles en deviennent plus chères, et les dieux qui n'ont plus de temples n'en sont que plus adorés. Le culte tout entier se réfugie dans le cœur.

Non, sans doute, vous ne pourrez jamais dire : O vertu! n'es-tu qu'un fantôme? Son pouvoir est à jamais écrit dans le sentiment et la pensée, à qui il est impossible de ne pas aimer ce qui est bon et admirer ce qui est grand. La vertu se réfléchit des grandes ames dans les ames communes, comme la lumière, quand elle est ardente, se réfléchit dans les rochers et dans le sable. Les méchants mêmes attestent son pouvoir par leurs tourments. Une nature différente de la leur les inquiète et les trouble. Ils sont comme ces génies malfaisants de nos légendes, qui, à la vue des saints personnages, en attestaient la sainteté par leurs convulsions; mais les mauvais génies sont rares, et heureusement étrangers sur la terre. Ce sont, de tous les êtres, les plus infortunés, puisque leur nature les condamne à être punis par la vertu......

Je suis bien fâché d'apprendre que les eaux, jusqu'à présent, réussissent peu à M. Necker; je voudrais qu'il eût en bonheur tout ce qu'il en a voulu donner aux autres, et je ne puis former pour lui de vœux plus étendus. Il aura vu du moins des objets nouveaux, et peut-être cette sorte de dissipation pourra servir à sa santé. Son ame active et forte a besoin de sortir d'elle-même pour ne pas se consumer par sa propre force. En choses morales, depuis long-temps il n'a plus rien à voir. Son œil, pour me servir d'une de ses expressions, *a fait le tour de l'homme;* et c'est un voyage presque aussi rare que *le tour du globe.* Il ne lui reste que des choses physiques à parcourir. Ses sensations peuvent le distraire de ses idées, s'il lui est possible de ne pas méditer partout où il est. Je vois, par la peinture que vous m'en faites, que les lieux que vous habitez sont horribles, et, ce qu'il y a de pis, sans être intéressants pour l'imagination. Il y a un degré d'horreur qui donne à l'ame des secousses qui lui plaisent; mais il faut qu'il n'y ait rien qui blesse les sens. Il vaut mieux être épouvanté que dégoûté. L'effroi vous attache au tableau, mais le dégoût vous en retire, et l'ame rentre dans elle-même. Cet affreux vallon, sa profondeur, et la vapeur noire et brûlante qui le couvre, vous ont donné une idée de l'enfer.

Ah! ce n'est qu'ainsi que vous pouvez le voir; encore vous l'embelliriez pour ceux qui l'habiteraient avec vous. Vous serez comme sainte Thérèse, dont l'ame aimante et sensible était sûre, en aimant, de porter les cieux dans l'enfer même. S'il y a des malheureux, ils cesseront de l'être. Ne vous ai-je pas vue déja, dans un affreux désert, porter avec vous l'espérance et la joie? Je regrette au moins que vous ne puissiez pas y trouver pour vous des moments de solitude. Vous êtes obligée de sacrifier à des conventions votre repos, et votre santé à des égards. Il est triste d'être ainsi poursuivie partout par des devoirs qui sont si loin des devoirs réels.

A Paris, on n'est occupé que des expériences de l'air inflammable : vous savez qu'on a élevé dans l'air un ballon qu'on croyait destiné à parcourir le globe; on y avait attaché des billets écrits dans toutes les langues du monde, pour que l'Europe, l'Amérique et l'Asie ne fussent pas trop étonnées en voyant arriver par les airs ce singulier étranger. Il a été tomber à Gonesse. C'est une image assez fidèle de nos projets et de nos espérances. Notre ame s'élance à mille lieues, et retombe à quelques pas.

Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa?

Cependant toutes les têtes sont exaltées. Des

hommes qui ne sont pas des fous demandent avec instance de s'élever en l'air avec le premier ballon. Nous aurons bientôt des flottes aériennes. Il semble que les Français, plus légers que les autres nations, cherchent un élément qui leur convienne, et veulent se mettre en équilibre avec l'air. Il y aurait tant d'autres choses à faire! Mais l'homme ressemble à ces conquérants qui aiment mieux envahir un État qui n'est point à eux, que fertiliser celui qui leur appartient. Dans ce siècle, nous avons déplacé toutes les limites; il ne manquait plus que de vouloir toucher à celles-là. La nature doit bien rire de l'homme et de son inquiète activité. Pour vous, madame, vous n'avez besoin que de rester à la hauteur où vous êtes : votre élévation est plus assurée et plus tranquille. N'oubliez pas ceux qui sont sur la terre, et qui, de loin, font monter jusqu'à vous leur attachement et leur tendre respect.

A LA MÊME.

A Auteuil, ce 12 septembre 1783.

Je n'ai pu, madame, avoir l'honneur de vous voir ces jours derniers comme je le désirais, parce que je ne me portais pas bien : j'ai souffert de ma poitrine; et, dans les temps d'humidité et de brouillards, je commence à sentir l'absence du soleil du midi, auquel les deux derniers hivers m'ont un peu trop accoutumé. Je me trouve mieux dans ce moment; et, si vous voulez avoir la bonté de m'envoyer une voiture pour samedi, j'irai la joindre à cheval pour passer quelques heures avec vous. Vous avez dû être touchée comme moi de la mort de M. d'Alembert. Je vois tous les noms célèbres de ce pays disparaître peu à peu, et je ne vois s'élever personne pour les remplacer. Nous serons bientôt réduits à une indigence dont il paraît que le Gouvernement s'embarrasse peu. Il méconnaît ses véritables richesses en tout genre. Voilà M. d'Alembert hors des factions, des partis, et

de tous les petits mouvements de la terre. Son ame a repris sa grandeur en remontant à sa source.

> . . . . *Illic postquàm se lumine vero*
> *Implevit, stellasque vagas miratur et astra*
> *Fixa solis videt quantâ sub nocte jaceret*
> *Nostra dies, risitque sui ludibria trunci.*

Vous savez qu'on a disputé deux jours pour savoir dans quel coin reposerait sa poussière. Où est-il maintenant? A-t-il rencontré l'ame de Newton? a-t-il reconnu Montesquieu? L'ame de Rousseau lui a-t-elle pardonné en le revoyant? Secret de l'éternité et d'un monde inconnu! Agréez, madame, les tendres respects d'un cœur qui voudrait bien encore jouir de votre amitié au-delà des bornes étroites de la vie.



A M. DUCIS.

A Paris, ce 2 juin 1784.

Je vous félicite, mon cher ami, de l'heureuse nouvelle que vous m'annoncez. Enfin votre aimable fille va être mariée, et à une personne qui vous convient, et qui pourra faire son bonheur; c'est une grande affaire et un grand ouvrage terminé : il y en a peu de plus importants et de plus difficiles pour le cœur d'un père; il n'y a que vous qui puissiez être juge d'un pareil choix; je m'en rapporte tout-à-fait et à votre tendre sensibilité pour votre enfant, et à la sage expérience de madame votre mère. Après avoir, mon cher ami, payé un long tribut de douleur à la nature, puissiez-vous être enfin heureux et tranquille! Puisse enfin votre cœur se reposer! Je désire bien vous embrasser et vous voir pour partager tous vos sentiments. Il y a long-temps que nous sommes séparés, et que nous ne nous voyons presque qu'au hasard; mais je me flatte que nos cœurs sont toujours ensemble. Nous sommes accoutumés à voir les objets de la vie sous la même face, et nous avons peu d'opinions

différentes : je suis seulement un peu plus livré au tumulte de Paris, mais sans l'aimer plus que vous. J'espère bientôt me sauver avec vous dans les bois de Marli, et y passer au moins un mois ou deux : mais il faut, comme ma sœur vous l'a dit, que vous veniez à notre secours, et que vous nous prêtiez tout ce que vous pourrez, sans vous incommoder; car ma sœur n'ose monter un ménage pour si peu de temps, et à la veille d'un départ. Nous passerons au moins ce temps ensemble, et ce sera, je vous l'assure, un des temps les plus doux de ma vie. Nous sommes bien touchés, M. de La Saudraye, ma sœur et moi, de votre invitation obligeante aux noces de mademoiselle votre fille; mais ma sœur et M. de La Saudraye se portent mal dans ce moment, et moi, mon cher ami, je suis occupé à faire des démarches pour faire sortir ma sœur, religieuse, de son couvent de Rouen. Cette affaire est interminable, et je suis sans cesse à courir les couvents, les grands-vicaires et les évêques. Je voudrais pouvoir me délivrer de cet embarras avant d'aller à la campagne, pour y jouir de quelque calme; car la grande douceur que l'on y goûte, c'est de vivre en paix. Toute espèce d'inquiétude et de soin y empoisonne l'air qu'on y respire, et flétrit jusqu'aux fleurs et aux ombrages. Si je parviens à être libre, je

tâcherai de vous aller joindre à Marli sur la fin de la semaine prochaine, peut-être le lendemain de la Fête-Dieu, qui est de vendredi en huit; là, mon ami, nous nous embrasserons, nous nous renouvellerons foi et amitié sous ces mêmes arbres qui nous ont vus si souvent nous promener ensemble. J'aurai du plaisir à y retrouver les traces de nos sentiments et de nos idées: nous parlerons de Macbeth et d'Othello; nous parlerons aussi quelquefois du Czar; mon ame tâchera de se monter au ton de la vôtre, et de s'élever, s'il est possible, jusqu'à votre simplicité si énergique et si touchante. Ma sœur, mon cher ami, vous fait les plus tendres félicitations sur le mariage de mademoiselle votre fille; elle s'intéresse bien sincèrement à son bonheur et au vôtre. Adieu, mon bon, mon excellent, mon tragique ami. Je ne sais si Sophocle et Shakespeare avaient des filles: mais, s'ils en eurent, ils durent tous deux les aimer avec l'ame passionnée et brûlante qui traça Antigone, Cordélia et Juliette. Offrez, je vous prie, mes tendres respects à leur sœur et à la digne et respectable mère de mon ami. Adieu, adieu, je vous embrasse du fond de mon cœur, d'un cœur qui est éternellement à vous, tant qu'il battra, et qu'il aura un mouvement.

26.

A MADAME NECKER.

A Paris, ce 7 juin 1784.

J'ÉTAIS, madame, bien impatient d'apprendre des nouvelles de votre voyage et de votre arrivée; je craignais pour vous, et les chaleurs, et l'excès du mouvement, et l'incommodité des nuits. J'ai appris enfin que vous étiez arrivée sans accident, mais avec beaucoup de fatigue. J'espère au moins que, dans les lieux où vous êtes, vous jouirez de tout le droit que vous avez de mener une vie calme et tranquille; cela vous était impossible à Paris, et même aux portes de Paris : Saint-Ouen n'est la campagne que pour les yeux; il ne l'est point pour l'ame et pour la retraite. Le centre du mouvement en est trop près; le mouvement y parvient trop vite, et l'ame même y conserve trop d'activité. L'imagination, pour se calmer, a besoin d'être à une certaine distance des objets; l'inquiétude même et la crainte du trouble en est déja un; et il en est du repos comme de la propriété, dont on

ne jouit bien que lorsqu'on ne soupçonne pas même qu'on puisse la perdre. Je suis persuadé que ce nouveau genre de vie contribuera beaucoup à rétablir votre santé; je ne crains pour vous, que cet exercice habituel de la pensée, maladie dont il vous est impossible de guérir. Vous ne la soupçonnez pas même, parce que vous y êtes accoutumée comme à l'air que vous respirez; mais elle n'agit pas moins dans tous les moments sur des organes faibles, qui peut-être n'en peuvent supporter le poids, quoique insensible pour vous. On a appelé l'ame *divinæ particulam auræ*. C'est bien vous qui la traitez comme un souffle purement céleste; et vous y avez plus de droits qu'un autre. Vous ne lui permettez pas un moment de se reposer; vous anticipez un peu trop sur la vie immortelle, et vous oubliez que vous êtes sur la terre, comme vous le faites oublier aux autres, par vos sentiments et vos idées. Malheureusement les sens et les organes qui lui sont associés ne peuvent l'oublier de même. Leur nature n'a pas de quoi s'élever à cette perfection, et il faut, malgré vous, que vous ayez quelque indulgence pour leur faiblesse. Je voudrais que toutes les beautés de la nature qui vont vous entourer, se réunissent pour vous distraire; laissez-vous doucement aller sur le fleuve de la vie, sans peine, sans

effort, et permettez seulement à vos yeux d'errer autour de vous et sur les rivages. Il y a une sorte de pensée qui occupe l'ame sans la fatiguer : c'est celle qui naît des objets à mesure qu'ils se présentent, qui change avec eux et qui suit, comme les sentiers des campagnes, la molle courbure du terrain sur lequel on marche. Dans les temps de langueur et de faiblesse que j'ai trop souvent éprouvés, c'est la seule pensée que je me permette. Je ne la dirige pas, c'est elle qui me dirige ; et, dans cet abandon de l'ame et des idées, il y a une sorte de calme qui n'est pas sans agrément et même sans intérêt.

....

A LA MÊME.

A Marli, ce 26 juin 1784.

J'ai reçu, madame, avec bien de l'intérêt, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Vous vous y plaignez de votre faiblesse; mais le ton, le style et les idées de votre lettre, m'ont rassuré. Jamais votre ame et votre imagination n'ont été plus vivantes. J'y ai déja reconnu l'effet de cette belle nature qui vous environne, et qui, à votre insu même, agissait déja sur vos organes. Quand ceux de la pensée ont encore cette vigueur, les autres reprennent bientôt tout leur ressort. La vie qui anime l'air, la terre et les eaux du superbe pays que vous habitez, va vous pénétrer de toutes parts, et vous rendre toute entière à vous-même; la vie est surtout dans les montagnes : il semble qu'elle y descend des cieux de plus près, et qu'elle se communique à regret dans ces vastes prisons que nous avons nommées des villes. C'est là que tout s'affaiblit et s'éteint, la santé, le génie, les forces et la vertu. Aussi les anciens avaient placé

dans les campagnes, et surtout dans les lieux élevés, leurs muses, leurs oracles, leurs antres prophétiques, tout ce qui semble élever l'homme au-dessus de lui-même, et mêler à sa nature quelque chose de surnaturel et de divin. La fable y redeviendra pour vous la vérité, dont alors elle n'était que le voile. Vous avez pour y parvenir si peu de chemin à faire! Chez vous cependant le souffle céleste ne prédira point l'avenir; mais il continuera à révéler aux hommes qu'il y a des ames sur la terre dignes de l'immortalité : il montrera la divinité présente dans les vertus, au lieu de la montrer dans les oracles. Les vôtres seront ceux de la conscience, les seuls dont les hommes aient besoin; et jamais ils n'auront été ni plus vrais ni plus purs. Ceux que vous prononcez à vous-même dans votre conduite ordinaire, deviendront la perfection du commun des hommes; mais remarquez que les femmes qui passaient pour communiquer avec la divinité, apparaissaient quelquefois dans les villes et n'y habitaient jamais. Vous avez été plus heureuse, vous avez conservé l'enthousiasme des vertus dans Paris; mais vous ne l'y avez pas reçu, vous l'y avez apporté. Paris n'a pu agir sur votre ame; elle était trop au-dessus de son influence; mais il a attaqué et affaibli le corps qui la renferme. Il n'avait sur

vous que ce moyen de détruire : il a rassemblé autour de vous le spectacle de ses malheurs et de ses vices, pour vous consumer par vos vertus mêmes. Ah! dérobez-vous pour quelque temps du moins à des images tristes, et qui vous sont si étrangères. Raccoutumez-vous à la nature de vos premières années; retrouvez autour de vous la paix et le bonheur. Le mouvement des grandes villes a je ne sais quoi de violent, qui tourmente et fatigue les ames douces. Le repos même y est agité: le repos seul peut achever de vous rétablir; mais il faut qu'il soit dans votre ame, comme autour de vous. Elle a peut-être trop usé de ses forces; il faut, comme dit Montaigne, savoir vous abaisser à vivre. Ne vous effrayez pas d'une existence sans action; la vôtre sera toujours une suite de sentiments et d'idées, qui vaudra encore mieux que l'action des autres. Pour moi, depuis quinze jours, je suis à Marli, avec mon Czar; je ne l'ai pas quitté pour le roi de Suède, qui a été recevoir les hommages de l'Académie. Suard y a prononcé un discours qui a fort réussi; je l'ai lu, il m'a paru plein d'esprit et de finesse. C'est sa conversation, plus piquante et plus soignée, avec tout le genre d'esprit qu'il a, des observations sur la langue, sur le monde et sur le goût, qui auraient paru de la métaphysique à madame du Deffant, mais

qui révèlent à la plupart des hommes ce qu'ils ont senti, et à un petit nombre ce qu'ils ont pensé ; et cet art de distinguer les nuances, qui paraît les créer en les séparant. Le public qui, pour être remué, a presque toujours besoin ou de sentiments ou d'idées fortes, ou du moins d'épigrammes, a placé, cette fois-ci, ses battements de mains sur la finesse, soit pour ne pas perdre son droit de juge, soit pour s'associer lui-même, par vanité, à l'esprit qu'il entendait. Je vis inconnu, et ne m'en trouve que mieux pour mon bonheur. Je ne sens pas le besoin d'occuper les autres de moi, et ne ressemble pas à ceux qui voudraient avoir de la gloire toutes les semaines. Je travaille en silence; heureux si mes ouvrages peuvent vous intéresser et vous plaire ! Votre jugement me suffit, il m'encourage à la fois et il m'éclaire.

A LA MÊME.

A Marli, ce 30 juin 1784.

Vous avez affligé mon espérance, madame, en m'apprenant que votre santé était toujours faible; je comptais beaucoup sur la nature et le repos, et sur la bonté de l'air que vous respirez. Je me consolais d'être loin de vous, en me persuadant que vous étiez mieux, et que votre absence du moins n'était pas perdue pour vos amis; mais il m'est impossible de renoncer encore à une idée aussi douce pour moi. Il se fait quelquefois un travail secret et insensible pour le rétablissement comme pour la maladie, et la nature cache quelque temps ses bienfaits, comme elle cache les maux qu'elle nous prépare. Cette espèce de végétation organique est comme celle des plantes. Fatiguées par un orage ou par l'intempérie des saisons, elles ne se relèvent pas tout de suite; il faut que la vie s'insinue doucement dans l'intérieur, avant qu'elles reprennent au dehors leur forme et leur éclat. J'aime à croire que la nature rassemble autour de vous

le parfum de ses plantes, et le baume le plus pur qu'elle a semé dans l'air, la terre, et les eaux des montagnes, pour vous en composer une santé nouvelle. Elle doit se plaire à conserver un de ses plus touchants ouvrages. Ne vous opposez point seulement à elle, et abandonnez-vous à sa conduite; laissez reposer votre pensée pour raffermir vos organes; ils se rétabliront peu à peu. Votre vie actuelle doit être comme un sommeil doux qui répare les forces sans qu'on en ait la conscience et le sentiment, et pendant lequel l'ame, sans se créer de nouvelles idées, erre d'un mouvement involontaire dans celles qu'elle avait déja, et qu'elle ne prend pas même la peine de suivre. Vos songes seront encore ceux de l'imagination et de l'esprit, mais il n'y aura pas du moins de votre faute; et la nature indulgente vous les pardonnera en faveur de l'habitude. Le pire de tous les pays est celui où la maladie même est en représentation, et où le petit amour-propre de société calcule avec la faiblesse même le nombre de mots ou de révérences qu'il en reçoit. L'amitié dispense de tout. La politesse est un tyran sévère qui exige tout: comme elle a créé les formes, elle met un grand prix à son ouvrage, et plus il est frivole, plus elle le respecte, surtout dans les rangs élevés où ces formes sont devenues une propriété de l'orgueil.

Parmi nous, les manières sont plus inexorables que les mœurs, et notre société fait revivre la barbarie romaine, qui voulait que le gladiateur mourant tombât encore avec grace. Vous avez été trop long-temps victime de ces usages. Ah! du moins, quand cette tyrannie était liée pour vous à un grand intérêt, celui du bien public, le motif pouvait vous consoler du sacrifice que vous faisiez de vous-même dans tous les moments. Pour faire de grandes choses avec plus de facilité, il fallait vous asservir aux plus petites; à peu près comme ces généraux romains qui devaient saluer et traiter avec respect les poulets sacrés, pour avoir droit de sauver l'État et de battre ses ennemis. Rentrez du moins aujourd'hui dans la liberté de la raison et de la nature; et n'appartenez plus qu'à vous-même et à ceux qui ont le bonheur de vous aimer.

A LA MÊME.

A Paris, ce 28 juillet 1784.

DEPUIS votre absence, madame, j'ai achevé un chant de mon poëme, c'est le dernier de la France. Je n'ai point la massue d'Hercule comme vous le dites si obligeamment, mais je n'ai pas moins des monstres à dompter et de grandes difficultés à vaincre. Je m'en suis peut-être imposé de plus grandes que mon sujet même ne semblait les offrir; j'aime à m'enfoncer dans l'espace, à m'égarer dans ce qui est vaste; et tout ce qui est difficile est une séduction pour moi. Ma santé paraît un peu se raffermir, et je crois le sentir à mon courage; car le courage, surtout celui de la pensée, n'est que l'excédent de la force au-delà des besoins ordinaires de la nature; c'est une vie au-delà de la vie, et une manière de reculer les bornes de soi-même. M. Garat vient de remporter le prix de l'éloge de Fontenelle. Son ouvrage est plein de choses infiniment piquantes. On ne peut avoir plus d'abondance avec plus de finesse. Jamais l'esprit

n'a été mieux analysé; mais il y a des hommes qui tuent en disséquant; pour lui, son anatomie fait revivre. M. de Florian a le prix de poésie. Le sujet qu'il a traité est l'histoire de Ruth, dans l'ancien Testament. On dit qu'il y a dans ses vers la simplicité, la grace et la naïveté du sujet. Je ne connais point l'ouvrage; mais l'auteur du *Bon Père* et du *Bon Ménage* doit avoir aisément trouvé la couleur qui convient à ce tableau. On verra du moins par ce prix, que nous savons couronner les peintres de toutes les écoles.

A LA MÊME.

A Paris, ce 9 septembre 1784.

Il faut convenir, madame, que cet état de faiblesse habituelle dont vous vous plaignez, et l'activité continuelle de votre esprit et de vos idées, forment un contraste bien nouveau et qui m'était inconnu jusqu'à présent; vous seule pouvez donner un pareil exemple. Bossuet dirait de vous, dans son langage, que vous avez mis votre ame à une hauteur où les sens ne peuvent atteindre. Vous rappelez l'ame à son origine en la séparant et la rendant, pour ainsi dire, indépendante de tout ce qui l'entoure. Je crois voir Archimède dont la pensée tranquille et profonde mesurait les cieux et l'espace au milieu d'une ville prise d'assaut. L'ancien stoïcisme apprenait à s'élever au-dessus de la souffrance; mais, en fortifiant le caractère, je doute qu'il pût conserver à l'esprit toute son activité. Peut-être même l'attention qu'il fallait sans cesse donner à la douleur pour la vaincre dans tous les moments, devait détourner l'esprit de toute

autre idée pour être tout-à-fait emporté hors de soi, et laisser son corps à une grande distance. Il faut une force plus extraordinaire et plus grande. L'enthousiasme religieux a quelquefois produit cet effet; et, dans l'histoire de l'esprit humain, je ne connais que Pascal qui ait fait voir une fois ce prodige dans une maladie. Mais ce qui était chez lui un effort, est chez vous une habitude; et peut-être êtes-vous comme ces phosphores qu'on trouve dans quelques campagnes d'Italie, et qui, après avoir été long-temps pénétrés des rayons du soleil, réfléchissent naturellement la lumière pendant la nuit, et s'éclairent quand tout s'éteint.

Je ne m'étonne pas que le beau pays que vous habitez, vous intéresse et vous attache, et que vous y soyez plus contente de la nature, que des hommes. Quoiqu'il semble que les grands objets physiques doivent élever l'ame et l'esprit, le ressort qui élève l'ame, est dans elle-même, et non dans les choses. Oui, les sensations font les idées, mais comme les feuilles du mûrier qui sont la nourriture des vers à soie font les belles étoffes de Lyon : cette transformation est un art qui s'apprend, et qui ne s'apprend guère que dans les grandes villes. Il nous faut des secousses pour penser, et la grande société seule, en nous heurtant en tout sens, nous

oblige à exercer et à mettre en mouvement cette puissance que nous avons de créer des idées. Les tableaux, même les plus doux ou les plus majestueux de la nature, sont morts pour celui qui n'a jamais vu d'autres objets. Tout ce qui est uniforme, nous laisse dans le calme; et les idées les plus puissantes et qui nous ébranlent le plus, nous viennent par les contrastes. On dirait que nous avons besoin d'être étrangers dans ce que nous admirons, et de ne pas trop voir ce que nous voulons bien sentir. Nous n'apercevons qu'une chose est grande, que par celles qui ne le sont pas; et la vertu même ne reçoit sa parure et sa dignité, que du vice qui l'entoure. Serait-ce un paradoxe de dire que les beautés de la nature n'ont été bien connues des hommes, que parce qu'ils ont habité des villes? C'est de là que des ames sensibles la cherchent, que des poètes la chantent, que des hommes de génie la décrivent, et que le commun des hommes est averti qu'elle existe autour d'eux. En vain la nature a reçu de son auteur une première création physique, il faut que les idées lui donnent, pour ainsi dire, une nouvelle création pour l'homme. C'est l'univers intellectuel qui peuple et embellit l'autre, et lui prête ses plus beaux ornements. C'est depuis que M. de Buffon a remué toutes les têtes de l'Europe par la fierté

de ses pinceaux et par ses grands systèmes sur les révolutions successives du globe, que tout le monde a étudié et voulu connaître tout ce que la nature offre de grand ou de terrible. C'est depuis ce temps-là que l'Etna est devenu une décoration pour la Sicile, le Vésuve pour l'Italie, les Alpes pour la Suisse; que des esprits cultivés et hardis ont été à la découverte de vos montagnes de glace, de vos rochers, de vos lacs, de vos cascades et de vos torrents. On a voulu surprendre cette antique nature dans son premier berceau, et remonter avec elle aux premières formes et aux premiers âges du monde. Mais ce mouvement général, produit par les idées, ne se communique qu'à ceux que les idées peuvent atteindre, comme l'électricité qui frappe certains corps et passe par dessus d'autres sans les toucher, parce qu'ils la repoussent ou n'ont pas de quoi la recevoir. Ce mouvement arrive surtout où les esprits sont le plus agités; car la pensée n'est qu'une agitation de l'ame. Vous avez par bonheur ou par malheur, madame, reçu plus que personne de ce mouvement qui ne permet jamais à votre esprit de se reposer : le monde et la solitude le nourrissent également. C'est que partout vous vivez de la vie qui est en vous-même; et que la vie est une puissance active qui, pour s'entretenir, s'empare de tout ce

qui est autour d'elle, et la transforme en elle-même.

Vous avez trop de bonté de vous être arrêtée un moment sur l'idée du gladiateur et celle des poulets sacrés. De ces deux idées, l'une est indigne et l'autre fait rire. C'est l'effet que le monde produit tour à tour. Mais j'aime encore mieux ce qui le rend ridicule. Le monde ne vaut pas trop la peine qu'on s'élève pour lui jusqu'à la haine. Ce sentiment est trop sérieux pour si peu de chose.

Il paraît que P**** ne vous a point embelli le Czar : je ne connais pas les anecdotes du prince; mais la fondation si rapide d'une si grande puissance est aussi une anecdote qui dépose au moins pour le génie de mon héros; il y en a d'autres qui prouvent même qu'il a été humain, tendre, généreux et sensible à l'amitié : mais on ne les raconte pas, parce qu'on aime mieux ce qui combat l'admiration, que ce qui la nourrit. La barbarie qui l'entourait a quelquefois pénétré dans son grand caractère, mais il faut juger les ames extraordinaires par la suite de leurs sentiments et de leurs idées. Il n'y a jamais eu dans la nature de grandes forces parfaitement réglées. Elles remuent tout, mais aussi quelquefois la violence de leur mouvement les emporte.

A LA MÊME.

A Avignon, ce 22 octobre 1784.

Nous sommes partis de Coppet, madame, pénétrés de vos bontés, ma sœur, mon compagnon de voyage, et moi; et nous nous réunissons tous pour vous offrir nos remercîments, ainsi qu'à M. Necker. Nous avons souvent parlé de votre belle habitation qui est grande et simple, comme ses maîtres, et à qui votre nom servira désormais d'ornement. Ce lieu deviendra le plus célèbre de la Suisse par les idées de bienfaisance et de gloire qui y seront attachées: ces idées nous ont suivis à mesure que nous nous sommes éloignés de chez vous, et nous ont accompagnés jusqu'ici. Comme nous avons fait la même route que vous devez faire, nous regardions tous les lieux avec intérêt, en nous occupant de l'impression que vous deviez en recevoir. C'était pour vous-même, que nous étions charmés de trouver des lieux agréables; et, en traversant les horribles montagnes et les

rochers qui sont au-delà de Chambéry, nous éprouvions la fatigue et la crainte qu'ils devaient vous causer. En arrivant à Avignon, nous avons été accueillis d'un vent très-froid et très-violent qui ne nous a point permis de sortir, sans en être fort incommodés. Nous avons pris des informations sur Carpentras : on nous a dit qu'il y régnait à peu près le même vent. Nous avons parlé du Languedoc, et on nous a appris que, dans l'hiver, il y a tout au plus deux mois de gelée. Cette manière de vanter le climat, ne nous a point séduits; et nous nous sommes décidés à partir pour Nice. C'est là du moins que nous sommes sûrs de trouver en tout temps un ciel pur et un climat doux. Ce climat serait pour moi le plus beau de l'Europe, si j'avais l'espérance de vous y voir; je lui devrai bien plus que ma santé, s'il peut contribuer à rétablir la vôtre. J'en demande mille pardons à mademoiselle Necker, mais je persiste toujours à penser que c'est le seul pays qui vous convienne pour passer l'hiver. D'après la dernière épreuve que je viens encore de faire du séjour d'Avignon, il m'est impossible de croire que vous puissiez y demeurer. Nous comptons dans quatre jours être rendus à Nice; si vous avez quelque ordre à m'y donner, je l'exécuterai avec empressement. J'ai l'honneur de vous prévenir qu'il faut

affranchir les lettres jusqu'à la frontière. Recevez, madame, les plus tendres assurances de mon éternel attachement, et permettez-moi d'offrir tous mes respects à M. et à mademoiselle Necker.

•••••••••••••

A LA MÊME.

A Nice, ce 12 novembre 1784.

COMMENT ne pas désirer passionnément de passer l'hiver auprès de vous, et dans la seule société que j'aime? Je l'ai retrouvée en *Suisse* aussi douce pour moi qu'elle était à Paris; et je vous avoue que les beaux lieux que vous habitiez, avaient bien peu de part au plaisir que j'éprouvais. J'ai besoin des grands spectacles de la nature, quand je suis seul; et je le suis toujours parmi les personnes qui me sont indifférentes. Alors les bois, les lacs, les montagnes deviennent ma société; je vis avec les sentiments et les idées qu'ils m'inspirent, et, quand je ne les vois pas, mon imagination les cherche et je m'amuse à les peindre, ou je me transporte dans un monde idéal que je fais doux ou terrible à ma fantaisie, et selon que mon ame a besoin d'être affectée; mais auprès de vous je n'ai plus besoin de l'univers, et me sens heureux sans effort. Une nature morale plus douce et plus sensible, vient remplacer pour moi cette nature

muette. Elle m'élève ou m'attendrit par un charme secret qui n'est pas mon ouvrage, et je n'ai qu'à me livrer aux impressions que je reçois. Qu'il me serait doux de retrouver ici le même bonheur pendant plusieurs mois de suite, d'y voir raffermir votre santé sous un beau ciel, et de jouir tous les jours de ses progrès! Oui, je crois que, s'il y a un climat qui puisse vous être favorable pendant l'hiver, c'est celui de Nice. Nous avons eu dans les commencements quelques jours de pluie, mais alors même l'air était extrêmement doux; et les beaux jours qui ont succédé ressemblent aux plus beaux jours du printemps. J'ai loué une petite maison à la campagne, loin du grand chemin et de la mer, entourée de jolis coteaux et de jardins. Elle est assez élevée pour dominer sur la plaine, et est adossée contre des montagnes qui la garantissent du nord, à l'exposition du levant et du midi. Les rayons du soleil qui la pénètrent de toutes parts, y répandent la plus douce chaleur, et mes yeux, de mes fenêtres, ne tombent que sur des oliviers, des orangers, et des prairies aussi vertes que dans le mois de mai. Je vois la mer dans l'éloignement, mais comme la médiocrité dans la retraite voit de loin les grandes puissances qui n'atteignent point jusqu'à elle. Le logement n'est point vaste; mais nous avons à peu près

ce qu'il faut pour le besoin. J'ai déja la moitié du bonheur du sage de Fontenelle, celui d'occuper peu d'espace, en attendant que je lui obéisse sur le second article, celui d'en changer peu ; mais, si vous venez à Nice, malgré la violation du précepte, je serai à la fois heureux et sage. De ma solitude, je continue mes courses en Europe, à la suite de mon héros, et j'ai commencé le chant de l'Allemagne. J'aurai un avantage de plus si je puis travailler auprès de vous. Je trouverai dans vos conseils et dans ceux de M. Necker, tout le goût que donne Paris, et le génie qu'il ôte quelquefois : car Paris, en divisant la pensée sur une foule d'objets, en affaiblit la puissance. On y aime mieux la lumière éparse qui brille et qui éclaire, que la lumière concentrée et réunie qui peut fondre l'or et le diamant. Vous avez donc conservé ce pouvoir, et vous pouvez le communiquer au moins en partie. Des ames en qui les grands sentiments font naître de grandes idées, sont des juges imposants qui forment une conscience sévère à l'homme qui écrit. Il n'acquiert peut-être pas de nouvelles forces, mais il emploie du moins toutes celles qu'il a reçues de la nature.

On a reçu des nouvelles qu'il y a eu deux tremblements de terre à Naples; ce qui peut-être fera refluer ici beaucoup d'Anglais, qui

comptaient aller passer leur hiver dans la patrie du Tasse et du Vésuve. Le duc de Glocester a annoncé son arrivée du 12 au 15. Voilà tout ce qu'on sait et tout ce qu'on dit dans ce pays-ci. Les étrangers y sont un objet de commerce, et on y contemple avec autant d'intérêt une chaise de poste ou une berline anglaise qui arrive, qu'un vaisseau qui revient des Indes dans le port de Marseille ou de Bordeaux.

Ma sœur et M. de La Saudraye me chargent de vous offrir tous leurs respects, et de vous remercier de tout ce que vous voulez bien me dire pour eux. Daignez aussi faire agréer tous mes sentiments à M. et à mademoiselle Necker, et recevoir l'hommage du plus tendre et plus respectueux attachement.

A M. DUCIS.

A Nice, ce 20 novembre 1784.

Je suis à Nice, mon cher ami; et, après avoir balancé long-temps sur le climat que je préférerais pour mon hiver, j'ai choisi le plus agréable et le plus doux, quoique le plus éloigné. Je n'ai pu rester que vingt-quatre heures à Avignon; car il y régnait une bise violente et froide sous le plus beau ciel. On y voyait l'été, mais on y sentait l'hiver; c'est à peu près la même température dans tout le comtat. A l'égard du Languedoc, il y règne aussi de très-grands vents On y éprouve pendant deux mois des gelées assez fortes. En conséquence je suis revenu me mettre au soleil comme un espalier, entre la mer et les montagnes de Nice; mais je suis beaucoup plus reculé de la mer, que je ne l'étais la dernière fois. J'occupe une jolie maison à la campagne, un peu à mi-côte. Je suis en plein midi. J'ai sous les yeux des jardins, des prairies, des montagnes couvertes de vignes et d'oliviers, la ville, à quelque distance, qui me sert de point

de vue, et la mer dans l'éloignement. Voilà, mon ami, où je passerai mon hiver entre le repos et l'étude, sous les rayons du plus doux soleil, qui pénètre et échauffe de toutes parts nos appartements. Nous avons fait un fort heureux voyage et sans nous fatiguer, en nous reposant et séjournant de distance en distance. Deleyre vous aura mandé sans doute que nous nous sommes arrêtés chez lui. Nous y avons vu sa douce et innocente famille; et je l'ai trouvé lui-même plein d'une sensibilité aimable et touchante; car la mélancolie ajoute un charme au sentiment, et pour celui qui l'éprouve, et pour celui à qui elle se communique. Nous nous en sommes séparés avec regret; et il nous a paru que madame Deleyre et ses enfants croyaient rester plus solitaires en nous voyant partir. Une de nos stations a été à Bourg-en-Bresse, chez M. de Raimondis. C'est là, mon cher ami, que j'ai eu le plaisir de passer deux heures délicieuses avec vous; car j'y ai vu jouer *Œdipe chez Admète*. J'y ai vu applaudir les mêmes beautés qui ont produit une impression si forte et si douce sur le théâtre de Paris. J'ai vu que des yeux de province savaient aussi verser des larmes, et que la nature parle à tous les cœurs, lorsqu'on sait trouver son langage. La vue d'*Œdipe* m'a ramené au souvenir d'*Othello*. Je

n'ai pu m'empêcher de désirer bien vivement que vous transportiez à ce sujet toute la vigueur et l'énergie de votre talent. Vous pourrez peut-être y rajeunir encore l'amour si usé sur notre théâtre, et trouver de nouvelles couleurs pour la passion d'un Africain et les faiblesses terribles d'un grand homme. Vous n'avez à peindre ni la jalousie de *Roxane*, ni celle de *Phèdre*, ni celle de *Mithridate*, ni celle d'*Orosmane*. Celle-ci est d'une nature différente : elle tient au climat, au caractère, au titre d'époux, au genre de passion même d'un guerrier qui, ayant passé cinquante ans sans connaître l'amour, le sent pour la première fois, s'y livre avec délices et avec fureur, et a besoin de verser des larmes et du sang sur sa blessure, quand il se croit trompé, et se voit arracher un bonheur tardif qui, dans le soir de sa vie, lui avait paru un enchantement céleste. Que les orages de son cœur doivent être effrayants! Que sa fureur doit être tendre! Avec quelle terreur il doit se sentir retomber dans cette solitude dont l'avait tiré l'amour! Comme il doit encore chercher à aimer! Comme il voudrait se venger de la nature entière, quand il se sent condamné à perdre ce sentiment! Un homme accoutumé à exercer sur les champs de bataille la vengeance des états et des rois, doit être inexorable et terrible dans la vengeance

qu'il croit se devoir à lui-même; car la première souveraineté est celle de l'amour : c'est celle dont les droits sont les plus saints, et pour qui les offenses sont les plus cruelles. Vous ne négligerez pas, mon cher ami, toutes ces richesses qui sont dans votre sujet et bien plus au fond de votre ame. Votre ame fut organisée pour les passions. C'est à vous d'éprouver et de donner les secousses les plus violentes de la tragédie; mais, je vous en conjure par tout l'intérêt que je prends à votre gloire et à vos succès, ne faites pas une scène, ne faites pas un vers, que vous ne soyez assuré de votre plan. Sans le plan, vous n'aurez jamais de succès entier. On vous admirera souvent; mais vous laisserez reposer l'admiration qui retombe toujours, et a peine à se relever quand elle se refroidit. Il faut dans ce genre d'ouvrage un mouvement violent qui pousse et entraîne toujours du même côté, sans s'arrêter jamais. Je vous dis là, mon cher ami, des choses que vous savez beaucoup mieux que moi; mais la morale des arts est comme celle des vertus : il est bon de la prêcher encore à ceux qui la savent déja. Oh! comme je voudrais que nous fussions encore ensemble et assis à côté l'un de l'autre, dans le même ermitage ou sous l'ombre du même olivier! car ici on recherche l'ombre, même dans l'hiver. Nous gra-

virions ensemble les montagnes et les rochers qui m'entourent; et, parvenus au sommet, debout sur une grande hauteur, je vous montrerais jusqu'aux bornes de l'horizon l'immense bassin de la Méditerranée. Je vous ai souvent désiré dans mon voyage, quand j'ai traversé les paysages les plus riants ou les montagnes affreuses de la Savoie, depuis Chambéry jusqu'aux Échelles et au pont de Beauvoisin; car je n'ai pas voulu prendre la route de Lyon, que je connaissais déja. J'ai passé par Genève, et, de Genève, je suis entré en Savoie. J'ai parcouru une partie de votre ancienne patrie; j'y ai respiré l'air de vos montagnes. Il me semblait, mon cher ami, que je vous faisais un vol d'être là sans vous, et de goûter des plaisirs que je ne partageais pas avec vous. En passant en Suisse, j'y ai vu monsieur et madame Necker. Je me suis arrêté quelques jours chez eux. La santé de madame Necker est toujours bien languissante et bien faible : je la crois cependant un peu mieux qu'elle n'était à Paris. Elle est depuis quelques jours à Avignon, dont l'air, je crois, ne lui convient pas du tout. Elle est encore indécise si elle y restera, et balance entre le séjour de Nice et celui de Montpellier. Le climat de Nice est sans doute préférable pour elle; mais elle aurait à Montpellier un très-bon médecin nommé mon-

sieur de Lamure, en qui elle paraît avoir confiance. Ma santé n'est point mauvaise pour le moment. J'ai eu, pendant les quinze premiers jours que j'ai passés ici, un mal de jambe qui m'a empêché de sortir, et m'a tenu au lit. C'était l'effet d'un accident qui n'a point eu de suite. Ma sœur a encore les restes d'un rhume qu'elle a apporté du voyage, et qui s'en va à pas lents comme s'en vont les maux et les douleurs. M. de La Saudraye est toujours maigre et chétif; mais il est gai, et le soleil le ranime. Nous vous embrassons tous, mon cher ami, bien tendrement et de tout notre cœur. Donnez-moi de vos nouvelles, et n'oubliez pas que nous sommes en pays étranger, c'est-à-dire, qu'il faut affranchir ou contre-signer les lettres. Parlez-moi aussi de M. le comte d'Angivillier. Je compte lui écrire par le premier courrier. Mille tendres respects à madame votre mère et à votre chère fille, que j'aime toutes deux et pour elles-mêmes et pour le bonheur qu'elles procurent à mon ami.

A MADAME NECKER.

A Nice, ce 8 décembre 1784.

Il ne m'a servi de rien de faire deux cents lieues pour me rapprocher de vous. Nous n'avons de commun que le soleil du Midi; mais il luit aussi sur l'Amérique et sur les Indes, comme sur Montpellier et sur Nice. Le lieu où vous retrouverez la santé, est celui qui m'est le plus cher, celui où je serai le plus heureux, même sans y être; c'est lui qui me consolera du sacrifice que je suis obligé de faire. Je suis bien aise d'apprendre que vous y soyez à la campagne, vous serez plus tranquille et plus libre. Je crains pour vous toute espèce de mouvement étranger; il vous fatigue d'autant plus qu'il s'accorde moins avec le vôtre. Il y a des caractères et des esprits à qui il est plus difficile de descendre, que de s'élever. Les idées particulières ne vous plaisent qu'autant qu'elles se rallient aux grandes idées générales. C'est dans leur hauteur que vous trouvez votre repos, et c'est là que vous respirez un

air qui vous est naturel. L'habitude que vous avez de réfléchir, fait que vous ordonnez vos pensées comme le système d'un monde; vous voulez que tout y soit enchaîné, et qu'il n'y ait point d'anneau qui ne tienne à un autre. Je conçois que partout les objets physiques peuvent vous plaire; c'est vous qui leur donnez leur place dans vos idées; c'est vous-même qui les associez à vos sentiments. M. de Lamure et la santé : voilà la société habituelle que je vous désire. Eh! quelle malade doit lui inspirer plus d'intérêt que vous? Vous partagez la gloire du nom que vous portez. Ah! pour un médecin il doit être bien doux de guérir la gloire et les vertus; ils ont rarement de pareilles visites à faire; rarement ils ont l'avantage que leurs succès soient des bienfaits publics. Je voudrais pouvoir le charger envers vous de la reconnaissance de tous les malheureux à qui vous avez fait du bien. Je voudrais que, par votre santé, il rendît en bonheur à M. Necker ce qu'il a fait et voulu faire pour le bonheur de la nation. Vous seule, en remplissant son cœur, pouvez lui tenir lieu de tout le bien qu'il ne peut faire. De combien de bonheurs M. de Lamure est chargé! Ah! je lui recommande aussi le mien : c'est à lui que je le confie. Nous avons, depuis deux jours, de continuels orages, mais un air très-chaud, et du

tonnerre et des éclairs comme en été. J'ai vu la mer s'élever sur ses rivages et contre des rochers à plus de quarante pieds de haut, et dans la magnificence terrible des tempêtes. Nous entendons, la nuit, et quoique fort éloignés, le mugissement des vagues. Au milieu de ce tumulte de la nature, je travaille en paix. Dans ce moment même le tonnerre retentit dans nos montagnes en éclats redoublés, et je vous écris à la lueur des éclairs qui se succèdent.

*****

A M. D'EYMAR[1].

Nice, 10 janvier 1785.

Le séjour de Nice, malgré ses agréments, ne peut me faire oublier celui de Forcalquier et de Fougères. Je trouve ici la beauté du climat, un soleil aussi chaud qu'au printemps, des campagnes couvertes encore de verdure et semées de fleurs, des montagnes très-pittoresques et qui offrent de riches points de vue; mais je ne trouve point ce qui reposait si doucement mon cœur : vos entretiens, votre amitié, celle de votre charmante famille, nos dîners doux et tranquilles à la campagne, le plaisir de vous voir arriver de loin à travers la prairie, le regret de vous voir partir trop tôt. Oh! qu'alors les journées étaient courtes! Je n'ai plus la douceur d'éprouver ces regrets ; ma vie est

(1) M. d'Eymar fut ami de Thomas et de J.-J. Rousseau. Il a publié, en 1797, une *Notice sur Viotti*, pleine de chaleur et d'imagination.

ici monotone; chaque jour ressemble à un autre; je n'ai rien à espérer pour le lendemain. J'ai fait peu de connaissances, et je n'en désire pas. J'ai appris qu'il est cruel d'aimer ceux qu'on ne peut voir toujours. Les sentiments que vous me témoignez dans vos deux lettres m'ont vivement touché : je les connaissais déjà; mais il m'a semblé, en lisant, que j'apprenais quelque chose de nouveau. Je vois avec douleur que vous n'êtes point heureux. Votre ame inquiète et active a des besoins qu'elle ne peut remplir. Oh! si vous pouviez vous créer à vous-même quelque occupation qui pût vous distraire : un travail réglé, quelque lecture suivie sur quelque objet intéressant, et que vous prendriez la peine d'écrire pour vous en rendre compte ! J'ai connu une dame de beaucoup d'esprit qui, tous les jours, écrivait ses entretiens avec elle-même. Rousseau, vivant loin des hommes, écrivait ses promenades solitaires. Ce qu'on écrit attache plus fortement l'ame et l'imagination. On est obligé de mettre en ordre ses sentiments et ses idées. On descend plus profondément dans son ame, et on en fouille tous les trésors : alors la mélancolie a je ne sais quel charme, et l'on trouve de la douceur à l'exprimer. Les heures s'écoulent sans être aperçues ; l'esprit s'étend, l'ame se fortifie et se

calme. On a besoin des hommes à mesure qu'on trouve plus de ressources en soi; on les revoit même avec plus d'indulgence, parce qu'ils sont moins nécessaires et qu'on n'a rien à leur demander. Croyez-moi, mon cher ami, le bonheur est un art important, et qui a besoin d'être appris. C'est une terre qu'il faut cultiver comme les autres, et qui ne rend presque jamais qu'à proportion de la culture.

Les ames sensibles surtout ont besoin, plus que les autres, de travailler à leur bonheur; elles sont plus exposées à le perdre, parce que tout agit sur elles : elles appartiennent à tout ce qui les environne. Un mot, un regard, les objets, même inanimés, la température du ciel, et jusqu'à l'air qu'elles respirent, tout peut troubler leur repos. C'est un thermomètre qu'affectent toutes les variations, et qui sans cesse monte ou descend. Le bonheur consiste peut-être à le fixer, autant que cela se peut. Je suis bien sûr, du moins, que plus on peut tirer son mouvement de soi-même, moins il est sujet à s'altérer, et je ne connais pas pour cela de meilleur moyen que l'occupation et le travail.



A MADAME NECKER.

Nice, le 29 janvier 1785.

Le nom de M. Necker appartient aujourd'hui à l'Europe entière: et quand je ne l'aurais *jamais* connu personnellement, j'eusse recherché son ouvrage avec la même impatience. Je viens d'en achever la lecture, et il m'est difficile de vous exprimer tous les sentiments qu'il m'a inspirés. C'est le plus beau monument que le *génie* ait élevé en l'honneur de l'humanité, outre la multitude prodigieuse de connaissances qu'on y trouve rassemblées. Ce caractère noble et sensible qui est repandu partout, y communique aux matières même les plus abstraites un charme qui vous entraîne, et dont le cœur ne peut se défendre. On croit avoir sous ses yeux le spectacle touchant d'une providence qui se manifeste pour faire le dénombrement des maux d'un grand peuple, et y appliquer partout une main bienfaisante. Jamais les idées du gouvernement ne se sont présentées sous un caractère plus auguste et plus attendrissant à-la-fois. On re-

trouve dans cet ouvrage, et on parcourt en quelques heures, plus d'idées utiles au bonheur des hommes, que l'histoire de toutes les monarchies ensemble n'en présente dans le cours de tous les siècles. Il semble que le génie et la vertu ont voulu une fois faire l'essai de ce que ces deux puissances réunies pouvaient pour le bonheur des États; et cet ouvrage en politique sera ce que sont les lois éternelles en morale, qui, vues d'un coup d'œil, et tracées en quelques lignes, accusent tous les crimes des siècles passés, et dénoncent d'avance tous les crimes des siècles à venir. Oh! que ce ministère est beau et sublime, et qu'il est supérieur à celui de la puissance, lorsqu'elle n'est que de la puissance ! En traçant tout ce qu'on peut faire pour le bien d'une grande nation, en dirigeant d'avance les plans des hommes vertueux qui pourront le suivre, M. Necker s'est, pour ainsi dire, revêtu d'un ministère éternel, sur lequel les intrigues et les cabales n'ont plus de prise, et qui est sous la garde toute-puissante de la renommée et de l'opinion publique. Il est rentré, par son génie, dans toute la force du pouvoir; il jouira également de tout ce qu'il n'a pu faire, de tout ce qu'on pourra faire après lui; et ceux mêmes qui s'écarteraient de ses vues et de la noble route qu'il a tracée,

travailleront involontairement à sa gloire. Son nom est lié désormais d'une manière invincible à l'histoire de la monarchie, et tout ce qui se fera de bien ou de mal dans cette vaste partie de l'administration, le rappelleront également au souvenir des peuples. Un des grands mérites de cet ouvrage, selon moi, c'est de ne présenter nulle part des idées exagérées de perfection, qui conviennent si peu à la faiblesse humaine qui gouverne, surtout dans nos institutions modernes, et dans un pays et un siècle tel que le nôtre. Ces idées, dans la spéculation, sont plus faciles à saisir, à cause de leur hauteur même: dans ce vague indéfini, elles ne rencontrent ni frottements ni résistances, ni inégalité de terrain; ce sont, pour ainsi dire, des machines qui lancent de grands poids à travers les airs : il faut mille fois plus de combinaisons et d'industrie pour les faire parvenir sûrement à leur but, sans qu'ils se brisent, à travers les résistances et les obstacles et les chocs d'un terrain inégal qui les heurte sans cesse; c'est alors qu'il faut mille idées de détail pour une idée générale; il faut que le génie qui ne demande qu'à s'élancer, serpente et se replie sans cesse pour suivre le cours de tant de sinuosités; il faut souvent qu'il emploie la plus grande partie de sa force à s'arrêter, genre d'effort qui

n'est point soutenu par l'amour-propre, et qui, à des yeux ignorants, peut ressembler à de la faiblesse, mais qui n'en n'est pas moins la force la plus rare, parce qu'elle se cache et se domine elle-même, au lieu que la force commune est toujours tentée d'un peu d'ostentation, et que peut-être elle en a besoin pour se soutenir. M. Necker donne partout l'exemple de ces sortes de sacrifice de lui-même à l'utilité publique. Aussi, tandis que la plupart des spéculateurs politiques laissent en paix et endorment les remords des hommes puissants, en leur proposant des idées peu susceptibles d'être mises en pratique, lui ne laisse aucune excuse ni à l'ignorance ni à la paresse. Sa tactique est créée pour le terrain sur lequel il faut combattre; il a calculé tous les vices, tous les préjugés, toutes les opinions et toutes les faiblesses, et il transige avec eux pour le bonheur des hommes, comme on le fait avec des ennemis puissants que l'on tâche, tantôt de gagner par la raison, tantôt de séduire par leur propre intérêt, et à qui on paraît céder quelquefois pour les mieux combattre. Cet esprit de modération et de sagesse, qu'il a si bien défini au commencement de son ouvrage, il en donne partout l'exemple; et on est toujours étonné qu'avec des vues si étendues, il connaisse si

bien l'art des limites. Mais peut-être que la plus grande, comme la plus difficile création du génie, est l'art de poser toutes les bornes; cela est surtout vrai en politique. La multitude innombrable des objets qui, dans cette science, se touchent et se pénètrent quelquefois les uns les autres, fait un prodigieux mérite de séparer des idées qui se confondent, ou de rapprocher celles qui, même en se touchant, semblent aux yeux ordinaires être à une grande distance; c'est-là, pour ainsi dire, la métaphysique de cet art, d'autant plus inconnue, qu'elle exige, à-la-fois, et un esprit qui s'élève très-haut pour saisir l'ensemble, et un esprit qui pénètre dans l'intérieur de chaque objet pour en toucher tous les rapports. M. Necker a donné le secret de cette métaphysique nouvelle, comme Locke a donné celle des idées. Je ne vous parlerai pas de l'impression particulière que m'ont faite les différents morceaux de son ouvrage. L'Introduction est le plus magnifique tableau des vertus, des talents et des devoirs d'un administrateur. Il en avait déjà tracé un avec des couleurs différentes dans son Éloge de Colbert. L'un était une prophétie, et l'autre est une histoire. Le ministère de M. Necker, placé entre les deux, fera croire également et au prophète et à l'historien; il prouvera que les plus grandes spécu-

lations du caractère et de l'esprit, et les plus hautes pensées, peuvent, comme il l'a si bien dit lui-même, être *traduites en action*. Tout le corps de l'ouvrage présente une foule d'idées piquantes, fines, ingénieuses, et plus heureusement exprimées. On ne peut mêler plus d'esprit avec plus d'élévation et de noblesse, et une sensibilité plus intéressante. Il y a des endroits, en les lisant, où les larmes me sont venues aux yeux : c'est que partout les mouvements de l'ame se mêlent aux idées, et que les idées elles-mêmes, par leur objet, ne sont que des sentiments. Non, jamais, dans aucun siècle, on n'a fait un plus bel usage de l'éloquence et de l'art d'écrire. Les deux chapitres sur la guerre devraient être lus à jamais dans tous les conseils des rois, où l'on délibérera sur ce droit terrible des Souverains. J'ose croire que, s'il y a encore de la raison et de l'humanité sur la terre, cette seule lecture pourrait épargner plusieurs guerres aux nations; et toute la fin de l'ouvrage, où M. Necker rend compte de ses motifs et de la publication de son livre, est vraiment admirable. Oui, sans doute, ce livre est un bienfait public; il y lègue à son siècle et à la postérité l'héritage de ses vertus et de son génie; il y lègue à tous les ministres le dépôt du bonheur d'un peuple. Jamais plus noble testament n'a été écrit sur la terre. Je m'arrête;

le temps et l'espace me manquent, et l'heure de la poste me presse; mais mon cœur est plein de mille choses que je n'ai pu vous dire. Parlez-moi de votre santé, de votre situation, de vos espérances, des miennes; et recevez, ô famille respectable et sacrée pour moi, les hommages de mon admiration et de ma tendresse.

A M. DUCIS.

A Nice, ce 12 février 1785.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher ami, et j'y ai vu avec plaisir l'état de votre ame mélancolique et tranquille, et toujours pleine d'énergie avec douceur. J'ai cru converser avec vous : bonheur dont je suis privé depuis long-temps; mais mon amitié du moins me transporte souvent en imagination dans votre retraite, sous le toît humble et modeste que vous occupez au village, environné de bons paysans, dont vous aimez la simplicité et les mœurs. C'est là, c'est dans la chambre tapissée de vos antiques verdures, avec Shakespeare, La Fontaine et Molière sur votre table, Sophocle dans un coin, et Corneille à un autre bout; c'est là que vous méditez, que vous travaillez, que vous concevez ces scènes fortes et tendres, dont la nature et votre propre cœur vous révèlent le secret. Et Othello, où en est-il? Je conçois qu'un pareil ouvrage a besoin d'être couvé longtemps. Les grandes impressions et les grandes idées s'amas-

sent lentement; et j'aime beaucoup un écrivain qui n'est pas toujours prêt à écrire, qui attend la tempête pour la peindre, et qui, tous les jours, à telle heure, en s'asseyant à sa table, et prenant sa plume, ne se commande pas d'avoir du génie. Oh! que le génie, qui est fidèle à chaque rendez-vous qu'on lui donne, est un froid et panvre génie! Il a l'humble démarche d'un esclave, et non pas la fière attitude d'un souverain qui commande; à chaque pas qu'il fait, il traîne des fers qui ralentissent sa marche. Ce n'est point le vôtre, mon cher ami; ce n'est pas non plus celui que je voudrais invoquer. Mais, dans les longs ouvrages qui occupent la vie, quand le temps presse, et la vieillesse approche, on est souvent tenté de doubler le pas, comme un voyageur qui, pendant le jour, s'est amusé dans la route, précipite sa course à l'entrée de la nuit. Cependant je m'arrête quand je sens que je vais être fatigué; je ranime mon imagination par des lectures, et je reviens ensuite avec de nouvelles forces. Je suis dans ce moment enseveli dans les mines d'Allemagne, et je conduis la muse épique dans des lieux où elle n'a jamais pénétré. Nous jouissons ici depuis quelques jours du plus beau printemps : nos arbres sont en fleurs; nos campagnes sont couvertes d'une verdure qui semble de l'émeraude aux

rayons éclatants du soleil. Le ciel le plus pur se réfléchit dans une mer brillante, qui paraît elle-même un vaste ciel en mouvement. Je vais tous les jours sur de vastes montagnes parsemées d'oliviers, de citronniers et d'orangers, jouir de ce magnifique spectacle et voir le soleil, comme au temps d'Homère et de Virgile, descendre dans les flots de l'Océan qui semble lui préparer un lit d'or, de nacre et de pourpre. Mon ami, combien ces tableaux de la nature sont ravissants, et qu'ils tiennent aisément lieu de la société, des villes, des plaisirs et des hommes, excepté des amis! Je vous prends quelquefois avec moi dans ces promenades solitaires; nous gravissons ensemble les rochers; et, parvenus à leur sommet, je vous montre ces grandes scènes du drame éternel de l'univers. J'aime à croire que je suis aussi quelquefois avec vous dans votre solitude, et que mon souvenir se place quelquefois à côté de mon ami. J'ai lu ici l'ouvrage de M. Necker, et je l'ai lu sans la fureur de la haine et des passions qui le défigurent et l'outragent à Paris. J'y ai vu partout un homme éclairé, bienfaisant, ami du peuple, et dont le souvenir sera cher à la postérité, quand ses ennemis seront cachés sous la même tombe qui doit cacher les grands hommes et les méchants. Je suis bien aise de n'être point à Paris dans ce moment pour

n'être point forcé d'entendre toutes les sottises des cercles, tous les cris de la calomnie, et tous ces lieux communs de la frivolité méchante, qui ne peut pardonner à un grand caractère dont le poids l'écrase et l'humilie. Qu'importe à tous vos Sybarites le bien général d'une nation? Pour perdre ou rabaisser un homme, ils sacrifieraient sans scrupule le bonheur d'un peuple entier.... et ils se croient éclairés et philosophes! et le journal de Paris retentit tous les jours de leur bienfaisance! Oui : payer quelques mois de nourrices, et condamner gaîment vingt millions d'hommes à la misère, plutôt que de louer, d'approuver un ouvrage qui n'est, d'un bout à l'autre, que le plan de la félicité publique! Il me semble que ces gens-là ont trouvé l'art de mettre en action le vœu barbare de Caligula, d'égorger tout un peuple en frappant une seule tête. Je suis persuadé, mon cher ami, que le cœur du roi n'a pu lire cet ouvrage sans attendrissement et sans intérêt. Dans sa simplicité vertueuse il aime le bien, et il est fort supérieur à toute cette populace de gens riches, qui cachent un vil intérêt sous de grands mots, et n'ont que des vices raffinés qu'ils appellent des graces. En vérité, on ne peut penser à tout ce déchaînement sans que l'ame s'indigne et le sang se soulève. Oh! si, parmi les ennemis de

M. Necker et de son ouvrage, il y a des gens vertueux, qu'ils sont à plaindre! Et qu'est-ce donc que la vertu qui ne peut se défendre de pareilles erreurs! Mon ami, en voilà assez sur cet objet, auquel je ne puis penser sans douleur. Le temps de la justice arrivera; et cette justice éternelle, qui n'est pas au pouvoir des passions, s'élevera sur tous ces cris d'un moment, comme la morale a survécu à tous les crimes qui se sont commis sur la terre. Le peuple qui a voulu disperser la cendre de Colbert, a-t-il empêché sa réputation de s'étendre et de remplir le siècle où nous vivons? Mais Colbert n'a travaillé que pour un roi, et M. Necker a travaillé pour la nation. C'est au sein de toutes les familles, c'est dans le cœur de tous les citoyens, qu'il a déposé sa gloire, et elle n'y sera point étouffée. Les malheureux et les pauvres gardent le dépôt qu'on leur confie; et celui-là leur sera précieux à jamais. Adieu, mon cher ami, je vous quitte à regret. Prêt à cesser de vous écrire, il me semble que je me sépare de vous. Donnez-moi des nouvelles de votre santé et de vos travaux. Il me paraît, par les nouvelles publiques, que le discours de l'abbé Mauri a réussi. Voilà le tour de M. Target. Il va être transplanté sur un théâtre bien différent de celui qu'il a occupé; et l'Académie Française

ne ressemble guère au barreau. Je souhaite qu'il ait le talent de ces généraux qui savent vaincre sur tous les terrains. Adieu, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Mille choses à votre aimable fille et à votre respectable mère quand vous aurez le plaisir de les voir.

A MADAME NECKER.

Ce 16 février 1785.

L'EXEMPLAIRE du livre de M. Necker, que vous me destiniez, madame, m'est enfin parvenu le 12 de ce mois, avec une lettre de M. Béranger, de Lausanne, datée du 25 décembre : l'ouvrage n'a été expédié, de Genève par Turin, que le 25 janvier, et voilà la cause du retard. Heureusement, comme vous avez pu le voir par la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire il y a une vingtaine de jours, j'avais déjà lu le livre, je l'avais lu avec toute l'avidité et l'intérêt qu'il inspire. J'avais admiré à chaque page cet esprit plein de finesse et de vues, ce caractère élevé, noble, sensible, qui y est répandu partout, et qui d'un livre d'administration fait une lecture attendrissante et presque dramatique; car l'intérêt d'un drame consiste dans la grandeur et la beauté des passions luttant contre de grands obstacles. Et l'on voit ici le plus touchant caractère, dévoré de l'amour de la vraie gloire, et de la passion du bien public,

combattre avec toute la force des vertus et du génie en faveur d'un grand peuple, pour le délivrer de ses maux. Et quand on pense que tout ce qui est écrit aurait pu être exécuté, que ce qui aurait pu être l'ouvrage de quelques années, n'est plus confié qu'à la lenteur des siècles et aux combinaisons incertaines du hasard, on ne peut se défendre d'une douleur profonde. Il semble qu'on voit le plan d'un monde magnifiquement tracé, et sur les bords duquel s'avançaient déjà des êtres heureux, pour y goûter le bonheur et la vie, avorté tout-à-coup en naissant, et rejeté dans le chaos qui vient s'en ressaisir. J'ai vu des étrangers éprouver à cette lecture la même impression. M. Necker les avait rendus Français, comme Corneille nous fait Romains quand on le lit. Il change l'idée de l'ordre en passion, et rallie toutes les ames à ce sentiment d'humanité qui leur est commun à toutes. Tous ceux qui sont capables de vertus, seront ses admirateurs et ses partisans; les autres n'ont droit qu'à l'indignation ou à la pitié. Ce sont eux que M. de Pompignan a peints d'avance dans ces beaux vers si connus:

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.

Cris impuissants! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

La tâche la plus pénible des grands hommes d'État est de combattre des passions viles et puissantes. Elles les attendent dès l'entrée de leur carrière, comme les serpents qui attaquèrent Hercule dans son berceau. Il semble qu'ils voulaient protéger d'avance tous les monstres que ses mains devaient étouffer. Le poison de l'hydre fit enfin périr Hercule; mais ce fut pour lui procurer l'apothéose. Cet ouvrage de M. Necker sera la sienne, en consacrant sa gloire dans tout l'avenir : peut-être même une partie de ses excellentes vues sera un jour réalisée sans peine, en se fondant insensiblement dans les opinions générales, qui ont toujours plus de force sur un peuple, que le génie d'un seul homme. Les opinions devenues publiques, sont comme ces écluses qui, en se remplissant, soulèvent le vaisseau chargé de richesses et lui font franchir les montagnes. Oui, la nation lui devra peut-être un jour son bonheur, et notre postérité ne prononcera son nom qu'avec respect. Heureux les ministres qui oseront associer leur nom au

sien, en partageant avec lui la reconnaissance publique! Je ne vous ai point parlé, dans ma dernière lettre, de cette page touchante de l'ouvrage, qui vous est consacrée; je n'ai pu la lire sans attendrissement. On aime à voir un sentiment si doux dans une ame occupée de si grands intérêts; ceux qui, en le lisant, ne peuvent s'empêcher de le chérir et de faire des vœux pour son bonheur, sont sûrs que leurs vœux sont remplis : oui, c'est en vous aimant qu'il fut récompensé. Ah! il ne lui manque, il ne manque au cœur de tous ceux qui ont le bonheur de vous aimer, que de voir votre santé enfin rétablie. J'avais compté sur les lumières et l'expérience de M. de Lamure; mais je vois que ses remèdes n'ont pas diminué vos souffrances, et des remèdes nuisent du moment qu'ils ne sont pas utiles. Peut-être, pour calmer tant d'agitations, le temps, un régime très-doux. une vie très-calme, le moins d'exercice dans la pensée qu'il serait possible (et je sens combien ce dernier sacrifice doit vous coûter, mais je le crois le plus nécessaire), peut-être est-ce là le seul médecin qu'il vous faut dans l'état où vous êtes. Il est naturel, dans les maux, de désirer les remèdes, comme, dans le malheur, on se précipite vers l'espérance; mais peut-être chaque nature a sa ressource, qu'il faut avoir le courage

d'attendre ; et ces ressources ne se développent que lentement, au lieu que le médecin est toujours pressé d'agir pour avoir un succès. Ah! il n'y avait qu'un médecin pour vous, et malheureusement il n'est plus; mais j'ai confiance dans celui qui forma les vertus pour orner le monde, et qui voudra conserver encore longtemps pour nous un de ses plus touchants ouvrages.

A LA MÊME.

A Nice, ce 9 mars 1785.

Si je ne connaissais, madame, toute l'activité de votre esprit, au milieu même des langueurs et des souffrances, votre lettre du 11 février m'aurait presque fait douter que vous fussiez malade. La vie et la santé sont à chaque ligne. Non, quoi que vous disiez, je n'ai point l'enchantement qui suspend les douleurs; l'enchantement est dans vous-même et dans cette habitude de penser qui est votre état naturel. Il semble que la souffrance ne soit pour vous qu'un état de songe; la pensée seule est la réalité pour vous, et vous crée un monde nouveau qui vous sert d'asyle. Si j'avais ce sceau puissant de Salomon, qui renfermait les génies dans l'espace qu'il leur avait tracé, et que vous voulez bien m'accorder dans votre comparaison ingénieuse, je m'en servirais pour enchaîner tous les génies malfaisants de ce monde. Je tracerais autour du livre de M. Necker, un cercle où j'enfermerais l'Envie, en lui ordonnant de tour-

ner sans cesse autour, regardant sans cesse ce livre pour son tourment, et ne pouvant jamais y porter la main. J'en tracerais un autre autour de l'intérêt et de la vile personnalité qui se préfèrent eux-mêmes à une nation; et je leur ordonnerais de rester immobiles, habitant dans leur propre bassesse, sans pouvoir jamais se mêler des affaires de ce monde. Je mettrais, par un autre cercle, une barrière insurmontable entre la faiblesse et la puissance. Ma bienfaisante magie ferait beaucoup d'autres réformes pour le bien de la terre; après quoi, je prendrais un génie actif, noble, vigoureux, et passionné pour le bonheur des hommes et la gloire du bien public; je l'enfermerais dans un cercle étendu et vaste, proportionné à l'étendue de sa pensée; et je lui dirais : Rentre dans la propriété de toutes tes forces, que tes pensées deviennent des actions; exécute les bienfaits de tes idées dans cette enceinte tracée autour de toi, anéantis le mal, et crée le bien; corrige, en quelques années, les maux de deux ou trois siècles, et empare-toi, sur les siècles à venir, du bien qu'ils pourraient faire et que peut-être ils ne feront pas. La gloire autour de toi roulera dans cette enceinte; et, hors du cercle, l'immortalité t'attend pour te recevoir; elle te présentera encore aux générations et aux peu-

ples qui ne t'auront pas vu, mais qui jouiront de tes bienfaits. Voilà ce que je ferais avec ce sceau tout-puissant de Salomon, qui n'est plus que dans les Contes Arabes et dans les Mille et une Nuits. Ah! les songes du bonheur public ne sont eux-mêmes que des contes orientaux; ils sont une chimère pour les esprits froids, une illusion touchante pour les ames sensibles, un objet de terreur pour les ames et les consciences troublées des méchants qui vivent de la misère et des maux du peuple. N'importe! il faut que des vérités grandes et utiles sortent de l'ame qui les a conçues : ce dépôt n'est plus à elle. Il y a des hommes dont les pensées appartiennent de droit aux nations, et doivent entrer dans l'héritage du genre humain. Cette magnifique profusion de vérités qui sortent tout-à-coup, s'éclairant, se soutenant, marchant ensemble, sans traiter, pour leur passage, avec l'ignorance et la faiblesse, élève mon esprit et plaît à mon cœur. Je crois voir un monde créé tout à-la-fois, et dont toutes les parties ne sont que la représentation d'une seule idée. C'est ainsi que la vérité a toute sa force, et conserve la grandeur qui lui appartient.

A LA MÊME.

A Nice, ce 26 mars 1785.

Le mouvement, madame, qu'a occasioné l'ouvrage de M. Necker et dont vous me faites l'honneur de me parler dans votre lettre, n'a dû peut-être étonner personne, excepté vous et lui. Le génie qui conçoit les grandes vérités, et l'ame qui les inspire, les trouvent si naturelles et si simples, qu'ils ne peuvent ni en redouter ni en prévoir l'effet. Ce sont pour eux des idées et des sentiments habituels. Accoutumés à les voir et à s'en nourrir, leur justesse dissimule, pour ainsi dire, tout ce qu'ils peuvent avoir d'extraordinaire pour le commun des hommes; et l'ordre manifesté dans toute son étendue, ne paraît à celui qui peut l'embrasser, que le plan même de la nature. Il faudrait que l'auteur d'un pareil ouvrage pût à la fois communiquer son ame et son esprit à tous ceux qui doivent le lire; mais ce qui est grand ne peut se communiquer à ce qui est vil, et il y a des dimensions trop vastes pour des ames

rétrécies par les erreurs ou les passions. Elles doivent donc rejeter avec fureur la vérité qu'on leur présente : mais la vérité est une puissance éternelle que rien ne peut détruire. La force, dit Tacite, ne peut ni étouffer la voix ni anéantir la conscience du genre humain. L'ouvrage et la gloire de M. Necker survivront à ces monuments passagers, qui ne seront, un jour, qu'une page de plus ajoutée à l'histoire de l'intérêt et de l'envie. Déjà l'admiration générale étouffe ces cris d'un moment; le sentiment de la reconnaissance est au fond de tous les cœurs. C'est là un asyle pour la gloire, qu'aucune puissance humaine ne peut violer. On vous aura mandé peut-être ce qui s'est passé à la dernière séance publique de l'Académie. Il y eut dans le discours de M. Target deux endroits qui parurent indiquer l'ouvrage de M. Necker, ou qui en réveillèrent l'idée. Le public la saisit avidement, et, sans demander l'avis de personne, applaudit avec transport. Que serait-ce si la nation entière pouvait s'assembler, et qu'on lût en sa présence quelques-uns de ces chapitres éloquents, où les droits des peuples sont si bien défendus? Mais la nation, quoique dispersée, n'adresse pas moins ses hommages secrets à celui qui s'est occupé de son bonheur. Tout le monde m'en parle et m'en écrit sur le même ton. Dans

une lettre que j'ai reçue de Paris, il y avait cette phrase : *Il me semble que l'auteur de ce livre, par son caractère, par son ame, par un génie vraiment extraordinaire, et surtout par le bien que ses pensées opéreront un jour, s'est saisi d'une des plus belles gloires du siècle et de tous les siècles.* Il y a eu des personnes, dans tous les temps, qui se sont empressées d'associer leur honte à la gloire des grands hommes. Elles semblent destinées par une nature malfaisante, à perpétuer sur la terre le système des deux principes. C'est la lutte éternelle du bien et du mal. Il faut que le crime combatte la vertu, et l'ignorance les lumières. Dans les siècles moins avancés, la justice générale était plus lente, et la gloire quelquefois ne paraissait que sur les tombeaux des grands hommes, longtemps après qu'ils n'étaient plus. Mais aujourd'hui que les lumières sont si générales, l'opinion publique est si active et se communique avec tant de rapidité, qu'il est impossible d'en arrêter le cours. Toute gloire est contemporaine pour ceux qui l'ont méritée; l'injustice et l'envie, et les préjugés qui les soutiennent, ont perdu la souveraineté et des temps et des hommes. Ils ne règnent plus que pour des moments et sur un petit nombre d'ames privilégiées pour la bassesse et pour le crime. Ils ressemblent aux

animaux féroces, qui sont obligés de reculer et de s'enfoncer dans les déserts, à mesure que la culture et la civilisation avancent dans une contrée.

J'ai lu les lettres du cultivateur américain dont vous m'avez parlé; elles m'ont singulièrement intéressé par la nouveauté des tableaux, et l'énergie du pinceau qui les a tracés. Il me paraît que le style et l'imagination de l'écrivain ressemblent tout-à-fait à la terre qu'il habite, terre féconde et d'une vigueur encore neuve, mais qui n'est qu'à moitié défrichée. On y trouve l'originalité d'une nature étrangère qui semble placée sur les confins de l'état civilisé et de l'état sauvage, et joint souvent les sentiments et les lumières du premier avec les formes du second. J'ai cru remarquer que c'est dans la peinture des sensations fortes, qu'il s'éloigne le plus de notre goût européen. Il s'en rapproche davantage dans celles des sensations douces; et enfin il y touche presque, et n'est presque pas différent de notre manière, lorsqu'il réfléchit, raisonne, et ne fait que développer des idées. Il serait curieux de chercher et de démêler l'origine de ces différences : peut-être que les défauts de goût sont plus difficiles à éviter dans les impressions fortes de l'ame; elles y produisent une sorte d'ébranlement et de convulsions

qui se communiquent à l'esprit, et l'empêchent de pouvoir régler son attitude et sa démarche. Plus les ames sont neuves et vigoureuses, plus les idées naturelles d'ordre et de bonté, de calme et de justice, y sont gravées par l'habitude; et plus, quand les ames sont transportées subitement dans un tableau de désordre, de malheurs et de crimes, doivent-elles s'abandonner à l'énergie impétueuse de leurs sentiments. C'est alors que le goût, qui n'est peut-être qu'une température calme de toutes les facultés de l'esprit, doit disparaître presque tout-à-fait. Le chef-d'œuvre du goût dans tous les arts, dans la peinture et la sculpture, comme dans la poésie, a été de laisser tout leur effet à des situations terribles, sans blesser l'imagination ni les sens par des convulsions et des efforts pénibles : tel est le Laocoon dans l'antique, et le Milon du Puget chez les modernes. L'art alors réveille plutôt les idées, qu'il ne présente les sensations; et le goût est comme une espèce de voile à demi transparent, jeté sur ces peintures, qui les recule, pour ainsi dire, de la vue, pour ne les laisser voir qu'à distance, et laisse à l'imagination créer ce qu'elle ne voit pas. Pour compléter l'effet, car l'imagination s'effarouche beaucoup moins de ce qu'elle crée elle-même que de ce qu'on lui présente, elle

choisit dans chaque objet l'effet qu'elle désire, et celui qui est le plus assorti à son caractère particulier et à sa force. Dans les sensations douces, il y a beaucoup moins de chemin à faire pour trouver le goût; outre que l'ame est alors plus tempérée et plus tranquille, le charme des sentiments qu'on éprouve est déjà le goût dans la nature même, c'est-à-dire, le choix de tout ce qui peut plaire sans fatiguer. Le style alors n'a besoin que de faire l'effet du miroir, et de représenter l'objet, sans rien retrancher, sans rien ajouter. Il en est peut-être de même des idées, lorsqu'on ne fait que réfléchir. L'ame n'est plus emportée par aucun mouvement violent; on marche de sang-froid, et on marche mieux.

Mais, tandis que je m'amuse à converser avec vous; tandis que je me livre et m'abandonne aux idées qui naissent sous ma plume, et que vous rectifierez vous-même en les lisant, vous êtes peut-être, en ce moment même, dans la souffrance et les douleurs. Ah! cette idée empoisonne le calme et la tranquillité dont je jouis ici; elle vient souvent se mêler à mon travail et à mes promenades solitaires, et flétrit à mes yeux toute cette belle nature qui m'environne.

A M. JANIN DE COMBE-BLANCHE.

De Nice, ce 29 mars 1785.

J'ai reçu avec reconnaissance, monsieur, et lu avec beaucoup d'empressement les brochures (sur l'Antiméphitique) que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Le sujet est très-intéressant par lui-même, puisqu'il s'agit d'une découverte utile à tous les citoyens, et qui peut sauver la vie de beaucoup de malheureux. J'ai vu avec plaisir le détail de cette multitude de faits qui prouvent que votre découverte a réussi, et où l'on s'empresse de vous rendre hommage pour les services réels que vous avez rendus à la société dans un grand nombre de pays, où l'on en a fait usage. Comment se peut-il qu'après tant de témoignages éclatants et mis sous les yeux du public, on conteste encore votre découverte? Il semble qu'il n'y a qu'un moyen de prouver les vérités physiques : ce sont les faits. Vous en avez un très-grand nombre pour vous, et cependant on cherche à les combattre par des raisonnements ou des faits contraires.

Est-ce que la vérité serait si étrangère parmi les hommes, qu'on est résolu à ne jamais la reconnaître au moment où elle paraît, et jusqu'à ce qu'on ait eu le temps de se familiariser avec elle par une longue expérience, et qu'elle n'appartienne plus, pour ainsi dire, à personne? Je remarque, en général, dans l'histoire de tous les arts et de toutes les sciences, que le nom d'inventeur est un nom odieux à la plupart des hommes, et qu'on voudrait bien pouvoir jouir d'une découverte, sans en avoir l'obligation à personne. Vous employez, monsieur, pour soutenir votre cause, le raisonnement, la discussion, les autorités, et quelquefois même celles de vos adversaires. Il paraît, autant que j'en puis juger, qu'il doit être quelquefois assez difficile de vous répondre. Je ne suis point chimiste, par conséquent hors d'état de décider la question, pour la partie qui tient à cette science; mais, comme tout ceci n'est qu'un objet de physique expérimentale, l'expérience doit décider ici beaucoup plus que le raisonnement. Les hommes peuvent se tromper : ils le veulent quelquefois; mais la nature ne se trompe point, à l'égard des moyens qui agissent sur elle; et, quand on est sans intérêt comme sans préjugés, il est facile de l'observer. Puisqu'une multitude d'expériences vous a été favorable à Lyon,

à Vienne, à Mâcon, à Aix, à Tours, à Dunkerque, et dans beaucoup d'autres endroits cités dans votre ouvrage, il est impossible que de nouveaux faits ne confirment pas les premiers, et ne vous assurent enfin la propriété de la découverte que vous réclamez. Ce qui a été vrai une fois en physique ne peut cesser de l'être, tant que la nature ne change pas; et elle ne change point au gré des passions humaines. Le temps seul terminera donc ce procès, comme il en a déjà terminé beaucoup d'autres du même genre. C'est un juge calme et tout-à-fait désintéressé, et qui distribue et laisse la gloire où elle doit être.

Je suis très-sensible, monsieur, aux invitations obligeantes que vous avez eu la bonté de me faire: et, si je passe à Lyon à mon retour, je serai sûrement très-empressé d'avoir l'honneur de vous voir. Mais peut-être m'en retournerai-je par la Suisse, et serai-je obligé de prendre la route du Dauphiné. Je n'ai rien encore de décidé sur mon voyage; mais soyez bien sûr que j'aurai un véritable regret si je suis privé du plaisir de faire une connaissance plus particulière avec vous. Agréez de nouveau toute ma reconnaissance et les sentiments d'attachement et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

A MADAME NECKER.

A Nice, ce 13 avril 1785.

Si j'étais assez heureux pour que vos affaires et les arrangements de M. Necker vous permissent de retourner à Coppet, la Suisse deviendrait ma patrie pour tout le temps que vous y seriez. Ma sœur, M. de la Saudraye et moi, nous sommes pénétrés de reconnaissance de la bonté que vous et M. Necker avez de nous offrir un logement chez vous; mais nous ne pourrions en profiter, quelque agréable qu'il fût pour tous les trois : ma sœur est presque habituellement malade; il n'y a pas de semaine où elle ne souffre plusieurs jours : la santé de M. de La Saudraye n'est guère meilleure; il a été très-souvent incommodé cet hiver. Les indispositions et la langueur sont de mauvaise compagnie; elles ont besoin de vivre et d'habiter chez elles, pour n'être pas incommodes même à l'amitié; elles ont des caprices de mouvement, de repos, de retraites, qu'elles sont obligées de

suivre, sous peine de souffrir encore davantage. Nous serions donc forcés malgré nous de prendre une maison; mais, comme vous pouvez bien le penser, à la moindre distance possible de votre château. Peut-être nous pourrions trouver quelque appartement à Versoix, ou dans une autre ville du voisinage; car je n'ose me flatter qu'il fût possible d'en trouver dans la ville même de Coppet, ce qui me conviendrait bien mieux. Tout serait alors parfaitement bien concilié; mes malades seraient chez eux, et moi je serais auprès de vous. Je pourrais vous voir tous les jours et à toutes les heures que vous auriez de libres. Je vivrais votre vassal et celui de M. Necker. Jamais féodalité ne m'aurait paru plus douce, vous savez bien qu'il y a long-temps je vous ai juré foi et hommage; je l'ai juré au génie, aux vertus, et à l'amitié la plus tendre. Les anciens et loyaux chevaliers n'ont jamais connu de suzeraineté si respectable et si touchante. Je serai, comme eux, fidèle à mes engagements, avec bien plus de motifs et de raisons pour l'être. Je vous remercie en mon nom, de tout l'accueil que vous avez fait à M. de Tanlay: il en a été fort touché, et m'a témoigné, en m'écrivant, tout le plaisir qu'il avait eu de vous voir, vous, monsieur et made-

moiselle Necker. Ses yeux, quoique français, et habitués aux sociétés de Paris, n'ont pas laissé échapper le mérite des mœurs simples et douces qui règnent dans votre maison : il a remarqué dans M. Necker le contraste du calme et de la gloire; mais ce qui paraît un contraste, n'en est peut-être pas un. Tout ce qui est élevé, est tranquille. L'ame à une certaine hauteur repose sur elle-même, et laisse l'agitation à l'impuissance avide de mouvement. La gloire n'étonne que ceux qui ne l'ont pas, ou qui l'usurpent sans la mériter : elle a une conscience comme la vertu, et jouit d'elle-même dans le repos. Il a admiré dans mademoiselle Necker votre ouvrage, et un esprit plein de finesse, formé par le vôtre, avec les nuances que l'âge doit y mettre : elle est la fleur d'un oranger couvert de pommes d'or.

Mon chant des mines est à peu près fini, je ne sais si je serai sorti du chaos comme le satan de Milton. Il ne s'en aperçut que quand il vit la lumière. Je la retrouverai auprès de vous, et je dirai aussi en vous voyant :

Hail holy light, offspring of heaven first born
Bright effluence of bright essence increate.

Je la salue de loin, en attendant que j'aie le bonheur de la contempler de plus près, et que.

implorant ses conseils, je puisse encore lui dire :

Celestial light
Shine inward, and the mind through all her powers
Irradiate, there plant eyes, all mist from thence
Purge and disperse, etc.

A LA MÈME.

A Nice, ce 27 avril 1785.

Oh! que les fictions des contes arabes et ces génies qui, en un moment, transportaient les hommes dans des pays éloignés, me paraissent agréables dans cet instant! C'est la vivacité de nos désirs qui nous fait sentir la faiblesse de notre nature, et les passions, bien plus que l'imagination encore, ont créé le merveilleux. L'ame froide et tranquille n'a jamais eu besoin d'un monde enchanté; celui que nous habitons lui suffit. Ah! j'invoquerais ces mêmes enchantements pour rétablir tout-à-coup votre santé, et rendre à vos organes toute la force qui n'est plus que dans votre ame et votre esprit. Faut-il que je n'attende que de la nature et du temps un bonheur qui ferait celui de toutes les personnes qui vous respectent et qui vous aiment! On a dit que l'amour et l'amitié avaient, les premiers donné aux hommes, l'idée de l'immortalité de l'ame; je croirais de même que ce sont eux,

les premiers, qui ont cru aux miracles, ou du moins les ont imaginés possibles. Ce sentiment a créé des lois extraordinaires pour ceux qui ne sont pas un objet ordinaire à ses yeux. Qu'un miracle serait bien placé sur celle dont la vie entière est hors de l'ordre commun! Il semble que tous les prodiges devraient se rallier autour de la vertu. Cette idée me rappelle un livre qui a paru il y a quelques mois, et qu'on m'a envoyé de Paris. Il est d'un homme qui a eu l'honneur d'être connu de vous autrefois, et qui, à toutes les qualités d'un honnête homme, à la douceur d'une ame tendre, joignait toute la mélancolie d'un solitaire qui a été malheureux. C'est M. de Saint-Pierre, auteur d'un voyage de l'île de France. Son nouvel ouvrage est intitulé, *Études de la Nature.* La plupart des philosophes du siècle mettent, pour ainsi dire, la Divinité hors du monde, et cherchent à expliquer toute la nature par des lois physiques d'attraction, d'impulsion, de mécanisme ou de chimie; lui, renvoie ou combat tous ces systêmes, et remet l'univers sous la dépendance immédiate de la Divinité qui agit sur chaque être par une volonté particulière et de tous les moments. Il chasse de l'empire de la nature tous ces principes généraux, créés par les sciences humaines, comme autant d'usurpateurs qui veulent gou-

verner, et les remplace par une théocratie éternelle, toujours active et toujours vigilante, qui a les yeux ouverts sur une feuille et une mousse, comme sur les soleils et sur les astres. Rien n'existe parce que la chose doit exister ainsi, mais parce que la Divinité le veut. Son regard et sa main sont partout : il varie ses lois suivant tous les êtres. Le physicien fait sur le monde ce que les économistes ont fait sur les États : il établit des lois générales, par l'impuissance d'en établir qui suivent tous les mouvements. Ces lois ne sont que la mesure de la faiblesse, et non celle de la nature. L'orgueil humain qui croit simplifier en généralisant, resserre tout et met des bornes où il n'y en a pas. Ce livre singulier attaque toutes les sciences physiques et les détruit, à peu près comme des temples d'idoles, pour rebâtir sur leurs ruines un temple au Dieu unique et éternel, qui seul a la science comme le mouvement, qui seul conçoit, crée et éternise ses ouvrages. L'auteur qui se déclare partout disciple et admirateur de Rousseau, et n'en parle jamais qu'avec une dévotion tendre, fait pour les sciences ce que Rousseau a fait pour les arts, la politique et les gouvernements : tous deux renversent tout, pour faire reculer l'homme vers la simplicité de la nature et l'heureuse ignorance des premiers temps. Mais Rousseau, dans ses

distractions, paraissait plus frappé des idées de morale et de bonheur ; M. de Saint-Pierre, des idées religieuses. Il les étend, pour ainsi dire, du cœur de l'homme sur l'univers physique, et veut les replacer dans le domaine des sciences, en substituant le culte de l'ame et de l'esprit à de vaines recherches dont le secret est à jamais dans le sein de Dieu et ne peut descendre jusqu'à l'homme. Ses principes le ramènent nécessairement au système de l'optimisme, et il justifie la Providence sur tous les maux apparents de l'univers. De là le développement des causes finales, qu'il voit et qu'il montre avec une intrépidité rare dans ce siècle, dans les plus petits comme dans les plus grands objets de la nature : il les examine surtout dans les plantes, et y voit une foule d'harmonies secrètes avec les climats, les hommes, les animaux et les insectes. Partout il voit un but, et surprend la trace de la Divinité. L'ouvrage est d'ailleurs écrit avec une imagination aimable et quelquefois très-riche, et une douceur pleine de sensibilité et de grace. Il y a dans son style du Fénélon, du Rousseau, et quelquefois de la bonhomie de Montaigne, qui cause familièrement de lui avec son lecteur.

Je finis en vous renouvelant, ainsi qu'à M. Necker, tous mes hommages, dans l'espérance de vous les présenter bientôt moi-même. Serais-

je assez heureux pour pouvoir passer auprès de vous un été, en Suisse? L'idée de Paris m'effraie; et je sais qu'il y a près de vous une jeune personne infiniment aimable, quoique un peu mon ennemie, et qui fait des vœux contre moi. Je lui pardonne cependant, mais à condition qu'elle ne réussira point, et la prie aussi de vouloir bien agréer tous mes respects.

A M. DUCIS.

Du 29 avril 1785.

Je n'ai jamais été plus surpris, mon cher ami, qu'en apprenant par votre lettre, que vous étiez à Chambéry. Nous voilà tous deux dans les Alpes; mais que les Alpes sont longues! Nous sommes comme deux amis qui seraient en Amérique; mais l'un à la Martinique, l'autre à Saint-Domingue : si rapprochés l'un de l'autre, ils ne s'en verraient pas davantage. Ne pourrions-nous pas cependant nous voir, en faisant chacun une partie du chemin? Je compte partir demain pour Lyon, et j'y passerai quelque temps, peut-être l'été entier. En revenant par le pont de Beauvoisin, vous n'en seriez pas éloigné, et peut-être est-ce votre route la plus droite. Quel plaisir, mon cher ami, j'aurais à vous embrasser et à vous revoir! Ma sœur partagerait tout mon plaisir, et nous nous croirions encore à Marli ou à Auteuil. Savez-vous que vous habitez la même auberge où nous avons passé vingt-quatre heures

le mois d'octobre dernier? Probablement vous occupez la même chambre que nous. Votre cœur, en y entrant ne vous a-t-il rien dit? et n'avez-vous pas senti, en respirant cet air, que l'amitié avait passé par là, et s'y était arrêtée? O douces illusions des sympathies que les Anciens croyaient, et que nous avons trop proscrites de notre triste amour de la vérité! c'est bien l'occasion de dire :

Le raisonner tristement s'accrédite;
Ah! croyez moi, l'erreur a son mérite.

Je souhaite, mon cher ami, que vous fassiez de bonnes affaires dans ce pays, car sûrement ce n'est qu'un motif très-intéressant qui a pu vous y conduire. Je suis bien fâché que vous y soyez malade; il est triste d'être malade hors de chez soi, et surtout en voyage. La maladie est une triste étrangère qu'il ne faut jamais recevoir, s'il est possible, qu'au sein de sa famille et bien accompagnée. Ce n'est pas trop des soins de l'amitié la plus tendre dans ces moments-là, et toute auberge est un désert pour un homme qui souffre; il ne lui manque que la tranquillité. Ménagez-vous, de grace, pour tous ceux qui vous aiment, et j'ose me mettre à la tête de cette liste. Les eaux d'Aix ont beaucoup de réputation pour les rhumatismes. C'est

votre maudit séjour de Marli qui vous a procuré ce triste bénéfice. Soyez persuadé, mon cher ami, que jamais on n'habite impunément les lieux humides; il vaut mieux habiter un grenier, dans un lieu sec, que les rez-de-chaussée de tous les palais du monde, surtout dans un lieu inondé et imprégné d'eau comme celui-là. Je voudrais pouvoir vous accompagner dans votre voyage à la grande Chartreuse, ce lieu est fait pour vous. Combien il réveillera dans votre imagination d'idées mélancoliques et tendres! Je vous connais, vous serez plus d'une fois tenté d'y rester; vous n'en partirez du moins qu'avec les regrets les plus touchants : ces pieux solitaires ont abrégé et simplifié le drame de la vie, ils ne s'occupent que du dénoûment et s'y précipitent sans cesse. C'est bien là que la vie n'est que l'apprentissage de la mort; mais la mort y touche aux cieux; c'est une porte qui s'ouvre sur l'éternité. L'horreur même du désert qu'ils habitent, ressemble à un tombeau. Il semble que déjà ils se sont retirés de la vie le plus loin qu'ils ont pu. Ah! que la vue de Ferney sera différente à vos yeux! quel contraste! Là, tout tendait à la gloire, à l'agitation, au mouvement. C'était pourtant aussi une retraite, mais celle d'un homme qui de là voulait remuer le monde, et se mêlait à tous les événements, dont le bruit

même le plus éloigné ne parvient pas jusqu'aux autres. On a de la peine à s'imaginer encore aujourd'hui, que sa cendre soit tranquille; tant l'idée d'action et de mouvement semble inséparable de celle de cet homme extraordinaire! Si M. et madame Necker, qui partent aujourd'hui même de Montpellier, allaient par hasard en Suisse, vous devriez leur aller faire une visite à Coppet, qui n'est qu'à quatre lieues de Genève. Vous verriez un fort beau château qui domine sur le lac; et ils seraient charmés l'un et l'autre de vous y recevoir : peut-être pourrions-nous nous y rencontrer ensemble. Je peux vous mander de Lyon s'ils doivent y aller; car ils n'y sont pas encore décidés, et il y a apparence qu'ils retourneront tout droit à Paris. Mais je ne sais encore rien de positif là-dessus; je les rencontrerai probablement à Lyon. J'ai appris avec douleur la mort de ce pauvre abbé Millot. Mon cher ami, le canon perce nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment cela est effrayant. Aimons-nous du moins jusqu'au dernier jour; et que celui qui survivra à l'autre aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asyle plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami? c'est là qu'elle repose, au lieu que, dans l'opinion et dans la gloire, elle est errante et agitée. Adieu, mon cher et

tendre ami, je vous embrasse comme je vous aime, du fond de mon cœur. Si vous m'écrivez, écrivez-moi à Lyon, poste restante. J'y serai probablement quand vous recevrez ma lettre, car elle ne pourra partir que lundi par l'arrangement des courriers; et je serai, à ce que je crois, arrivé à Lyon jeudi au soir. Ma sœur et M. de La Saudraye vous font les plus tendres compliments.

AU MÊME.

A Lyon, ce 13 mai 1785.

Je suis depuis quelques jours à Lyon, mon cher ami. Êtes-vous encore à Chambéry? Pourrai-je avoir le plaisir de vous embrasser et de vous voir? Vous avez sans doute reçu la lettre que je vous ai écrite avant mon départ de Nice. Mes projets sont de passer l'été dans les environs de Lyon, et d'y prendre, avec ma sœur, une maison de campagne jusqu'au mois de septembre. Je la choisirai probablement sur les bords de la Saône, qui sont très-agréables et très-champêtres. J'y vivrai tranquille et obscur, et le plus loin du bruit qu'il me sera possible, comme je fais partout. J'y travaillerai avec ardeur; car le temps me presse et les années fuient. Si vous pouviez au moins y passer quelque temps avec nous, ce serait un grand bonheur pour moi. Il est si difficile et si rare de trouver des personnes que l'on aime et dont on soit aimé! Mon cher ami,

nous nous connaissons déjà depuis long-temps, et nos cœurs se conviennent. Les amis ont si peu de temps à vivre l'un pour l'autre! On meurt en foule à Paris. On ne mande de toute part que des maladies et des morts. Vous savez peut-être déjà la mort du duc de Choiseul, qui est expiré dimanche à midi, entre quatorze médecins et trente amis, qui remplissaient son hôtel. La reine, le dernier jour, y envoya six fois de Versailles pour savoir de ses nouvelles. Il la fit remercier de ses bontés, et la pria de ne plus envoyer parce qu'il mourrait la nuit suivante. M. Dubreuil est mort à Saint-Germain, au milieu de trente femmes de la cour qui étaient chez lui, et habitaient sa cuisine, ne pouvant tenir toutes dans sa chambre. J'ai trouvé la santé de madame Necker très-affaiblie : cette malheureuse femme ne peut dormir et est tourmentée sans cesse le jour et la nuit. Elle est encore ici pour quelques jours. M. Watelet perd ses forces sous une fièvre qui depuis long-temps le mine et le consume. Madame Helvétius a pensé mourir : elle a été dans le plus grand danger, d'une fièvre catarrheuse et bilieuse. Il souffle à Paris un vent du nord dont la sécheresse prolongée cause un grand nombre de maladies. Voilà tout ce qu'on me mande : des malheurs et des craintes qui sont elles-mêmes des malheurs. Venez nous

voir, mon cher ami, si vous le pouvez; venez embrasser un ami qui vous tient à jamais par le plus tendre attachement. Nous sommes logés à l'hôtel d'Artois, près de la place Bellecour. Adieu, je vous embrasse mille fois.

AU MÊME.

A Lyon, ce 25 mai 1785.

J'ai reçu aujourd'hui, mon cher ami, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Je me hâte de vous répondre pour que vous soyez instruit de notre marche et de notre séjour, dans le cas où vous quitteriez promptement Chambéry. Nous venons de louer une maison de campagne pour notre été à une petite lieue de Lyon, dans un endroit nommé *Oullins*, où est située la maison de campagne de l'archevèque. Elle est au-delà des travaux *Perrache;* et, pour y arriver, il faut passer un bac qui est sur le Rhône. La maison appartient à M. Fleuri qui est le propriétaire; on vous l'indiquera aisément. C'est là, mon cher ami, que vous trouverez un appartement et des amis prêts à vous recevoir. Nous allons nous y établir samedi au soir, 28 du mois. Là, vous avez aussi un frère et une sœur, et une maison qui est à vous. Nos cœurs et nos bras vous attendent. L'archevêque de Lyon, notre confrère à l'Académie, qui est dans ce

moment à sa campagne, vous verra sûrement avec plaisir. Il a de très-beaux jardins où vous pourrez rêver à votre aise; mais vous n'y trouverez pas les horreurs imposantes et le caractère sacré des rochers de Saint-Bruno. Votre imagination, qui vous sert à merveille, pourra transporter le désert au milieu des bosquets du prélat; pour la première fois ils s'étonneront de se trouver ensemble. J'ai été à une séance de l'académie de Lyon. Votre nom y est honoré et chéri, tant pour votre caractère que pour vos talents. Il paraît, mon cher ami, que vous avez essuyé à Chambéry une maladie assez forte. Mon Dieu! que je vous plains de tout l'ennui que vous avez dû éprouver pendant des heures si longues et si tristes, seul et abandonné dans une auberge! Heureusement tous ceux qui vous ont approché pour vous donner du secours, ont dû devenir vos amis; vous n'aviez pas besoin pour cela de votre réputation, qui n'aurait attiré près de vous que la vanité et une curiosité importune. Vous aviez mieux que cela, une ame douce et forte qui a dû intéresser tous ceux qui vous ont connu. C'est là ce qui n'est étranger nulle part; et, avec ces qualités, on est de tous les pays. L'homme aime partout à trouver les qualités qui font le véritable mérite de l'homme. C'est par ces points, que les ames se touchent et se

reconnaissent. Si je n'avais pas le bonheur de vous connaître depuis long-temps, je sens encore qu'au bout d'une demi-heure je serais votre ami.

Utrumque nostrum incredibili modo
Consentit astrum.

Venez donc, mon cher ami, venez nous joindre. Venez parmi nous achever votre convalescence. Saint-Lambert a dit :

Je reprenais ma place en ce vaste univers.

Faites mieux. Venez reprendre votre place à côté de vos amis. Venez nous rendre la nôtre auprès de vous. Nous vous attendons tous trois avec impatience. Je vous avertis que nous ne serons pas aisément disposés à vous laisser partir : ainsi, arrangez-vous d'avance sur les contrariétés de notre amitié qui fermera sur vous portes et barrières. Adieu, mon cher et excellent ami; je vous embrasse bien tendrement et du fond d'un cœur tout à vous. Ma sœur et M. de La Saudraye vous disent aussi mille choses tendres, que nous aurons tous bien du plaisir à vous répéter.

———

A M. JANIN DE COMBE-BLANCHE.

D'Oullins près de Lyon, 1er juin 1785.

Nous sommes établis et presque arrangés, monsieur, mais nous sommes loin de vous; et c'est un sujet bien véritable de regret pour moi et toute ma société. Nous sommes trop reconnaissants des marques d'amitié que vous et madame Janin, avez bien voulu nous donner, et de celles que vous nous avez offertes encore avec une cordialité et une franchise si aimables, que nous ne pouvons qu'être sincèrement affligés de n'avoir pu en jouir, comme nous l'aurions fait si nous avions été libres de n'écouter que notre sentiment : j'espère du moins que vous voudrez bien nous dédommager quelquefois en ne nous abandonnant pas tout-à-fait dans notre solitude. Si dimanche prochain vous n'aviez rien de mieux à faire, vous nous feriez le plus grand plaisir de venir dîner ici avec madame Janin; nous vous donnerions un dîner philosophique et champêtre, moins recherché et moins

délicat que le vôtre, mais que l'amitié du moins vous offrirait avec empressement. Ce sera le premier beau jour que nous aurons eu dans notre campagne, depuis que nous y sommes; nous croyons presque être retournés en hiver. Votre présence et celle de madame Janin dissipera tous ces nuages, et nous ramènera le printemps. Mandez-moi, je vous prie, si nous pouvons compter sur le plaisir que nous espérons. Mille respects de la part de notre société à madame Janin; agréez toute notre reconnaissance et l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.



AU MÊME.

D'Oullins, 14 juin 1785.

MILLE remerciemens, monsieur, de votre attention obligeante et des inquiétudes tout-à-fait aimables que madame Janin veut bien avoir sur notre santé..... On vous a donc ravi l'honneur de donner, le premier, vos idées sur la manière de multiplier les fourrages? Vous avez eu du moins le mérite et le mouvement d'un bon citoyen. Le bien qui se fera, vous consolera de ne l'avoir point fait vous-même. Ce sera un tort de moins que vous aurez avec vos ennemis. Ma sœur et M. de La Saudraye me chargent de mille choses pour vous, et nous nous réunissons pour offrir tous nos respects à madame Janin. Je ne vous parle pas de l'inviolable attachement avec lequel je suis, monsieur, votre, etc.

A MADAME NECKER.

A Lyon, ce 27 juin 1785.

DEPUIS le jour où j'ai eu l'honneur d'écrire à mademoiselle votre fille, madame, mon cœur a éprouvé bien des secousses. J'attendais à la campagne M. Ducis, mon ami, qui était à Chambéry, et qui devait venir me joindre à Lyon. J'étais étonné de jour en jour qu'il n'arrivât point, quand j'ai reçu de lui une lettre où il m'annonçait qu'il avait été sur le point de périr de la mort la plus affreuse. Il était à quatre lieues de Chambéry, et traversait en voiture les montagnes qui conduisent aux Échelles. Ce lieu est horrible, et n'est qu'un amas effroyable de rochers, à travers lesquels on a coupé un chemin. Le chemin aboutit à une route plus large, mais bordée, d'un côté, de précipices de deux ou trois cents pieds de profondeur. Tout-à-coup, les chevaux qui le conduisaient, effarouchés par un objet imprévu qui les a frappés, ont pris le mors aux dents et se sont emportés,

sans que le cocher ait pu les retenir. M. Ducis s'est joint à lui pour tenir les rênes. Les rênes se sont brisées dans leurs mains; alors il n'y a plus eu de moyens pour arrêter ce mouvement violent. Le cocher, pour sauver sa vie, s'est jeté à terre. M. Ducis a tenté d'ouvrir la portière pour en faire autant, mais il lui a été impossible de l'ouvrir. Pendant ce temps-là, la voiture traînée par les chevaux furieux et sans guide, roulait sur les rochers dans une descente rapide avec un fracas et des secousses épouvantables. Elle était déjà près des précipices lorsqu'un choc terrible contre un rocher a fait sauter la portière en dehors. M. Ducis a profité de ce moment pour s'élancer, et est venu tomber de tout son poids, et avec toute l'impétuosité du mouvement qu'il s'était donné, sur un amas de roches. Peu s'en faut que sa tête et ses épaules n'aient été brisées. Il est resté évanoui et sans connaissance, et le visage couvert de sang. Une femme et un bon vieillard qui étaient dans ce désert, sont venus à son secours. Ils l'ont cru mort pendant long-temps. A la fin il a rouvert les yeux. Il s'est étonné de vivre; mais sa tête et tout son corps étaient meurtris, et il souffrait les plus grandes douleurs. On l'a transporté au village des Échelles qui était à peu de distance, où on lui a donné avec la plus tendre compas-

sion tous les secours qu'exigeait son état. Revenu à lui-même, il s'est informé du sort d'une dame qui était avec lui dans la voiture. Elle n'avait osé imiter son exemple, et n'avait point eu le courage d'affronter un moindre danger pour en éviter un bien plus terrible et presque inévitable. Les chevaux parvenus au bas de la montagne, avaient atteint le bord du précipice. Ce bord était revêtu d'un petit parapet de deux pieds de haut. Un des chevaux en fureur monte sur le parapet, y court quelques pas, traînant avec lui la voiture où était cette pauvre dame : heureusement l'avant-train se détache en se heurtant avec violence; le cheval qui était monté tombe dans l'abyme, et se brise en mille pièces. L'autre cheval continue à courir emportant l'avant-train, tandis que la voiture fracassée reste au milieu du chemin. Cette malheureuse femme ainsi que mon ami, ont été sauvés par une espèce de prodige, mais tous deux dans un état à faire pitié. Le chirurgien qui visita M. Ducis, trouva cependant qu'il n'y avait rien de cassé; mais sa tête et son visage étaient horriblement défigurés. Il avait reçu à l'épaule un coup terrible, et le bras de ce côté ne pouvait faire de mouvement. Dès qu'il a pu tenir la plume, il m'a écrit ce funeste accident. Je suis parti de Lyon pour l'aller chercher en Savoie. M. Janin,

chirurgien célèbre de ce pays, m'a prêté une grande berline anglaise où il y avait un lit, et s'est offert de m'accompagner. Nous n'avions que vingt lieues à faire, et nous sommes arrivés le soir du même jour. Nous l'avons trouvé très-pâle, encore bien faible et avec beaucoup de marques de meurtrissures. Ce malheureux ami, en me voyant, m'a baigné le visage de ses larmes. M. Janin a jugé qu'il était en état d'être transporté, et nous l'avons ramené à Lyon. Comme il était couché en partie dans la voiture, il a *fort bien* soutenu la route. Enfin, deux jours après être arrivé de Savoie, j'apprends tout-à-coup, par une lettre et sans autre préparation, la mort de M. Barthe, qui a péri en deux jours à Paris, dans le temps où il paraissait jouir de la meilleure santé. Il m'avait écrit qu'il était sur le point de venir à Lyon pour me voir et passer quelque temps avec moi. Peu de jours après il n'était plus : ce malheureux est mort le lendemain même du jour où M. Ducis a pensé périr d'une manière si cruelle. Tous ces événements funestes réunis m'ont affecté vivement; ils m'ont fait sentir plus que jamais les misères de la vie humaine, et, comme dit Bossuet, combien l'homme n'est rien. De deux amis que j'attendais chez moi en même temps, et qui devaient s'y voir, dans l'espace de deux jours, l'un meurt

à Paris, l'autre en Savoie, n'échappe à une mort épouvantable, que par une sorte de miracle. J'ai eu à me plaindre quelquefois de M. Barthe, mais la mort efface tout. J'étais lié avec lui depuis trente ans; il m'avait beaucoup aimé, et il y a si peu de gens qui aiment! il avait, avec des passions trop vives, de bonnes qualités qui sont assez rares: de la franchise, de la droiture, de la chaleur pour servir, et le courage de l'amitié. Il eût été pour moi au bout du monde. La fougue de son caractère se tournait souvent en sensibilité, et alors elle devenait touchante. Il savait expier ses torts par ses larmes: j'en ai vu plus d'un exemple. Il valait mieux que beaucoup de gens qui ont été plus estimés que lui, parce qu'ils avaient plus d'art. Je vous entretiens d'idées douloureuses et tristes, et peut-être aurais-je dû les renfermer dans mon cœur; mais, quand j'ai des peines et des plaisirs, mon cœur vole également vers vous. Toutes mes pensées vous appartiennent. Votre souvenir élève et console mon ame. L'idée d'une nature fragile et malheureuse m'attache de plus en plus à cette nature grande et immortelle qui a imprimé dans vous son plus beau caractère. Ah! que votre santé se raffermisse de jour en jour pour le bonheur de ma vie. Que ce que je respecte et que j'aime le plus dans le monde, soit aussi ce qu'il

et de vous, et nous en avons encore parlé en arrivant. Ainsi nous vous avons quittés le moins qu'il nous était possible. Le soir M. l'archevêque de Lyon est venu voir le malade. Nous avons encore soulagé notre cœur en lui parlant de vous. Je lui ai conté en détail vos travaux, vos succès, vos excellentes qualités, et les injustices qu'une cabale puissante vous a fait essuyer. Il a paru écouter ces récits avec le plus grand intérêt. Il nous a promis qu'il allait lire les lettres sur l'anti-méphitique, que vous lui avez *envoyées*. Toute cette conversation a été amenée par la petite pièce de vers que je vous ai adressée, et dont *M. Ducis* lui a parlé (1). M. l'archevêque de Lyon, *M. le marquis de Montazet*, et *M. le comte de Laurencin*, qui étaient présents, ont désiré l'entendre, et je la leur ai lue. Ils m'ont paru très-contents. M. l'archevêque m'en a demandé une copie tout de suite, quoique je lui aie dit que vous aviez le projet de la faire imprimer. *M. Ducis* l'a transcrite, et je viens de l'envoyer à M. l'archevêque, qui l'a dans ce moment. Voilà où nous en sommes, mon cher et respectable ami. Je vous embrasse bien tendrement, et du fond de mon cœur, ainsi que

(1) L'épître en vers que M. Thomas a adressée à M. Janin, pour la Saint-Jean, le jour de sa fête.

M. Ducis. Les plus tendres respects à madame Janin. Ma sœur et *M. de La Saudraye* vous disent mille choses, et sont bien empressés de vous revoir. Nous partageons tous le même sentiment; car il n'y a ici qu'un cœur pour vous aimer. Venez avec madame Janin, dîner avec nous le premier jour que vous aurez de libre. Venez nous rendre, au moins pour une journée, une partie du plaisir que nous goûtions à être auprès de vous. Vous changerez votre belle maison contre un ermitage, mais vous y trouverez l'amitié qui consacre tous les lieux où elle passe, et change les chaumières en un temple. Elle ne fait pas souvent cet honneur-là aux palais. Mon tendre ami et moi nous vous renouvelons tous nos embrassements. Je finis sans cérémonie.

A MADAME NECKER.

A Oullins près de Lyon, ce 15 juillet 1785.

Je vous ai écrit dernièrement, madame, une lettre bien triste, et j'en ai reçu une bien aimable de vous. Vous avez relevé mon ame qui avait besoin de l'être; car mon imagination s'affecte aisément; elle résiste à la joie, et se laisse aller d'elle-même sur la douleur. Je suis comme cette pauvre baronne de Kradner, qui disait, comme vous savez, que son cœur était rempli de larmes, et que, pour peu qu'on le pressât, elles étaient d'abord prêtes à s'échapper. Mon œil est quelquefois sec, mais mes larmes coulent en dedans; elles pèsent alors bien davantage. Tous les maux, les accidents de la vie, la perte de ceux avec qui j'ai vécu, ou que j'ai aimés, me laissent une impression douloureuse et profonde qui me désintéresse de tout, excepté de ceux que j'aime encore. Il me semble que la nature m'échappe, et je me rattache et me serre contre ceux que j'ai le bonheur d'aimer, comme ce

malheureux Pilâtre du Rosier embrassait de toutes ses forces sa galerie qui le soutenait à travers le vide immense où il s'était précipité. Je reviens, malgré moi, à des idées tristes que je voulais écarter. La lecture de votre lettre les a du moins adoucies et suspendues. J'ai joui avec vous du calme de Marolles, et je me suis livré à la douce espérance qu'il pourrait être utile à votre santé; c'est pour moi le premier de tous les biens; il me semble que mon bonheur et ma vie sont attachés à la vôtre, comme à ce tison de la fable, qui ne pouvait être consumé sans que Méléagre ne le fût, quoique séparé par de grandes distances. Chaque étincelle de l'un était une douleur pour l'autre. Ah! ce sentiment ne m'est pas personnel, il est celui de tous ceux qui vous connaissent et qui vous aiment. Conservez, le plus long-temps qu'il vous sera possible, le repos dont vous jouissez dans cette terre; le mouvement de Paris n'y arrive que de loin et en s'affaiblissant; ce bruit éloigné semble encore ajouter au calme qui vous entoure : on sent mieux un silence profond quand quelques voix s'élèvent dans le lointain. Ces voix portent jusqu'à vous les illusions et les folies des têtes exaltées de Paris. Il faut convenir que c'est un spectacle bien singulier que celui de l'époque actuelle de notre siècle; il semble qu'il y a une

fièvre et un besoin du merveilleux répandu partout. Nous avons reproché avec dédain ce goût du merveilleux aux temps barbares; la philosophie a voulu le proscrire dans les ouvrages même d'imagination; on l'a presque interdit aux poètes. On a refusé de le reconnaître et de le voir dans la nature, en expliquant tout par des roues, des leviers ou des poids, ou des attractions chimiques. On a fait un crime à la religion de l'adopter, et on a voulu la renverser à cause de lui. On l'a combattu partout; aujourd'hui il se réfugie dans la tête même de ceux qui le proscrivaient, comme pour leur faire mieux sentir son pouvoir invincible sur l'imagination humaine. On croit aux apparitions, aux visions, à la communication immédiate des esprits et de la pensée; et, dans le siècle de la tolérance, on commande avec empire ces opinions. C'est ainsi que, dans les émotions civiles, les partisans les plus fanatiques de la liberté, finissent presque toujours par être tyrans. Ce fut l'histoire de Cromwel et de beaucoup d'autres. Les Cromwels sont cachés au fond de beaucoup d'ames; il n'y a que les moyens qui leur manquent. Tacite disait en parlant du gouvernement de son pays : Nous avons vu ce qu'il y a d'extrême et dans la liberté et dans la servitude; mais c'était à des époques différentes. Ici, en matière d'opinions,

ce sont les mêmes hommes qui donnent l'exemple des deux extrêmes. L'esprit humain est une puissance inquiète et bizarre, qui, dans sa liberté même, a besoin d'être liée et enveloppée par des lois. Hors de leurs limites, il ne reste qu'une vaste anarchie où chacun s'égare, et il n'y a plus ni traces ni bornes pour reconnaître qu'on est hors de route, et où l'on est. La raison une fois emportée hors d'elle-même ne s'arrête plus; elle a besoin d'excès et ne se repose que dans l'impuissance d'un excès nouveau. Quelquefois, dans le besoin de mouvement, pour ne pas s'arrêter, elle se combat elle-même et remonte avec violence contre ses propres opinions, comme on voit les fleuves sortir de leur lit par des secousses et des tremblements de terre, se refouler et revenir sur eux-mêmes. Une opinion extraordinaire et qu'on possède seul, devient une espèce de propriété dont on est jaloux; elle entraîne également à tout croire, comme à ne rien croire; c'est la même cause qui produit des effets contraires. Peut-être ce qu'il y a de plus difficile au monde, c'est de savoir être sage dans sa hardiesse, et de ne jamais laisser échapper la mesure en cherchant des vérités nouvelles. Il est à remarquer que la marche de la philosophie moderne a commencé par le doute; mais ce mot semble faire violence

à l'esprit humain, qui aime à se précipiter ; et il faut convenir que, dans ce siècle, bien des hommes ont changé de route. On préférera toujours l'enthousiasme qui fait des sectes, au doute qui les détruit. En voilà beaucoup trop et sur les martinistes, et sur les crisiaques et ceux qui ont l'honneur de souper avec des morts illustres, et de voir des sylphes. Ah ! s'il y avait un art pour converser avec les ames et lire dans les pensées, ce serait dans la vôtre que je voudrais lire! Quel plus touchant spectacle pourrais-je voir que la suite de vos sentiments et de vos idées, comme l'Être suprême ou votre conscience les voit ? J'assisterais à la naissance de tous ces sentiments si purs de bienfaisance et de bonté. Je verrais rangés par ordre tous ces principes, qui sont des vertus, toutes ces idées avec lesquelles vous saisissez des rapports si fins dans tous les objets, et toutes attachées entre elles par une chaîne morale qui les unit. Un tel spectacle, il faut l'avouer, serait digne d'un miracle, et vaudrait bien les honneurs du merveilleux. J'entrevois du moins une partie de ce tableau; Raphaël dessinait des génies célestes d'après des formes pures et brillantes qu'il avait vues sur la terre. Vous, c'est d'après vous-même, c'est d'après les discours et les actions que votre ame laisse échapper, qu'on peut la dessiner et la

peindre. Ce qu'on voit et ce qu'on entend révèle à l'ame et aux yeux ce qu'on ne voit pas. Tout est si bien d'accord, que, par les proportions seules, on peut saisir l'ensemble. Heureuse celle dont la conscience toute entière ne redoute aucun regard, et pour qui chaque regard, qui pourrait y pénétrer, serait un hommage! Agréez tous les miens et ceux de M. Ducis, qui est avec moi, qui est digne de vous connaître et de vous honorer. Il me parle souvent, avec l'enthousiasme de son cœur, et de vous et du grand homme à qui vous êtes unie et dont vous faites le bonheur.

A LA MÊME.

A Oullins ce 14 août 1785.

J'ÉCHAPPE à la foule des distractions et des dissipations involontaires qui m'assiégent ici, pour m'entretenir avec vous, et chercher auprès de votre ame un asyle dont j'ai grand besoin. Ce malheureux séjour m'enlève tout mon temps, et ne me permet de rien faire de ce que je voudrais. Mais mon idée dominante, celle qui le sera dans tous les lieux et dans tous les temps, c'est votre état et votre santé ; il y a long-temps que je n'en ai de nouvelles : cette incertitude me tourmente et m'afflige. Combien je regrette de ne vous avoir point suivie à Marolles ! je serais auprès de vous ; je vous verrais tous les jours ; je pourrais être instruit de votre état dans tous les moments. Mon imagination travaille en vain ; elle n'a que des espérances et des désirs sans pouvoir se reposer sur rien de fixe et d'assuré. Je crains jusqu'à ces lettres si obligeantes et si aimables que vous avez la bonté

de m'écrire; je ne puis m'en passer, et j'ai peur cependant qu'elles ne vous fatiguent. Je me reproche presque le plaisir qu'elles me font. Il me semble que ce plaisir est pris sur votre repos et sur votre santé.

Je remercie du fond de mon cœur celui qui a fait les *Études de la nature*, puisque cet ouvrage intéressant a pu vous procurer quelques moments heureux. Vous vous êtes retrouvée là dans votre patrie, et au milieu des idées qui vous sont chères. C'est là que la Divinité est présente à toutes les pages, comme elle l'est dans l'univers. Ce sentiment si doux qui est dans l'ame de ce nouveau disciple de Fénélon, répand un charme touchant sur tout ce qu'il écrit. Si le monde physique n'est pas toujours comme il le peint, il en fait du moins le meilleur des mondes, en y plaçant partout cet ami sublime de l'homme qui a veillé à tous ses besoins et à tous ses plaisirs. On croit en le lisant errer dans ce jardin d'Éden, où Dieu se manifestait pour converser avec l'homme et daignait imprimer ses pas sur les plantes et sur les fleurs qu'il avait fait naître. On le cherche encore partout où il a passé, et on croit sentir le reste de son souffle dans l'air qu'on respire. Ce livre sera à jamais celui des solitaires, des malheureux et des ames tendres. Il attache toujours la persuasion à ses senti-

ments, quand il ne l'attache point à ses idées. C'est par le sentiment surtout, que l'homme a prise sur la divinité : ses connaissances laissent un abyme entre elle et lui. Non, ce n'est que dans un monde différent de celui-ci, que nous pourrons embrasser ses vues éternelles sur nous et sur le globe que nous habitons. C'est là que Pline ou M. de Buffon liront l'histoire de la nature, dans les idées mêmes dont la nature n'est que la représentation et la copie. Mais vous, vous y chercherez la source et le modèle des *vertus* qui sont dans votre cœur. Vous rapporterez à l'Océan ce ruisseau pur qui en est émané; et tout ce que vous avez fait de bien ira se perdre et se confondre avec le bien éternel qui en est l'image et le principe. Ces idées me rappellent quelques vers que j'ai ajoutés à mon chant des mines depuis votre départ. Après avoir peint toutes ces destructions terribles que le génie de la terre présente au Czar dans le monde souterrain, je fais dire au Czar les vers suivants :

Ah! pour les rois, dit-il, que de leçons sublimes!
Que les trônes sont bas au fond de ces abymes!
Dans ces gouffres au moins tout n'est pas englouti.
Ces restes apparents de l'homme anéanti
Sont la poudre de l'homme, et non pas l'homme même.
Je le sens dans mon cœur; une force suprême
M'attache et me rallie à la Divinité.

Les tombeaux vont s'ouvrir sur l'immortalité.
L'homme meurt, il renaît ; il tombe, il se relève,
Se relève immortel, et son destin s'achève.
Le ciel est son séjour ; son héritage, un Dieu.
Il a dit à la terre un éternel adieu, etc.

Je me suis amusé à faire un morceau de prose qui n'est point encore achevé, mais qui est déjà assez étendu. Ce qui m'en a fait naître l'idée, c'est le journal de la Langue française qui se fait ici et que vous connaissez. L'auteur m'avait envoyé tous ses numéros. J'ai voulu lui écrire pour le remercier, et ma lettre est presque devenue un ouvrage ; mais la partie la plus considérable est un morceau sur la langue poétique. J'examine ce qu'elle a été chez les peuples anciens et modernes, et ce qu'elle est parmi nous. J'en fais à-peu-près l'histoire. Je cherche comment et jusqu'à quel point elle est distinguée de la langue de la prose, et comment son caractère s'est formé parmi les nations les plus connues.

M. Ducis est toujours avec moi, et ses forces sont entièrement rétablies. Il a été bien reconnaissant et bien touché de l'intérêt que vous et M. Necker avez daigné prendre à son accident, et me charge de vous en remercier. Son ame est tout-à-fait digne de la vôtre. C'est dans son ame, qu'il a cherché la tragédie, comme d'autres, dans leur tête. Il a lui-même éprouvé tous les sentiments

qu'il inspire ; et son talent n'est que sa vertu. Ma santé se sent un peu de toutes les contradictions qui m'assiégent : je lutte sans cesse pour défendre mon temps et mon repos, et je n'en puis venir à bout. Mais il est un sentiment que rien ne pourra jamais m'arracher, et qui n'est pas au pouvoir des hommes : c'est le tendre et respectueux attachement qui me lie à vous pour jamais et à tout ce qui vous appartient.

A M. DE FLORIAN.

Au Louvre, ce ....

Je n'ai pu avoir l'honneur, monsieur, de vous remercier plus tôt du nouveau présent que vous avez bien voulu me faire, parce que j'ai été quelque temps éloigné de Paris, et, dans ce moment-ci, je n'y retourne que pour partir encore. Je vais dans les provinces méridionales chercher un climat plus doux, qui convient mieux à ma santé, que les brouillards et l'hiver de Paris. J'ai lu, dans cet intervalle, avec un véritable plaisir, le charmant recueil que vous avez eu la bonté de m'adresser. En me préparant à mon voyage, j'ai voyagé avec bien plus de plaisir dans les siècles et les pays que vous avez su peindre de couleurs si aimables. J'y ai retrouvé partout ce charme d'une simplicité touchante, qui fait le caractère de tout ce que vous écrivez: on aime à vivre, on voudrait prolonger sa société avec vos personnages, et on les quitte avec regret. Chaque histoire a sa couleur; les évène-

ments sont variés, et le style est toujours piquant sans recherche. C'est une nature douce et facile, qui s'orne elle-même sans y penser. Cultivez, monsieur, un talent si nouveau pour nous, et si loin des défauts qu'on reproche aujourd'hui à notre littérature. Fénélon vous aurait avoué pour son élève, et tous ceux qui vous connaissent et qui vous lisent, désireraient vous avoir pour ami.

Agréez toute ma reconnaissance pour le plaisir que je vous dois, et l'attachement *bien véritable* que vous inspirez, et avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

****

AU BARON ****,

SUR L'ÉPITRE AU PEUPLE.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous m'y donnez des éloges sur l'exécution, mais vous paraissez blâmer le sujet. Je suis fâché, monsieur, de penser si différemment de vous sur cet ouvrage; le sujet me paraît beaucoup au-dessus de l'exécution. Jamais je n'ai pu penser sans émotion à l'avilissement du peuple : quand ce ne serait que des hommes, ils seraient respectables, mais ils sont, de plus, nos concitoyens et nos bienfaiteurs. Ceux qui nous habillent, qui nous logent, qui nous donnent du pain, ne sont-ils donc rien pour nous? Sommes-nous en droit de les mépriser, parce que les travaux utiles auxquels ils s'occupent ne leur laissent pas le temps d'apprendre à faire de jolies phrases? ou bien est-ce la simplicité de leurs habits qui les dégrade à nos yeux? Quoi! notre estime serait dont attachée à des galons, à des dentelles? Vous, mon-

sieur, qui avez un esprit si juste et une ame si élevée, je ne saurais croire que vous jugiez ainsi des hommes. « Mais ils sont ignorans. » Ils savent être utiles, et, en cela, ils en savent plus que bien des philosophes. « Ce sont des automates qui n'ont que de l'instinct. » J'ai bien peur que souvent notre raison ne vaille pas cet instinct-là. Leur refuserons-nous une ame, parce que la leur a gardé toute la simplicité de la nature, et qu'elle n'est point défigurée par tous ces jolis vices qui assurément ne valent pas la grossièreté simple et dure d'un villageois? Les ressorts de tous ces automates sont dirigés au bien public. Combien de ces hommes qui pensent sont le fardeau de l'État qu'ils ne serviront jamais! « Le peuple a des vices. » Oui, car il aime le vin, il s'enivre quelquefois; les maris battent leurs femmes, les femmes disent de grosses injures et des mots affreux qui écorcheraient les bouches délicates de nos jolies femmes. Et les grands et les riches, ils n'ont donc pas de vices? Pour ne point battre leurs femmes, leur sont-ils plus fidèles? Pour ne pas prononcer ces mots affreux, s'en livrent-ils moins à des débauches? Quoiqu'ils ne paraissent pas si souvent sur ces échafauds infames, en commettent-ils moins de vols, moins de brigandages? Ne sont-ils pas plus perfides envers leurs amis; plus atroces

dans leur haine, plus cruels dans leur vengeance? Il est tant de crimes pour lesquels il faut être puissant! Il en est tant qu'on ne peut acheter qu'avec l'or! Dans ce qui n'est pas peuple, je ne vois de supériorité que du côté des dehors. Si le vernis fait le mérite, si la grace fait la vertu, les riches et les grands ont alors l'avantage; mais, dans un vaste édifice, les pierres qui touchent au faîte du palais seraient-elles en droit de mépriser celles qui sont cachées dans la terre et qui servent de fondements, sous prétexte que celles-ci sont brutes et ensevelies dans la poussière, au lieu que les autres sont polies, taillées avec grace, sculptées même ou ornées de peintures? Ne sont-elles pas toutes tirées de la même carrière? n'est-ce pas le hasard qui a placé les unes en haut, les autres en bas? et cette petite décoration extérieure qu'ont quelques-unes, est-elle un titre pour les enorgueillir? Je croirais même que celles qui sont dans les fondements, devraient être plus fières, puisque ce sont elles qui portent l'édifice. Voilà, monsieur, ce que je pense de ce qu'on nomme la *canaille;* à mes yeux, c'est une portion respectable de l'État. Si nous jouissons de ses travaux, du moins n'insultons pas à ses malheurs : sachons estimer ceux qui sont utiles, sous tous les habits et dans tous les rangs. Ce n'est que par hasard, que

l'on est grand ou riche ; c'est par effort que l'on devient utile : la première gloire est à la fortune, la seconde est à nous. Dieu me préserve de mépriser jamais personne parce qu'il est ignorant, à moins que ce ne soit un des devoirs de son état d'être instruit ! Cet archétype éternel dont vous me parlez, est gravé dans toutes les ames. C'est le cœur qui nous rend vertueux, et l'esprit a plus justifié de mauvaises actions, qu'il n'en a fait faire de bonnes. Si vous n'aviez attaqué que mes vers ou ma manière d'écrire, j'aurais gardé le silence ; un écrivain doit écouter les critiques et mieux faire : mais j'ai cru que c'était un devoir pour moi de défendre auprès de vous ce que j'estime. Je serais flatté de réconcilier avec un cœur tel que le vôtre ce bon peuple à qui tant de gens insultent. Ce que M. Barthe, mon ami et qui est aussi le vôtre, m'a dit de la vivacité de votre esprit, de la noblesse de votre ame, et surtout de cette inclination si touchante et si pure à faire du bien aux hommes, me fait espérer que le peuple trouvera grace à vos yeux, et m'inspire un ardent désir de vous voir et de vous connaître. Je suis, monsieur, avec un parfait attachement, etc.

EXTRAITS

DE QUELQUES LETTRES

A M. D'EYMAR,

A FORCALQUIER.

L'AMITIÉ a un rival dangereux dans l'amour, surtout lorsque l'amour a pour objet une femme estimable par son mérite, son caractère et son esprit. Qu'est-ce auprès d'elle qu'un ami éloigné et qui a le tort continuel de l'absence? Le droit de présence est bien puissant; et, lorsque deux yeux pleins de sensibilité et d'esprit se fixent sur vous avec cette grace touchante que donne l'amour, il faut avoir bien de l'imagination ou du temps de reste pour aimer encore au loin un ami qu'on ne voit plus et qu'on espère à peine revoir. J'ose cependant prier madame *** de me ménager un peu, et de ne pas m'effacer tout-à-fait de votre cœur. Je serai même assez confiant, et je la croirai assez généreuse pour lui remettre mes intérêts. L'amitié ne nuit point à l'amour;

elle entretient le cœur dans la douce habitude d'aimer. La sensibilité pour un ami absent doit tourner encore au profit de l'objet présent de notre amour. On épanche son ame dans l'ame sensible qui est près de nous, et qui peut, à toutes les heures, converser avec la nôtre. D'ailleurs, il ne faut pas même permettre qu'un mari qu'on aime, s'accoutume à être inconstant en amitié : l'exemple est dangereux et peut-être effrayant même pour l'amour.

L'ame, malgré tout son orgueil, dépend du corps, comme les souverains et les despotes mêmes dépendent des peuples qu'ils gouvernent.

. . . .

On a besoin d'attachement quand on a reçu du ciel une ame active et sensible : sans cela, elle se consume et se dévore elle-même. On n'éprouve qu'un ennui inquiet et pénible, qui n'a ni la douceur de l'agitation ni celle du repos. Une compagne aimable et qui a des mœurs, une famille à élever, les soins d'une maison dont on devient le chef, sont, je crois, les plus douces occupations de l'homme; elles mêlent un charme secret aux peines inévitables qu'elles peuvent mener avec elles. Tel est le vœu de la nature, et celui qui le remplit est consolé de ses peines mêmes. Le pire de tous les états est celui d'avoir le cœur désoccupé. On a beaucoup déclamé

contre le mariage; mais ce
mœurs et les grandes sociétés q
Tout ce qui est dans l'ordre
mal. Il y a des chaînes qui vale
liberté; et le lien du sentimen
raison, ne peut être un poids diff   orter, surtout pour les ames honnêtes. Je suis persuadé que c'est presque toujours l'homme qui fait en grande partie le caractère et les mœurs de la femme qu'il épouse. Nous donnons nos vices aux femmes, et nous nous plaignons ensuite d'elles. Elles auraient peut-être encore reçu plus aisément les vertus que nous aurions voulu leur inspirer. Une jeune personne qui éprouve un sentiment plein de charme et nouveau pour son cœur, est, par ce sentiment même, susceptible de toutes les impressions qu'on veut lui donner.

Je vous félicite d'être entre les mains d'un homme habile qui joint une grande expérience au génie de son art, et qui a conçu pour vous le tendre intérêt que vous savez inspirer. Ce sentiment est assez rare parmi les médecins. L'habitude qu'ils ont de voir souffrir, émousse leur sensibilité naturelle; ils ne regardent guère les maladies que comme des phénomènes physiques et des dérangements de ressorts qu'ils cherchent à rétablir. Ils sont comme les géomè-

tres qui calculent des quantités et des forces, en faisant abstraction des corps où elles se trouvent, et de toutes les qualités qu'ils peuvent avoir. Je sais gré à M. de Lamure de vous avoir distingué de la foule des malades qui le consultent. Vous faites de ce médecin un portrait fort aimable, et on peut lui appliquer ces vers de Voltaire sur Sylva :

Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.

Un peuple rassasié de vers est comme un convive dégoûté, qui, à la fin d'un long repas, a besoin de liqueurs fortes, quoique souvent malsaines, qui réveillent son goût un peu usé, au risque même de le corrompre.....

Le mariage est une loterie terrible, mais où du moins la fortune et le hasard ne peuvent pas tout : l'esprit, le caractère et la raison y mettent beaucoup de chances pour le bonheur...

A Oullins près de Lyon, ce 29 juin 1785.

Un de mes amis, M. Ducis, qui, de Paris, avait été à Chambéry, et qui devait venir de là passer quelque temps avec moi à Lyon, en venant me joindre, a pensé périr d'une manière épouvan-

table dans les montagnes de Savoie. Les chevaux de sa voiture ont pris le mors aux dents. Peu s'en est fallu qu'il n'ait été précipité dans un abyme de deux ou trois cents pieds de profondeur. Il n'y avait plus d'espérance, quand un choc terrible contre un rocher a fait sauter en dehors la portière de la voiture qu'il n'avait pu ouvrir jusqu'à ce moment. Il s'est jeté sur des rochers pendant que la voiture était entraînée du mouvement le plus violent. Sa tête, une épaule et un bras ont été horriblement meurtris, et il est resté près d'un quart-d'heure sans connaissance. On l'a cru mort. Il avait le visage couvert de sang. Heureusement les secours qu'on lui a portés, l'ont fait revenir. Je l'attendais chez moi, quand j'ai reçu une lettre qui m'apprenait cette affreuse nouvelle. Je suis parti sur-le-champ pour la Savoie, et je l'ai fait transporter à Lyon. Par le plus grand bonheur, il n'a rien eu de cassé, et j'ai le plaisir de lui voir de jour en jour reprendre ses forces. Mais je suis poursuivi, dans ce moment, par une espèce de fatalité. Un autre de mes amis, et je puis dire des vôtres, car il avait pour vous une bien véritable amitié, M. Barthe me mande, il y a quinze jours, que, puisque je suis à Lyon, il va profiter de ce rapprochement pour venir passer l'été avec moi. Le malheureux n'a pas reçu ma lettre, car il

n'était plus quand elle est arrivée chez lui. Il est mort en deux jours de temps d'une opération qu'on a été obligé de lui faire pour une descente. La gangrène s'est mise à la plaie à cause des grandes chaleurs; et tombé malade le lundi, il est mort le mercredi. J'ai été touché bien vivement d'une mort que j'étais si loin de prévoir. Il était plein de santé, de gaîté; venait de prendre un nouvel appartement sur le boulevard Montmartre. Il y avait dépensé deux *mille écus* pour l'embellir. Il s'occupait de faire imprimer son *Art d'aimer*, qui avait le plus grand succès dans toutes les sociétés. Il avait des espérances prochaines d'une place à l'Académie Française. C'est au milieu de toutes ces jouissances, que la mort est venue le frapper. Le dimanche, il avait soupé en ville: en rentrant chez lui il avait pris des glaces; le lendemain il éprouva une violente indigestion. Les accidents de la descente se manifestèrent. On fit des efforts inutiles pendant deux heures pour la faire rentrer par les moyens ordinaires. Il fallut l'opérer, et on lui donna la mort. Un autre de mes amis, cet hiver, s'était couché en bonne santé; le lendemain on l'a trouvé mort dans son lit. Je ne reçois de tout côté que des nouvelles funestes. Je vois tomber successivement tous mes amis, et j'ai encore à trembler pour d'autres. Il me semble que je suis

seul sur un champ de bataille où la mort m'environne. Je vous attriste sans doute, mon cher ami, par ces lugubres idées, mais pardonnez à un cœur qui en est trop plein pour ne pas les verser au sein de l'amitié : l'intérêt que votre ame tendre et sensible y prendra sûrement, peut contribuer du moins à les adoucir. Le seul bonheur réel de ce monde est d'être aimé : personne n'est plus fait que vous pour jouir de ce bonheur et le faire goûter aux autres.....

A Oullins près de Lyon, le 30 juillet 1785.

Eh quoi ! mon cher ami, toujours des accidents ! toujours des malheurs à craindre ! Il ne me restait plus qu'à trembler pour vos jours. Bon dieu ! à quoi tient la vie des personnes que l'on aime ! et, lorsqu'on est éloigné d'elles, il n'y a pas un moment où l'on ne puisse être malheureux loin de soi, même sans qu'on le sache. On pense tranquillement à ses amis, on jouit de leurs sentiments et du sien, et, dans ce moment même peut-être, ils ne sont plus. Quelle misérable destinée que celle de l'homme, et comme il est dangereux d'aimer quelque chose ! Ah ! il serait bien plus triste de n'aimer rien, et il faut recevoir de la nature le sentiment et la vie aux conditions même où ils nous sont ac-

cordés. Quoique rassuré sur votre accident par la lettre même qui me l'annonçait, je n'en ai pas moins frémi. Cette idée s'est jointe avec toutes les idées affligeantes qui m'environnaient déja, et il m'a semblé que j'étais frappé de tous les côtés qui m'étaient les plus chers. Heureusement, mon cher ami, le ciel vous a conservé pour tous ceux qui vous aiment : il m'a conservé le plaisir de vous embrasser et de vous revoir. J'en suis bien impatient; et, après avoir compté les mois qui me séparaient de vous et de votre respectable famille, je compte à présent les jours. Je quitterai sûrement Lyon au commencement de septembre : je me rendrai directement à Aix, et de là chez vous. Ma sœur est avec moi; nous avons encore voyagé ensemble, et j'espère que sa santé lui permettra de m'accompagner jusqu'à Forcalquier; elle le désire autant que moi. Vous m'écrivez les choses du monde les plus touchantes sur ce pauvre M. Barthe, et sur les marques d'amitié que vous avez reçues de lui jusqu'au moment où il allait mourir. Il était loin de se douter alors que c'étaient là les dernières actions de sa vie; il ne pouvait au moins la mieux terminer. Heureux celui dont le dernier sentiment est un sentiment tendre pour ses amis, et la dernière action, un bienfait! Je n'ai point du tout été surpris du zèle qu'il vous a montré dans

cette occasion. J'avais été souvent le confident et le témoin du tendre attachement qu'il avait pour vous. Son cœur brûlant avait besoin d'aimer, et jamais il n'était plus heureux que lorsqu'il pouvait servir. Il mettait dans cette vertu si douce toute l'inquiétude et toute l'activité de son caractère. Il ne pouvait se reposer tant qu'il avait encore un service à rendre. Les bruits publics de Paris lui imputaient de la personnalité, mais elle ne portait que sur de petites choses. Sur les grandes, il savait s'oublier lui-même, et son cœur était trop chaud pour avoir à l'égard des autres le calme et le froid de l'indifférence. Il a souvent assisté des malheureux au prix de sa fortune. Il ne lui était pas possible de refuser dès qu'il pouvait donner; et cependant beaucoup de gens avaient travaillé, par leur ingratitude, à le refroidir sur une passion si noble. J'ai passé à peu près trente ans de ma vie avec lui. Hélas! je ne peux pas dire qu'il m'ait toujours redu heureux; mais il en avait toujours l'intention, et les sentiments qui étaient au fond de son cœur couvraient tout. Il y avait, en général, peu de rapport entre nos sentiments, nos idées et notre caractère. L'amitié cependant nous rapprochait et nous rappelait toujours l'un vers l'autre. Dès que les chocs étaient passés, tout mon cœur était à lui, et ses larmes m'ont sou-

vent averti que le sien n'était jamais complice des choses dont j'avais quelquefois à me plaindre. J'ai été profondément affligé de sa mort; c'est un des évènements de ma vie, qui m'ont le plus frappé. Je l'attendais chez moi; nous devions passer l'été ensemble. Je venais de lui écrire; et, quand je lui écrivais, le malheureux déja n'existait plus. Ah! du moins, vous vivez; vous me restez; votre accident n'a point eu de suite. Je vous reverrai dans les mêmes lieux *où* j'ai passé des jours si doux au sein de votre famille et près de vous.... Il me semble que je vais retrouver une famille que j'avais perdue, et à laquelle je serai tendrement attaché, ainsi qu'à vous, jusqu'au dernier moment de ma vie. Je vous embrasse du fond de mon cœur.

A M. LE BARON D'ESPAGNAC.

Je vous dois, monsieur, de nouveaux remerciments pour la nouvelle édition de la Vie du maréchal de Saxe, que vous avez eu la bonté de m'envoyer : vous avez ajouté un nouveau degré de perfection à un ouvrage qui était déja si digne de l'estime publique; la vie de cet homme illustre devient sous votre plume une partie intéressante de notre histoire; les militaires y trouveront des leçons, et les familles qui ont bien servi l'État, un monument élevé à leur gloire. Vous écrivez sur la guerre comme Polybe, et vous achevez de peindre un grand homme à la manière de Plutarque, par les anecdoctes et les traits particuliers de sa vie. Personne, monsieur, ne vous a lu avec plus d'empressement et d'intérêt que moi : j'ai appris comme j'aurais dû louer un homme célèbre; et je devrais effacer le peu de lignes que j'ai osé

écrire au pied de son tombeau (1). J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) L'éloge du maréchal de Saxe, couronné par l'académie Française.

OUVRAGES

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

OEUVRES DE LA HARPE, de l'Académie Française, accompagnées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, par M. Saint-Surin; 16 vol. in-8°, imprimés par Firmin Didot, sur beau papier, ornés du portrait de l'auteur, du Camoëns, de Suétone et des douze Césars, d'après l'antique, et de figures pour le théâtre, d'après les dessins de M. Désoria.

Prix, brochés............. 96 fr.
cartonnés à la Bradelle. 112
Papier fin satiné, brochés........ 104
Papier vélin, figures avant la lettre. 192

Extrait du Journal des Débats, du 26 juin 1820.

« L'attention du public, détournée si long-temps par les discussions politiques, va bientôt se reposer au milieu des jouissances que procurent les lettres. Après avoir terminé, avec succès, la belle édition des Œuvres de Marmontel, le même libraire s'est occupé sans relâche de la réimpression de celles de La Harpe. C'était rendre un véritable service que de réunir, pour la première fois, les divers ouvrages d'un homme qui fut long-temps parmi nous l'arbitre du goût.

« Cette nouvelle édition ne comprend pas seulement les six volumes in-8° publiés par l'auteur lui-même en 1778, ainsi que ce qu'il donna en 1792, et ce que l'on a ajouté en 1806 depuis sa mort, mais encore la traduction des douze Césars de Suétone, enrichie de nouveaux portraits d'après l'antique, celle du Psautier, de la Lusiade avec un portrait du Camoëns, et sa correspondance avec le grand-duc de Russie. Enfin, elle offre les morceaux de critique qui n'ont point encore été recueillis et qui sont dignes de l'être.

« Plusieurs hommes instruits se sont empressés d'éclairer l'éditeur de

leurs conseils, uniquement dirigés par le vif intérêt qu'une entreprise d'une aussi grande importance doit inspirer à tous les amis de la littérature. Tous les volumes de cette précieuse collection ont paru, et ils justifient les promesses énoncées dans le prospectus. »

LYCÉE, ou Cours de Littérature ancienne et moderne, par J. F. La Harpe; nouvelle édition, revue avec le plus grand soin, et augmentée de notes par les professeurs les plus distingués de la capitale; 16 vol. in-8°, imprimés, comme les Œuvres ci-dessus, par Firmin Didot, sur papier fin des Vosges.

Prix.............. 5 fr. le vol.

Les mêmes, satinés.................. 5 fr. 50 c.

papier vélin satiné......... 11 fr. «

grand papier vélin, cartonnés. 20 fr. «

Il paraît 15 volumes de ce bel ouvrage, dont les principaux journaux de Paris ont fait à l'envi le plus grand éloge.

ŒUVRES CHOISIES DE PIERRE ET THOMAS CORNEILLE, nouvelle édition, ornée d'un très-beau portrait de Corneille; 5 vol. in-8°, imprimés chez Firmin Didot. Prix, le vol., pap. fin. 5 fr.

Papier d'Annonay satiné.... 7 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MARMONTEL, historiographe de France, secrétaire perpétuel de l'Académie Française; nouvelle édition, augmentée de plusieurs morceaux de littérature inédits, ornée d'un beau portrait gravé par Leroux, d'après un tableau original de Roslin, et de 38 gravures d'après les dessins de Desenne et Choquet; 18 vol. in-8°, imprimés avec des caractères neufs par Firmin Didot. Prix de la souscription.......... 108 fr.

cartonnés à la Bradelle.... 126

Les mêmes, papier fin satiné, brochés... 124

Les mêmes, pap. vélin, fig. avant la lettre. 192

AU MÊME.

De Nice, le 24 février 1785.

Vous avez eu la bonté, monsieur, de m'adresser à Paris un ouvrage de vous, intitulé : *Réponse au Discours de M. O-Rian.* Je n'ai pu avoir l'honneur de vous remercier jusqu'à ce moment, parce qu'il y a déja quatre mois que je ne suis point à Paris, et que je voyage pour ma santé. Je suis actuellement à Nice, où je passe une partie de l'hiver, et c'est là, qu'après de longs détours, votre ouvrage m'est parvenu depuis fort peu de temps. Votre nom, monsieur, me l'a fait lire avec intérêt. Vous y vengez d'une manière vive et plaisante l'honneur du dix-huitième siècle, et les découvertes de tous les genres, toujours attaquées par ceux qui n'en font pas. On dirait, en effet, que la vérité est étrangère aux hommes, et qu'un génie malfaisant est chargé de la proscrire dès qu'elle ose paraître. Les corps, les particuliers,.... les ignorants, les savants, tous la combattent. On la poursuit,

par des démonstrations,..... par le ridicule. On fait des expériences pour lui prouver qu'elle n'existe pas. Après cette lutte qui dure quelquefois plus d'un siècle, elle s'établit, on la respecte, et on rend enfin quelques hommages tardifs à ceux qui l'ont trouvée : c'est là, monsieur, comme vous le remarquez fort bien, l'histoire de toutes les découvertes. Il paraît aussi que vous avez partagé l'honneur de ces persécutions. Je vous en félicite. Vous serez dans la classe de tous les bienfaiteurs de l'*humanité*. Il faut avoir le courage d'instruire et d'éclairer les hommes malgré leur injustice. Recevez tous mes remercîments, monsieur; il y a long-temps que je vous en dois de particuliers, et je n'entends jamais prononcer votre nom sans reconnaissance. Je me rappelle toujours l'intérêt que vous daignâtes prendre à une maladie que j'avais sur les yeux, il y a quelques années, et les conseils que vous avez eu la bonté de me donner. J'ai l'honneur d'être, avec une reconnaissance égale à mon respect, monsieur, votre, etc.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

A M. JANIN DE COMBE-BLANCHE.

De Paris, le 4 août 1774 (1).

Monsieur, j'ai appris par M. Chabanon, mon ami, que vous vouliez bien vous intéresser à ma santé. Encouragé par ce qu'il m'a dit, j'ose avoir recours à vos lumières. J'ai exposé dans un mémoire l'histoire de ma maladie, le détail des remèdes que j'ai faits, et l'état actuel où je me trouve. Pardon de ma longueur; mais un malade est excusable quand il parle de ses maux. Depuis un an je suis privé de toute espèce d'occupation, c'est-à-dire, de plaisir. J'ai tout essayé, et rien ne m'a guéri. Votre juste célébrité, monsieur, me rend une espérance que j'avais presque perdue. Vous êtes honoré à Lyon, désiré à Paris, et connu de toute l'Europe. On vous consulte de loin comme le dieu d'Épidaure ré-

(1) Cette lettre et la suivante adressée au même ont été placées ici par omission : elles devaient être insérées dans la Correspondance, à leur ordre chronologique.

véré dans la Grèce : mais on lui attribuait des prodiges, et vous en faites. Daignez-en faire un de plus, celui de me rendre mes yeux et ma pensée. Vous obligerez, pour la vie, celui qui a l'honneur d'être avec autant de confiance que de respect, monsieur, votre, etc.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME VI.

ÉPITRES.

POÉSIES DIVERSES.

INSCRIPTIONS.

CORRESPONDANCE.

OEUVRES DE DÉMOSTHÈNE ET D'ESCHINE, en grec et en français, traduction de l'abbé AUGER; nouvelle édition, revue et corrigée par J. PLANCHE, professeur de rhétorique au collége royal de Bourbon, enrichie d'un beau portrait de Démosthène, gravé d'après l'antique, par M. MÉCOU; 10 vol. in-8°, imprimés sur papier fin des Vosges. Prix.. 90 fr.

LES MÊMES, reliés en basane racine..... 105 fr.

OEUVRES DE THOMAS, de l'Académie Française; nouvelle édition, accompagnée d'un Éloge historique, par M. GARAT; 6 vol. in-8°, imprimés sur papier fin des Vosges, par FIRMIN DIDOT. Prix de chaque volume.................... 5 fr. »

Papier satiné................ 5 fr. 50 c.

Grand papier vélin.......... 20 fr. »

RÉPERTOIRE du Théâtre français, composé des tragédies, comédies et drames des auteurs du premier et du second ordre restés au théâtre; 68 vol. in-18, imprimés sur papier fin par DIDOT l'aîné. Prix de chaque volume.............. 2 fr. 25 c.

Papier fin satiné............ 2 fr. 50 c.

Papier vélin satiné.......... 4 fr. 50 c.

On peut souscrire séparément pour le premier ou le second ordre.

ANTIQUITÉS ROMAINES, ou Tableau des mœurs, usages et institutions des Romains, ouvrage principalement destiné à faciliter l'intelligence des auteurs classiques latins, par ADAM, traduit de l'anglais, avec des notes du traducteur français; 2 vol. in-8°, imprimés par FIRMIN DIDOT. Prix, 12 fr., et 15 fr. reliés en basane.

25 exemplaires ont été tirés sur papier vélin. Prix des 2 vol. brochés, 24 fr.

« Utiles à presque toutes les classes de lecteurs, ces deux volumes ne peuvent manquer d'obtenir un rang bien distingué parmi ceux qui servent à l'instruction de la jeunesse; ils renferment un fonds de connaissances solides, disposées et présentées avec tout l'intérêt qu'y peuvent ajouter la précision des idées, l'enchaînement des faits, la pureté et la convenance du style. » (*Journal des Savants*, mai 1818, pages 283 et suivantes.)

ANTIQUITÉS GRECQUES, ou Tableau des mœurs, usages et institutions des Grecs, ouvrage principalement destiné à faciliter l'intelligence des auteurs classiques grecs ; 2 vol. in-8°, imprimés par Firmin Didot. Prix, 15 fr.; reliés en basane, 18 fr.

DICTIONNAIRE universel de la langue française, avec le latin et les étymologies ; Manuel de grammaire, d'orthographe et de néologie, extrait comparatif, concordance et supplément de tous les Dictionnaires, par Boiste ; 1 vol. in-4°. Prix, à Paris, 25 fr., broché, et 28 fr., relié.

Le même en 2 vol. in-8° oblong, brochés, 18 fr.; reliés en 1 vol. 21 fr.

Extrait du Journal des Débats, 10 avril 1819.

« Le Dictionnaire de Boiste est un ouvrage immense, qui mérite tous nos éloges. C'est là seulement que se trouvent réunis, avec de bonnes définitions et de bonnes autorités, tous les éléments de la langue dans toutes leurs acceptions. M. Boiste ne s'est pas borné, comme l'Académie, à la langue sociale; son plan, infiniment plus vaste, embrasse toutes les langues spéciales, toutes les nomenclatures savantes. Il est allé plus loin; il y a attaché les synonymes, etc. L'ouvrage de M. Boiste est donc une Encyclopédie de la langue, et l'un des plus utiles qu'on ait publiés en français. »

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Il faut lire, sur les deux premiers volumes, le titre suivant : ESSAI SUR LES ÉLOGES, ou *Histoire de la Littérature et de l'Éloquence, appliquées à ce genre d'ouvrage.*

Tome II, page 336, note 1, ligne 4, *au lieu de* Chambéry, *mettez* Chambort.

Tome III, page 193, *au lieu de* d'Aguesseau, *mettez* Daguesseau.

Tome IV, page 590, *au lieu de* mademoiselle Monnet, *mettez* madame Monnet.

Tome V, page 344, *au lieu de* Hérault de Séchelles, *mettez* Moreau de Séchelles.

Tome VI, à la table, page 335, *après* Vers sur le mariage de M. Marmontel, *lisez :* Vers pour le portrait de M. Chenevières, page 68.

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON, avec les descriptions anatomiques de Daubenton son collaborateur. Nouvelle édition commencée par feu M. Lamouroux, professeur d'Histoire naturelle, et continuée par M. Desmarets, membre titulaire de l'Académie de Médecine, professeur de Zoologie à l'École royale vétérinaire d'Alfort, membre de la Société Philomatique, etc.

Quarante volumes in-8° imprimés par M. Firmin Didot, sur beau papier des Vosges, semblable à celui du *Marmontel*, du *La Harpe* et du *Thomas*.

Et trente-six livraisons de planches.

Prix du volume........................	5 fr.	50 c.
Idem satiné.........................	6	0
Prix de la livraison en noir.............	3	0
Idem coloriée........................	8	0
Cinquante exemplaires seulement ont été tirés sur grand papier vélin.................	20	0
La livraison de figures aussi grand papier, doubles figures noires et coloriées..........	15	0

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE, LITTÉRAIRE, ÉCONOMIQUE DES PLANTES DE L'EUROPE, par J. L. M. POIRET, ancien professeur d'Histoire naturelle, membre de plusieurs académies savantes, littéraires; 5 vol. in-8°, imprimés par Firmin Didot, accompagnés de six livraisons de chacune 16 planches coloriées dont le prix, et du volume, et des planches, est le même que celui du Buffon, pour les souscripteurs à cet ouvrage.

Prix, séparément, il sera le volume de......	6 fr.	50 c.
La livraison coloriée.....................	8	0

ANTIQUITÉS ROMAINES, ou Tableau des Mœurs, Usages et Institutions des Romains, ouvrage principalement

destiné a faciliter l'intelligence des auteurs classiques latins, par Adam, traduit de l'Anglais, avec des notes du traducteur français, deuxième édition publiée en deux gros volumes in-12, imprimée par Firmin Didot. Prix 8 fr., et 9 fr. 50 c. relié.

CHRONIQUES NATIONALES FRANÇAISES, écrites en langue vulgaire, du douzième au seizième siècle, recueillies par M. Buchon; 60 vol. in-8°, prix, 6 fr. le volume.

Il paraît de cette importante collection, les *Chroniques de Froissard*, collationnées sur les meilleurs manuscrits des différentes bibliothèques de l'Europe, recueillies pour la première fois d'une manière complète, et enrichies de notes historiques, par Z. B. Dacier, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 15 vol. in-8°.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE, nouvelle édition dite *Elzévirienne*, imprimée par M. H. Fournier, avec les caractères polyamatypes de M. Henri Didot, 2 vol. in-8° publiés en 60 livraisons de chacune, 2 fr. 50 c.

OEUVRES COMPLÈTES DE ROUSSEAU, nouvelle édition dite *Elzévirienne*, imprimée par M. H. Fournier, avec les caractères polyamatypes de M. Henri Didot, 1 vol. in-8° publié en 25 livraisons de chacune 2 fr.

Du même format et du même caractère, les *OEuvres de Molière*, de *La Fontaine*, etc., etc.



